



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



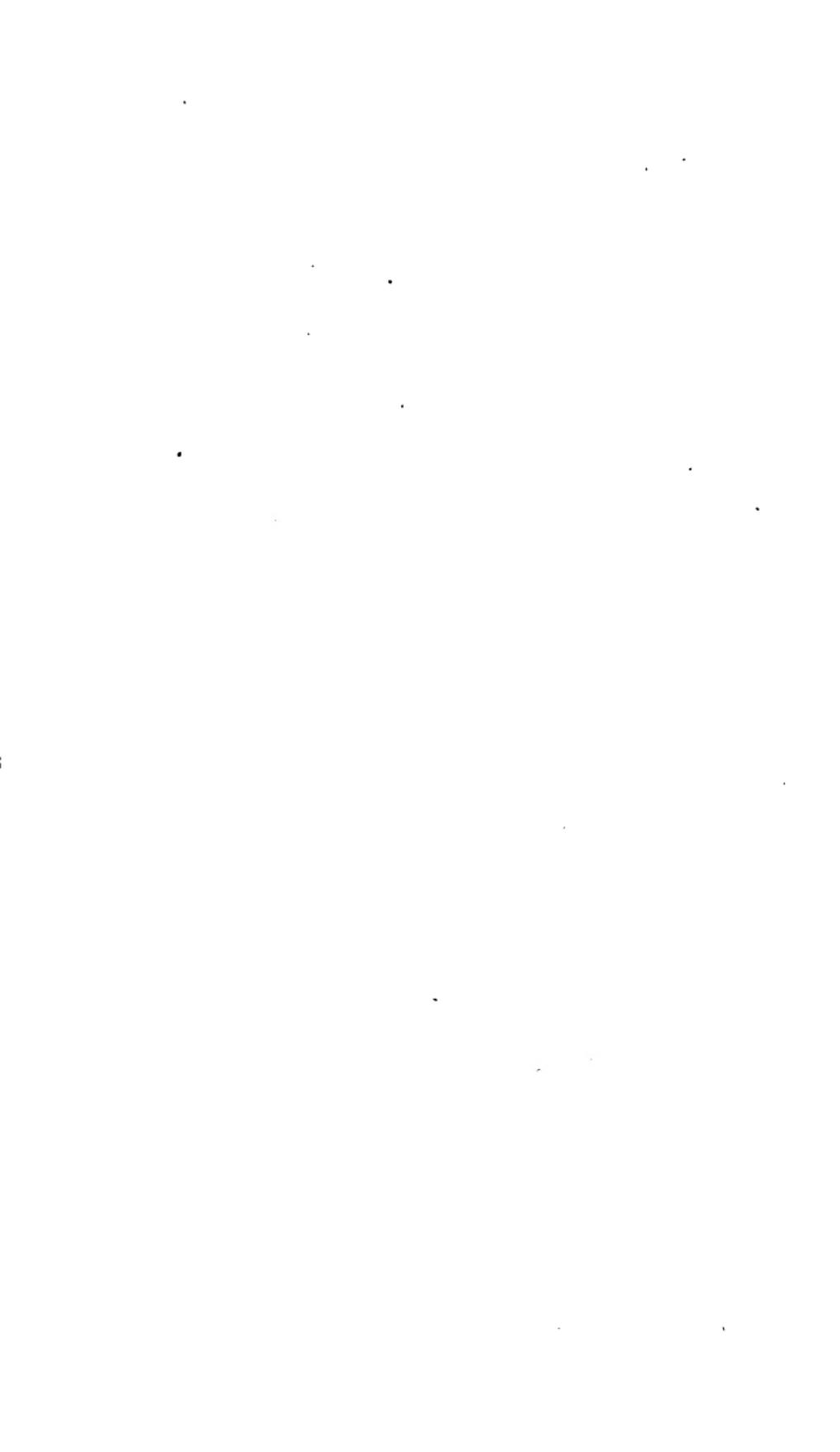
HX J91E 7

57.55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'*Histoire ancienne*
de M. ROLLIN.*

TOME ONZIEME.

Trois livres reliés



A P A R I S ;
Chez { S A I L L A N T & N Y O N : rue
Saint Jean de Beauvais.
D E S A I N T , rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Rci.

H 67.55

1979
44-68
2-25



TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans l'Onzième Volume.

SECONDE PARTIE.

Africains orientaux. 1
Premiere Section, Histoire des Ethiopiens.

CHAPITRE I.

Etendue & Division de l'Ethiopie. 2

CHAPITRE II.

Situation de l'Abissinie. Description de ses Provinces. Limites présentes de l'Empire Abissin. 6

CHAPITRE III.

Côtes de l'Abissinie. 15

CHAPITRE IV.

Air, Saisons, Climat. 25

iv TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE V.

Montagnes, Rivieres d'Abissinie, Particularités sur le Nil. 31.

CHAPITRE VI.

Productions de l'Abissinie. 45

§ I. Fertilité des terres, Plantes & Végétaux. Ibid.

§ II. Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Insectes. 50.

III. Métaux, Minéraux, Fossiles. 69.

CHAPITRE VII.

Origine des Abissins, leur premier Roi. 72.

CHAPITRE VIII.

Emperieurs Abissins depuis Menilehec jusqu'à l'usurpation de la famille Zagéenne, 84.

CHAPITRE IX.

Usurpation de la famille Zagéenne. Princes connus de cette race. 86.

CHAPITRE X.

Les Descendants de Menilehec remontent sur le trône. Suite de ces Prin-

ET DES ARTICLES. ▶

ees, jusqu'à la mort d'Adamas Saghed. 89

CHAPITRE XI.

Empereurs d'Abissinie, depuis Adamas Saghed jusqu'à notre temps. 99

CHAPITRE XII.

Conditions, Loix, Gouvernement civil & militaire des Abissins.

ARTICLE I. Des Rois. 113

ARTICLE II. Femmes & enfants des Empereurs. 135

ARTICLE III. Ministres & Principaux Officiers de l'Etat. 139

ARTICLE IV. Jugements & Loix. 143

ARTICLE V. Forces Militaires des Abissins ; leur maniere de combattre. 148

ARTICLE VI. Réflexions sur le Gouvernement des Abissins. 151

CHAPITRE XIII.

Mœurs des Abissins. 155

CHAPITRE XIV.

Anciennes Religions du peuple Abissin.

Epoque de sa conversion au Christianisme. 168

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE XV.

Comment les Abissins se sont séparés de l'Eglise Grecque. 176

CHAPITRE XVI.

Etat présent de leur Religion.

§. I. <i>Dogmes.</i>	186
§. II. <i>Livres sacrés.</i>	198
§. III. <i>Rits & Usages religieux.</i>	204
§. IV. <i>Le l'Abuna & des autres Ecclésiastiques.</i>	222
§. V. <i>Des Moines.</i>	226

CHAPITRE XVII.

Missions d'Ethiopie. 232

CHAPITRE XVIII.

Sciences & Arts des Abissins. 315

CHAPITRE XIX.

Des Galles, des Agaus, & de quelques autres peuples particuliers établis en Abissinie, ou dans les contrées voisines. 333



SECONDE SECTION.

Histoire des autres peuples établis
sur la Côte orientale de l'Afrique,
& dans les terres voisines. 349

CHAPITRE I.

Habitants des côtes d'Adel & d'Ajan.

CHAPITRE II. 350

Habitants de Zanguebar, 354

CHAPITRE III.

Côtes de Mozambique & de Sofala.

CHAPITRE IV. 366

Pays des Hottentots.

ARTICLE I. Terres des Fumos & de
Natal. Nations Hottentotes. 394

ARTICLE II. Mœurs & Usages des
Hottentots. 399

S. I. Origine & qualités personnelles
de ce peuple. Ibid.

S. II. Manière de vivre & de s'habi-
ller. Simplicité de leurs maisons &
de leurs meubles. 406

S. III. Religion, Gouvernement, &
Coutumes particulières. 414

S. IV. Guerres & Batailles des Hot-
tentots. 428

viii	TABLE DES CHAPITRES.
§. v.	<i>Mariages, Fêtes, Divertissements.</i>
	433
§ vi.	<i>Deuil: Funérailles.</i>
	444
§. vii.	<i>Economie domestique, commerce, Arts & métiers.</i>
	446

CHAPITRE V.

Etablissements Hollandois.

ARTICLE I.	<i>Origine de la Colonie Hollandoise du Cap. Idée générale de ses possessions.</i>
	457
ARTICLE II.	<i>Division des Districts de la Colonie. Premier District ou Habitation du Cap.</i>
	463
ARTICLE III.	<i>Second District ou Habitation de Stellenbosch.</i>
	471
ARTICLE IV.	<i>Troisième & quatrième Districts, ou Habitations de Drakensteen & de Waveren.</i>
	479
ARTICLE V.	<i>Forme du Gouvernement des Colonies du Cap.</i>
	484

CHAPITRE VI.

Climat & productions du Cap & des Terres voisines.	489
--	-----

CHAPITRE VII.

Quadrupèdes, Oiseaux, Insectes, Poissons.	501
---	-----

Fin de la Table du onzième Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE DES AFRICAINS.

SECONDE PARTIE.

Africains Orientaux.



Les habitants de l'Afrique orientale peuvent se réduire à trois peuples principaux, qui sont les Ethiopiens, les Cafres

Peuples de l'Afrique orientale.

& les Hottentots. Je ne parle point des Egyptiens, qui habitent au Nord de l'Ethiopie, & que j'ai déjà fait connaître dans l'Histoire des Turcs. Nous avons d'excellents Mémoires sur l'Histoire des Ethiopiens : celle des Cafres & des Hottentots est infiniment stérile, si l'on excepte quelques détails qui concernent le Mo-

Tome XI.

A

HISTOIRE.

nomotapa, & les beaux établissements des Portugais & des Hollandais sur la côte orientale d'Afrique.

PREMIERE SECTION.

HISTOIRE DES ETHIOPIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Etendue & division de l'Ethiopie.

Véritables
bornes de
l'Ethiopie,

*Dona Vais-
sere, T. XI.*

LES Anciens, qui ne connoissoient dans l'Afrique orientale d'autres contrées que l'Egypte & l'Ethiopie, attribuoient ce dernier nom à toutes les terres situées au Midi de l'Egypte, & donnoient, sans le scavoir, une prodigieuse étendue au pays dont nous parlons. Les Géographes modernes croient renfermer l'Ethiopie dans de justes bornes en la plaçant entre 7 & 23 degrés de latitude septentrionale, & entre 45 & 60 degrés de longitude. Suivant cette position, il faut lui donner trois cent lieues du Midi au Septentrion, & deux cent quatre-vingt du Levant au Couchant. Elle est bornée au

Nord par l'Egypte , au Sud par le pays des Cafres , à l'Orient par la Mer rouge , & à l'Occident par de vastes déserts , qui confinent à la Nigritie & à la Guinée.

La partie septentrionale , où le Basse Ethiopie , ou contrée de Sennar. terrain est en général moins élevé , porte depuis plusieurs siècles le nom de Basse Ethiopie. Les Anciens l'appeloient *Nubie* , & les Modernes la nomment *Sennar*. Cette région confine à l'Egypte. On la croit très-vaste ; mais elle est peu connue. Le Nil l'arrose dans toute sa longueur , du Midi au Nord. Il fait même sur ses terres un assez grand détour , du Levant au Couchant , & reprend ensuite son ancienne route , recevant dans son cours plusieurs rivières , dont la plus considérable est celle de *Bahr-el-abiad* , ou la Rivière blanche. Il répand la fertilité sur les cantons qu'il baigne , dans l'espace d'une lieue , de chaque côté de ses bords. Les habitants le coupent en plusieurs endroits , & conduisent ses eaux dans des réservoirs , pour l'arrosement de leurs terres , qui sont naturellement si sèches & si sablonneuses , que la stérilité regne dans tous les lieux qui

4 HISTOIRE

sont éloignés de ses rives. Ainsi la plus grande partie de cette vaste région n'offre que d'affreux déserts.

Ses habitants. La principale nation qui occupe le Sennar est celle de *Barakra*, partagée en différentes tribus ou peuplades, dont les unes ont des habitations fixes, & les autres menent une vie errante. Celles qui sont établies sur la frontière d'Egypte, comme les *Mehasles*, les *Kenn* & les *Al-kennim*, obéissent à l'Empire Ottoman. Ces peuples ont le visage fort noir, les lèvres grosses, les narines larges, le corps extrêmement robuste. Ils sont fourbes, méchants & traîtres, adonnés au brigandage, sans politesse & sans mœurs. Leur Religion est le Mahométisme, avec quelque mélange de Christianisme & de Judaïsme. Parmi le peuple les enfants sont presque nuds, & les femmes n'ont qu'un tablier, qui leur couvre la ceinture & les cuisses.

Ses Royaumes. Le pays est partagé en plusieurs Royaumes, tels que ceux de *Fungi*, de *Dungala*, de *Soudain* & de *Dekkin*. On connaît à peine la position de ces Etats, dont le plus puissant est celui de *Fungi*, qui s'étend au

Couchant du Nil. On affirme que Sennar, sa capitale, contient cent mille habitants, logés la plupart dans de pauvres cabanes. Le palais du Roi est construit de briques, & consiste dans un amas confus de bâtiments, dont l'Architecture est fort simple, mais qui sont richement meublés. Dungala, situé au Nord de Fungi, relève de ce dernier Royaume. Il est toujours en guerre avec celui de Soudain, dont la position est au Couchant. Dékin s'étend au Nord, vers la frontière de l'Egypte. Les habitants du Royaume de Fungi font un assez grand commerce au Caire, où ils portent des dents d'éléphant, du tamarin, de la civette : du tabac, du bois de Sandal & de la poudre d'or, qui sont les principales productions de leur pays.

La haute Ethiopie, située au Sud de la Nubie, est beaucoup plus connue. Les Anciens, entre plusieurs noms, lui ont donné celui d'*Abasene*, que quelques-uns étendent à toute l'Ethiopie. Les Modernes l'ont nommée *Abash*, *Abesh*, *Abaffia*, d'où s'est formé le nom d'Abissinie. C'est un Empire considérable, habité par

La haute
Ethiopie, ou
l'Abissinie,

5 HISTOIRE
des peuples qu'on croit originaires
d'Arabie, & possédé depuis deux mille
ans, mais avec quelque interruption,
par les princes d'une même famille.
Sa description est intéressante, &
renferme ce que nous avons à dire
de plus particulier sur les Ethiopiens.

CHAPITRE III.

*Situation de l'Abissinie. Description
de ses provinces. Limites pré-
sentes de l'Empire Abissin.*

Etendue &
Limites de
l'Abissinie.
Ludolf, Hist.
Ethiopica, lib. 1.
L'ABISSINIE, suivant Ludolf, s'étend entre 8 & 16 degrés de latitude septentrionale. Dom Vaissete lui donne un degré de plus vers la Ligne. Sa longueur du Midi au Nord est d'environ cent soixante lieues, & sa plus grande largeur, de l'Est à l'Ouest, depuis le détroit de Bab-el-mandel sur la Mer rouge, jusqu'à l'extrémité occidentale de la province de Dembea, offre à-peu-près la même étendue.

Nombre de
ses Royau-
més suivant
le Grand.
On ne s'accorde pas sur le nombre de ses provinces. M. l'Abbé le Grand en compte trente-six, aux

DES AFRICAINS. 7

quelles on donne le nom de Royaumes, peut-être parce qu'elles ont été anciennement des Souverains particuliers. C'est ainsi que les provinces d'Espagne, quoique soumises depuis long-tems à un seul maître, ont retenu le nom de Royaumes. L'Auteur les range dans l'ordre suivant.

Le Grand ;
Relat. Hist.
d'Abissinie ,
Dissertacion

Gomara, Bergamo, Sugamo, Buzama, Camba, & la partie méridionale de *Narea*, entre sept & huit degrés de latitude septentrionale.

Bali, Fategar, Oggé, Alamal, Hadaa, Guragh, & la partie septentrionale de *Narea*, entre huit & neuf degrés de latitude.

Mugar, Ganz, Damud, entre neuf & dix degrés.

Doaro, Jfat, Marabet, Chaon, Gafat, Bisamo, & une partie du Royaume de *Gojam*, entre dix & onze degrés.

Le reste de *Gojam*, une partie d'*Angot, Amhara, Holeca*, entre onze & douze degrés.

L'autre partie d'*Angot, Bagamader*, avec les montagnes de *Lasta*, de *Salaoa* & d'*Agaoa*, entre douze & treize degrés.

Abargal, Salent, Semen, Lamal-

mon, Olcait, Tigré, entre treize & quatorze.

Mazaga, Segued, avec l'île de Marqua, entre quatorze & quinze.

Boguela & Derbat, entre quinze & seize degrés.

Les mètres Royaumes suivant Ludolf. Ludolf ne compte que trente Royaumes, dont les noms sont un peu différents, & sans doute plus corrects, puisqu'ils lui ont été donnés par un Papas Abissin, nommé Grégoire, dont il a tiré de grandes lumières sur l'Histoire d'Ethiopie. Je ne rapporterai point ici cette longue liste ; il suffit de donner une légère idée des provinces les plus considérables & les plus connues.

Provinces les plus connues. AMHARA est au centre de l'Empire, à l'orient du Nil. Ce pays, dont les habitants se distinguent entre eux, tirée de Lobo, & publiée par le Grand, p. 66 & suiv. Ludolf, *ubi* *suprà* Relat. Hist. d'Abissinie, tiree de Lobo, & publiee par le Grand, p. partagé en trente six Districts.

BAGEMDER, que Lobo appelle *Bagameder*, est un Royaume vaste, fertile, & arrosé de plusieurs fleuves. Sa position est au Nord d'Amhara, dont il est séparé par la rivière de *Bashlo*. On y compte treize Districts. CAMBAT s'étend vers le Midi. Ses

peuples, appellés *Seb-a-Hadja*, sont un mélange de Chrétiens, de Mahométans & de Païens. Ils obéissent à un petit Prince (1), qui fait profession du Christianisme, & qui est tributaire de l'Empereur Abassin.

DEMBEA, situé vers le Couchant, est principalement célèbre par les campements de l'Empereur, qui n'ayant point de palais fixe, loge sous des tentes, qu'il transporte en divers lieux de cette province. On y compte quatorze Gouvernements.

ENAREA, que les Portugais appellent *Nárea*, est au Couchant de Cambar, vers la partie la plus méridionale de l'Abissinié. C'est un Royaume dont *Melec Saged* fit la conquête au commencement du dernier siècle. Ses habitants, dont on vante la candeur & la fidélité, embrassèrent alors le Christianisme. On trouve beaucoup d'or dans cette contrée, dont le sol est d'ailleurs très-fertile. Les Enaréens sont braves, de haute taille, & de meilleure mine que les Cafres leurs voisins. Ils ont la peau moins bâzanée, les lèvres moins grosses, & le nez moins

Relation de
la haute
Ethiopie, p.
3, dans un
Recueil mar-
qué O. 1049,
qui est dans
la Biblioth.
du Roi.

(1) *Regulus Christiano subiecti*, dit Ludolf.

écrasé. Leur pays abonde en bœufs & en toute sorte de vivres. Ils donnent de l'or en poudre ou en lingot pour les marchandises qu'ils achètent, n'ayant d'autre monnaie que des pièces de fer, marquées au coin du pays, longues de trois doigts & un peu moins larges. Ils sont toujours en guerre avec les Galles, qui ont fait jusqu'ici de vains efforts pour les réduire. Suivant la Relation que j'ai citée, ces peuples obéissent volontairement à l'Empereur d'Abissinie, auquel ils payent un tribut. La principale autorité est dans les mains d'un chef, appelé *Benero*, c'est-à-dire, Gouverneur.

GOJAM, dont la position est au sud-ouest d'Amharâ, comprend vingt districts, & forme une péninsule, que le Nil embrasse dans ses longs circuits. Les Jésuites croient avoir découvert dans sa partie occidentale les sources jusqu'alors inconnues de ce grand fleuve. Le Pere Balthazar Tellez prétend que la péninsule de Gojam est l'île de Méroé des Anciens; mais Guillaume de l'Isle, Ludolf & d'autres Savants, combattent son opinion.

SHEWA, que les Portugais appellent *Chaoa*, & qu'on partage en deux régions, est un Royaume opulent, situé au Sud-Est de Gojam. Les Empereurs y ont autrefois établi leur résidence. On y rencontre quelques Châteaux & un grand nombre de Monastères.

TIGRÉ est la première province, qui se présente en entrant dans l'Abissinie par le côté du Nord. Ses places maritimes les plus connues sont l'île de *Matqua*, *Arkiko* & *Dofalo*, sur le Golphe Arábique. Elles appartiennent à des Princes Mahométans. *Axum* ou *Axuma*, ancienne capitale de l'Ethiopie, est située au centre du pays. Les Empereurs Abissins y tenoient autrefois leur Cour. C'étoit une ville si célèbre, que les Anciens donnoient assez communément le nom d'*Axumites* aux habitants de l'Abissinie. On n'y voit aujourd'hui que de pauvres cabanes, bâties parmi les ruines de quelques édifices considérables. Alphonse Mendez y trouva les restes de plusieurs pyramides, d'une prodigieuse hauteur, & vit sur une pierre une inscription en lettres Grecques & Latines, que le tems a presque effacées.

Mendezii
pist. apud
Lud. Le
Grand, Dis-
ert. II.

Fremona, à trois lieues d'Axum, est le premier endroit où les Jésuites formerent une résidence, lorsqu'on leur permit de s'établir en Ethiopie. Mendez prétend qu'il y a quarante-quatre Gouvernements dans la Province de Tigré. Ludolf n'en compte que vingt-sept, sans y comprendre quelques districts maritimes, soumis à un Vice-Roi particulier, qu'on nomme *Bahr-Nagas*, c'est-à-dire, Intendant de la mer.

Relat. Hist.
de l'Abissi-
nie, p. 113.

DAMOT, ou DAMUD, est un Royaume situé au Midi de Gojam. Le Pere Lobo parle très-avantageusement d'une de ses Provinces, appellée *Ligonous*, où il fit une Mission. » C'est, dit-il, un des meilleurs & des plus agréables pays du monde. L'air y est très-sain & très-tempéré. Les montagnes n'y sont pas fort hautes, & sont toutes couvertes de cèdres. On y sème, on y fait la récolte dans toutes les saisons; la terre ne se lasse point de produire, & n'est jamais sans fruits. Il semble que toute la Province ne soit qu'un parterre, fait pour réjouir la vue... Les forêts n'y ont rien d'affreux ni de sauvage, & l'on diroit qu'elles n'ont été plantées que pour

donner de l'ombrage & du frais ».

GINGIRO, ou ZENDEREO, est un pays tributaire de l'Empire Abissin, mais gouverné par un Prince particulier. Nous parlerons ailleurs des peuples barbares qui l'habitent. Ludolf le place au Midi d'Enarea, hors des limites de l'Abissinie. Ce Royaume qui n'est pas grand, est entouré, dans presque toute son étendue par le fleuve Zébée, qui se décharge dans l'Océan oriental, vers la côte de Mélinde. Plus loin, en suivant l'Orient, est Alaba, autre Province tributaire, qui touche à celle de Cambat, & qui dépend aussi d'un Roi particulier.

Voilà les Provinces que comprend la haute Ethiopie, & qui formoient autrefois un Empire très-vaste, soumis au Négus, ou Monarque Abissin. Il ne lui reste aujourd'hui, suivant Ludolf, qu'Amhara, Bageander, Cambat, Damot, Dembea, Enarea, Gojam, Semen, une partie de Shewa, & quelques autres possessions moins importantes. Ces domaines à la vérité sont la meilleure portion de l'Abissinie; mais ils forment à peine la moitié de ses anciennes Provinces.

Lobo réduit l'Empire Abissin à

Limites présentes de l'Empire du Négus.

cinq Royaumes, qui en dépendent
Relat. Hist. de l'Abissinie, p. 66.
 directement, & à six Provinces, dont
 les unes reconnoissent le Négus pour
 Maître, & les autres lui payent seule-
 ment un tribut. Les Royaumes sont
 Tigré, Bagemder, Gojam, Amhara
 & Damot. Tigré est plus grand que
 le Portugal; Bagemder & Gojam
 ont à peu près la même étendue,
 s'ils ne sont plus vastes; Amhara &
 Damot sont un peu plus petits. Les
 Turcs & les Arabes ont envahi du-
 côté de l'Egypte & de la mer rouge
 quantité de possessions qui apparte-
 noient à l'Abissinie, & lui ont enle-
 vé tous ses Ports. Les Galles, &
 d'autres Barbares que nous ferons
 connoître, ont usurpé plusieurs Pro-
 vinces au Midi & à l'Ouest. L'Au-
 teur que j'ai cité croit que l'Empire
 Abissin, malgré toutes ses pertes, est
 un peu plus grand que l'Espagne.



CHAPITRE III.

Des côtes de l'Abissinie.

QUORQUE l'Empire Abissin n'aït Division des côtes de l'Abissinie. aujourd'hui aucune possession maritime, il est nécessaire, pour la clarté de cette Histoire, de donner quelque idée de ses côtes. Nous les diviserons en deux parties, dont l'une s'étend sur la Mer des Indes, depuis le pays des Cafres jusqu'au Détroit de Bab-el-mandel, entre 7 & 12 degrés de latitude septentrionale, & l'autre sur la Mer rouge, depuis le Détroit de Bab-el-mandel jusqu'à Suaquen, entre 12 & 19 degrés.

La première partie comprend le Royaume d'Adel, que d'autres nomment Zeila. Sa capitale, nommée *Auça Gurule* est à dix petites journées de la Mer. Les autres lieux connus, & désignés dans les Cartes de M. Anville, sont *Mera Cobir*, *Pandelcaus*, *Enceada da Bela*, le village de *Mere* & une île du même nom, *Barbora*, *Zeila*, &c.

La rivière d'Hawash, qui prend sa source dans la Province de Shewa,

Côte de la Mer des Indes.

Royaume d'Adel.
Le Grand. III. Dissert. Hamilton, dans l'Hist. des Voyag.

r. y. p. 214.

traverse une partie du Royaume dont nous parlons, & se perd dans les sables des terres qu'elle arrose. Le pays est occupé par une longue chaîne de montagnes, que les Arabes appellent *Baha Feluk*. La côte est de difficile accès, & la Mer qui l'environne est si profonde, qu'on ne peut jeter l'ancre à plus d'un mille du rivage. Cette contrée, qui étoit autrefois une province de l'Empire Abissin, appartient depuis plus de deux siècles à des Princes Arabes qui sont presque toujours en guerre avec le Négus, & qui ont pensé conquérir toute l'Abissinie. Ses habitants plus bazanés que noirs, font profession du Mahométisme. Ils sont de haute taille, d'une maigreur excessive, & d'un caractère farouche & perfide.

Cap de
Guardafu.

Le Cap de *Guardafu*, est à la pointe Nord-Est du Royaume d'*Adel*, en face du Cap *Fartac*, qui appartient à l'Arabie. La distance de l'un à l'autre est d'environ cinquante lieues. L'Océan commence à *Bab-el-man-del*, couler ici entre l'Arabie & l'Ethiopie, dans un canal qui a cent cinquante lieues de long. Les côtes

qu'il arrose se resserrent tellement à l'extrémité occidentale de ce canal, qu'elles ne sont séparées que par un détroit de quatre ou cinq lieues. Les Arabes l'appellent *Bab-el-mandel*, ou plutôt *Bab-al-mandab*, à cause d'une île du même nom, située au milieu de ce passage étroit, par lequel on entre dans la mer rouge. La route la plus sûre est de ranger la côte d'Arabie, en laissant l'île à gauche, le passage du côté de l'Éthiopie étant si embarrassé d'écueils, qu'on se hasarde à peine à le traverser avec les petits canots du pays. L'île n'est qu'un rocher aride, battu par les vents, brûlé par le soleil, & où il ne croît pas un brin d'herbe.

Au-delà du Détroit on découvre Côte de la Mer rouge.
 l'autre partie des côtes, qui s'étend sur Petites îles sans nombre.
 le bord occidental de la mer rouge. Dom Jean de Castro, dans l'Hist. des Voyages T. 1. p 173.
 On voit ici un archipel, composé d'un nombre presque infini de petites îles, dont les unes sont à fleur d'eau, & les autres si élevées qu'elles paroissent toucher aux nues. Elles ont des baies, des rades & des ports, où le mouillage est très-sûr. Mais elles manquent généralement d'eau. Une des plus méridionales est celle de

sarbo.

Sarbo, située à quatre lieues de la côte, environ à quinze degrés de latitude. C'est une île basse, qui n'a qu'une lieue & demie de largeur. La campagne est couverte d'herbes, & produit quelques arbres, qui ont peu de hauteur, & qui ne rapportent aucun fruit.

Royaume de
Dancalé.

Dancalé ou *Dancali* est un petit Royaume, situé sur la côte du continent, entre 12 & 13 degrés de latitude, & soumis à un Prince Arabe ; Mahométan de religion, comme ses sujets, & qui dépend de l'Empereur d'Abissinie. *Baylur* est le principal port du pays.

Résidence du
Roi. Sa ma-
niere de vi-
vie.Relat. d'A-
bissinie, p. 49
du suiu.

Le Roi a établi sa résidence au pied d'une colline, sur les bords d'une petite rivière. Son Palais consiste dans une vingtaine de cabanes, bâties sous des arbres. Le Prince en occupe deux, & abandonne les autres à sa mère, à ses frères, & à ses principaux Officiers. Il donne ses audiences dans une cabane particulière, où il a un trône de brique, couvert d'un tapis & de deux carreaux de velours. Son cheval est attaché à un pilier ; car la coutume veut que le maître & le cheval soient toujours ensemble, &

les Rois sont soumis à cet usage comme les autres. Ce Prince Arabe a pour sceptre un petit javelot, & pour coiffure un turban, d'où pendent quelques anneaux qui lui tombent sur le front. Quand il paroît en public, il est accompagné de ses principaux Officiers & de quatre domestiques, dont l'un porte un broc d'hydromel, l'autre une coupe de porcelaine, le troisième une boëte de coque remplie de tabac, avec une cruche d'eau, & le quatrième une pipe d'argent & quelques charbons pour l'allumer.

Le pays est fort stérile, & ne produit d'autres richesses que du miel & ^{Qualité du} ~~pay's~~ du sel. On y ressent des chaleurs brûlantes, & d'autant plus insupportables, que les campagnes n'offrent point d'ombrage, la terre étant trop aride pour porter des arbres. Les serpents y sont si communs, qu'on ne peut marcher dans les champs sans en rencontrer plusieurs sous ses pas. Ce Royaume est aussi désolé par les sauterelles, & par les brigandages des Galles, dont l'ancienne résidence est au Midi de Dancalé.

La côte n'offre plus rien de re-

Arkiko marquable jusqu'à la Baie d'Arkiko, environ à quinze degrés de latitude. On y voit un beau port, & une petite ville, qui dépendoit autrefois de l'Abissinie, & qui appartient aujourd'hui à un Prince Arabe; avec deux îles voisines, dont l'une se nomme *Matqua*, & l'autre *Dallaka*. Arkiko est le principal port où les Abissins commercent. C'est une place qui n'est pas de grande défense, & qui n'a d'ailleurs que soixante hommes de garnison.

Matqua. Matqua, située dans la baie d'Arkiko, n'a pas un mille de longueur, & sa largeur est encore plus petite. C'est une île fort plate qui n'est éloignée du continent que d'une portée de fauconneau. Elle n'a rien de considérable que son port. Les Arabes ont dans sa partie occidentale quelques pauvres habitations. Les provisions de bouche n'y manquent pas; mais on n'y boit d'autre eau que celle des citernes: & dans les tems de sécheresse, c'est-à-dire pendant sept ou huit mois de l'année, on est obligé d'en aller chercher à deux lieues de l'île. Il y a trois barques entretenues pour la porter. Les Arabes ont

élevé un petit fort & quelques batteries, pour la défense de leurs habitations. Le continent voisin est bordé de hautes montagnes, qui sont coupées en quelques endroits de plaines fort larges & fort unies. Tout ce pays est désert, & rempli d'éléphants, de tigres, de lions & d'autres bêtes féroces.

Dallaka est à vingt lieues de Mat-Dallaka, qua, vers le Nord. Cette île est fort basse, sans aucune hauteur qui serve à distinguer ses terres. Dom Jean de Castro lui donne vingt-cinq lieues de long sur douze de large. Elle est environnée d'un grand nombre de petites îles, qui sont aussi basses qu'elle. Sa terre est rougeâtre, & produit quelques arbres, avec une grande abondance d'herbes de toute espèce. On pêche sur ses rivages quelques perles d'une valeur médiocre. Dallaka, capitale de l'île, étoit autrefois une ville très-marchande. Son commerce est tombé, depuis que Moka est en réputation. Ainsi les revenus de son Souverain ne sont pas considérables ; mais ce Prince ne laisse pas d'être un ennemi redoutable pour les Abissins.

Balou. En suivant le Nord, on rencontre le Royaume de *Balou*, dans le continent, entre 16 & 17 degrés de latitude. Ce pays est situé au Midi de l'Egypte, & paroît appartenir à la Nubie. Les uns disent qu'il dépend du Royaume *Dallaka*, & les autres qu'il a un Souverain particulier. Ses peuples très-estimés pour leur bravoure, sont souvent en guerre avec les Turcs, & les ont obligés de partager avec eux les douanes de *Suaquen*, où le Roi de *Balou* tient des Officiers & des Receveurs. Le pays est riche, abonde en toute sorte de provisions, & fait un grand commerce de toiles avec les *Ethiopiens* & avec les *Cafres*. Ses habitants font profession du Mahométisme, & sont plus grands & plus robustes que le commun des *Ethiopiens*. On remarque aussi que les chevaux & les moutons sont ici plus forts & plus grands qu'ailleurs.

Suaquen. *Suaquen* est une petite île voisine, dont les Arabes & les Turcs se disputent depuis long tems la possession. Les Turcs y régnoient sans rivaux dans le tems qu'ils dominoient en *Arabie*. Ils y sont encore aujour-

d'hui les plus forts, & y entretiennent un Bacha & une Garnison. Cette île n'est éloignée du continent que d'une portée de mousquet, & n'a pas une demi-lieu de circuit; mais tout cet espace est couvert de maisons. Elle faisoit au seizième siècle un très-grand commerce, non-seulement avec l'Abissinie, mais dans l'Egypte, le Golphe Persique, & les deux presqu'îles de l'Inde, particulièrement avec les peuples de Pégu, de Camboie & de Malaca. Son Port est vaste, profond, & d'ailleurs si tranquille, qu'on s'y apperçoit à peine des marées. Les bâtiments peuvent approcher jusqu'au bord du rivage, & s'y charger avec la plus grande facilité. L'île est d'ailleurs environnée de bas-fonds, d'écueils & de bancs de sable, qui lui forment un rempart naturel. On ne peut y arriver qu'en s'engageant dans des passages difficiles, où la mer est si orageuse & si terrible, que les habitants n'ont pas besoin d'autre secours pour leur défense.

Depuis Suaquen jusqu'à Suez, qui est au fond de la mer rouge, il y a encore cent trente lieues de côtes.

Dans ce long espace on ne trouve que deux petites places maritimes, Kossir & Rondelo. dont l'une se nomme *Kossir*, & l'autre *Rondelo*. La première est fameuse par le rendez-vous des Caravanes d'Afrique, qui s'embarquent dans ce lieu pour se transporter à la Mecque. *Rondelo* est un village, à trois lieues de Suez, en face de *Tor*, qui est sur la côte d'Arabie. On croit dans le pays que ce fut en cet endroit que les Israélites traverserent la Mer rouge, qui n'a que trois lieues de large & une profondeur médiocre entre *Rondelo* & *Tor*.

Chaine de montagnes qui bordent la Mer rouge.

C'est à *Kossir*, dont la situation est à quarante-cinq lieues de Suez, que se termine une grande chaîne de montagnes, qui s'étend depuis l'embouchure de la Mer rouge, dans toute la longueur de cette côte, s'avancant quelquefois dans la mer, & s'en éloignant quelquefois assez considérablement. Cette chaîne, dans l'espace d'environ trois cens lieues, n'a qu'une seule ouverture, par où passent les marchandises qui viennent du Rif, c'est-à-dire de la haute Egypte. Les montagnes qu'elle renferme n'offrent en général que des déserts abandonnés;

abandonnés, quoiqu'il y en ait plusieurs qui sont couvertes d'arbres & de verdure, & qui seroient très-bonnes à cultiver.

CHAPITRE IV.

De l'air, des saisons, & des autres qualités naturelles des climats.

Il y a de grandes inégalités dans le climat de l'Ethiopie. Les chaleurs sont insupportables dans les plaines & dans les vallées, principalement sur les côtes & dans les Isles de la Mer rouge. Le soleil est si brûlant à Suaquen, qu'il desséche & pele la peau. Il fond la cire dont on se sert pour les lettres, & laisse une telle impression de chaleur sur les sables, qu'on croit marcher sur des charbons ardents. Les jours les plus chauds en Allemagne, dit Ludolf, seroient des jours d'hiver à Suaquen. Malgré l'inconvenienced'un tel climat, les contrées dont nous parlons sont assez peuplées, non-seulement d'habitans naturels, mais d'étrangères, que le commerce attire dans les ports de la Mer rouge. Ainsi Aristote, Pline &

Inégalités du climat.

Chaleurs brûlantes de Suaquen & des contrées voisines.

Ludolf, ibid.
Cap. V.

d'autres Anciens étoient dans l'erreur, lorsqu'ils se persuadoient que tous les pays situés dans la Zone Torride étoient inhabitables.

Température
de l'air dans
les lieux élé-
vés.

L'air, dont la propriété naturelle est d'être froid, & qui ne s'échauffe à un certain degré que par les vapeurs brûlantes que le soleil attire, est beaucoup plus frais dans les montagnes d'Ethiopie ; ce qu'on remarque généralement dans tous les lieux élevés où les exhalaisons terrestres parviennent plus difficilement. Ainsi l'Abissinie étant un pays montagneux, il n'est pas étonnant qu'on y jouisse en général d'un air assez tempéré. Le Pere Tellez assure que les chaleurs y sont quelquefois moins fortes qu'en Portugal, & que même en plusieurs endroits, comme dans les Montagnes de Semen, on craint plus le froid que le chaud. La neige n'y tombe presque jamais, mais la grêle n'y est point rare. Cette température de l'air procure aux habitans une santé robuste, & une vie longue, qui s'étend quelquefois au-delà d'un siècle.

Trois saisons.

On ne compte que trois saisons en Ethiopie ; le Printemps, qui com-

gence au mois de Septembre ; l'Été, qu'on divise en deux parties, dont la plus tempérée commence au mois de Décembre, & la plus chaude au mois de Mars ; l'Hiver enfin, qui succède à l'Été, & qui est plutôt la saison des pluies que celle des froids. Son commencement est au mois de Juin.

La première de ces saisons, que Le Printemps. les Abissins appellent *Marzau*, ressemble à notre Printemps, quoiqu'elle arrive six mois plus tard. Leur Premier été. *Marzau*, qu'ils nomment *Tzadai*, est le tems de la moisson, de la vendange & de la récolte des fruits. Le second, Second été. qu'on nomme *Hagai*, est une saison absolument stérile, à cause de sa sécheresse & de sa chaleur.

L'Hiver, qu'on appelle *Cramt*, est Saison plus vicieuse. également pluvieux & orageux : il ne se passe presque point de jour sans qu'il tombe une grande abondance d'eau. Le soleil luit le matin, & le Relat. Hist. d'Abissinie, p. 80. temps est assez beau. Mais un peu l'après-midi le Ciel s'épaissit, & se couvre de nuages & de vapeurs, qui forment une grosse pluie, mêlée d'éclairs & de tonnerres. Les ravines des montagnes vomissent des torrens

d'eau, qui entraînent les arbres, les rochers, & tout ce qui se trouve sur leur passage. Les rivières se débordent, & rendent tous les chemins impraticables. Chacun est obligé de rester dans sa maison, & l'on est même quelquefois réduit à chercher un asyle dans des lieux élevés, où l'on dresse des tentes. Les Laboureurs, renoncent à tous leurs travaux de la campagne, & s'enferment dans leurs hameaux, qu'ils bâissent ordinairement sur la pente des montagnes, pour les mettre à l'abri des inondations,

Prodigieuse
abondance
d'eau.

Malignité
des vapeurs
humides.

L'eau dans cette saison tombe non seulement du ciel avec une prodigieuse abondance; mais la terre s'ouvre en plusieurs endroits, & donne passage à quantité de sources, qui sortent de son sein. Cette humidité est très-mal saine, & engendre un grand nombre de maladies. Car la terre ayant été desséchée & comme brûlée pendant le long Été qui précéde l'hyver, les pluies commencent à peine à ouvrir ses pores qu'elle exhale des vapeurs malignes, qui infectent l'air, & dont il est très-difficile de se garantir. Les tonnerres

sont alors fréquens & terribles. Lorsque l'orage cesse, ce qui arrive ordinairement au bout de trois ou quatre heures, le ciel devient aussi fétide qu'auparavant, & la terre se séche si rapidement dans les lieux élevés, qu'on s'apperçoit à peine qu'elle ait été mouillée. Mais l'eau séjourne & crûpit dans les fonds, ce qui cause en plusieurs endroits des fièvres & d'autres maladies épidémiques. A la fin, toutes ces eaux s'écoulent dans les rivières du pays, principalement dans le Nil. Comme ce dernier fleuve a une pente rapide d'Ethiopie en Egypte, soit à cause de la hauteur des terres d'où il descend, soit parce qu'il coule entre des montagnes, & en quelques endroits parmi de hauts rochers, qui augmentent encore l'impétuosité de son cours, il n'est pas étonnant qu'il porte en Egypte une si grande abondance d'eau. Il ne faut pas chercher une autre cause de ses débordemens annuels, qui arrivent en Egypte au mois de Juillet, environ vingt jours après que les pluies ont commencé en Abyssinie.

Véritable
cause des dé-
bordemens
du Nil en
Egypte.

Un Jésuite Portugais (1) a eu une
plaisante idée. Il prétend que s'il fait
beau en Europe pendant l'Été, c'est que
le temps pendant cette saison, est fort
mauvais entre les Tropiques, comme
si les pluies étant alors dans cette
latitude, ne pouvoient être en même
tems en Europe.

Egalité des jours & des nuits. Les jours & les nuits sont ici pres-
que égaux dans toutes les saisons,
& les crépuscules beaucoup plus
courts que dans nos pays septen-
trionaux, où la sphère est plus obli-
que. La nuit tombe rapidement dès
que le Soleil est couché, & les étoiles
paroissent toutes dans le même
moment.

Vents. Dans les lieux élevés il regne des
vents frais, qui soufflent régulièr-

(1) Le P. Lobo. Voyez le Recueil de la Bibliothèque du Roi, cité ci-dessus. Dans l'espèce de Pré-
face qui précède ce Recueil, imprimé à Paris en 1604,
chez Grimoisy, où trouve page 3, une Remarque
qui se rapporte à la pensée du P. Lobo. Pour y lire,
dit l'Auteur, (c'est Thévenot), qu'il se trouvera
que dans le temps qu'il n'est pas tombé la quantité
ordinaire de pluie entre les Tropiques . . . dans ce
temps-là, dans notre Europe, les pluies en Est ont
été plus fréquentes qu'à l'ordinaire; car, suivant l'a-
nalogue de la grande régularité des choses naturelles,
je crois qu'il doit tomber tous les ans à peu près une
même quantité d'eau, &c. Ce Commentaire est digne
du nom.

ment, & qui purifient l'air. Les lieux bas ont un air plus épais, moins battu des vents, & par conséquent moins sain. Ce que les Abyssins appellent *Sendo*, c'est-à-dire, serpent, est un tourbillon, de la nature des Tiphons de l'Inde, qui renverse les maisons, les arbres, les rochers, qui les élève quelquefois en l'air avec une prodigieuse impétuosité. L'Abbé Grégoire raconta à Ludolf qu'on peut distinguer à l'œil ce tourbillon, qu'il a la forme d'un serpent, que sa partie la plus épaisse, qu'on peut prendre pour sa tête, semble toucher la terre, tandis que le reste de son corps s'élève & se tortille en l'air.

CHAPITRE V.

Des Montagnes & des Rivières d'Abyssinie. Particularités sur le Nil.

L'ABYSSINIE est un pays entièrement couvert de montagnes, ^{Hauteur des montagnes de l'Abyssinie.} la plupart d'une telle élévation, qu'au jugement de quelques Ecrivains, les Pyrénées & les Alpes ne

font en comparaison que des collines. On a lieu de croire que c'est la région la plus haute de l'Afrique. Quand on a fait deux journées de chemin, depuis les bords de la Mer rouge, les premières montagnes qui se présentent en Abissinie sont celles de la province de Tigré. Une des plus élevées, qu'on nomme *Lamalmon*.

Ludolf. Ibid. Cap. VI. Le Grand, Dis- sert. II.

Le *Lamalmon*, a pour base une autre montagne appellée *Guça*. Lorsqu'on est arrivé au sommet du mont *Guça*, on trouve une assez belle plaine, où les Voyageurs s'arrêtent, pour reprendre haleine, & se préparer, si j'ose employer ce terme, à escalader le *Lamalmon*. On découvre du haut de ces montagnes tout le Royaume de Tigré. Elles sont si escarpées, qu'en quelques endroits il faut se servir d'échelles, & éléver les mullets & les autres bêtes de charge avec des cordes. Les défilés sont étroits, & n'offrent à droite & à gauche que d'affreux abîmes, dont on voit à peine le fond. Si deux troupes de Voyageurs se rencontrent dans ces dangereux passages, il faut nécessairement que l'une ou l'autre reculent, ce qui ne se peut faire sans

s'exposer au risque de tomber dans les précipices.

Amhara, Bagemder, Gojam, Shewa, & la plupart des autres provinces ne sont pas moins remplies de montagnes. Il y en a quelques-unes qu'on prendroit de loin pour des villes. On croit, en les regardant, même d'assez près, voir des murailles, des tours, des bastions & des pyramides. Leur sommet offre quelquefois une plaine spacieuse, où il y a des prés, des forêts, des sources abondantes & des lacs. La cime du mont *Geshen*, dans la province Le Mont Geshen. d'Amhara, a une demi-lieue d'étendue; & il faut une demi-journée pour faire le tour de sa base. C'étoit là que les Monarques Abissins reléguoient autrefois leurs frères & leurs enfans, comme les Empereurs Turcs enferment aujourd'hui dans le séraï les Princes de leur famille.

La plus haute montagne de l'A-Le Thabet Mariam. bissinie, suivant Alphonse Mendez, est celle de *Thabet-Mariam*, dans le Royaume de Tigré. Son sommet s'élève au-dessus des nuages, & sa base est arrosée de deux rivières. Il y a dans ce lieu sept églises, dont la plus

riche est sous l'invocation de saint Jean. Elle a servi autrefois de sépulture à quelques Rois Abissins, dont on voit encore les tombeaux, avec quelques tapis aux armes de Portugal, dont le Roi Etammanuel premier fut présent à l'Empereur David.

Attention de
la Providence
à cet égard.

C'est une attention particulière de la Providence d'avoir donné tant de montagnes à l'Ethiopie. Premièrement, comme on l'a déjà remarqué, elles rendent l'air plus sain, & tempèrent les chaleurs excessives de la Zone torride. En second lieu, elles contribuent à la sûreté du pays, qui, sans ce rempart naturel, auroit peine à se défendre des incursions de ses voisins. Enfin elles consolident le sol de l'Afrique, précisément dans son centre, où commençant à être resserrée entre deux mers orageuses, elle a besoin de cette forte chaîne pour le soutien de ses terres.

Ce pays, malgré l'inégalité de son ^{Principales} _{rivières du} terrain, ne laisse pas d'avoir un assez grand nombre de rivières, dont les principales sont 1. le *Nil*, qui traverse les deux Ethiopies & toute l'Egypte ; 2. le *Bashlo* ou *Bashilo*, qui sépare les Royaumes de Bagem-

der & d'Amhara; 3. le *Guegem*, qui coule entre ceux d'Amhara & d'Ho-
loca; 4 & 5. le *Malek* & l'*Anguer*, qui arrofent les provinces de Damot,
d'Enarea & de Bizamo; 6. le *Tacazé*, qui coule d'abord à l'Ouest dans le
Royaume de Dembea, & ensuite au
Nord dans celui de Dekin, qui ap-
partient à la basse Ethiopie. On pré-
tend que cette rivière a trois sour-
ces, & qu'elle est remplie de Croco-
diles & d'Hippopotames. 7. le *Ma-
reb*, qui prend sa source dans le Ti-
gré, dont il baigne la plus considé-
rable portion, & qui se cachant assez
long-tems dans les sables, reparoît
ensuite, & finit par se perdre dans
le Dekin. 8 & 9. L'*Hawash* & le *Zé-
bée*, fleuves aussi grands que le Nil,
mais beaucoup moins connus. Le
premier, qui a sa source sur les confins
de Shewa, se répand jusqu' dans le
Royaume d'Adel, où des habitans
le partagent en tant de ruisseaux,
pour l'arroisement de leurs terres ari-
des, qu'ils le mettent presque à feu.
Le second traverse une partie de la
province d'Enarea, embrasse dans
ses détours presque tout le Royaume
de Gingiro, coule ensuite dans plus

sieurs pays barbares & inconnus , & se précipite enfin dans la mer des Indes. La plupart des autres rivieres que j'ai nommées se jettent dans le Nil.

Mes Lecteurs s'attendent à quelques détails particuliers sur ce dernier fleuve : bornons - nous aux remarques qu'on ne trouve pas communément dans les Livres.

Sources du
Nil, suivant
les Jésuites.

I. Les Peres Pays & Lobo , deux Jésuites célèbres par leurs Missions en Ethiopie , prétendent qu'il prend naissance dans la Province de *Sacala* , qui fait partie du Royaume de *Go-jam*. Ses sources , au nombre de deux , se trouvent , disent-ils , sur le penchant d'une montagne , & ne sont éloignées l'une de l'autre que d'un jet de pierre. Leur ouverture est ronde , & n'a que deux pieds & demi de diametre. Le sol qui les environne est peu ferme , & l'on y voit de tems en tems sourciller l'eau , ce qui fait croire qu'il y a dans cette montagne un réservoir profond. L'eau ne jaillit point de ces sources , mais elle se fait jour un peu plus bas , au pied de la montagne. C'est ici proprement que commence le Nil.

II. Les éclaircissements, que l'Abbé Grégoire a communiqués à Ludoſſ, sont assez conformes à la relation des Jésuites. Il nomme Secut l'endroit où sont ces sources. M. Danville, dans sa Carte de l'Ethiopie orientale, insérée dans l'ouvrage de l'Abbé le Grand, les place environ à 12 degrés de latitude, & à 53 de longitude.

III. Le récit des Peres Pays & Lobo n'a pas persuadé tout le monde : il y a encore bien des gens qui révoquent en doute cette découverte. La Croze témoigne là - dessus fort librement sa pensée dans son Histoire du Christianisme d'Ethiopie. Lobo se plaint que dans le tems qu'on publia la chose, *il y eut des gens entêtés, qui ne pouvoient ajouter foi à ceux-mêmes qui avoient été sur les lieux.*

IV. Sans taxer directement les Jésuites d'avoir voulu à cet égard en imposer au public, il me semble qu'on peut leur faire un reproche assez bien fondé. Ils annoncent avec emphase cette découverte (1), comme une chose absolument nouvelle,

Et suivant
l'Abbé Gré-
goire.

Quelques
gens doutent
de cette dé-
couverte.

Reproche
qu'on peut
faire aux Jé-
suites.

(1) Voyez la Relation du P. Pays, insérée dans la III. Dissert. de le Grand.

inconnue aux Abissins mêmes, & dont on est uniquement redevable à l'industrie des Portugais (1). Cependant il est prouvé, même par le récit de ces Pères, que les Agaus, habitans de Sacala, connoissaient les deux fontaines, qu'on veut faire passer pour les sources du Nil.

Il y a, suivant Lobo, un village aux environs (2) de ces fontaines, sur lesquelles les Agaus lui apprirent plusieurs particularités. L'Auteur observe que les prêtres du pays sacrifient tous les ans une vache sur la montagne où elles sont situées, & jettent sa tête dans une des sources du Nil. Ce que Kirker ajoute, que ce fut un Jésuite Portugais qui montra pour la première fois ces sources à l'Empereur & à toute son armée, est une assertion extravagante, dont Isaac Vossius a eu raison de se moquer (3).

(1) C'est ce que dit Lobo, presque en propres termes, dans sa Relation Historique de l'Abissinie, p. 111. de la Trad. de le Grand.

(2) A une portée de fronde, dit Lobo, dans sa Relat. Hist. d'Abiss. p. 106. Le P. Pays place ce village à une lieue des sources, & l'appelle Guix.

(3) *Iste scilicet Imperator*, dit Vossius, *cum toro exercitu asciebant Nilum in suis oris terris, & ad vocandus erat aliquis ex Europa, qui hoc ipsa doceret.* Isaac Vossius de Nili & aliorum fluminum origine, Cap. 16.

On affoiblit souvent les choses en voulant les faire trop valoir : un récit plus modeste eût peut-être été reçu sans contradiction.

V. Les Abissins appellent le Nil *Abavi*, c'est-à-dire, le pere des fleuves. Les Egyptiens le nommoient leur *Sauveur*, & l'honoroient comme un Dieu. Aujourd'hui il est encore adoré par les Agaus. J'ai parlé du sacrifice annuel que lui font leurs Prêtres. Les particuliers immolent le même jour au Nil un grand nombre d'animaux. Quand ces sacrifices sont achevés, le Prêtre, qui préside à la cérémonie, se frotte le corps de suif & de graisse de vache, monte sur un bucher qu'on allume, & sort des flammes, dit *Lobo*, sans qu'elles lui fassent aucun mal.

Honneurs
qu'on rend
au Nil.

Relat. Hist.
d'Abiss. p.
107.

VI. Je ne crois pas qu'il soit démontré que l'*Abavi* soit le même fleuve que le Nil ; j'apporterai plus bas les raisons de ce doute.

VII. Voici ce qu'on nous apprend touchant son cours. Le Nil, en sortant de la montagne où il prend naissance, n'est qu'un ruisseau. Mais grossi par la jonction de plusieurs rivières, principalement de la *Gemma*, ib. p. 108.

Cours de ce
fleuve.

dont il reçoit les eaux à une journée de sa source, il commence à devenir un grand fleuve. Dans la plaine de *Baad*, qui est vingt lieues plus loin, son lit est d'une telle largeur, qu'un mousquet peut à peine envoyer une balle d'une rive à l'autre. Ici le Nil après avoir coulé du Midi au Nord, se détourne vers l'Orient, dans l'espace de neuf ou dix lieues. Il entre après cela dans le lac de *Dembée*, dont il traverse seulement une des extrémités. On assure qu'il y passe si légèrement, que ses eaux ne se mêlent point à celles du lac. A quelque distance de-là il tombe du haut d'un rocher, avec un bruit terrible, & forme la plus belle & la plus agréable cascade qu'on puisse voir. C'est-là, suivant *Lobo*, sa première catastrophe. Il roule ensuite ses flots entre des rochers, qui sont si près l'un de l'autre, qu'on peut le traverser avec le secours d'une planche. Alors, laissant à l'Est *Bagemder*, & prenant sa direction, premièrement vers le Midi; ensuite vers le Nord, il baigne les provinces d'*Amhara*, d'*Holaca*, de *Shewa* & de *Bizamo*, & embrasse dans un long circuit presque tout le

Royaume de Gojam, remontant si près de sa source, qu'il n'en est qu'à neuf ou dix lieues, quoiqu'il en ait fait près de trois cents pour arriver à cette hauteur.

Quand il a quitté le Bizamo, il se courbe un peu vers l'Ouest, & se redresse après cela vers le Nord, parcourant des pays barbares & peu connus, habités par des peuples qui n'ont point de demeure fixe. Lobo dit que ces contrées sont très- vastes, que les Abissins ne les découvrirent qu'au commencement du dernier siècle, & qu'ils en avoient une si foible connoissance, qu'ils les appellent *Adis-Alem*, c'est-à-dire, le nouveau monde. *Fazelo* & *Ombarca* sont, selon lui, les deux principales régions de ces déserts. Ludolf nomme *Shankela* le peuple sauvage qui les habite.

Le Nil entre ensuite dans la Basse Ludolf, *Midi*
Ethiopie, ou dans le pays de *Sen-*
nar, qu'il traverse dans toute sa lon-
gueur du Midi au Nord, en faisant,
à son ordinaire, plusieurs détours à
l'Orient ou au Couchant. Avant que
d'y arriver; il reçoit les rivières de
Tacazé & de Guange. Lorsqu'il est
*dans la terre d'*Abrim*, qui est une*

Cap. VIII.

portion de la Nubie , il cesse d'être navigable , à cause des roches qui embarrassent son lit. Les voyageurs qui viennent d'Abissinie & de Sennar , pour se rendre en Egypte laissent ce fleuve à leur droite , & traversent pendant quinze jours un désert sablonneux , où l'on ne rencontre pas un arbre ni une source. Ils arrivent ainsi au pays de Rif , c'est-à-dire , dans la haute Egypte , & rejoignent le Nil sur lequel ils s'embarquent. Ce fleuve ayant enfin parcouru toute l'Egypte se perd dans la Méditerranée par plusieurs canaux. En le suivant dans tous ses détours , on doit au moins compter huit cents lieues entre sa source & ses embouchures. Il n'y a point de fleuve connu qui ait un plus long cours.

Nouveaux
détails sur ce
sujet.

VIII. On ne peut encore garantir la fidélité de cette description. Depuis la province de Bizamo , voilà le Nil qui se perd dans les régions de Fazelo & d'Ombarca , déserts spacieux , dit Lobo , & dont on n'a aucune connoissance. Rassela Christos , Général de l'armée des Abissins , voulut en 1615 , porter la guerre dans ces Royaumes ; mais étonné de leur vaste

re étendue, il revint sur ses pas, sans avoir osé rien entreprendre. C'est lui qui leur donna le nom d'*Adis-Alem*, ou de nouveau monde. Si ces pays sont si peu connus, qu'ils forment en quelque sorte un monde nouveau, pour les Abyssins mêmes, qui répondra que le Nil, ou plutôt l'Abavi ne s'y égare point, & que c'est précisément le même fleuve qu'on retrouve dans le Seniar ? Il se présente une nouvelle difficulté sur son séjour dans le pays d'Abrim, désert sablonneux de Nubie, que les caravanes ne peuvent traverser qu'en quinze jours. Que devient l'Abavi dans cette vaste solitude ? Le Géographe Nubien prétend qu'il se partage en deux branches, dont l'une coule vers le Nord & arrose l'Egypte ; & l'autre vers l'Occident & baigne la Nigritie : ce qui a fait dire à quelques Géographes que le Niger est une branche du Nil. Pour éclaircir les différens doutes, il nous faudroit beaucoup d'autres lumières que celles qu'on peut emprunter de Tellez, de Lobo, & des autres Jésuites Portugais, dont on a sans doute un peu trop prôné les découvertes.

M. Danville, dans sa belle Carte d'Afrique, publiée en 1749, ne fait aucune mention des prétendues fontaines du Nil, & dit même, dans une de ses courtes remarques, que *nous sommes dans le cas d'ignorer encore les vraies sources de ce fleuve.* C'est une rétractation formelle de ce qu'il avoit avancé en 1727 dans sa Carte de l'Ethiopie orientale.



CHAPITRE VI.

Des productions de l'Abissinie.

§. I.

*Fertilité naturelle des terres. Plantes
& végétaux de plusieurs genres.*

À PRÈS ce que j'ai dit de l'Abissinie dans le précédent Chapitre, où je l'ai représentée comme un pays couvert de montagnes, il seroit assez naturel de se former une très-médiocre idée de la fertilité de son terrain. Cependant l'abondance y régne à un tel degré, qu'on fait en quelques endroits jusqu'à trois moissons dans une année, s'il en faut croire Ludolf. Lobo ne parle que de deux récoltes, qui en font à peine une bonne (1).

Ludolf. Ibid.
Cap. IX. Relation Hist.
tor. d'Abissinie, page 68.
Hist. de la H. Ethiopie,
p. 6, dans le Recueil déjà
cité.

Les grains que la terre produit sont le froment, l'orge, le millet, & une semence particulière, appellée le *ser*, *grain*, *Tef*, qui a le goût & l'odeur du *sei*, *particulier*.

La moisson, dit-il, s'y fait deux fois l'année, ce qui suffit au peu que la terre donne chaque fois.

gle, sans en avoir la forme. On fait de très-bon pain avec sa graine, qui est encore plus petite que celle du pavot. Les Abissins regardent l'avoine comme une plante sauvage, qui n'est bonne à rien, & qui tient dans les champs une place aussi inutile que l'ivraie. L'herbe des prés, qui est toujours très-abondante & très-forte, suffit pour la nourriture des chevaux, auxquels on donne aussi un peu d'orge. Les grains sont à si bon compte, que dans les années communes une mesure de blé du poids de vingt deux livres, coute à peine quatre ou cinq sous de notre monnaie.

Paroisse des
cultivateurs

Maisgré la fertilité naturelle des campagnes, le pays est souvent sujet aux incommodités de la disette. Car les habitans, qui sont très-paresseux ne travaillent que pour le besoin présent, & n'ont pas la précaution de faire des ~~amas~~ de grains ni de fourrage pour les années stériles. Il

Malheur qui arrive de-là, que si la récolte manque dans les deux saisons, soit par le ravage assez fréquent des sauterelles, soit par quelque autre cause, les hommes & les bestiaux sont privés de toute nourriture, & périssent misérablement.

Les arbres, aussi bien que les prés, conservent toujours ici leur verdure; mais ils rapportent assez peu de fruits, parce qu'ils sont mal cultivés. Il y a dans le pays des raisins noirs, qui sont d'une qualité excellente, & dont il seroit peut-être facile de faire du vin, si on cueilloit les grappes un peu avant leur pleine maturité, & si on les pressoit dans un lieu frais. Mais les Abissins ignorent l'usage de cette liqueur. Les fruits les plus communs sont les pêches, les oranges, les citrons, les grenades & les amandes. Les Abissins n'ont point de poires ni de pommes qui ressemblent aux nôtres. La figue indienne, que les Arabes appellent *Mauz*, se trouve en quelques cantons. Elle a la forme & la grandeur d'un concombre, un goût exquis, & un parfum agréable.

Parmi les curiosités naturelles de ce genre, le Pere Lobo fait mention d'un arbre, dont la description m'a paru intéressante. » Ses feuilles sont si grandes, que deux suffisent pour couvrir entièrement un homme. Cet arbre, qu'on nomme *Enseté*, est d'une utilité merveilleuse. Comme ses feuilles

Arbre singulier.

Relat. Hist. d'Abissinia,
p. 113.

les sont fort longues & fort larges, on en tapisse les chambres. Elles servent aussi de tapis de pied, de nappes & de serviettes ; le verd en est très-beau. Lorsqu'elles sont séches, on les taille comme le chanvre, on les teint en toutes sortes de couleurs, & on en fait d'assez belles étoffes. Les branches & les grosses côtes des feuilles se broient, & on en tire une farine aussi fine que blanche, qui trempée & cuite avec du lait est un mangé délicieux. Le tronc & les racines, coupés en petits morceaux, & cuits de la même maniere, forment une substance encore plus nourrissante ; les pauvres gens qui voyagent ne font guere d'autres provisions. C'est ce qui a fait nommer l'Enseté l'*Arbre contre la faim*, ou l'*Arbre des pauvres*, quoique les riches en mangent souvent par régal. Si on le coupe à sept ou huit pouces de terre, il renait un grand nombre de rejettons. Les Abissins croient que cet arbre est doué d'une espece de sentiment, & qu'il pousse des soupirs quand on le maltraite. Aussi, pour signifier qu'ils vont couper un Enseté, ils disent, *now allors le tuer*. Il porte à son

à son sommet une gousse longue, qui contient cinq ou six cents figues, d'une qualité très-médiocre; »

On recueille en Abyssinie une grande abondance de coton & de cannes de sucre. Le séné. n'y est pas moins commun ; mais Lobo a tort de dire que cette plante ne se voit que dans les bois de l'Ethiopie. On la trouve aussi communément dans l'Asie orientale, que dans la partie de l'Afrique dont nous parlons. Elle croît en petit buisson, n'ayant pas plus d'une coudée de hauteur. Ses fleurs sont jaunes, & rayées de petits filets rouges.

La même contrée produit deux autres plantes médicinales, qui nous sont absolument inconnues. L'une, que le Père Tellez nomme *Amadmagdo*, a de grandes vertus pour la guérison des fractures ou des dislocations des os. L'autre qu'il appelle *Affazoe*, a dit-il, la propriété d'affou-
pir & de rendre immobiles les ser-
pens, non-seulement quand ils la touchent, mais lorsqu'ils sont à son ombre. Ce qu'il ajoute ne mérite pas la moindre croyance ; c'est que cette vertu de l'Arbre se communique aux

Coton Séné.
*Relation de
l'Empire des
Abyssins, dans
le Recueil dé-
ja cité, p. 4.*

*L'Amadmag-
do.*

L'Affazoe.

personnes qui mangent de ses feuilles, & leur reste pendant plusieurs années, de maniere qu'elles peuvent marcher sans crainte parmi les bêtes venimeuses. Ludolf paroît adopter ces contes.

§, II.

Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Insectes.

LA bonté des pâturages procure à l'Abissinie une prodigieuse multitude de bestiaux de tout genre. Pour donner une juste idée de cette abondance, il suffit de remarquer qu'un bœuf de la première grosseur, Grosseur des Bœufs d'Abissinie. c'est-à-dire, beaucoup plus fort que ceux de Hongrie & de Russie (1), ne couté communément que deux écus, & qu'on a neuf cabris & cinq ou six moutons pour la moitié moins. Les bœufs dont on mange la chair ne s'engraissent qu'avec du lait, Comment on les nourrit. & on leur donne tous les jours Relat. Hist. d'Abissinie celui de trois ou quatre vaches. passim. (1) Le Pere Lobe affirme qu'un bœuf qu'on engrange Ludolf. Ibid. soit pour le tuer, est de la grosseur de deux bœufs de Cap. X. Portugal Elien disoit autrefois la même chose des bœufs d'Ethiopie.

Leurs cornes sont si grandes , qu'elles peuvent , dit-on , contenir plus de vingt pintes de liqueur ; les Abissins s'en servent au lieu de cruches. Il y a une autre espece de bœufs plus petits , qu'on emploie à labourer la terre , ou à porter des fardeaux. Ces derniers n'ont point de cornes , ou les ont fort petites , fort molles , & d'une telle flexibilité qu'elles leur pendent sur le front.

Les Abissins s'appliquent sur-tout à élever un grand nombre de vaches , parce qu'ils se nourrissent principalement de leur lait. Comme on ne tue point ici ces animaux , pour les manger ; leur multiplication est excessive. Voici une coutume assez singuliere. Chaque particulier qui a mille vaches est obligé chaque année de donner un bain de lait & un repas à tous ses parens. S'il a deux mille vaches , il donne deux bains & deux repas ; il en donne trois s'il a trois mille vaches , & ainsi de millier en millier. Quand on veut apprécier les richesses d'un homme , on dit qu'il possède tant de milliers de vaches , & qu'il baigne tant de fois par an sa famille dans le lait. L'Empereur leve tous

Multiplication excessive des vaches.

les trois ans un droit sur ces animaux; il se paye en nature, en donnant une vache sur dix. On imprime sur l'animal la marque du Prince, & cette marque s'appelle *Tucus*, c'est-à-dire, brûlure. Ce tribut n'est pas un des moindres revenus du Négus.

C'est dans les Provinces de Tigré & de Gojam, parmi les peuplades des Agaus, qu'on voit les plus nombreux troupeaux: on peut dire que les campagnes en sont couvertes. Il y a du côté de Suaquen quelques tribus errantes; qui ne subsistent que du produit de leur bestiaux. Ces peuples changeant de demeure selon les saisons, & suivant toujours les meilleurs pâturages, passent l'été sur les montagnes, & l'hiver dans les plaines.

Chevaux.

Les chevaux Abissins sont robustes, de bonne taille, bien moulés & pleins d'ardeur. Le Grand dit dans sa troisième Dissertation qu'il y en a de sauvages, qui ont les pieds fendus comme ceux d'un bœuf, deux petites cornes au front, & le reste du corps comme nos chevaux ordinaires. Les Abissins n'emploient point cet animal à la charrue, ni au

transport des fardeaux, comme s'ils craignoient, dit Ludolf, de le dégrader. Ils ne s'en servent que pour la guerre ou pour les courses.

Les mulets & les mules sont les Mulets. montures ordinaires des Voyageurs. Leur allure est plus douce, & ils ont le pied plus ferme, sur-tout dans les montagnes, qui sont en si grand nombre dans l'Abissinie. Ce sont aussi les meilleures bêtes de charge du pays; car les chameaux ne servent guere que dans les plaines, marchant avec patience parmi les sables brûlans, mais ayant la corne trop tendre pour se soutenir dans les chemins escarpés & pierreux.

Il y a dans les forêts de l'Abissinie un animal particulier, appellé *Zeura* ou *Zécora*, qu'on peut mettre dans la classe des mulets, quoiqu'il ait des différences très-remarquables. Le Zécora.
Ludolf 1. i. 1.
Le Grand 1. 11.
Dillert. Il leur ressemble par la hauteur de sa taille & par la longueur de ses oreilles. Ses poils ont la douceur de la soie, & son corps est marqué de rayes noires & blanchâtres, larges de deux doigts, arrondies en cercle, & si bien disposées, qu'elles semblent faites au pinceau. Lorsqu'il court, il

met sa tête entre ses jambes , & fait auparavant une quantité de sauts & de bonds. Il naît sauvage , mais on l'apprivoise très-facilement. Il faut que cet animal soit fort rare , puis qu'un marchand de l'Inde en paya un deux mille sequins , pour l'envoyer au grand Mogol.

L'Ané ^{l'Asie} Sauvage. Les Portugais ont tort de confondre le Zéura , avec l'Ané sauvage. Ce dernier animal est moins grand. Il a des cornes , & ses pieds sont fendus comme ceux du Cerf. On voit sur son corps une raye blanche , qui descend le long des hanches & de la cuisse jusqu'au genou ; le reste est cendré. Son poil est très-rude , mais sa chair est tendre & délicate. Les Cafres appellent cet Animal Merus.

Le Bada. Dans les autres espèces sauvages on distingue le Bada , qui n'étant qu'à de la grandeur d'un poulin de deux ans ; ne doit pas être confondu avec le Rhinocéros. Il a deux cornes sur la tête , l'une en avant , longue d'environ deux pieds , épaisse , noire ou brune , & recourbée par la pointe ; l'autre en arrière , moins longue & moins grosse que la première corne. On prétend qu'elles sont pulvérilisées

sont un excellent remède contre toute sorte d'abcès.

Lobo & Tellez disent qu'on trouve ici plusieurs espèces de Lions, Lions. particulièrement de ceux qu'on nomme *Royaux*, dont quelques-uns ont jusqu'à huit coudées entre queue & tête. Ils font une guerre cruelle aux bestiaux. Il n'y a point d'animal qui ne tremble à leur aspect. Les taureaux les plus vigoureux sont saisis d'une telle frayeur, qu'on voit un frémissement sensible dans tout leur corps. Cependant les Bergers Abissins attaquent tous les jours ces destructeurs cruels de leurs troupeaux, & sortent ordinairement victorieux de ces combats, qui demandent encore plus d'adresse que de courage.

Les Eléphans sont si communs, Eléphans. qu'on les rencontre par troupeaux dans les plaines & dans les forêts, où ils se plaisent principalement. Ils ne font point de mal aux bestiaux, & ils attaquent même rarement les hommes; mais ils font de terribles ravages dans les campagnes, dévorant ou gâtant dans leur marche toutes les moissons, désolant les vergers & les jardins, renversant les

jeunes arbres, ou cassant leurs branches avec leur trompe, pour s'en servir de nourriture. Ils se frayent dans les forêts des routes, qui ressemblent à de grands chemins. La nature semble avoir pourvu à leur subsistance, en faisant croître ici abondamment des arbres de la grandeur des cerisiers, dont le bois tendre renferme une moëlle semblable à celle du fureau, & sert d'aliment aux animaux dont nous parlons.

Adolf. Ibid. On assure que, lorsqu'ils se sont établis dans un lieu, ils y respectent en quelque sorte les loix de l'hospitalité, pourvu qu'on les laisse tranquilles. Une femelle ayant mis bas dans un champ en état d'être moissonné y resta plusieurs jours; & n'y causa d'autre dommage que celui qu'elles avoit fait en y entrant. Le maître de son côté eut la prudence de ne lui faire aucun mal, & elle se retira pacifiquement, quand son petit eut la force de la suivre. L'Abisfin se croyant heureux d'être débarrassé de ces dangereux hôtes, & craignant qu'ils ne reviennent sur leurs pas, se hâta de moissonner son champ avec le secours de ses voisins. Cette

précaution ne lui fut pas inutile; car la nuit suivante les Eléphans de la forêt voisine s'attrouperent dans ce lieu, pour y faire le dégât; mais on l'avoit si bien dépouillé, qu'ils n'y trouverent pas un brin d'herbe. C'est l'Abbé Grégoire qui raconta ce fait à Ludolf. L'Auteur Allemand dit que les défenses de ces animaux sont des cornes renversées, qui prennent leur racine dans le crâne, & non dans la mâchoire, & qui par conséquent ne peuvent passer pour des dents. Leur trompe est une partie cartilagineuse, terminée par trois espèces de pointes, avec lesquelles ils peuvent prendre les choses les plus menues. On n'apprivoise point ici les Eléphans, & personne ne s'avise de les dresser pour la guerre, ou pour d'autres usages. On n'en tireroit pas un grand parti dans ces pays montagneux.

On trouve encore en Abissinie des Rhinocéros, des Tigres, des Léopards, des Hiènes, des Sangliers, des Loups, des Renards, des Cerfs, des Lapins, & des Lievres. Les loups, dans le tems de disette s'attroupent autour des villages, & viennent en-

Autres Ani-
maux com-
muns.

lever les enfans jusque dans les maisons. Les Singes sont par milliers, particulièrement dans les montagnes, & c'est un véritable fléau pour le pays, parce qu'ils ravagent également les campagnes & les jardins. Ils vivent principalement de fruits sauvages, de fourmis, de vers, & d'autres insectes qu'ils cherchent avec l'industrie qui leur est particulière, jusqu'à remuer, dit-on, les grosses pierres qui couvrent les retraites de ces petits animaux. Ludolf rapporte ici quelques fables que je supprime, parce qu'elles ne me paroissent pas dignes de la gravité de l'Historie. Il fait mention d'un petit animal, qui tient fort de la nature du

Singe d'une espèce particulière.

gros. Sa peau est variée de différentes couleurs, parmi lesquelles le bleu céleste domine. Il est si familier, qu'on le prend sans peine ; mais il s'accoutume difficilement à changer de climat. Un Poète Abissin donne une idée avantageuse de sa douceur, en trois vers Ethiopiehs dont voici le sens.

Je ne fais point de mal à l'homme ;
Je n'endommage point les moissons ;
On auroit tort de me haïr.

La Giraffe, que les Arabes nomment *Zurafa*, & les Abissins *Girata-kacine*, c'est-à-dire, courte queue, a ^{L2} Giraffe, le cou long & menu comme le cheval, & la peau mouchetée comme le Léopard. C'est ce que nous ou Cameleo- appelons communément *Cameleo-pard*. Son corps est plus haut, mais beaucoup plus mince que celui de l'éléphant. Tellez & Alphonse Mendez lui donnent douze palmes ou huit pieds de hauteur, & prétendent qu'un homme à cheval peut passer sous son ventre sans bailler son casque (1), ce qui a bien l'air d'une exagération Portugaise. Les poils de sa queue sont si ronds, si fins & si luisans, qu'on en fait de jolis bracelets.

Manuel d'Alméida, Jean Gabriet, Balthazar Tellez, & d'autres Missionnaires Jésuites, témoignent qu'ils ont vu en Abissinie des Licornes, particulièrement dans les Royaumes de Damot & de Gojam. On en amena une jeune à un de ces Peres; mais il ne put l'élever, tant cet animal est délicat. Sa grandeur est celle d'un

Licorne.

Relat. du P. Lobo, dans le Recueil de la Bibliot. du Roi.

(1) *Infraeque inoffensâ galgâ degenerit*, dit Alphonse Mendez, cité dans la troisième Dissertation de le Grand.

petit cheval. Il a le poil d'un brun foncé, le crin du cou & de la queue noir, quelquefois épais & long, quelquefois fort court, selon les lieux. Du milieu de son front s'élève une corne polie, assez blanche, marquée de raies jaunes, & longue d'un peu plus de trois pieds. La Licorne est aussi peureuse, & se sauve avec la même vitesse que le cerf. C'est un animal très-rare, & dont les Relations anciennes & modernes font des descriptions fort opposées. Je crois qu'on auroit tort aujourd'hui de nier son existence, après les témoignages authentiques de tant de Voyageurs. Il ne faut pas la confondre avec la Licorne de mer, animal de la grosseur des baleines, qui a sur le front une corne de douze ou quinze pieds de long, torse en quelques endroits. On en voit plusieurs sur les côtes d'Islande & de Groenlande, & l'on en prit une en 1644 sur le rivage de l'île de la Tortue.

L'Emé, grand
Oiseau.

Ludolf. Bid.
Cap. XII.

Dans la classe des oiseaux, c'est lui que Ludolf appelle *Casuaris*, & que les Africains orientaux nomment *Emé*, est à peu près de la grosseur de l'Autruche. Il s'élève

difficilement , à cause de sa pesanteur , mais il court avec une extrême agilité. On prétend qu'il a une grande antipathie pour le chien , & qu'il mange sans danger toutes sortes de serpents ; ce qui fait croire que sa chair est un excellent antidote contre le venin de ces animaux.

Le *Feitan Favez*, ou *Cheval du Diable*, ressemble , suivant Lobo , à un homme armé de plumes , quoiqu'il ne soit que de la grandeur de la cigogne. Il marche avec gravité , & court avec beaucoup de vitesse. Lorsqu'il est poursuivi , il se sert de ses ailes . & prend un volé très-rapide.

L'Oiseau que le même Auteur nomme *Cardinal* , a le plumage d'un rouge éclatant , à l'exception du ventre , qui est d'un beau noir vélouté.

Il y a une espece de Rossignols blancs , qui ont la queue longue de quatorze ou quinze pouces. Il semble , lorsqu'ils volent , que ce soit une queue de papier qu'on leur ait appliquée.

Les *Perdrix* , dont on voit ici plusieurs especes , sont grosses comme des chapons: Il y a aussi plusieurs

Le Feitan Favez.

L'Oiseau Cardinal.

Cardinal.

Autres Oiseaux.

sortes de pigeons, & de tourterelles. On ne rencontre point d'oies dans tout le pays.

Le Moroc.

Relat. Hist.
d'Abissinie,
p. 71.

Le *Moroc*, ou l'*Oiseau du miel*, a un instinct très-particulier pour découvrir les trous souterrains, où quelques abeilles établissent ici leurs ruches. Le miel qu'elles font est aussi agréable que celui des ruches ordinaires, quoiqu'il soit un peu plus noir. Lorsque le *Moroc* a remarqué un de ces trous, il se met sur le chemin, & tâche par son gazouillement, par l'agitation de ses ailes & par d'autres mouvements, d'indiquer aux passans cette découverte. S'ils s'apperçoit qu'on l'écoute, & qu'on est disposé à le suivre, il voltige d'arbre en arbre, & se rend à l'endroit où est la ruche. Là il redouble son gazouillement, & trémousse des ailes avec plus de vivacité. Les *Abissins* sont faits à ce manège. Ils laissent à l'*oiseau* une petite portion du miel, pour récompenser ses bons offices. On assure qu'il n'y a point d'aigles ni de coucous dans l'*Abissinie*, quoi qu'on y trouve d'ailleurs la plupart des oiseaux que nous avons en *Europe*.

Dans l'espèce des poisssons, l'Hippopotame (1) que les Ethiopiens nomment *Bikat*, est ce qu'il y a de plus remarquable. C'est un animal amphibia, qui nage dans les rivières, & qui paît aussi dans les prés. Sa rencontre est dangereuse, non-seulement sur terre, mais dans les fleuves, où il renverse quelquefois les petites barques qui se trouvent sur son passage. Ludolf. Ibid. Chap. XI.

Il n'a de ressemblance avec le cheval que par la tête, & sur-tout par les oreilles. Pline dit qu'il hennit, & lui donne une longue crinière, quoiqu'il n'ait pas un poil sur le corps. Sa queue est une fois plus grosse que celle du bœuf. Il a la tête monstrueuse, une espèce d'étoile sur le front, les dents longues & larges, avec deux défenses plus longues encore, les jambes grosses & très-courtes, les pieds fendus également, suivant Lobo, & inégalement, suivant le Grand; la peau noire, épaisse, & d'une telle

Relat. Hist. d'Abissinie, p. 110. Le Grand. Discert. III.

(1) Le Cheval de rivière; c'est le nom que les Grecs & les Latins lui donnaient. Quelques Modernes l'appellent *Vache Marin*. Il y en a qui distinguent la Vache marine du Cheval marin. Le Cheval marin de Frasier a le corps d'un Dauphin & la tête d'un Cheval; il ne ressemble en rien à l'Hippopotame de Ludolf.

dureté, qu'elle est à l'épreuve du mousquet & de la lance, si ce n'est en quelques parties plus foibles. Lorsqu'il est à terre, il vit d'herbes & de branches d'arbres, & gâte autant de fourrage qu'il en consomme. On dit que c'est un animal très-mélancolique, sujet à plusieurs maladies, principalement à la crampe & à la goutte, dont les accès aigus l'accablent à un tel point, qu'il n'a pas la force de se défendre contre les chasseurs. On le tue pour avoir ses dents, qui sont plus blanches que le plus bel ivoire, & moins sujettes à jaunir. On trouve un grand nombre d'Hippopotames dans le Lac de Dembée. Le Tacazé & le Nil nourrissent quantité de Crocodiles.

L'Angue est un autre amphibia, qui a quatre pieds, & dont le corps est aussi long que celui d'un chat, mais un peu plus menu. Sa tête est difforme; il n'a point de poils; sa queue a le tranchant d'une épée, & peut faire des blessures très-dangereuses.

La Torpille. La Torpille, animal très-commun dans les mers d'Afrique, a, dit-on, la propriété d'engourdir les membres de ceux qui la touchent, & mê-

Autres Am-
phibies.

me de faire passer cette vertu, le long d'une ligne, jusqu'à la main du pêcheur. Les anciens ne lui connoissoient que cette propriété, qui lui fit donner le nom de *Torpedo*. Les Modernes lui attribuent bien d'autres vertus. Tellez raconte que le Pere Almēida en ayant pris une dans sa main, sentit dans cette partie & dans le bras une douleur si aiguë, qu'il jeta avec précipitation l'animal. On ajoute à cela que les Abissins guéris-
sent les fièvres les plus fortes, en appliquant une *Torpille* sur le corps d'un malade, qu'on lie sur une table. C'est un tourment horrible; mais après cette crise la fièvre ne revient plus. Enfin quelques Abissins se persuadent que cet animal a la vertu de chasser le Diable. L'opinion commune est qu'il endort les poissons par son approche, & qu'il les dévore aussi-tôt. Quelques Marins assurent, qu'en retenant fortement son haleine, on ne sent aucun des effets qu'on lui attribue. Quoi qu'il en soit, il perd quand il est mort toutes ses propriétés malfaisantes; & sa chair s'en est pas moins bonne à manger.

Nous apprenons de le Grand qu'il

Ludolf. Ibid.

Manuel Es-
xique, au
mot *Torpille*

y a dans la Mer d'Ethiopie quelques baleines , & qu'on y voit beaucoup de requins. Les tortues n'y sont pas moins communes. Ces derniers animaux ont un ennemi qui leur fait une guerre cruelle , quoiqu'il soit à peu près de leur espece. L'Auteur le nomme *Sapi*. Sa longueur est d'environ seize pouces. Il a la peau presque noire , le cou fort long , & couvert d'une écaille large de trois doigts. Il se cache entre les rochers , où il guette les tortues , à peu près de la même maniere que le furet cherche les lapins. Les Abissins s'en servent pour la pêche de ces animaux , le liant par la queue à l'extrémité d'une longue ligne. Quand ce furet marin a saisi sa proie , il lui suce le sang , & ne la quitte plus. Le pêcheur n'a qu'à retirer sa ligne , au bout de laquelle il trouve le *Sapi* & la Tortue.

Serpens.

Les Serpens sont aussi gros & aussi dangereux ici que dans l'Inde. Il y en a qui ont la peau squameuse , semblable à l'écorce d'un vieux chêne , de maniere qu'on les prend de loin pour des branches d'arbres détachées de leur tronc , & dépouil-

îées de feuilles. Les Chersydres, qui ne sont guere plus gros que l'aspic, se tiennent ordinairement dans les lieux aquatiques, & ne laissent pas de vivre aussi hors de l'eau. Leur venin est mortel, sur-tout lorsque l'été desséche les marais qu'ils habitent; car la chaleur & la soif les rendent alors furieux. Les Ecrivains que j'ai cités font mention de quelques serpens, dont le souffle feul peut causer la mort. Ils ne sont pas fort longs; mais ils ont la gueule grande, le ventre gros, & la peau tachetée de noir, de brun & de jaune. Ils se cachent ordinairement sous les herbes ou dans les buissons. Ces dangereux reptiles respirent beaucoup d'air à la fois, le retiennent quelque tems, & le repoussent ensuite, empoisonnant de leur haleine tout ce qui se trouve autour d'eux. C'est encore Lobo qui raconte ce fait si extraordinaire. Il assure, qu'étant un jour à quatre pas d'un de ces serpens, il se sentit extrêmement incommodé de ce voisinage, & qu'il ne fut redévable de son salut qu'à une pierre de bezoard, qu'il portoit

Relat. Hist.
d'Abissinie p.
116. Ludolf.
Cap. XIII.

toujours dans ses voyages. Les Abisfins, accoutumés à la rencontre des serpens, les assomment avec des bâtons recourbés, & détruisent leurs œufs en les faisant fouler par les bœufs & par les vaches.

Sauterelles.

Les Sauterelles sont un autre fléau de l'Ethiopie; fléau d'autant plus redoutable, qu'il est quelquefois universel. Ce que j'ai dit des ravages qu'elles causent dans l'Afrique Septentrionale (1) peut s'appliquer à l'Abissinie, & me dispense d'un plus long détail. On assure que c'est un aliment qui plaît assez généralement aux Africains. L'Ecriture nous apprend que Saint Jean-Baptiste en mangeoit dans le désert.

Fourmis.

On distingue ici quatre espèces particulières de fourmis, dont les plus grandes, appellées *Gundan*, s'assemblent par milliers, & marchent dans une espèce d'ordonnance de bataille, laissant des traces sensibles dans le chemin qu'elles parcourent. Elles font beaucoup de tort aux grains, qu'elles dévorent dans le champ même, sans se donner la peine

(1) Voyez le Tome X, p. 398.

de rien emporter. Il n'y a que les petites fourmis qui fassent des magazins.

Entre plusieurs sortes d'Abeilles, Abeilles. qui sont une des principales richesses de la haute Ethiopie, par l'abondance de miel & de cire qu'elles produisent, il y en a quelques-unes qui font leurs ruches sous terre. Ce sont apparemment celles dont parle Lobo, & qui ont un ennemi si dangereux dans le Moroc. Ludolf nous apprend qu'elles sont petites, fortes noires, & qu'elles n'ont pas d'aiguillon, ce qui les oblige, dit-il, à se tapir dans des trous, pour y cacher leurs rayons. Elles font une cire très-pure, & un miel sauvage très-doux, quoiqu'il soit un peu noir.

§. III.

Métaux, Minéraux, Fossiles.

UN pays aussi couvert de montagnes doit naturellement offrir une grande abondance de fossiles & de métaux. Mais les Abisins, soit par ignorance, soit par la crainte d'exciter l'avarice des Turcs & des Arabes, n'ont jusqu'ici ouvert

Ludolf. Ibid.
Cap. VII.

Or de rivières.

aucune mine précieuse. L'or coule en assez grande quantité parmi le sable de quelques-unes de leurs rivières, & se forme probablement dans les montagnes voisines, d'où il est détaché par les courants. On en trouve dans les contrées de Damot & d'Enarea, sur-tout dans la dernière, qui paye son tribut en or.

On ne voit point d'argent dans le pays ; mais il est probable qu'on en trouveroit dans quelques-unes de ses mines, puisqu'on en tire du plomb, métal qui a tant d'affinité avec l'argent, qu'on les rencontre ordinairement l'un avec l'autre. L'art de creuser des fourneaux dans les mines, & d'y pratiquer des routes, est inconnu aux Abissins, & ne s'accorde nullement avec leur paresse. Tout le fer dont ils se servent s'offre à eux sur la superficie de la terre, sans qu'ils soient obligés de l'en tirer avec effort. On le recueille ici dans les champs, comme en Thuringe & en d'autres quartiers de l'Allemagne, où les enfants s'occupent à le ramasser après les pluies; car on le distingue alors plus facilement.

Montagnes de
Sci.

Le sel se trouve abondamment sur

les frontieres des Provinces d'Angot & de Tigré , dans une contrée qu'on appelle pour cette raison *la terre de sel*. Il y est accumulé en montceaux, & distribué par couches, de l'épaisseur d'une brique commune. On le détache facilement, parce qu'il est fort tendre dans la mine ; mais il durcit à l'air , & prend une consistance raisonnable. Ces salines , qui sont inépuisables , produisent un sel très-pur , & d'une blancheur éclatante. Plusieurs Cafiles d'Ethiopiens vont le chercher dans ces lieux , le chargent sur leurs mulets , & en font un débit très-avantageux dans les provinces voisines. Alphonse Mendez fait mention d'une montagne particulière , d'où l'on tire un sel rouge , qui est , dit-il , d'un grand usage dans la médecine. La mine de plomb , *stibium* , qu'ils appellent *Cuehel* , ou *Cochol* (1) , passe chez eux pour un excellent collyre. Ils s'en servent non-seulement pour fortifier leur vue , mais Ibid. Usage qu'ils font de la Mine de Plomb.

(1) Racine de *Collyrium* , quasi *Coholtyrium* , dit Ludolf , qui remarque que ce mot est commun à plusieurs langues Orientales , & a même passé dans celle des Espagnols ; témoins ce proverbe : *El polvo de las ovejas ALCOHOL es para el leño* , la poussière des brebis est un collyre pour les yeux .

pour se farder le visage, coutume très-ancienne parmi les Juifs, les Arabes, & les autres peuples Orientaux.

Mensonge d'Urreta. Le Dominicain Urreta assure avec hardiesse que l'Abissinie produit des Diamans; mais Ludolf met cela au rang des mensonges que ce Moine Espagnol a publiés, & soutient qu'il n'y a que des pierres fausses sur la couronne même de l'Empereur.

Perles, Corail. On trouve des perles & du corail sur la côte d'Arkiko, & dans quelques autres endroits de la Mer rouge.

Lobo Relat de l'Empire des Abissins, dans le Recueil de la Bibli. du Roi. p. 7. Lobo prétend que celui qui croît en branche, au fond de cette mer, tire sur le blanc, & que s'il s'en rencontre par hazard quelques brins rouges sur le rivage, ils doivent cette couleur vive à la chaleur du soleil.

CHAPITRE VII.

De l'origine des Abissins, & de leurs premiers Rois.

Les Abissins paroissent Arabes d'origine.

ON croit que les Abissins, peuple étranger dans son propre pays, tirent leur origine de l'Arabie heureuse, & descendent d'une colonie de

de Sabéens, qui passèrent d'Asie en Afrique, pour s'établir dans la haute Ethiopie, dont ils n'étoient séparés que par le détroit de Babelmandel.

Leur nom d'*Habesh*, qui signifie un assemblage ou un mélange d'hommes, semble prouver que leur origine est étrangère ; outre qu'il y a des différences remarquables entre ce peuple & les Ethiopiens naturels : car ceux - ci ont les narines larges, les levres fort épaisses, le teint noir, les cheveux courts & crêpus, au - ieu que les Abissins ont en général une physionomie agréable, des traits réguliers, les cheveux longs, & la couleur plutôt olivâtre que noire.

On ignore l'époque précise de cette transmigration ; mais elle doit être fort ancienne, puisqu'Eusebe la rapporte au tems du passage des Israélites en Egypte, & Syncelle au tems des Juges. Les Sabéens, qui étoient de la race d'*Hamiar*, & que les Grecs appelloient par corruption *Homérites*, formoient une nation puissante, que l'Arabie ne pouvoit contenir, à cause de son excessive population, & qui se répandoit de tems en tems

Ludolf. Ibid.
Cap. 1. Le
Grand, secon-
de Dillert.

dans les contrées voisines, où elle envoyoit des colonies nombreuses.

Remarques
sur leur nom
d'*Habesh*.

On assure que ce sont les Arabes qui ont donné le nom d'*Habesh* à ces nouveaux habitans de la haute *Ethiopie*; nom que les Européens prononcent de différente maniere, & dont ils ont formé ceux d'*Abaffins*, d'*Abessins*, d'*Abiffins*, d'*Abaffinie*, d'*Abessinie*, &c. Les *Abissins* l'ont regardé pendant un tems comme une appellation injurieuse; & ne s'en servent jamais dans leurs actes ni dans leurs livres. Ils n'en prennent point

vérifiables nom des
Abissins.

* L'Empire *pja* *; c'est de ces noms que les Grecs & les Latins ont formé ceux d'*Ethiops* & d'*Ethiopia*, qu'ils étendoient non-seulement aux deux *Ethiopies* & à leurs habitans, mais à tous les pays & à tous les peuples qui sont au Midi ou à l'Orient de l'Egypte, jusqu'au-delà de la Mer rouge, comprenant l'Arabie sous la même dénomination. Les *Abissins*, pour distinguer particulièrement la portion de l'*Ethiopie* qu'ils occupent, l'appellent *Geeg-Asfi*, ou *Ag-Asan*, c'est-à-dire, le pays des passans ou des

personnes libres ; car *Geeza*, qui est le terme radical, signifie tantôt passage & tantôt liberté. Selon la seconde interprétation, le hazard aurait fait prendre aux *Abissins*, dans le tems de leur migration en *Ethiopie*, un nom semblable à celui que prirent nos Ancêtres, lorsqu'ils passèrent de la *Germanie* dans les *Gauls*, où ils s'établirent sous le nom de *Francs*.

Enfin nous apprenons par les témoignages authentiques de l'*Histoire* que les Anciens ont appellé *Inde*, ce què nous nommons présentement *Ethiopie* : les Persans donnent encore aujourd'hui le nom de *Hindou* ou *Hindi*, c'est-à-dire, d'*Indiens*, aux habitans de cette contrée. Il est aisé d'imaginer combien cette variété de noms a répandu d'obscurité dans l'*Histoire* ancienne des *Abissins*, qu'on a confondus tantôt avec les *Ethiopiens* naturels, tantôt avec les habitans de l'*Arabie*, & quelquefois avec les *Indiens*. Un seul trait, rapporté par *Ludolf*, montre que les Anciens étoient à cet égard dans de grandes erreurs. Il est prouvé par les *Annales des Abissins*, & par une

Dij

Obscurité de
leur Histoire
ancienne.

tradition universellement reçue parmi ce peuple , que leur pays fut converti au Christianisme par Saint Frumentius. Si vous consultez sur cet événement Théodore , & la plupart des autres Ecrivains ecclésiastiques , Grecs ou Latins , ils vous diront que Saint Frumentius convertit l'Inde , parce qu'ils comprenoient l'Ethiopie dans cette Région. C'est par une façon de parler aussi impropre , que nous donnons le nom de Grandes Indes à l'Amérique , quoiqu'elle soit assurément très - éloignée de l'Inde , dont elle est séparée par une Mer immense ,

Rois fabuleux. Une Liste des Rois Ethiopiens , adoptée par Jérôme Vecchietti & par d'autres Modernes , fait remonter leur origine jusqu'à Chus , fils de Cam , & donne à Chus plusieurs Successeurs ; entre lesquels on comp-

Ludolf. Lib. II. Cap. II. & III. te *Arvè* , qui fut adoré en Ethiopie sous la figure d'un grand serpent , & sous le nom d'*Arvemder* , qui signifie un animal de cette espèce . Quelques-uns , si l'on en croit l'Abbé Grégoire , regardent Arvè comme le premier Roi des Abissins . Ce Prince fut tué par *Angab* , que le

DES AFRICAINS. 77
peuple éleva au Trône & qui eut
pour Successeur *Sabanut, Gédur,*
&c.

Ludolf rejette avec raison cette liste apocryphe, qui comprend cent soixante-douze Rois, dont elle supprime quelquefois jusqu'aux noms, loin de nous apprendre rien de particulier sur le tems & la durée de leurs regnes. Il en substitue une autre, qui remonte moins haut, & qui a l'air moins fabuleuse, quoiqu'on y trouve aussi quelques traits romanesques. Elle commence à *Makeda*, Princesse qui régnoit en Ethiopie, dans le tems que Salomon occupoit le trône de Jérusalem. C'est, selon les Abissins, cette fameuse Reine de Saba dont parle l'Ecriture; & voici ce qu'on trouve à son sujet, soit dans la Chronique que Tellez a copiée, soit dans les Relations de Godigno & d'Alphonse Mendez, citées dans la septième Dissertation de le Grand.

Cette Makeda, que d'autres nomment *Nicaula, Nitocris, Belkis, &c.* étoit fille de *Hod-had*, vingt-unième Roi des Homérites, suivant Pocok. On assure, qu'étonnée des merveilles qu'elle entendit raconter de Sa-

Regne de
Makeda.

Récit des
Annales
Ethiopiennes.

Naissance de
Menilehec.

lomon , elle alla trouver ce Monarque , qui lui apprit à connoître & à honorer le vrai Dieu. L'Ecriture nous apprend qu'ils se proposoient des Enigmes ; & les Chroniques Ethiopiennes ajoutent qu'ils se permettoient d'autres amusemens : car Salomon la laissa enceinte d'un fils , dont elle accoucha à son retour. Ce fils fut appellé *Menilehec*. On l'envoya dans sa jeunesse à Jérusalem , où son pere le fit instruire avec soin. Après cela on le sacra Roi des Ethiopiens , sous le nom de David , & il retourna dans sa patrie , avec une nombreuse suite de Juifs de la premiere distinction , parmi lesquels étoit Azarias , fils du Grand Prêtre Sadoc. Ces Israélites fixerent leur séjour en Ethiopie , & y portèrent non-seulement leur Religion & leurs Loix , mais l'Arche d'Alliance & une des tables du Décalogue , qu'ils enleverent du Temple , dont les portes se trouverent ouvertes comme par miracle. Les plus nobles familles d'Abissinie reconnoissent aujourd'hui ces mêmes Juifs pour leurs ancêtres , comme les Négus prétendent descendre en droite ligne

de David Menilehec, à qui sa mère céda le trône d'Abissinie aussi-tôt qu'il fut revenu de Jérusalem.

Tel est le récit des Annales Ethiopiennes, qui, parmi quelques mensonges, contiennent certainement plusieurs vérités. Il en est de même des anciennes Chroniques de tous les peuples : on y trouve des fables qui ont pour principe plusieurs faits incontestables, & la littérature percé au travers de ces nuages. Mendez applique à ceci un exemple très-connu. Que Romulus soit né des amours du Dieu Mars & de Rhéa Sylvia, qu'il ait été nourri & allaité par une louve, ce sont autant de mensonges qui se détruisent d'eux-mêmes : mais si l'on prétendoit inférer de-là que Romulus ne fut point fondateur de Rome, que son Histoire n'est qu'un tissu de faussetés, & que c'est un personnage qui n'a jamais existé, on tomberoit dans un pyrrhonisme absurde. Ainsi en retranchant du récit des Ethiopiens la circonstance ridicule de l'enlèvement de l'Arche & des Tables de la Loi, on peut croire sans inconvénient la plupart des autres articles qu'il contient.

Jugement
sur ce récit.

Alphonse
Mendez, cité
dans la VII.
Dissert. de la
Grand.

Que Makeda soit désignée dans l'Ecriture sous le nom de *Reine de Saba*, pays qu'il appartient à l'Arabie heureuse, & non à l'Ethiopie, c'est une difficulté qui est aisément résolue; premièrement, parce que les Anciens confondaient souvent ensemble l'Arabie Méridionale & l'Ethiopie; secondelement, parce que les habitans de l'Abissinie étoient originairement le même peuple que les Arabes de Saba; enfin, parce que Makeda étant fille d'un Roi des Sabéens, & régnant elle-même sur une colonie de ce peuple, a pu à la rigueur être appellée Reine ou Princesse de Saba.

On trouve dans le même récit l'origine très-naturelle de plusieurs usages, empruntés de la nation Juive, qui se sont jusqu'à ce jour perpétués en Abissinie. Ce n'est pas ici le lieu de parler de ces usages; il suffit d'observer que les Abissins depuis un temps immémorial donnent aux fils de leurs Princes le nom d'*Israélites*; que les Empereurs ont pour armoiries un Lion, avec ces paroles, *vicit Leo de Tribu Juda*, pour montrer qu'ils descendent de la Tri-

Mellez, cité par Ludolf. ibi l.

bu de ce nom ; que les plus nobles familles prétendent avoir la même origine, ce qu'elles prouvent non-seulement par des généalogies authentiques, mais par une possession non interrompue de plusieurs emplois civils & militaires, qu'elles conservent depuis l'époque dont j'ai parlé; qu'enfin, le Patriarche Alphonse Mendez, qui a passé plusieurs années dans ce pays, a remarqué une grande conformité entre l'administration politique des Abissins & l'ancien Gouvernement des Hébreux. En voilà assez sur cet article : passons à Menilehec & à ses descendants.

CHAPITRE VIII.

Des Empereurs Abissins depuis Menilehec jusqu'à l'usurpation de la famille Zagéenne.

TOUT ce qu'on nous apprend de Menilehec, c'est qu'il régna vingt-neuf ans. On peut le regarder comme le Législateur des Abissins. Ses Sujets le surnommerent *Ebn el Hakim*, c'est-à-dire fils du Sage,

Menilehec.

Hist. de la haute Ethio-

pie p. 15.

Ludolf. Ibid.

Cap. IV.

nouvelle preuve qu'on le croyoit fils de Salomon.

Zagdur.

Phacen.

Zagdur occupa le trône après son pere *Menilehec*, & depuis ce Prince, on compte vingt-quatre Rois de pere en fils, jusqu'à *Phacen*, ou *Bazén*, qui commença à régner huit ans avant la naissance de J. C. Les Annales Ethiopiennes ne nous ont point conservé les noms des vingt-quatre Princes qui ont précédé *Phacen*, & les Empereurs à cet égard ont été moins soigneux que les particuliers, qui conservent, dit-on, des généalogies depuis le tems de *Menilehec*.

Après *Phacen* il y eut treize Rois, dans l'espace d'un peu plus de trois cent ans. Leurs noms sont également inconnus. Ensuite l'Empire fut gouverné par deux Princes, qui étoient frères, & qui exercerent sans dispute une autorité égale. L'His-

Abreham & *Atzbeham*, autrement *Abra* & *Azba*, & rapporte le commencement de leur administration à l'an 327 de l'Ere Chrétienne. Ce fut pendant leur regne que la lumiere de l'Evangile fut portée dans la haute Ethiopie.

par Saint Frumentius. Ces Princes sont nommés dans la Liturgie Ethiopienne, & recommandés parmi les morts illustres. Un Poète Abisfin en fait l'éloge suivant. *Salut aux Prince Abreham & Atzbeham, qui occupèrent le même trône, & vécurent dans une parfaite amitié. Leur bouche annonça l'Evangile de J. C. aux anciens hommes qui marchoient dans la voie des préceptes Mozaïques, & leurs mains lui bâtrirent des Temples.*

Ils eurent pour Successeurs trois autres frères nommés *Atzfa, Atzfed & Amey*, qui régnerent, dit-on, alternativement, divisant la journée en trois parties égales, pendant lesquelles ils gouvernoient tour à tour, convention si bizarre qu'elle est à peine croyable.

Arado, Aladoba & Amimaïd, que d'autres nomment *Alamid*, succédèrent à ces trois Princes, & régnerent aussi conjointement: Ce fut pendant leur règne qu'un grand nombre de Moines passèrent d'Egypte en Ethiopie, pour travailler à la propagation du Christianisme.

Tacida, ou *Tacena*, occupa ensuite le trône. Il eut pour Successeur *Car-*

leb , que les Ecrivains Grecs & Latins nomment Elesbaas. Caleb se rendit principalement célèbre par les victoires qu'il remporta sur *Dunavas* (1) Roi des Homérites , ou des Sabéens d'Arabie , auquel il déclara la guerre , pour venger la mort de quelques marchands Chrétiens , que ce Prince Juif avoit fait massacrer par un zèle barbare. Il détrôna ce tyran , & mit à sa place un Prince Chrétien. Mais le nouveau Roi étant mort , & les Abissins , à cause de la mauvaïse saison , n'ayant pu faire passer des troupes dans le pays , Dunavas trouva le moyen de remonter sur le trône. Sa fureur se renouvela alors contre les Chrétiens , dont il fit périr un grand nombre par le supplice du feu. *Aretas* ou *Ariath* , personnage distingué dans le pays , signala sa foi & son courage dans cette persécution. Les actes de ce Saint Martyr nous ont été transmis par les Historiens Grecs & Latins , qui s'accordent parfaitement avec les Annalistes Ethiopiens , sur les principales circonstances de cet

(1) *Dhu Novas* , suivant les Arabes. Voyez le septième tome de cette Histoire , page 312. & suiv.

événement. Caleb, pressé par les sollicitations du Patriarche d'Alexandrie, & par son propre zèle, passa en Arabie avec une flotte puissante & une armée de cent vingt mille hommes, vainquit Dunavas, qui fe tua de désespoir, & renversa de fond en comble l'Empire des Homérites. Ariath, fils du Martyr de ce nom, fut fait Gouverneur de cette partie de l'Arabie, qui resta sous le pouvoir des Abissins, jusqu'à l'an 575 du Christianisme, c'est-à-dire, pendant environ cinquante ans. Caleb, en mémoire du zèle qu'il témoigna dans cette guerre, a été honoré des Grecs & des Latins, sous le nom de Saint Elesbaas.

Depuis ce Prince, qui fleurissoit vers l'an 521, jusqu'à *Belnoad*, qui vivoit en 960, il y eut dix-neuf Rois, dont l'Histoire est très-obscure : car on n'en connoît que trois, qui sont nommés dans la Liturgie Ethiopienne, sçavoir *Gebra-Meskel*, *Gebra-Meskel*, *Constantin* & *Fresennai*, que d'autres nomment *Fresenna*. *Gebra* succéda immédiatement à *Caleb* & recula aussi les bornes de son Empire par de nouvelles conquêtes ; mais on

ignore le détail de ses exploits. L'Historien Procope semble insinuer que l'Empereur Justinien fit un traité d'alliance avec ce Prince.

Constantin régna après Gebrā-Meskel, & Fresennai après Constantinus. Les noms de leurs Successeurs nous sont inconnus jusqu'à Dēfroad, après la mort duquel les descendants de Menilehec furent exclus du trône. Nous parlerons dans le Chapitre suivant de cette révolution, qui arriva vers l'an 960.

CHAPITRE IX.

*Usurpation de la Famille Zagéenne.
Princes connus de cette race.*

Eudoif. Ibid.
Cap. V. Le
Grand. Dis-
sert. V.

LA succession fut interrompue dans la famille de Menilehec par le crime d'une Reine, nommée *Tredda Gabez*, femme avare, impudique, cruelle, & d'un impiété sacrilége. Elle fit périr tous les Princes de la maison Royale, pour mettre sur le trône un fils qu'elle avoit eu d'un Seigneur du pays. Il n'échappa à sa fureur qu'un jeune Prince, qui trouva un asyle dans le Royaume

me de Shewa, où sa postérité s'est maintenue pendant plus de trois siècles.

La famille de *Zagé* ou de *Zague*; Famille de Zagé.
c'est le nom que portoit le premier de ces usurpateurs, a donné plusieurs Rois à l'Abissinie, dans le cours de trois cent quarante ans. On croit que cette race commença à régner en 960, & finit vers l'an 1300. La Liturgie Ethiopienne, & le Poète Abissin cité par Ludolf, font une mention honorable de plusieurs de ses Princes, dont le plus célèbre fut *Lalibala*. Ce dernier a été canonisé Lalibala. par les Ethiopiens, qui célébrent sa fête au mois de Juin. On assure qu'un essaim d'abeilles l'environna le jour de sa naissance, & ne lui fit aucun mal, ce qui parut un présage heureux de sa grandeur future. Lorsqu'il parvint à l'âge de raison, l'Empereur son frère, qui l'avoit fait éléver avec beaucoup de soin, eut un pressentiment secret que cet enfant régneroit après lui. Il en conçut une telle jalouſie, qu'il lui fit subir une sévere correction. Mais le jeune Prince n'en sentit point la rigueur, parce qu'un Ange qui descendit ex-

près du Ciel , détournoit les coups. Le même Ange lui prédit qu'il bâtrroit dix Eglises , ce qu'il ne manqua pas de faire dans la suite. On ajoute qu'il employa vingt-quatre ans à les construire , & qu'elles étoient toutes taillées au martèau & au ciseau dans des blocs de rocher , comme on taille une statue dans un bloc de pierre. Elles avoient , comme les Temples ordinaires , des portes , des fenêtres , des voûtes , des colonnes , &c. François Alvarez dit , & croit sans doute , avoit vu toutes ces choses.

Ce Monarque , qui se rendit aussi recommandable par ses vertus , que par sa magnificence , gouverna l'Empire d'Ethiopie pendant quarante ans. On ne nous apprend rien de particulier touchant les autres Princes Zagéens , dont le dernier fut *Naacueto Laabo* , qui mourut sans héritiers au commencement du quatorzième siècle.

*Naacueto
Laabo.*



CHAPITRE X.

Les Descendans de Menilehec remontent sur le trône. Suite de ces princesses jusqu'à la mort d'Adamas Saghed.

APRÈS l'extinction de la race Ludolf, Ibid. Zagéehne, celle de Menilehec Cap. VI. fut rappelée au trône par les Grands d'Ethiopie, qui élurent pour Empereur

I. AIKUNA AMLAC. Il eut pour successeurs,

II. JAGBEA-TZEJQN.

III. BAHARSADA.

IV. ESBRAAD.

V. CADEM-SAGHED.

VI. ZEN-SAGHED.

VII. UDIMRAD.

VIII. AMDE-TZEJON.

IX. SCIFAADAD.

X. UDMAASFAN.

XI. DAVID.

XII. THEODORE, mis au rang des Saints, & nommé dans les éloges du Poète Ethiopien, cité par Ludolf.

XIII. ISAAC.

XIV. ANDRÉ.

XV. HESBINAANE.

XVI. AMDE-JESU.

XVII. ZER-A-JACOB, surnommé *Constantin*. Il régnait en 1437, & il envoya des Ambassadeurs au Concile de Florence.

XVIII. BAEDA-MARJAM, surnommé *Cyriac*. Il parvint au trône vers l'an 1465, & mourut en 1475. Quelques Auteurs assurent que touché des persécutions cruelles que subfroient les Chrétiens d'Egypte, il envoya une armée puissante à leur secours, ce qui détermina Mervan, Sultan des Sarrazins, à traiter les Cophtes avec plus d'humanité.

XIX. ALEXANDRE, mort en 1491. Ce fut sous ce Prince, que Pierre Covillan passa en Abissinie, où aucun Européen n'avoit pénétré avant lui. Les Sarrazins d'Adel, Etat maritime situé dans la partie orientale de l'Ethiopie, commencèrent à se rendre redoutables aux Abissins. La haine étoit ancienne entre ces deux Peuples. Les Sarrazins avoient pour Origine des Sultans d'A. Sultan un Prince nommé *Salatru*, qui prétendoit descendre des Rois d'Abissinie. Un de ses ancêtres chassé du trône d'Ethiopie par des

del.

fujets rebelles, qui le reléguerent sur une roche d'Amhara, chercha un asile chez les Adéliens, épousa la fille de leur Roi, embrassa le Mahométisme, & parvint dans la suite au trône d'Adel. *Maffudi*, Général de Salatru, fit des excursions fréquentes dans l'Empire, enleva plusieurs milliers de Captifs, & ravagea plus de soixante lieues de pays. Il prenoit le tems du Carême pour attaquer ses ennemis, qui, exténués par les jeûnes, ne pouvoient le combattre qu'avec un grand désavantage.

XX. *AMDA-TZEJON*, fils d'Alexandre. Il ne régna que fix mois, & ne laissa point d'enfants mâles.

XXI. *NAOD*, frere d'Alexandre, mort vers l'an 1505.

XXII. *ETANA* ou *LEENA-BENGHEL*, fils de Naod. Il prit à son avènement le nom de *David*, & ensuite celui de *Wanag-Saghed*, qui signifie pierre précieuse. Il n'avoit qu'onze ans, lorsqu'il fut mis sur le trône au préjudice d'un frere plus âgé que lui, auquel les Grands donnerent l'exclusion, sous prétexte qu'il étoit né avant que son pere fût Roi. On Alvarez, apud
Lud, ubi sic
præ.

Lettres d'André Corsal,
apud Lud.
in Comm. p.
256. Alvarez,
apud
eundem.

que c'étoit un Prince d'un caractère dur & féroce, que son orgueil & son obstination rendoient peu propre au Gouvernement.

L'Impératrice Hélene, aïeule des deux Princes, & l'Abuna Marc gouvernerent l'Empire pendant la minorité de David. Hélene s'acquit une telle réputation par la grandeur de son courage & la supériorité de ses talents, que les Abissins ont toujours conservé une profonde vénération pour sa mémoire.

Les Arabes d'Adel payèrent cherrement les courses qu'ils firent dans l'Abissinie, & David remporta sur eux plusieurs victoires. Maffudi tomba dans une embuscade, & fut tué dans un combat particulier par un Moine belliqueux, nommé *André Gabriel*, qui lui coupa la tête. Mais après la mort d'Hélene, les choses changerent bien de face. L'Empereur destitué de bons conseils, & n'étant plus retenu par aucune considération, fit éclater des vices qu'il avoit cachés jusqu'alors. Il s'abandonna aux plus honteux excès, négligea la défense de son Royaume, & n'opposa qu'une foible résistance

aux Adéliens, qui le dépouillerent de la plus grande partie de ses Etats. Mahomed ou Achmed *Ganhé*, c'est-à dire, le *Gaucher*, Général d'une grande réputation, commandoit alors les troupes d'Adel. Les Turcs, qui venoient de conquérir l'Egypte & les meilleures places de la Mer rouge, lui envoyeroient de puissans secours, qui contribuerent beaucoup aux succès de cette expédition. David, voyant son Empire menacé d'une destruction prochaine, implora l'assistance de Jean III, Roi de Portugal, qui, craignant qu'un si beau pays ne tombât dans les mains des Infidèles, commanda au Viceroy des Indes d'y faire passer des troupes. Mais l'Empereur mourut avant l'arrivée de ce secours. Ce fut à ce Prince qu'Emmanuel premier, prédecesseur de Jean III, envoya vers l'an 1515 l'ambassade, dont François Alvarez nous a donné la relation. Les Galles commencerent sous son règne à faire des ravages dans l'Abissinie. Le Grand place sa mort sous l'année 1540.

XXIII. CLAUDE, fils de David, surnommé *ATZNAF-SAGHED*. Le Vice-

Gama est en-
voyé en
Abissinie.

roi des Indes lui envoya quatre cent hommes, sous la conduite de Christophe de Gama, son frere. Ces troupes débarquèrent à Matçua au mois de Juillet de l'année 1541. Les Portugais ayant été joints par quelques Abissins, qui étoient desameurés fidèles à l'Empereur Claude, s'avancèrent dans le pays, & chassèrent les Sarrazins de plusieurs postes avantageux & de très-difficile accès, particulièrement, d'Amba-sanet, qui passoit pour une forteresse imprenable. Quelque-tems après, ils remportèrent une victoire complète sur les Maures.

Il remporte
plusieurs
avantages sur
les Maures.

Ganhé fut dangereusement blessé dans cette action ; mais il ne perdit pas courage, & tenu douze jours après la fortune d'un second combat, dans lequel il ne fut pas plus heureux. Les Portugais le poursuivirent après sa défaite, & le trouverent retranché dans un lieu si avantageux, qu'ils n'osèrent l'attaquer. Ils occupèrent une hauteur, qui étoit vis-à-vis de son camp, & s'y retrancherent eux-mêmes.

Les deux armées furent quelque-tems dans l'inaction. Mais les Turcs voisins d'Adel, & les Emirs d'Ara-

bie ayant envoyé à Ganhé un renfort d'environ trois mille hommes, avec un train considérable d'artillerie, ce Général entreprit d'attaquer les Portugais, & de les forcer dans leur camp. Ceux-ci se défendirent avec beaucoup de courage, & firent de vigoureuses sorties sur l'ennemi. Mais ils perdirent plusieurs soldats dans ces attaques, & leur nombre diminua de telle sorte, qu'ils se trouverent enfin dans l'impossibilité de résister plus long-tems. La Défaite des Portugais.

valueur cédant au nombre, ils furent enveloppés de toutes parts. Les Sarrazins entrerent dans leur camp ^{* 28 Aoû}, ¹⁵⁴² & ne firent quartier à personne. Christophe de Gama ayant reçu deux blessures dangereuses, se retira avec quelques soldats dans une montagne voisine, où il fut poursuivi par un parti d'Arabes, qui le firent prisonnier. On l'amena à Ganhé, qui, après lui avoir fait de sanglans reproches, accompagnés des plus indignes traitemens, eut la barbarie Mort de Gama. de lui couper lui-même la tête.

Les Adéliens profitant de leur victoire, marcherent au-devant de l'Empereur Claude, qui approchoit

avec une armée, à laquelle se joignirent une centaine de Portugais échappés du dernier combat. Les Infidèles le rencontrèrent dans la Province de Dembée, & lui présentèrent la bataille, qu'il accepta par le conseil des Portugais. On en vint aux mains avec une fureur égale de part & d'autre. Les Portugais, qui combattoient en corps dans l'aile

Ganhé est opposée à celle de Mahomed Ganhé, se firent jours jusqu'à ce Général, & l'un d'entre eux, nommé Pierre Léon, lui tira un coup d'arquebuse, & le renversa sur la place. Sa mort jeta un tel découragement parmi ses troupes, qu'elles ne combattirent plus, & les Abissins en firent un très-grand carnage. Cette bataille, qui se donna au mois de Février de l'année 1543, rétabli les affaires des Abissins, qui rentrèrent en possession de la plupart des Provinces, qui leur ayoient été enlevées par les Sarrazins d'Adel.

Quelques années après, la guerre se raluma, & les Adéliens firent une nouvelle irruption dans l'Abissinie, sous la conduite d'un Général expérimenté, nommé Nur. L'Empereur Claude,

Claude, fier de sa dernière victoire, marcha contre eux avec plus de courage que de précaution, & leur livra une bataille dans laquelle il fut tué, au mois de Mars de l'année 1559, après avoir régné un peu plus de dix-huit ans. Il joignoit à une figure aimable des talents distingués, & des qualités supérieures, qui le rendoient très-digne de commander aux hommes. Les Jésuites, quoique peu disposés à le flatter, parce qu'il refusa toujours d'embrasser la Religion Catholique, conviennent que c'étoit un Prince très-sage & très-habille. Ils obtinrent de lui la permission de bâtir des Temples, & d'enseigner au Peuple les dogmes de l'Eglise Romaine. Plus versé dans la connoissance de la Religion que tous les Docteurs du pays, il embarrassa plusieurs fois les Missionnaires dans les disputes qu'il eut avec eux. Nous avons de lui une Exposition de foi, dans laquelle il réfute avec beaucoup de force les reproches qu'on fait aux Abissins, au sujet de la sanctification du Sabat, de la Circuncision, & de quelques autres cérémonies Judaïques qu'ils ont con-

servées. Pendant qu'il étoit occupé à combattre les Sarrazins d'Adel, les Galles continuerent leurs courses, & désolèrent l'Empire presque impunément.

XXIV. MENAS, surnommé ADAMAS-SAGHED, frere de Claude, Tazcar, son neveu, prétendit que la couronne lui appartenloit, parce qu'il étoit fils de Jacob, frere ainé de Menas. Mais comme il étoit né d'une concubine, ses prétentions parurent mal fondées. Cette querelle fut décidée par les armes, & Tazcar ayant été pris dans une bataille, fut précipité du haut d'un rocher. Menas se rendit odieux par la férocité de son caractère, par son irréligion, & par la dureté de son gouvernement. On assure qu'il avoit pris ces mœurs barbares chez les Turcs, parmi lesquels il fut long-tems prisonnier. Il conçut de l'aversion pour les Portugais, & leur en donna des marques, en exilant leurs Missionnaires, & en défendant aux Abissins de fréquenter leurs Temples. Il ménagea si peu ses propres sujets, qu'ils se révolterent contre lui. Isaac, Viceroy des Provinces

maritimes, se ligua avec les Sarrazins d'Adel, auxquels il livra ses meilleures places, & lui fit une guerre cruelle. Menas fut tué dans un combat au mois de Février 1563. Depuis la révolte d'Isaac, les Adéliens sont maîtres de tous les ports de l'Ethiopie.

CHAPITRE XI.

Empereurs d'Abissinie, depuis Adamas Saghed jusqu'à notre tems,

XXV. **S**ERTZA DENGHEL, fils de Menas couronné dans la ville d'Axuma en 1562, sous le nom de MALAC SAGHED. Les Abissins le regardent avec justice comme un de leurs meilleurs Rois. Il s'opposa aux progrès des Infidèles, & les chassa même du Royaume de Tigré. Il en eut peut-être purgé l'Empire, en leur enlevant Arkiko, Matqua, & les autres places maritimes, sans les embarras que lui susciterent les Galles dans l'intérieur des terres. Ces Barbares, qui désojoient le Royaume depuis vingt-cinq

ans , à la faveur des troubles excités par les rebelles , s'étoient tellement fortifiés , que ne se contentant plus d'envoyer des partis pour rava- ger les campagnes , ils paroissoient dans le pays avec des armées nom- breuses , Mälac Saghed , dans le cours d'un regne de trente-trois ans , fut toujours occupé à les repousser. Il conquit la province d'Enarea , & la convertit au Christianisme. Attaché à l'ancienne discipline de son Egli- se , il parut peu favorable au nou- veau culte que les Missionnaires vou- loient introduire. Il estimoit d'ail- leurs les Jésuites , dont il loua en plusieurs occasions les talens & la piété , sans approuver leurs opi- nions , disant *qu'il falloit imiter leurs mœurs , & s'éloigner de leur doctrine.* Comme il n'avoit point de fils légi- times , il fit venir à la Cour un de ses bâtards , nommé *Jacob* , dans le dessein d'en faire son successeur. Mais étant au lit de la mort , il se repentit de ce choix , soit à cause de la jeu- nesse de Jacob , qui n'avoit que sept- ans , soit parce que les Loix du pays excluoient du trône les bâtards. Il préféra donc son neveu *Zadenghel* .

DES AFRICAINS. 401

& le désigna pour son successeur, ce qui causa de longues guerres après sa mort, qui arriva vers l'an 1595.

XXVI & XXVII. ZADENGHEL & JACOB. Le premier de ces Princes avoit un droit incontestable à la couronne ; mais les Grands, qui vouloient régner sous le nom du jeune bâtarde, & qui par un pacte secret avoient déjà partagé entre eux les premières charges de l'Etat, résolurent de mettre Jacob sur le trône. Pour l'exécution de ce projet ils cachent au Peuple la mort du Roi, & envoient une troupe de soldats pour enlever Zadenghel, qu'on transporte d'abord dans l'île de Deka, & ensuite dans d'autres forteresses, afin de cacher à ses partisans le lieu de sa retraite. *Susnejos*, autre Prince du sang Royal, dont ils redoutoient le courage & l'ambition, fut menacé du même traitement ; mais il se sauva chez les Galles, dans la résolution de se venger un jour de ses ennemis, & de faire valoir ses droits.

Ainsi Jacob fut couronné sans obstacle au mois de Septembre de l'année 1596. Il régna avec tranquillité tant qu'il se laissa gouver-

ner ; mais comme il voulut au bout de sept ans prendre lui-même les rênes , ses Tuteurs voyant expirer leur pouvoir , aimerent mieux obéir à un Roi légitime , & rappellerent Zadenghel , qu'ils sacrerent dans la ville d'Axuma au mois d'Août de l'année 1603. Jacob ayant pris la fuite , fut arrêté dans la Province de Samena , & conduit dans celle d'Enarée , où il fut gardé étroitement.

Le nouveau Roi remporta sur les Galles trois grandes victoires , dont il dut la première à son seul courage. Car les Abissins commençant à plier , & ses propres Généraux lui conseillant de prendre la fuite : *Non* , dit-il , *je mourrai ici : fuyez si vous voulez & vous éviterez peut-être la fureur des Galles ; mais il vous restera la honte d'avoir abandonné votre Roi.* Ces paroles ranimerent l'ardeur des soldats , qui revinrent à la charge , renverserent à leur tour l'ennemi , & en firent un massacre presque général.

Ludoft. Lib. 1. Cap. VI. Ce Prince , qui étoit facile & bon , se laissa gagner par les discours insinuans des Jésuites , & professa d'abord en secret & ensuite publi-

quement, la foi de l'Eglise Romaine. Il témoigna sa soumission au Pape dans les lettres qu'il écrivit à Clément VIII & au Roi d'Espagne Philippe III. Il favorissoit en toutes occasions les Portugais, jusqu'à les préférer aux Abissins. Cette conduite indisposa ses sujets, & fournit aux mécontents un prétexte de remuer. Les Prêtres & les Moines son-
tèrent le tocfin, & firent entendre au Peuple que la Religion étoit per-
due ; que le Roi se séparoit scanda-
leusement de l'Eglise d'Alexandrie,
leur ancienne mere ; que le but de
ses entretiens fréquens & de ses lia-
sons étroites avec les Jésuites, étoit
d'abolir l'ancienne liturgie, & d'in-
troduire en Abissinie un culte & des
Prêtres étrangers ; que les Portugais,
en soumettant le pays à l'obédience
du Pape, ne cherchoient qu'à y éta-
blier leur propre domination ; que,
vu le péril qui menaçoit la Reli-
gion, on pouvoit sans scrupule pren-
dre les armes, & qu'il étoit permis
de secouer le joug d'un Prince, qui
avoit lui-même abandonné la foi de
ses ancêtres.

*L'Abuna Pierre, fulmina un Dé-
cret.*

cret conforme à ces déclamations séditieuses, excommunia Zadenghel, & délia ses sujets du serment de fidélité. Le Roi craignant les suites de ce soulévement, se rendit en diligence dans la province de Gojam, accompagné de quelques troupes nationales, & d'un corps de Portugais qu'il avoit pris à son service. Ras Athanase, Jonael, & d'autres Seigneurs, qui avoient conspiré sa perte, l'abandonnerent sur la route, & lui débaucherent une partie de ses soldats. Zadenghel, malgré cette désertion, & contre l'avis de Jean Gabriel, Général des Portugais, marcha avec dix ou douze mille hommes contre les rebelles, & leur livra une bataille dans laquelle il fut tué*. On enterra son corps sans cérémonie dans une petite Chapelle voisine : triste exemple du fanatisme stupide des Peuples, de l'intolérance cruelle des Prêtres & de la malheureuse servitude des Rois, qui ne peuvent toucher à la Religion, même pour la réformer, sans compromettre leur puissance & leur sûreté.

Susnejos, ce Prince Abissin dont

* Le 13
Octob. 1604.

J'ai parlé plus haut (1), crut la circonstance favorable pour son ambition. Ayant assemblé quelques amis courageux, il alla trouver Ras Athanase, Gouverneur de Gojam, qui le fit couronner dans son camp, moins par attachement que par crainte. Il voulut aussi entraîner dans son parti Zassacée, Viceroi de Dembea, autre chef des rebelles, auquel il ordonna de lui amener ses troupes. Mais ce Général avoit pris des engagements avec Jacob, qui songeoir lui même à remonter sur le trône. Ainsi, loin de se déclarer pour Susnejos, il marcha contre lui ; & ce Prince, qui comptoit peu sur ses propres forces, fut obligé de se retirer dans les montagnes d'Amhara.

Cependant, comme Jacob ne paroissoit point, la plupart des Généraux résolurent de reconnoître pour Roi son compétiteur, & Zassacée lui-même fut de cet avis. On envoya à Susnejos les ornemens royaux, chacun s'empressa de lui prêter serment de fidélité, & dix Grands du Royaume eurent ordre de l'aller

(1) Il étoit arrière petit fils de l'Empereur David.

prendre sur la frontiere d'Amhara & de le conduire au camp. Mais tandis qu'on faisoit les préparatifs de son couronnement, on apprit que Jacob s'approchoit avec quelques troupes, & cette nouvelle inattendue changea en un moment la face des choses. Zassacée alla le joindre avec l'armée qu'il commandoit, & le fit proclamer Empereur par les soldats ; exemple qui fut suivi par Athanase & par les autres Généraux.

Susnejos, contraint de céder aux circonstances, se cacha pour la seconde fois dans les montagnes d'Amhara, d'où il faisoit des courses dans les contrées voisines, attentif à profiter de toutes les fautes de ses ennemis. Il surprit un jour Zassacée dans son camp, & passa au fil de l'épée la plus grande partie de ses troupes. Quelque tems après il attira dans un défilé l'armée de Jacob, qui, fier de la supériorité du nombre, marcha contre lui sans aucune précaution. Il y eut un sanglant combat, dans lequel Jacob & l'Abuna Pierre

² Le 10 Mars 1607. furent tués *. La terreur se répandit tellement dans l'armée vaincue, que six cents Cavaliers, qui fuyoient à

toute bride , quoiqu'ils ne fussent point poursuivis , tomberent pendant la nuit dans un précipice , où ils périrent tous.

XXVIII. SUSNEJOS , qui se fit nommer MALAC-SAGHED , & en-fuite SULTAN-SAGHED. Il fit un acte de Justice en condamnant à mort Mahardin , Officier Turc , qui avoit tué l'Empereur Zadenghel. Zassacée , Homme insolent & factieux , qui ose fe vanter d'avoir détrôné deux Rois , & d'être assez puissant pour en détrôner un troisième , fut dépouillé de ses emplois , & enfermé dans une forteresse du Royaume de Gojam. Ras Athanase perdit par degrés toute sa faveur , & fut abandonné de sa propre femme , qui étoit une Princesse du sang Royal.

L'Empereur , peu effrayé de l'exemple de Zadenghel , donna toute sa confiance aux Missionnaires Portugais , soumit sa personne & ses Etats à l'obédience du Pape , & força ses sujets d'embrasser les dogmes & les rités de l'Eglise Romaine ; ce qui excita de telles révoltes dans l'Abyssinie , qu'à la fin il fut obligé de consentir à l'éloignement des Jé-

fuites, & au rétablissement de l'ancienne Religion. Je m'étendrai ailleurs sur cet événement, qui alluma plusieurs guerres civiles, & qui fit couler des flots de sang dans le Royaume.

Susnejos mourut le 16 Septembre 1632, après avoir régné vingt-cinq ans & six mois depuis la mort de Jacob. Tellez le représente comme un Prince sage, libéral, affable, courageux, habile dans le métier de la guerre, très-versé dans la Littérature Ethiopienne, d'un corps robuste, d'une taille avantageuse, & d'une physionomie très-agréable.

Il parut sous son règne deux imposteurs, dont l'un prétendit être l'Empereur Jacob, qui s'étoit, dit-on, sauvé après sa défaite. Cet aventurier leva des troupes, trouva de l'appui parmi les Moines, & causa de si grands mouvements dans la province de Tigré, que le Roi fut obligé de marcher contre lui. Les Rebelles se dissipèrent d'eux-mêmes, & le faux Jacob s'étant laissé attirer dans un piège, fut condamné à perdre la tête. L'autre nommé Zagacristos, se disoit fils du même Ja-

tab. Il passa en France, trompa le Cardinal de Richelieu & toute la Cour, & obtint une pension considérable. On prétend que c'étoit dans la débauche un autre Hercule, & qu'étant d'ailleurs d'une très belle figure, il eut à Paris plusieurs aventure galantes. On ajoute qu'ayant enlevé la femme d'un Magistrat, il fut ajourné & interrogé par le Lieutenant Criminel, auquel il refusa de répondre, disant qu'un homme de sa sorte ne devoit rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul (1). On se moqua de ses prétentions, & il eût peut-être subi un jugement rigoureux, si la mort ne l'eût enlevé sur ces entrefaites. Quelques-uns assurent qu'il s'empoisonna (2). On lui fit cette épitaphe badine :

Cy gît le Roi d'Ethiopie,
L'Original ou la Copie.

(1) *Abdullah Confiliarii enjusdam Parlamenti uxore, inquisitio contrà eum de:reta fuit. Citatus à Magistro rerum criminalium comparuit quidem, sed accusacioni respondere noluit, un sien pareil, sibi similem, inquietus, nemini, nisi Deo soli, actionum suarum rationem reddere tenet. Ludolf. in commentario, page 244.*

(2) *Ludibrio habitus, poursuit Ludolf, & sub ea ratione sibi nisi se rursus dimissus, brevi, sive ex luxuria, sive, ut quidam putarunt, veneno sponte fuzapro, in mortuum incidit, qui mortem illi acci-*

PRO HISTOIRE

XXIX. BASILIDES, fils de Sussie-
jos, mort en 1664. Il prit le nom
de Sultan-Sagħed, ou, selon le Grand,
celui d'Adiam Sagħed. Sous son ré-
gne, le Patriarche Alphonse Men-
dez & tous les autres Jésuites furent
chassés du Royaume. Ces Mission-
naires l'accusent d'avoir voulu in-
troduire le Mahométisme dans ses
Etats, & d'avoir fait mourir un de
ses frères pour des crimes supposés.
Ses liaisons avec les Sultans Arabes
& avec les Turcs, donnerent lieu à
la première de ses imputations. Nous
apprenons de Thévenot qu'il envoya
en 1660 un Ambassadeur à Constan-
tinople. Ludolf rapporte, sur le té-
moignage de l'Abbé Grégoire, qu'il
conquit une partie de la Nubie.

XXX. AF-SAGHED, fils de Bafili-
des, mort en 1680. Le Grand le
nomme AELAF-SAGHED. Il recher-
cha l'amitié du Gouverneur de Bata-
via, auquel il députa en 1673 l'Ar-
ménien Morad; mais il paroît que
cette Ambassade fut très-infructueu-
se. Les Hollandais étoient trop ha-

Ludolf.
Cap VIII. le
Grand v. Dis-
sertation.

Thevenot,
Voyage du
Bévant IIe.
partie, Chap.
68.

lir. — Ruellæ, band procul. Lusitani. Parisiorum
anno 1638 sepultus fuit.

DES AFRICAINS. XXXI

Biles pour ne pas sentir que l'éloignement des lieux, & la tyrannie des Turcs & des Arabes, ne permettent pas de faire un commerce avantageux avec l'Abissinie.

XXXI. JASSOK-ADIAM-SAGHED, fils d'AF SAGHED. On voit par une Relation, inférée dans le commencement de Ludolf, qu'il parvint au trône à l'âge de vingt-huit ans, & qu'il se distingua par sa piété, par sa sagesse & par son courage. L'Empire Abissin étoit alors tranquille & florissant, si ce n'est que les Gallas y continuoient toujours leurs excursions, & que les Sarrazins affermisoient leur puissance sur la côte, sans qu'il y eût aucun espoir de les chasser. Les Arabes étoient le principal Peuple qui trafiquoit avec les Ethiopiens. Ils venoient de Moka, d'Hédeda, de Cameron, de Jedda, & des autres Ports de la mer rouge. Ce commerce se faisoit à Bailur, à Suaquen & à Matçua, où les Abissins se rendoient de leur côté. Ces derniers alloient aussi, quoique rarement, à Jedda & à Moka, ayant la précaution de s'habiller à la Turquie, & de cacher leur Religion.

Ludolf dans
son Commen-
taire, p. 264

112 HISTOIRE

L'Abissinie étoit alors si bien gardée, qu'il étoit presque impossible aux étrangers d'y pénétrer. On croyoit cependant qu'il y avoit dans le pays quelques Jésuites déguisés, & que le Roi ne l'ignoroit pas. Jassok réigna jusqu'en 1706, & fut détrôné par son fils.

XXXII. TAKLIMANOUT, qui ne jouit pas long-tems de son usurpation, puifqu'il fut massacré en 1709, par ses soldats.

XXXIII. TIFILIS, frere de Taklimanout, déposé au bout de trois ou quatre ans, par les intrigues d'Oustas, son premier Ministre, qui prit le titre d'Empereur. Mais comme il n'étoit pas de la famille royale, les Abissins se révolterent, & mirent sur le trône..

XXXIV. DAVID, frere de Tifilis, qui commença à régner vers l'an 1714. Les Auteurs que j'ai consultés ne conduisent pas plus loin la liste des Empereurs Abissins.



CHAPITRE XII.

Des Conditions, des Loix & du Gouvernement Civil & Militaire des Abissins.

ARTICLE PREMIER.

Des Rois.

Les Rois d'Abissinie jouissent d'une autorité qui n'a aucune borne. La propriété de toutes les terres & de tous les biens fonds est censée leur appartenir, les sujets de quelque rang qu'ils soient, n'en ayant qu'une jouissance passagère, dont le Prince peut à tout moment les dépouiller. Tel homme a ensemené son champ, qui n'est pas sûr d'en recueillir les fruits.

Les Abissins sont tellement accoutumés à cette dépendance, qu'ils ne murmurent point lorsqu'on leur ôte un domaine qu'ils cultivoient, se regardant comme des fermiers, ou même comme des domestiques, que le maître peut déplacer & congédier lorsqu'il n'est pas content de

Autorité des
Rois d'Abissinie sur leurs
sujets.

Tellez & AB
varez, cités
par Ludolf,
liv. II. ch.
IX, X &
XVII.

leurs services. Ainsi tout le monde s'empresse à témoigner un attachement servil pour les Monarques. Chacun leur fait des présens, proportionnés à ses forces, soit pour s'assurer la conservation des terres dont il jouit, soit dans l'espérance

Droits de d'en obtenir de nouvelles. Cependant il y a dans le Royaume de Tigré & dans d'autres Provinces quelques familles nobles, qui possèdent depuis plusieurs siècles des biens patrimoniaux, & même des gouvernemens héréditaires, dont elles retiennent les anciens titres. Le Roi n'a d'autre pouvoir sur ces familles, que de leur conférer l'investiture des emplois dont nous parlons, & de choisir parmi elles le sujet qu'il veut pour les exercer.

Soumissions qui tiennent de l'esclavage. Tous les autres particuliers, de quelque condition qu'ils soient, sont réputés ses esclaves. Ils prennent ce nom dans les suppliques qu'ils lui adressent, & ils sont accoutumés à le recevoir dans les patenttes qu'il leur expédie. Les Vicerois & les Princes du sang royal ne rougissent point de le porter: la Reine même, dans la cérémonie de son

sacré, n'est point désignée sous un autre titre.

Les soumissions qu'on rend aux Monarques tiennent en quelque sorte de l'adoration. Non - seulement il n'est pas permis de passer à cheval devant leur tente, mais il faut mettre pied à terre à une certaine distance, comme si l'on approchoit d'un lieu sacré. Autrefois ces Princes se communiquoient peu, & se montroient rarement au Peuple. Le premier Ministre avoit même de la peine à obtenir audience. Il étoit obligé d'attendre à la porte de la tente impériale, la tête inclinée, & la main droite baissée jusqu'à terre, criant trois fois *Abeto, Seigneur, Seigneur, Seigneur.* On lui demandoit, *Qui êtes-vous?* Et il répondroit : *Je suis le dernier esclave de la Cour; mon emploi est de seller les chevaux du Roi, & d'être toujours prêt à exécuter ses commandemens.* Alors il étoit admis ou exclus, suivant la volonté du Monarque.

Ancienne
fête des Rois.

Les Rois Abissins sont aujourd'hui plus affables, & donnent audience aux moindres particuliers. Ceux qui sollicitent une grâce, se

Ils sont ab-
jourd'hui plus
affables.

rendent au camp impérial à la pointe du jour, & s'approchant de la tente du Prince, crient de toute leur force, soit pour le réveiller, soit pour le rendre plus attemtif à leur demande. Leurs exclamations ordinaires sont celles-ci : *Jam Hhoi*, mon Roi ; *Belul Hhoi*, la pruneile de mes yeux ; *Hadarigé*, mon Seigneur ; *Abkaro*, pere des Orphelins, &c. Les Galles crient *Hu, hu, hu*, hurlant à la maniere des loups. Les Abissins du camp, & tous ceux qui se piquent de politesse, disent trois fois *Abeto*, Seigneur. On reconnoit la difference des Peuples à la diversité de ses exclamations. Le Roi ordonne à ses Ministres de rendre justice aux Supplians, & leur répond souvent lui-même, quand l'affaire en vaut la peine.

Ancienne
puissance de
l'Empire d'
Ethiopie.

Ce pouvoir absolu, sur un Peuple aussi guerrier que nombreux, éleva autrefois les Monarques d'Abissinie à un tel degré de grandeur, qu'il n'y avoit point dans l'Afrique de Princes plus puissans. Ils possédoient les deux Ethiopies avec une portion considérable de l'Arabie Heureuse, & comptoient un grand

nombre de Rois parmi leurs Vassaux. Leur puissance commença à décliner dans le huitième siècle du Christianisme, lorsque les Sarrazins envahirent l'Egypte, & se répandirent sur la côte Occidentale de la Mer rouge, d'où ils firent des courses jusque dans la basse Ethiopie. Les Négus abandonnerent alors la Nubie, trop exposée aux insultes de ces dangereux voisins, & se retirèrent même d'Axuma, l'ancienne Capitale de leurs États. Mais si on leur enleva quelques domaines du côté du Septentrión, ils racheterent ces pertes en s'étendant vers le Midi, où ils subjuguèrent sans peine plusieurs nations barbares & peu aguerries.

Leur Empire se maintint dans cette situation jusqu'au règne de David Etana-Danghel, c'est-à-dire, jusqu'au commencement du seizeième siècle. L'Abissinie pensa succomber alors sous les attaques des Sarrazins d'Adel; & les Galles ayant commencé dans le même temps à la désoler, elle tomba dans un état de foiblesse dont elle ne s'est jamais relevée. Cependant il seroit facile aux Monarques Abissins, avec les forces qui leur restent,

Epoque de sa décadence.

de faire la loi aux Galles, qui n'étant qu'un vil ramas de familles dispersées, incapables de discipline, & souvent divisées entr'elles, ne pouroient se défendre à la longue contre une nation réunie sous un seul Chef, aguerrie & instruite par le commerce des Européens, & qui établie depuis tant de siecles dans un pays abondant & bien cultivé, peut en tirer des ressources inconnues à des Peuples errans & sauvages.

Revenus du
Prince.

Les revenus du Prince ne sont pas proportionnés à l'étendue de ses possessions. Ils consistent dans une espece de dixme, qu'il leve en nature sur les productions de la terre, ce qui est le tribut le plus juste & le moins onéreux au Peuple. Enarée & Gojam, contrées où se trouvent quelques mines d'or, lui envoient tous les ans deux mille six cents onces de ce métal en lingots, outre les tapis & les étoffes qu'il tire de la dernière de ces Provinces. Les autres lui fournissent des chevaux, des bêtes de charge, des grains, des cuirs, des bestiaux, des habits. Le tribut le plus considérable est celui des bestiaux, dont il prend le dixième tous

Les trois ans, ce qui revient chaque année à un trentième, par la maniere dont on leve cette imposition, qui est établie depuis deux siecles. Le Roi paye ses Ministres & ses Officiers avec les denrées qu'il reçoit. Les troupes sont entretenues de la même maniere, & n'ont communément d'autre salaire que la nouriture.

Le droit de la succession n'est pas tellement réglé, qu'il ne s'éleve souvent à ce sujet de grandes disputes entre les Princes de la famille royale. Les Souverains croient pouvoir laisser la Couronne à celui de leurs enfans qui en est le plus digne, & les Grands en disposent quelquefois aussi de la même maniere, quoique la Loi appelle au trône l'héritier mâle le plus proche. C'est ainsi qu'au commencement du seizième siecle l'Impératrice Hélene, de l'avis du Patriarche Marc, conféra l'autorité souveraine à David Etana Denghel, au préjudice de Naod son aîné. Il paroît par le récit de Tellez que les Bâtards parviennent aussi quelquefois à la Couronne, quoiqu'ils en soient exclus par les Constitutions

Droit de la
succession mal
assuré.

de l'Etat. Ainsi l'ambition & l'esprit de cabale causent ici de fréquentes révolutions ; ce qui arrive dans tous les pays , où l'autorité étant dans les mains d'un seul homme , les Loix n'ont aucune force , parce qu'il n'y a point de corps chargé de les défendre & de les maintenir ,

Ancienne résidence des Rois.

Axum étoit autrefois la résidence des Monarques. Les Abissins la nomment *Acsum*. Elle est située vers la frontiere Méridionale de la basse Ethiopie , entre quatorze & quinze degrés de latitude , à six ou sept journées de la Mer rouge. Cette ville anciennement célèbre par le nombre de ses habitants , par sa grandeur , & par la magnificence de ses édifices , dont il reste encore quelques traces , n'est aujourd'hui qu'un petit village , qui contient à peine cent feux. Elle fut presque entièrement détruite pendant la guerre d'Adel , sous le regne de Ménas. Les Princes y recevoient autrefois les ornemens impériaux , & dans le dernier siecle Malac Saghed s'y fit couronner.

Ils campent aujourd'hui sous des tentes.

Les Négus n'ont point aujourd'hui de demeure fixe. Ils campent sous

fous des tentes, qu'ils font transporter dans les lieux qu'ils veulent. C'est dans la Province de Dembée qu'ils les établissent depuis plus d'un siecle. Les camps, dont l'étendue est très-vaste, sont divisés en quatre quartiers, qui ont chacun leur Commandant. Les tentes impériales sont placées au centre, ayant autour d'elles un grand espace vide, qui les sépare des autres pavillons. Le reste du camp est occupé par les officiers du Prince, par ses domestiques, par les soldats de sa garde, par des marchands, des artisans & des ouvriers de tout genre, qui ont avec eux leurs femmes & leurs enfants. Alvarez cité par Ludolf, ibid. Cap XIII. & XIV. Les uns demeurent sous des tentes; les autres se construisent de petites cabanes, formées de roseaux ou de branches d'arbres, & couvertes de paille. Cet assemblage d'habitutions, séparées par des rues, terminées en quelques endroits par des places spacieuses, & partagées avec toute la symétrie imaginable en plusieurs quartiers, offre de loin l'aspect d'une grande ville.

Quelques heures suffisent pour la construction de ces cités ambulantes.

tes, dont la forme est toujours la même dans quelqu'endroit qu'on les place. On choisit ordinairement les bords d'un fleuve ou d'un lac, & un pays abondant en bois & en pâtrages. Le *Fit Aurari*, officier qui commande l'avant-garde, plante d'abord une grande perche, à laquelle est attaché le drapeau impérial. C'est de ce lieu que les autres officiers prennent leur alignement, pour tracer les rues à une juste distance. Chacun scâit l'emplacement qu'il doit occuper, & s'y établit sans dispute & sans confusion. Lorsque l'Empereur veut changer de camp, on levè les tentes dans le même ordre qu'elles ont été dressées, & tout le monde se met en marche au premier signal. Les Abissins sont exercés par une longue habitude à la régularité de ces mouvements, & ne montrent pas moins d'industrie à cet égard que les Arabes & les Tartares, qui passent aussi leur vie sous des tentes.

Il y a deux chapelles dans ces camps. L'autel a la forme de l'ancienne Arche d'alliance, dont les Abissins s'imaginent être les posses-

feurs depuis le temps de Menilehec, & qu'ils gardent avec grand soin dans la Basilique d'Axuma. On observe que ceux qui accompagnent le Prince dans les campements, ont beaucoup d'influence dans le régime politique. En effet, c'est dans le camp impérial que se règlent toutes les affaires importantes, qu'on établit ou qu'on abroge les Loix, & que prennent ordinairement naissance les complots qui se forment contre le Souverain ou contre ses Ministres. Comme les principaux de la nation sont assemblés dans ce lieu, ils donnent, si j'ose m'exprimer ainsi, le premier mouvement à tous les ressorts de la machine, & leur conduite fert d'exemple & de règle au peuple; ce qui n'a que trop paru dans les diverses révolutions dont j'ai parlé.

Le Roi séjourne quelquefois trois ou quatre ans dans un même canton. Les camps les plus fréquentés sont ceux de *Coga*, de *Gorgora*, de *Dancaza* & de *Guendra*, districts qui appartiennent à la Province de Dembée, & que quelques Ecrivains ont mis par ignorance au rang des villes.

Le Pere Pays, Jésuite industrieux ; bâtit à Gorgora , sur les bords du lac de Dembée , un joli palais , où le Roi avoit coutume de loger pendant l'hyver. Les Abissins admirerent cet édifice , qui avoit deux étages , maniere de bâtit inconnue à ce peuple. Ils disoient que le Missionnaire avoit construit une maison sur une maison , & ils donnerent au palais un nom analogue à cette idée.

Table frugale de ces Princes. Il n'y a rien de plus simple & de plus frugal que la table du Monarque. Il n'y admet jamais personne ; mais il permet quelquefois à ses favoris d'y prendre place , lorsqu'il s'est retiré , & de manger les restes du repas , ce qui est regardé ici comme un grand honneur. Susnejos fit quelque chose de plus en faveur des Jésuites , en leur permettant de manger en sa présence , mais à une table particulière , qu'on avoit placée à côté de la sienne. Ces tables sont rondes , fort basses , & n'ont que cinq ou six pieds de circonference. On les dresse sur des nattes très-propres ou sur des tapis ,

L'usage des nappes & des serviettes leur est généralement inconnu ; mais

on couvre les tables avec des gâteaux de froment fort minces & fort larges, qui servent de pain, & auxquels on effuie ses doigts. On n'a point de couteaux, de cuillers ni de fourchettes. Les plats sont de terre noire, avec un couvercle de paille très-fée & teinte artistement. Ce sont des femmes qui les apportent. Ils contiennent des mets simples, tels que des légumes, des viandes rôties & bouillies, & divers potages apêtés à la manière du pays. Le Roi & les Grands ne se donnent pas la peine de porter eux-mêmes les aliments dans leur bouche. Les esclaves qui les servent coupent les viandes en morceaux fort menus, les mêlent avec le pain, le potage & les légumes, & en font de grosses boules qu'ils font avaler à leur Maître, à-peu-près, dit Ludolf, comme s'ils empâtoient des volailles, *haut secus ac si altiles aves saginarent.*

Les Abissins ne boivent que lorsqu'ils ont cessé de manger. Le repas commence & finit par une prière, qui est toujours tirée des Psaumes de David. Dans les festins d'appas-
eil on dit tout le Psautier, donc

Tessin etc. -
par Ludolf.
Ibid. Cap.
XII.

les convives partagent entr'eux les cantiques qu'ils récitent de cette maniere en assez peu de temps. Ce pieux usage se pratique quelquefois à la table du Roi.

Cérémonie de leur sacre. La cérémonie de l'inauguration des Princes est remarquable. Voici ce qui se passa au couronnement de Susnejos, qui voulut être sacré à Axuma. Les Maîtres des Cérémonies présenterent d'abord au Roi une espece d'instruction, dont ils firent la lecture, & qui contenoit toutes les formalités qu'on devoit observer dans cette occasion. L'armée, qui étoit rangée en bataille, se mit en mouvement. L'Infanterie commença la marche, & la Cavalerie suivit. L'Empereur parut ensuite monté sur un cheval superbe, & précédé de tous les Grands de la Cour, qui étoient aussi à cheval. Il n'y avoit rien de plus leste & de plus magnifique que cette troupe. Lorsqu'on fut arrivé à un grand rocher, peu éloigné du Temple d'Axuma, & sur lequel on avoit tracé anciennement quelques caractères inconnus, le Roi & ses Courtisans mirent pied à terre. Ils furent

arrêtés dans ce lieu par plusieurs filles , qui tendant une longue corde au milieu du chemin , leur fermerent la passage. Susnejos ayant voulu franchir cette foible barrière , elles lui demanderent qui il étoit. Le Prince répondit : *Je suis le Roi des Israélites* ; à quoi elles répliquerent , *Non, vous n'êtes pas notre Roi.* On fit une seconde fois de part & d'autre les mêmes demandes & les mêmes réponses , & le Roi se retira en riant. Mais ayant été interrogé une troisième fois , il répondit : *Je suis le Roi de Sion* , & mettant le sabre à la main , il coupa la corde. Alors les filles s'écrierent : *Oui, vous êtes véritablement notre Roi.* En même tems le peuple poussa des cris de joie , auxquels se mêla le bruit de la mousqueterie , & celui des trompettes , des timbales , des flûtes & des autres instruments militaires. Ensuite l'Abuna , qui est l'unique Evêque d'Abissinie , conduisit Susnejos à l'Eglise , accompagné d'un long cortége de Prêtres & de Moines , & le sacra dans la nef , lui mettant sur la tête une espece de bonnet , doublé de satin bleu , & parsemé de

fleurs d'or & d'argent, semblables à celles des lys, avec quelques pierres fausses. Les Monarques Abissins n'ont point d'autre couronne, & ne portent point de sceptre. Le peuple se persuade que ce bonnet, malgré ses pierres fausses, est un ouvrage miraculeux, que les Anges ont apporté du ciel; & cette imagination n'est pas nouvelle, puisque l'Evêque d'Asmonin, auteur du dixième siècle, en parle comme d'une chose dont personne ne doutoit alors.

Noms & titres des Negus.

Ces Princes reçoivent à leur avènement au trône un nom particulier, qu'ils joignent à celui de leur baptême. Ce nom, qui leur est donné par la flatterie, contient ordinairement un éloge, qu'ils ne méritent pas encore, & dont ils ne tâchent pas toujours de se rendre

Tellez cité par Ludolf. Ibid. Cap. I. dignes. Tels sont ceux d'*Etznaf-Saghet*, respecté aux extrémités de la terre; de *Melec Saghed*, Monarque vénérable; d'*Adamas* ou de *Vanag-Saghet*, pierre précieuse, &c.

Leur titre ordinaire est celui de *Negus* ou *Neguça Nagast Zaijopja*, qui signifie Roi des Rois d'Ethiopie. Quand on leur parle, on les appelle

Hatzeghé, c'est-à-dire grand Prince. Mais si l'on ajoute leur nom de baptême, on se sert du diminutif Hatzé : *Hatzé Jacob, Hatzé Basilides, Hatzé David* ; Le Roi Jacob, le Roi Basilides, &c. Alvarez prétend qu'Etana Denghel prenoit les titres suivants : *Moi qui ai reçu le nom d'Etana Denghel (1) à mon baptême, & celui de David à mon couronnement ; Aimé de Dieu, Colonne de la Foi, sorti de la Tribu de Juda, fils de David, fils de Salomon, fils de la Colonne de Sion Empereur de la haute & basse Ethiopie Roi de Shewa, de Gafata, de Fategara, d'Angor, de Davara, de Hadée, de Bali & de Ganza, de Vanga, de Goujam, d'Amhara, de Bagemdra, de Dembée, de Tigré, &c Ces titres se trouvoient dans les lettres qu'Alvarez remit au Pape & au Roi de Portugal de la part de l'Empereur David. Mais Ludolf soutient qu'ils sont de l'invention d'Alvarez, ou que si le Roi d'Abissinie les prit dans cette occasion, ce ne fut que par le*

[1] Ce nom signifie *Encens de la Vierge*. On a rectifié d'après Ludolf la mauvaise orthographe d'Alvarez, qui écrit *Ariini Dingbil*.

conseil des Portugais ; ce qu'il prouve par d'autres lettres de ses Successeurs , dont l'exorde très-simple ne contient que ces paroles : *Que la lettre de Malag Saghed , Roi des Rois d'Ethiopie , parvienne au saint Patriarche de Rome ; Que la lettre d'Atznafe-Saghet , Roi des Rois d'Ethiopie , parvienne à notre frere Dom Philippe , Roi des Rois d'Espagne.* Le Prince prend la même qualification dans les lettres qu'il écrit à ses Sujets , & les Abissins ne lui en donnent point d'autre dans celles qu'ils lui adressent. *Ité* est le titre affecté aux Reines & aux Princesses du sang Royal. Quand on parle à la Reine on l'appelle *Itéghé*.

Le nom de *Prêtre-Jean* , qu'on a donné à ces Princes , est encore de l'invention des Portugais , si l'on en croit Ludolf , & le Pere Tellez lui-même. Voici quelle en fut l'occasion , suivant ces Ecrivains. Un Prince de Portugal , nommé Pierre , ayant lu dans la relation du Vénitien Marc Paul , qu'il y avoit dans les Indes un Roi puissant , qui étoit Chrétien , & qu'on nommoit le *Prêtre-Jean* ,

Fable du Prêtre-Jean. proposa dans le Conseil de tenter

la découverte des Etats de ce Monarque , pour tâcher de se procurer son alliance. Les Portugais étoient alors occupés du grand dessein d'attirer à eux tout le commerce de l'Inde , & rapportoient tout à cette idée. On agréa le projet de Pierre ; mais il ne fut exécuté qu'après sa mort , sous le regne de Jean II. On jeta les yeux sur Pierre Covillan & Alfonse Payva , qui furent chargés vers l'an 1480 , entre plusieurs autres commissions , de chercher en Asie les Etats du Prêtre-Jean. Ils se rendirent dans l'Inde , en prenant chacun une différente route , pour mieux assurer le succès de leurs recherches. Payva mourut dans ce voyage , & Covillan revint en Egypte , sans avoir découvert ce Royaume imaginaire. Mais ayant entendu dire dans les ports de la Mer rouge qu'il y avoit en Abissinie un Empereur puissant , qui portoit dans sa main une Croix , & dont les Sujets faisoient profession du Christianisme , il s'imagina que c'étoit le Prêtre-Jean , & donna là-dessus des assurances positives à la Cour de Portugal. Il passa lui-même en Ethio-

Tellez cette
par Ludolf.
Ibid. Le
Grand, Di-
fertation du
Prêtre-Jean.

pie pour voir ce Monarque , & depuis ce temps , dit Tellez , les Portugais ont cru , & ont persuadé à toute l'Europe que le Roi d'Abissinie étoit le véritable Prêtre-Jean.

Nous ferons quelques courtes remarques sur ce récit.

Prêtre-Jean de Tartarie. 1°. Le Prêtre-Jean dont parle Marc Paul , étoit un Prince de l'Asie Septentrionale , nommé *Oung-hcan* , & revêtu de la dignité de Grand Khan des Tartares Kégaïtes. J'ai parlé ailleurs (1) des contes qui ont été débités sur ce Prince , & de la crédulité du Pape Alexandre III , qui lui donna dans un Bref la qualité de très-saint Prêtre , *Sacerdotem sanctissimum* , quoiqu'il ne fût ni Prêtre ni Chrétien. Son Empire fut détruit vers l'an 1202 par Zingiskhan. Ainsi les Portugais s'abusoient volontairement , lorsqu'ils s'imaginoient avoir trouvé en Afrique ce prétendu Prêtre-Jean , que Marc Paul leur guide avoit placé en Asie.

Prêtre-Jean d'Abissinie. 2°. On ne scauroit disconvenir que le nom de Prêtre-Jean n'ait été donné par les Européens aux Rois d'Abissinie , plusieurs années avant

le voyage de Covillan ; ce que Tellez & Ludolf paroissent avoir ignoré , puisqu'ils assurent que ce nom ne leur a été attribué qu'en conséquence des mauvaises informations de Covillan. Une lettre d'un Grand Maître de Rhodes , rapportée par le Grand , & adressée à Charles VII , Roi de France , ne laisse là-dessus aucun doute. On y trouve un curieux passage , dont voici la traduction .

« Le Prêtre Jean , Empereur des Indes (1) , a fait un grand carnage des Sarrazins ses voisins (2) , principalement de ceux qui se disent issus de la race de Mahomet. On assure que la terre a été couverte de leurs cadavres dans l'espace de trois jours de chemins. Cette chose , qui est à peine croyable , a été attestée par quelques Prêtres Indiens , récemment débarqués à Rhodes , & nous a été rendue par de fidèles interprètes. On ajoute que ce même Roi de l'Inde a envoyé un Ambassadeur au Sultan de Babylone , avec ordre de lui déclarer , que s'il ne cesse de persécuter les Chrétiens , il portera

[1] d'Ethiopie , région que les Anciens plaçoienc dans l'Inde. [2] Des Arabes ,

la guerre en Egypte, en Syrie, en Arabie, & dans toutes les régions soumises à la domination des Musulmans, sans épargner la Mecque, où est la sépulture de Mahomet; qu'outre cela il détournera le cours du Nil, & privera l'Egypte du secours de ses eaux, sans lesquelles cette Province ne peut subsister... « Cette Lettre est datée du 3 Juillet 1448, & précède de trente-deux ans le voyage de Covillan. On ne peut douter qu'elle ne concerne le Roi d'Abissinie, auquel les Grecs & les Latins Orientaux donnaient alors le nom de Prêtre-Jean, qualification inconnue aux Abissins, & d'autant plus ridicule, que dans la longue liste de ces Monarques il n'y en a pas un seul qui porte le nom de Jean.

Origine de 3^e. Cependant comme il n'y a cette fable. point de fable qui ne soit appuyée de quelque fondement historique, on croit pouvoir attribuer l'origine de celle-ci à la coutume qu'ont eue quelques Rois Ethiopiens de se faire ordonner Prêtres. Un Ecrivain*, cité par le Grand, a tort de dire que tous les Monarques Abissins sont Prê-

Abuselah.

tres, & qu'ils exercent publiquement les fonctions Sacerdotales ; mais il est certain que plusieurs de ces Princes ont été revêtus des Ordres sacrés. Les Chroniques d'Abissinie rapportent que saint Elesbaas célébra tous les jours la Messe pendant son regne. Elles ajoutent qu'Abraham, un de ses Successeurs, ne fut pas moins exact à remplir ce saint Ministere, & que deux Anges lui apportoient à l'autel le pain & le vin qu'il consacrroit. Il n'en a pas fallu davantage pour perpétuer la fable du Prêtre-Jean, qui n'a fait que changer de théâtre, en passant d'Asie en Afrique.

ARTICLE II.

Des Femmes & des Enfants des Empereurs.

Les Empereurs d'Abissinie ne se font point un scrupule d'épouser plusieurs femmes. Mais il n'y en a qu'une qui ait le titre d'*L'Iréghé*, ou d'Impératrice. Quand le Négus accorde cet honneur à une femme, on la conduit à la tente im-

*L'Iréghé ou
Impératrice.*

periale , & le Roi l'ayant fait asséoir à ses côtés , un des principaux officiers de la Cour , dit à haute voix que l'Empereur a élevé au rang d'
 Léolif. ubi téghé sa servante. Elle conserve ce
 suprà. Le titre pendant toute sa vie. Le Prince
 Grand. Dis-
 ser. II. & V. qui succede à la Couronne , ne peut
 le conférer à aucune autre Dame ,
 & respecte l'ancienne Impératrice
 comme sa propre mere , quoiqu'il
 arrive quelquefois qu'il doive le
 jour à une autre. L'Iteghé ne mange
 jamais avec l'Empereur , ni avec aucun homme ; mais elle admet à sa
 table autant de femmes qu'elle veut.

Ancienne é-
 ducation des
 Princes.

Les enfants des Rois étoient autrefois traités en Abissinie de la même maniere qu'on traite aujourd'hui les fils des Souverains en Perse & en Turquie. On les reléguoit dans la Province d'Amhara , sur la montagne d'*Amba-Geshen* , espece de Forteresse , qui leur servoit de prison. Ce lieu étoit de si difficile accès , qu'on n'y pouvoit monter ni en descendre qu'avec le secours d'une corde. Quelques pauvres cabanes , bâties entre des arbustes sauvages , étoient la triste demeure de ces pauvres Princes.

Voici ce qu'Almeyda rapporte touchant l'origine de cette barbare coutume. L'Empereur Aikuna Am-lac, qui régna immédiatement après l'expulsion de la famille Zagéenne, ordonna en mourant que ses fils partageroient également sa succession, & gouverneroient tour à tour l'Empire pendant une année. Le plus jeune de ces Princes, impatient de régner, conspira contre ses frères, & résolut de les refugier sur une de ces roches, qui servent en Abyssinie de prisons d'Etat. Ses complots furent découverts, & il éprouva lui-même le sort qu'il préparoit à ses frères. On l'enferma dans la montagne d'Amba-Geshen. Le Roi instruit par cet exemple, & craignant que l'ambition ne divisât aussi un jour ses enfants, ou ne les armât contre leur propre pere, les exila dans le même lieu. Ses Successeurs imiterent sa politique, & cet usage devint une Loi fondamentale de l'Etat. L'Héritier de la Couronne y étoit soumis comme les autres, & ne sortoit de sa solitude que pour monter sur le trône.

Tellez rapporte un trait, qui prou-

Pourquoi
on les traite
si durement.

ve avec quelle sévérité on traitoit ces Princes. L'un d'eux s'étant fait faire un habit , qui le distinguoit avantageusement de ses frères , un garde le lui ôta , & le mit en pièces , menaçant d'en avertir le Négu. Quelque-temps après le même Prince étant monté sur le trône , envoya chercher ce garde farouche , qui crut toucher à sa dernière heure. Mais le Roi le regardant avec bonté , & lui ayant fait présent d'un habit magnifique : *C'est une récompense , dit-il , que je vous dois pour les soins que vous avez pris de mon éducation. Continuez à faire votre devoir , & servez-moi avec la même fidélité que vous avez servi mon pere.*

Innovation à cet égard. Naod abrogea cet usage sur la fin du quinzième siècle. Il avoit un fils âgé de neuf ans , qu'il aimoit avec tendresse. Un jour qu'il le carressoit en présence de ses Courtisans , un Conseiller lui dit d'un air sérieux : *Cet enfant devient bien grand ! Le jeune Prince , qui avoit de la pénétration , comprit le sens de ces paroles , & s'écria en pleurant : Hélas n'ai-je donc grandi que pour être envoyé à Amba-Geshen ? Ces plaintes*

uent une telle impression sur le cœur de son pere, qu'il défendit qu'on enfermât à l'avenir les fils des Rois.

Les Princesses ne sont élevées que dans un trop grande liberté, & passent leur vie dans des défordres scandaleux. Elles changent de maris quand elles veulent, si elles n'aiment mieux s'en défaire par l'empoisonnement, ou par d'autres voies criminelles. On les accuse outre cela de s'intriguer dans le Ministere, & de causer par leurs cabales de fréquentes révolutions dans l'Etat. C'est un ancien mal dont on se plaint dans toutes les Cours.

Educacion
des Princesses.

Le Grand,
ubi supra.

ARTICLE III.

Des Ministres & des principaux Officiers de l'Etat.

Les Rois d'Abissinie confioient autrefois toute leur autorité, à deux Ministres, appellés *Bahtruded*, c'est-à-dire, favoris. Ils étoient en effet les seuls confidents du Négus, qui parlant rarement aux autres Courtisans, & ne se faisant jamais

Anciens
Bahtruded.

voir au peuple, se reposoit tranquillement sur eux de tous les soins du Gouvernement. Et comme si ces Ministres eussent été les deux bras du Prince, l'un se nommoit le Bahtuded de la main droite, & l'autre le Bahtuded de la main gauche. Ils abuserent de leur pouvoir jusqu'au point d'entreprendre de déposer les Souverains, ce qui détermina les Négus à supprimer ces charges.

Pouvoir ex-
cessif du Ras.

Zadenghel
& Jacob.

L'autorité passa ensuite dans les mains du *Ras*, ou Général des Armées, qui devint encore plus redoutable que les Bahtuded, parce qu'il posséda seul tout le pouvoir qu'ils partageoient. *Ras Athanase*, qui exerçoit cette charge dans le dernier siècle, eut le crédit de déposer deux Rois *. Les Empereurs Abissins ont coutume de la conférer à leurs parents, dans la crainte que les particuliers n'en abusent. Mais ils se soient beaucoup mieux de partager les fonctions du Ministère entre plusieurs personnes, & de se réserver toujours la principale autorité, tenant eux-mêmes les rênes de l'Etat. Il n'y a que l'application & le travail qui rendent les Rois indépendants de leurs Ministres.

Le Ras a sous ses ordres deux grands Officiers qu'on nomme *Bellatenot Gueta*, c'est-à-dire, les Maîtres des esclaves. Le premier a inspection sur les Vicerois, les Gouverneurs, les grands Magistrats & les Juges ordinaires. Tous les domestiques & les Esclaves du Palais sont subordonnés au second. Entre les autres Officiers de la Cour, on distingue les Commandants du Camp, les membres du Conseil royal, les chefs de la Justice, & le Capitaine des gardes, qu'en nomme le *Gardien du feu*.

Les Gouverneurs des Provinces tiennent le premier rang parmi les Officiers du dehors. Le Roi les établit & les destitue à sa volonté, excepté dans certains districts, où il est obligé de maintenir le commandement dans les mêmes familles. Ils ont différents titres, suivant la différence des lieux. Les Vicerois de Gojam, de Valaka & de quelques autres Provinces prennent celui de *Nagash*, qui signifie Recteur, Administrateur : *Gojam-Nagash*, *Valaka-Nagash*. D'autres se font appeler *Ras*, ou Généraux, *Ango-Ras*, *Bugna-Ras*, Général d'Angot, Gé-

Les Bellatenot
not Gueta.

Autres Offi-
ciers.

Gouverneurs
des Provin-
ces.

Alvarez cité
par Ludolf.
Liv. II. Ch. 4

néral de Bugna. Il y en a qu'on appelle simplement *Shum*, c'est-à-dire, préposés : c'est le titre ordinaire des petits gouvernements. Quelques-uns, comme les Gouverneurs de Gan & d'Enarea, portent le nom de Rois. Les Monarques Abissins n'en sont point jaloux ; car cela augmente la réputation de leur Empire, & les autorise à prendre le titre de *Neguça Nagast*, ou de Roi des Rois.

L'Educ.

L'Afamacon.

Le Gadar.

Outre le Gouverneur, il y a dans chaque Province deux principaux Ministres, dont l'un appelé *Educ*, exerce l'office de Lieutenant Général, & l'autre qu'on nomme *Afamacon*, est chargé de la levée des tributs. Chaque village a aussi un Commandant, qu'on appelle *Gadar*. L'*Educ* & le *Gadar* sont subordonnés à l'*Afamacon*. Les Abissins n'ont point de villes, à l'exception d'*Axuma* & de deux ou trois autres places. La plupart de leurs villages ne sont même qu'un assemblage confus de tentes & de baraques. J'ai remarqué ailleurs que les Viceroy, les Ministres, toutes les personnes de distinction, & l'Empereur lui-même, campent sous des tentes.

ARTICLE IV.

Des Jugements & des Loix.

Les procédures sont simples ^{Simplicité} des procédures chez ces Africains, & se terminent promptement. Les deux Parties peuvent choisir un arbitre. Si le compromis n'a pas lieu, le Gouverneur leur donne un Juge, qui prononce sur-le-champ. Chacun plaide sa cause, & produit ses témoins. Comme il est aisé d'en trouver pour de l'argent, l'innocence court grand risque de succomber sur-tout dans les affaires criminelles, où l'on n'entend que les témoins de l'accusateur.

On peut appeler de ce jugement au Tribunal de la Cour, ou au Roi même. Mais cela arrive fort rarement, soit à cause de la dépense & de la difficulté des voyages, soit parce qu'on craint de déplaire aux Gouverneurs, qui croient que ces appels compromettent leur autorité & leur réputation, & qui trouvent tôt ou tard le moyen de s'en venger. Il n'est pas difficile de corrompre de

Relation Hist. d'Abiss. p. 57. Hist. de la haute Etiopic, p. 12. Ludolf. Lib. II Cap. XIX.

Malversation des Juges,

telz Juges. Leurs injustices sont si fréquentes , qu'ils ont coutume , en sortant de charge , de demander à la Cour une amnistie , pour toutes les violences qu'ils ont commises. C'est une grace injuste qu'on ne leur refuse presque jamais , & qui autorise toutes leurs malversations. Il est vrai qu'on la leur fait payer chérement.

Loix contre
l'adulterie.

Une femme convaincue d'adultere est condamnée à perdre son douaire & tous ses biens , & à sortir pour jamais de la maison de son mari , sans pouvoir rien emporter. On ne lui laisse qu'une aiguille , afin qu'elle puisse gagner sa vie en travaillant. Quelquefois on lui rase la tête ; mais cela dépend de la volonté du mari. Un homme qui ne garde pas la foi conjugale , en est quitte pour une amende , dont une partie est au profit de son épouse.

Lorsqu'un mari se rend le dénonciateur du galant de sa femme , & vient à bout de le convaincre , le coupable est condamné à lui donner quarante vaches , quarante chevaux , & quarante habits. Cette amende s'appelle *Circoarba*. Si le galant n'est pas en état de la payer sur

sur-le-champ, il est obligé de se constituer prisonnier chez le mari, jusqu'à la fin du paiement. Dans le cas d'une impuissance absolue de s'acquitter, il compose avec sa partie. On apporte du vin & de la viande; le mari & le galant boivent & mangent ensemble; après quoi le coupable demande pardon à l'époux offensé, qui se désiste à la fin d'une partie de ses prétentions.

Un mari dégoûté de sa femme a Divorces autorisés. mille moyens de faire casser son mariage. Il peut la reprendre aussi facilement qu'il l'a quittée, en eût il épousé une autre. Tout ce que la Loi exige, c'est qu'il renvoie la seconde. Ainsi ces alliances ne durent qu'autant que les deux époux sont contents l'un de l'autre.

La peine de l'homicide est à l'arbitrage des parents du mort, aux-
Peine de l'homicide quels on livre le meurtrier. Ils peuvent lui accorder sa grâce pour une somme d'argent, ou lui faire subir le supplice qu'ils veulent. Lorsqu'ils prennent ce dernier parti, c'est à coups de zagaies qu'ils le tuent ordinairement. Le plus proche parent du défunt donne le premier coup au

criminel ; les autres le frappent ensuite suivant leur rang , & ceux qui arrivent les derniers trempent leur zagaie dans le sang du mort , pour faire voir qu'ils prennent part à la vengeance.

Lorsqu'il se commet un meurtre dont l'auteur est inconnu , tous les habitants du lieu où il s'est commis sont condamnés à une grosse amende. Il arrive de-là que très-peu d'assassins échappent à la vigilance des Judges.

Le vol est impuni.

Le Grand cinquième Discours

Pour ce qui est du vol , un Ecrivain assure qu'il est tellement autorisé dans l'Abissinie , qu'il y a un chef de voleurs qui achete cette charge , & qui paye tribut au Roi. Comme il ne cite point en cet endroit ses garants , il est très-permis de s'inscrire en faux contre ce qu'il avance. Tellez dit simplement que le pays est infecté de voleurs , qui s'assemblent par troupes , & qui exercent presque impunément ce métier , parce qu'ils se sont rendus redoutables par leur nombre , & que les montagnes du pays leur offrent des asiles où il n'est pas possible de les suivre.

Comment on s'assure des les criminels. Il n'y a point ici de prisons pour

d'eux, on les lie avec une chaîne, dont on passe un anneau dans leur main droite, & l'autre dans la main gauche d'un soldat ou d'un garde, qui est chargé d'en répondre. Les Romains enchaînoient ainsi les coupables (1).

Les supplices les plus usités sont de lapider, d'étrangler ou de décoller. Quelquefois on enterre un homme tout vivant jusqu'au menton, on lui couvre la tête de brosailles, & on met une grosse pierre par-dessus. La bastonade ou le fouet sont la peine ordinaire des fautes, qui ne méritent pas la mort. On punit les nobles en les transportant dans une île du lac de Dembée, ou sur une de ces roches inaccessibles, qui servent de prison aux criminels d'Etat.

[1] *Eadem catena & custodiam & militem copulat.*
Seneca, Epist. V. apud. Lud. in Comm. p. 264.



ARTICLE V.

Des forces militaires des Abissins, & de leur manière de combattre.

Caractère
guerrier des
Abissins.

Les Abissins ont naturellement l'humeur martiale. Accoutumés à passer leur vie sous des tentes, ils supportent patiemment les injures de l'air, le froid & le chaud, la soif & la faim, & toutes les fatigues de la guerre. Ils sont braves, adroits, bons hommes de cheval, dociles au commandement. Ils ne reçoivent point de solde, satisfaits des récompenses militaires que le Roi leur donne, & qui consistent ordinairement dans la concession de quelques terres.

Relat. Hist. d'Abiss. p. 96. Hist. de la h. Ethio-
pic, p. 13.

L'Etat ne pourvoit à la subsistance des soldats que lorsqu'ils sont en campagne. On envoie des ordres au Gouverneur de la Province, afin que dans chaque canton il fasse fournir à l'armée toutes les choses qui lui sont nécessaires. Les Communautés sont fort exactes à livrer ce qu'on leur demande ; car si elles y manquent, elles sont taxées à fournir le

double. Il arrive quelquefois qu'on fait à ce sujet de grandes vexations au Payfan. On oblige outre cela les gens de la campagne, d'applanir les chemins par où l'armée doit passer.

Toutes les milices du Royaume se réduisent à trente-cinq mille hommes de pied, & à quatre ou cinq mille chevaux. Leurs armes ordinaires sont la zagaie, espece de dard qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, la pique, le sabre, le bouclier, & une sorte de masse d'armes, appellée *boloza*, faite d'un bois très-dur. L'usage des flèches leur est inconnu ; mais ils jettent la zagaie avec tant de force, qu'elle perce souvent les boucliers & les cuirasses. Il y a quatre ou cinq cents soldats armés de mousquets ; mais ils servent si mal-adroitemment, que cela ne leur donne pas un grand avantage sur leurs ennemis.

Ils ne se mettent jamais en campagne dans la saison pluvieuse ; car les chemins sont alors impraticables, & les moindres ruisseaux deviennent de grandes rivières, qu'ils ne peuvent traverser, n'ayant

Etat des milices du pays.

Leurs armes.

ni barques ni pontons. Mais ils font la guerre dans toutes les autres saisons, étant continuellement aux prises avec les Galles, qui ne leur don-

Combien ils n'ont ni paix ni trêve. Ils ignorent l'art de se ranger en bataille, & d'attaquer méthodiquement, quoique la belle ordonnance de leurs marches militaires & de leurs camps dût naturellement les conduire à cette connoissance.

ont ignorants dans l'Art Militaire.

Leur maniere de combattre est de fondre tous ensemble sur l'ennemi. Si ceux qui sont à la tête enfoncent les troupes opposées, le reste suit, & la victoire est bien-tôt remportée. S'ils sont repoussés, la défaite est rapide; car chacun fuit, & il n'est plus possible de les rallier. Cette mauvaise méthode leur a fait perdre plusieurs batailles contre les Galles.

L'art de fortifier les places ne leur est pas plus connu. Ils pourroient par ce moyen s'opposer aux courses de leurs ennemis, sur-tout en gardant certains passages, où une poignée de soldats, avec quelques pieces d'artillerie, arrêteroit des armées entieres. Mais ils ignorent toutes ces finesse de guerre, de sorte

DES AFRICAINS. 151
que l'Abissinie est ouverte de tous les côtés aux excursions des Barbares, quoiqu'il n'y ait point de pays plus facile à défendre.

ARTICLE VII.

Réflexions sur le Gouvernement des Abissins.

APRES avoir parcouru les différentes conditions de ce Peuple, il n'est pas inutile de faire quelques remarques sur la nature de son gouvernement. Ses constitutions fondamentales ont de grands défauts. Premièrement le Roi est trop absolu. Il commande à un Peuple d'esclaves, qui ne le servent que par intérêt ou par crainte. Ces liens ne sont pas assez forts, pour établir une union indissoluble entre le Prince & les Sujets. Les révolutions doivent être ici très-fréquentes, & le sont en effet. Le Peuple qui n'a la propriété réelle d'aucun bien, s'embarrasse peu des bouleversements qui arrivent dans l'Etat. Ils ne peuvent augmenter sa misère, qui est portée à son comble, & il doit

premier défaut du gouvernement des Abissins.

plutôt espérer qu'il sera moins malheureux en changeant de maître.

second dé-
faut.

Un autre défaut de cette administration, est la vénalité qui regne dans la distribution des grâces. Le Roi fait acheter à ses Sujets la possession momentanée de toutes les terres, & met de même à l'encan les principales charges du Royaume & les gouvernements. Les Ministres & les Vicerois, aussi absolus dans leurs départements que le Prince même, vendent de leur côté tous les emplois subalternes. Ainsi tout est au pillage dans ce malheureux pays, & le Peuple gémit sous la plus dure oppression.

Troisième dé-
faut.

L'incertitude du droit de succession est un troisième abus, qui plonge l'Etat dans de grands malheurs. Les Rois, par préférence pour leurs enfants, autorisent eux-mêmes ce désordre, & les Grands s'attribuent aussi le pouvoir de disposer à leur gré de la couronne, pourvu que ce soit en faveur d'un Prince de la maison Impériale : les Abissins pensent là-dessus comme les Turcs, qui malgré les violences auxquelles ils se portent contre leurs Souve-

rains, ne laissent pas de conserver toujours un fond d'attachement pour la famille régnante.

Le dernier défaut que je remarquerai, roule sur le genre de vie que les Rois laissent mener à ce Peuple, & auquel ils se sont habitués eux-mêmes comme leurs Sujets. C'est une chose particulière, qu'une Nation, d'ailleurs sociable & civilisée, n'ait d'autre habitation que des tentes ou des cabanes de roseaux, & campé en plein air à la maniere des sauvages. Cette vie errante & libertine prive les Abissins des principaux avantages de la société; mais c'est une suite nécessaire de leur mauvais gouyernement. Pour réformer cet abus, il faudroit que le Roi renonçât à une vaine propriété, qui ne le rend pas plus riche, & cédât pour toujours à ses Sujets la possession des terres, qu'il ne fait que leur affermer pour un temps très-court. Les campagnes en seroient beaucoup mieux cultivées, parce que le Laboureur travajilleroit pour son propre intérêt, & seroit sûr de s'enrichir en améliorant son fond. Les Colons, attachés à des demeures fi-

Quatrième
défaut.

xes, les rendroient plus commodes & plus solides, & chacun de proche en proche, bâtiissant à l'envi sur son terrain, le pays se rempliroit bien-tôt de hameaux & de villages. Dans les lieux exposés aux insultes de l'ennemi, on chercheroit à mettre à couvert ses habitations ; on fermeroit de murs les bourgades, & c'est ainsi que se formeroient les villes. Les plus aisés Citoyens préféreroient le séjour de ces lieux fermés, soit pour y conserver plus sûrement leurs richesses, soit pour y mener une vie plus douce. Le luxe croissant avec aisance, on rafineroit de jour en jour sur les commodités, & les pauvres imagineroient des arts pour la satisfaction des riches, & pour leur propre utilité. Voilà les avantages qu'un meilleur gouvernement procureroit à l'Abissinie.



CHAPITRE XIII.

Mœurs des Abissins.

CE Peuple vit dans une simpli- Leurs habi-
tations.
cité qui tient un peu de la bar-
barie. Ceux qui ne campent pas sous
des tentes habitent des cabanes d'o-
zier, dont les unes arrondies en for-
me d'entonnoir, s'appellent *Bethnu-
gus*, & les autres, qui sont plus lon-
gues que larges, se nomment *Sacala*. Il
y en a, mais en très-petit nombre, Relat. Hist.
d'Abissinie,
p. 72, & suiv.
qui sont bâties de pierre. Leurs vil-
lages sont composés de ces pauvres
cabanes, où l'on ne voit d'autres
meubles que des nattes & des tapis.

Leur table n'est rien moins que
sompueuse. Les Grands Seigneurs &
l'Empereur même ne se servent que
de vaisselle de terre. La plupart des
Abissins font eux-mêmes leur pain, Usages des
repas.
& le cuisent tous les jours. Il est plat
comme une galette, & couvre en-
tierement leurs tables, qui sont quel-
quefois assez grandes pour contenir
quinze personnes. Les gens de qua-
lité ne touchent jamais à ce qu'ils
mangent. J'ai remarqué ailleurs

qu'ils ont des Pages qui coupent les viandes, & qui leur mettent les morceaux dans la bouche. Ces Africains s'imaginent qu'il est de la dignité de leur état d'avaler de gros morceaux, & de faire beaucoup de bruit en mangeant : il n'y a que les gueux, disent-ils, qui font par nécessité de petites bouchées, & que les voleurs qui mangent sans faire de bruit.

Leur plus grand régal est une pièce de bœuf crue & toute sanguinolente. Ils y mettent beaucoup de sel & de poivre, & le fiel de l'animal sert d'assaisonnement. Ils boivent ce fiel avec délice, & ils le présentent par honneur aux convives de distinction. Quelques-uns assaisonnent leur viande d'une espèce de moutarde, appellée *Manta*, composée de graisse de tripes, qu'ils font cuire avec du beurre, du sel, du poivre & de l'oignon.

Leurs boissons. Leurs boissons ordinaires sont la bierre & l'hydromel. On en boit copieusement dans les visites, & les Abissins croiroient se manquer les uns aux autres, s'ils ne s'enivroient pas dans ces occasions. Assis sur les

salons, ils se rangent en cercle autour de la cabane. Un valet apporte un pot de biere, en boit le premier, & le présente ensuite aux assistants, en faisant la ronde. La visite ne finit que lorsqu'on cesse d'apporter à boire.

L'habillement, parmi le Peuple, ^{Habillement} ne consiste que dans une petite camisole & des hauts-de-chausses de grosse toile. Les gens de qualité ont des robes de soie, qui descendent jusqu'au milieu de la jambe, & des caleçons qui la couvrent entièrement. La partie des caleçons qui couvre la cuisse, & qui est cachée par la robe, est de toile grossiere : le reste, qui paroît à découvert, est d'une riche étoffe. On s'apperçoit de cette bigarure lorsqu'ils sont assis ou qu'ils montent à cheval ; mais c'est une chose qui les inquiète peu, & le Roi lui-même n'a pas honte de cette petite économie. Ils ont un soin particulier de leurs chevaux, qu'ils graissent avec du beurre, pour les rendre luisants, & qu'ils tressent avec beaucoup d'attention. La crainte de déranger leur coiffure fait qu'ils ne se couvrent point pendant

le jour , & qu'ils appuient leur cou pendant la nuit , sur une fourche , qui leur tien lieu d'oreiller , & qui laisse flotter librement leurs cheveux.

Les vieillards portent des bonnets ronds , & quelquefois des turbans à la Turque. Ce Peuple a un goût décidé pour toutes les couleurs vives , sur-tout pour le rouge.

Les femmes ne sont pas moins soigneuses de leur coiffure , qu'elles varient de plusieurs manieres. Les pendants d'oreilles & les colliers sont les principaux ornements de leur tête. On assure que leur vie est beaucoup plus dissipée que celles des Damas de l'Orient , qu'elles peuvent tromper impunément leurs maris , & qu'elles usent assez souvent de cette liberté.

Facilité des voyages.

Il n'y a point de pays où l'on voyage à moins de frais. Lorsqu'un étranger entre dans un camp ou dans un village , la coutume est de le loger & de le nourrir gratuitement avec tous ses domestiques. Les habitants du lieu se cottisent ; & fournissent libéralement à tous ses besoins. S'ils en usoient autrement , on les condam-

neroit à une grosse amende. Cet usage est si bien établi, qu'un Voyageur peut entrer librement dans la maison d'un homme qu'il n'a jamais vu. Il y boit, il y mange, il y reste à coucher; en un mot, il y vit aussi familièrement que s'il étoit chez son meilleur ami.

Malgré ces facilités, les Abissins Pourquoi les
Abissins ne
sortent point
de leur pays. voyagent peu dans leur pays, & n'en sortent presque jamais. Avant que l'Egypte tombât sous le pouvoir du Grand Seigneur, il leur étoit assez ordinaire d'entreprendre le pèlerinage de Jérusalem. Mais les Bachas Turcs & les Princes Mahométans, établis à l'Orient & au Nord de l'Abissinie, mettent aujourd'hui des obstacles insurmontables à ce voyage. Maîtres de tous les ports de la Mer rouge, ces barbares ont en quelque sorte les clefs des deux Ethiopies, & gardent si bien les passages, qu'il n'est presque pas possible de tromper leur vigilance. Ainsi autant qu'il est difficile aux Abissins de franchir ces barrières, autant leur pays est-il impénétrable aux étrangers, particulièrement aux Nations Européennes.

Ce qui se pratique dans les mariages.

Les garçons se marient quelquefois ici ayant l'âge de douze ans, & les filles à neuf ou dix. Les fiançailles se pratiquent chez ce Peuple, comme parmi nous; mais elles ne se font pas à l'Eglise. Un Prêtre se transporte à la maison où sont les époux futurs, & forme entre eux cette première union en récitant quelques prières. Ils vont ensuite à l'Eglise, où le Prêtre les confesse, les communie, & leur donne la bénédiction nuptiale. Alvarez dit qu'on marie les Abissins à la porte du Temple, où l'on prépare une espèce de lit. Les époux s'étant assis sur ce sopha, le Prêtre fait une procession autour d'eux avec la croix & l'encensoir. Ensuite il leur impose les mains, & après cette courte exhortation, suivie d'une Messe, il les unit l'un à l'autre.

Il est encore d'usage de mettre sur la tête de l'époux & de l'épouse une couronne, qu'ils portent huit jours & qu'on leur ôte avec les mêmes cérémonies qu'elle leur a été donnée, c'est - à - dire en récitant plusieurs prières, accompagnées d'une bénédiction. Cette coutume est commu-

ne aux Grecs & à tous les Chrétiens Orientaux ; qui pour cette raison donnent au Sacrement de mariage le nom de *couronnement* ; mais ils ne l'attribuent qu'aux mariages légitimes , & nomment les autres , *mariages sans couronnement*.

Au reste , ceux qui se font en Abyssinie méritent à peine le nom de mariage , sur-tout parmi un Peuple qui prétend professer le Christianisme ; car on les rompt avec la même facilité qu'on les contracte. Une querelle un peu vive , ou un dégoût réciproque , suffisent pour autoriser un divorce. Les parties qui se séparent peuvent former chacun de leur côté un nouvel engagement. C'est à l'Abuna , ou à ses grands Vicaires , qu'on est obligé de s'adresser pour la dissolution ; mais s'ils la refusent , il suffit pour passer à un second mariage , de trouver un Prêtre de bonne composition : on en est quitte pour être exclus pendant quelque temps de la participation des saints Mysteres.

La Polygamie , quoique défendue par les Constitutions ecclésiastiques , est tolérée par les Loix ci-

Le Grand ,
Dissert. XIII.
Ludolf. I. III.
chap. VI.

viles, & n'est soumise à d'autre peine qu'à l'exclusion des Sacrements. Les Empereurs eux-mêmes épousent plusieurs femmes, sans parler des nombreuses concubines qu'ils entretiennent ; comme s'ils vouloient, dit Ludolf, qu'on reconnût à cette marque qu'ils sont les descendants de Salomon. Les Grands Seigneurs, qui prétendent aussi descendre des Juifs, usent avec impunité du même privilége. Alvarez logea chez un homme qui vivoit avec trois femmes, dont il avoit eu trente-sept enfants. Les Magistrats fermoient les yeux sur sa conduite, & les Prêtres se contentoient de le tenir à la porte de l'Eglise & de l'éloigner des Sacrements. Dans la suite il en répudia deux, & l'excommunication fut levée sur-le-champ. Susnëjos ayant fait son abjuration dans les mains des Jésuites, ne fut admis à la réconciliation, qu'après qu'il eût renvoyé ses femmes furnuméraires & ses concubines.

Mariage des
Prêtres.

Les Prêtres, suivant l'ancien usage de l'Eglise, ont la permission de se marier une fois ; mais on les dégrade du Sacerdoce, s'ils contractent un second mariage. Les Laïques

bigames sont aussi exclus de cette dignité.

Ludolf nous apprend que les Noms usités Abissins prennent ordinairement des noms dévots, empruntés de l'ancien & du nouveau Testament, ou qui ont quelque analogie avec la Religion. En voici quelques-uns.

Zastassé, Serviteur de la Trinité.

Zachristos, Serviteur de J. C.

Zamarjam, Serviteur de Marie;

Zadenghel, Serviteur de la Vierge;

Seela-Christos, Image de J. C.

Hapta-Marjam, Don de Marie;

Tzaga-Christos, Grace de J. C.

Fekur-Egzi, Bien aimé de Dieu;

Jésus-Moá, J. C. a vaincu, &c.

Il en est de même des noms des femmes.

Malocotavvit, Divine;

Vangelavvit, Evangélique;

Amaia-Christos, (1) la Servante de J. C. &c.

Les Abissins lavent les morts, usages des les parfument, les couvrent de leurs funérailles. plus beaux vêtements, & quelquefois d'un cuir de bœuf. Les parents

(1) Dans le discours on prononce *xos* au lieu de *Christos*; *Seela-xos*, *Tzaga-xos*, *Amaia-xos*.

s'assemblent pour pleurer le défunt, & poussent des cris lugubres, se frappant le visage, la poitrine & les mains l'une contre l'autre. Des pleureurs gagés augmentent le vacarme,

Hist. de la haute Ethiopie, p. 9 Lüdolf liv. III. chap. VI. en criant de leur côté au son des tambours. Dans quelques Provinces, lorsqu'on apprend la mort d'un parent ou d'un protecteur, on se précipite à terre avec une telle violence, qu'on meurt quelquefois de cette chute. Les Gafates, qui habitent vers le Midi, se meurtrissent les bras & la tête d'une maniere cruelle. On place à côté du défunt sa lance, ses armes, son cheval, & tout ce qui lui appartenoit.

Si c'est un mort de distinction, le corps se met dans un cercueil, que les Prêtres portent à l'Eglise avec beaucoup d'appareil, mais en marchant si rapidement, qu'on a de la peine à les suivre. Plus le personnage qu'on enterrer est considérable, plus le Clergé est nombreux. Tellez assure qu'aux obsèques de Christofle de Gama, Général Portugais, il y avoit six cents Moines, & près de six mille pauvres. L'Empereur donna aux Moi-

fit un grand repas , & fit distribuer aux pauvres des aumônes considérables. Avant que de mettre le corps en terre , on lui jette de l'eau bénite , on l'encense , on récite sur lui l'Evangile de Saint Jean & des Psautires. Ainsi à cet égard la Liturgie des Abissins diffère peu de la nôtre , si ce n'est qu'ils chantent *Alleluia* pour les morts , ce qui parut fort singulier aux Missionnaires Portugais. Quoiqu'ils fassent des prières & des aumônes pour le repos des âmes , ils n'ont qu'une idée confuse du purgatoire , ou plutôt ils n'y croient point du tout , comme le Jésuite Alméida l'avoue lui-même.

Les Abissins sont les plus beaux Portrait des Abissins. hommes de l'Afrique. Ils ont en général la taille avantageuse & le corps bien proportionné. Leur physionomie est agréable , & leur teint d'un noir olivâtre , qu'ils estiment plus que la blancheur. Ils n'ont point les lèvres grosses ni le nez écrasé , comme les Nubiens & les Caffres. Il y a parmi eux quelques blancs , qui sont d'une pâleur excessive. Cette mauvaise blancheur , qui , selon plusieurs Ecrivains , est l'effet de la lepre , ou

Avantages naturels.

Ludolf liv. II
Chap. XIV.

de quelqu'autre maladie, les rend plus difformes que les autres Africains, & fait fuir leur commerce. Quelques-uns ont le visage d'une couleur vive, qui tire sur le rouge. Ils ont tous en naissant cette dernière couleur; mais en peu de temps ils deviennent noirs.

Ils sont vifs, agiles, pleins de vigueur, & capables de supporter les plus rudes travaux. On assure qu'ils parviennent communément à une vieillesse avancée. Les femmes sont à proportion aussi robustes. Elles accouchent presque sans douleur, ce qui est assez ordinaire dans les pays chauds.

Qualités morales.

Quant aux qualités morales de ces Africains, le Pere Lobo témoigne qu'ils ont de l'esprit, du goût, de la pénétration, & un juge-

ment excellent. Tellez ajoute qu'ils d'Abissinie p. 76. Tellez apud Ludolf, *ubi suprd.* sont doux, humains, portés à par- donner, ennemis des querelles & des procès. Suivant le même Ecrivain, il n'y a point de Peuple en Afrique qui ait des qualités de corps & d'esprit plus estimables. Aussi remarque-t-on que les esclaves d'Abissinie sont plus recherchés, & se

vendent beaucoup plus cher que ceux des autres contrées Africaines.

Leur charité envers les pauvres est infime, & seroit peut-être plus louable, s'ils la contenoient dans de justes bornes. Car l'indulgence qu'ils ont à cet égard contribue à entretenir dans le pays une foule de mendians, qui ne sont pas moins à charge par leur importunité, que par leur nombre. Leur insolence est telle qu'ils taxent eux-mêmes les passants; & quand on ne leur donne pas tout ce qu'ils demandent, ils ont l'effronterie de refuser ce qu'on leur offre.

Au reste, ce caractère de bonté ne se trouve pas au même degré dans tous les habitants de l'Abissinie. Le Peuple d'Enarea, pays nouvellement conquis, est le plus estimable par les qualités du corps & de l'esprit, par sa bravoure & par sa fidélité. C'est une justice que les Abissins lui rendent eux-mêmes. Pour ce qui est des habitants de Tigré, Tellez & Godigno les représentent comme des hommes de très-mauvaises mœurs, d'une légéreté excessive, sans foi, sans humanité, si cruels dans leur ressentiment, que les haines s'éter-

nisent dans les familles. Mais comme les Missionnaires ont éprouvé de grandes contradictions dans cette Province, il est à présumer que le portrait qu'ils font de ses habitants est un peu chargé.

CHAPITRE XIV.

Des anciennes Religions du Peuple Abissin. Epoque de sa conversion au Christianisme.

Hist. Univ.
par une So-
ciété de gens
de Lettres,
tome XII.

DIODORE de Sicile assure que les anciens Ethiopiens se vantoiient d'avoir eu des instructions religieuses avant aucune autre Nation. Aussi étoient-ils persuadés que leurs sacrifices étoient plus agréables au Ciel que ceux des autres hommes ; & c'est peut-être par allusion à ce préjugé, qu'Homère suppose dans l'Iliade que Jupiter, accompagné de tous les Dieux, assiste à un sacrifice solennel des Ethiopiens.

Ancienne ido-
latrie de ce
peuple.

Leur Religion différoit peu de celle des Egyptiens ; mais ils révéroient quelques idoles particulières, qu'ils avoient eux-mêmes déifiées.

Ils

Ils adoroient la Lune sous le nom d'Isis, & la Nature universelle sous celui de Pan. Le Soleil, Hercule, Esculape, tenoient aussi un rang considérable parmi leurs Divinités. Ils donnoient au Soleil le nom de Jupiter Ethiopien, consacroient à ce Dieu l'arbre de la canelle, & lui sacrifioient le tiers de la récolte, dont ils formoient un monceau, que ses rayons consumoient miraculeusement; c'est-à-dire, suivant la conjecture des Auteurs de l'Histoire Universelle, que les Prêtres plaçoient frauduleusement sous le monceau quelques charbons, qui le mettoient en feu. Malgré le respect profond qu'on portoit à cet astre, il y avoit des impies qui le maudissoient tous les jours à son lever, parce que sa chaleur brûlante désséchoit les campagnes.

Parmi les Idoles de leur institution, ils adoroient un de leurs Héros, sous la forme d'un serpent monstrueux, & sous le nom d'Arvè-Medr. C'étoit leur premier Roi, suivant quelques Chroniques. Il fut assassiné comme Romulus, & ne laissa pas de devenir un Dieu; autre trait de

conformité avec ce fondateur de l'Empire Romain.

Si les Annales d'Abissinie méritent quelque croyance, il faut inférer de leur récit que ses anciens habitants ont aussi professé la Loi de Moïse. Selon les traditions du pays, ce fut Ménilehec, fils de Salomon & de la Reine Makeda, qui introduisit cette Religion. Je ne répéterai point ce que j'ai dit à ce sujet dans le septième Chapitre de ce volume. Il suffit d'observer ici qu'en examinant avec quelque attention le culte présent des Abissins, on y trouve tant de restes du Judaïsme, qu'on ne peut douter que leurs ancêtres n'aient suivi la Loi dont nous parlons.

Actes des Apôtres, Ch. VII.

Quelques-uns rapportent au temps des Apôtres l'époque de la conversion des Abissins au Christianisme, & l'attribuent au zèle de cet Eunuque Ethiopien, qui ayant été bâtié par le Diacre Philippe *, porta, dit-on, dans son pays les lumières de l'Evangile. D'autres assurent que Saint Mathieu fut l'Apôtre de l'Éthiopie. Mais comme on ne nous apprend rien d'authentique touchant ces pré-

tendues Missions, dont les Abissins n'ont aucune connoissance, nous ne pouvons nous arrêter à ces pieuses rêveries. Voici des faits certains, consignés dans les Annales du peuple dont nous parlons, & appuyés du témoignage presqu'unanime des Historiens Grecs & Latins.

Véritable & poque de la conversion.

C'est au zèle de Saint Athanase, Patriarche d'Alexandrie, que les Abissins sont principalement redétables de leur conversion. On relate la chose de cette manière. Un Marchand de Tyr, appellé *Méropius*, se rendit à la côte d'Ethiopie, dans le dessein de s'embarquer pour l'Inde. Il avoit pour compagnons de voyage *Frumentius* & *Edesius*, deux jeunes gens de sa famille. Les Abissins appellent l'un *Fremonat.*, & l'autre *Sydrac*. Méropius mourut subitement. Les uns disent que ce fut de maladie, & les autres qu'il fut massacré par les Barbares. On chargea de fers ses camarades, & on les amena au Roi du pays, qui non-seulement leur rendit la liberté, mais leur donna plusieurs emplois honorables. Ils s'en acquittèrent si dignement, qu'après la mort du Roi, la

Rufin; Soc
crate, Théo-
dore, Ba-
nius, &c. ci-
tés par Lu-
dolf, Liv.
III, Chap.
II. Le Grand
Dissert. IX.

Hij

Reine abandonna à Frumentius le gouvernement de l'Etat, pendant la minorité de son fils. Il se servit avantageusement de son crédit pour favoriser les Marchands Chrétiens qui abordoient en Abyssinie, leur accordant beaucoup de priviléges, avec des lieux pour s'assembler & pour vaquer publiquement aux exercices de leur Religion. De cette manière il accoutuma les Abyssins à voir nos cérémonies, leur fit naître l'envie de s'instruire de nos Mystères, & prépara si bien les choses, qu'il ne manquoit que des Missionnaires pour consommer l'ouvrage de la conversion de ce peuple. Elle étoit déjà fort avancée, si l'on ajoute foi à une ancienne Chronique, citée par Tellez, & qui est en dépôt dans la ville d'Axuma. Car cette Chronique porte que les deux jeunes Tyriens, Edesius & Frumentius, reconnurent avec surprise que les Ethiopiens croyoient en Jésus-Christ, qu'ils adoroient la Trinité, & que leurs femmes portoient une Croix sur la tête. (1) Il est certain

[1] Miratos fuisse adolescentes illos Tyrios, quod Ethiopes crederent in Christum, & adorarent SS. Trinitatem, & mulieres crucem in capite gererent, a

que ce passage favorise le sentiment de ceux qui rapportent au siècle des Apôtres la conversion des Abissins. Mais il faut convenir aussi que le Christianisme qu'ils professoient étoit fort imparfait, puisqu'ils regardent Frumentius comme leur premier Missionnaire ; & que la chronique dit expressément qu'*aucun Apôtre* avant lui *n'avoit prêché l'Evangile en Abissinie* (1).

Quand le Roi fut devenu majeur, Frumentius & Edesius demanderent la permission de faire un voyage dans leur patrie. Frumentius s'étant transporté à Alexandrie, rendit compte au Patriarche Athanase des dispositions des Abissins, & lui fit entendre qu'il seroit très-facile de les convertir au Christianisme. Le zèle d'Athanase s'enflamma à ces premières ouvertures. Persuadé qu'il ne pouvoit choisir pour une mission de cette importance un plus digne Ministre que Frumentius, il le sacra Evêque, & le renvoya en Ethiopie. Cet homme, également chéri &

*cum tamen à nullo Apostolo prædicatum illis fuisse
Evangelium. Lud ubi supra*

[1] Voyez la fin de la remarque précédente.

révéré des Abissins, n'eut pas de peine à leur faire embrasser sa Religion. Il baptisa ces Africains, qui malgré les prétendues notions qu'ils avoient de J. C. & de la Trinité, ne connoissoient pas le plus essentiel de nos Sacremens ; il bâtit des Eglises, établit des Prêtres & des Diaçres, & mérita par toutes ces actions d'être regardé comme le premier Apôtre de la haute Ethiopie. Ce fut sous le regne de Constantin le grand, vers l'an 330 de Jésus Christ, suivant le calcul du P. Tellez, qu'arriva ce grand événement. Abraham & Atzbeham régnnoient alors conjointement en Abissinie. Ils seconderent avec tant de zèle la prédication de Frumentius, que la Lithurgie Ethiopienne (1) leur attribue en partie la conversion des Abissins, comme je l'ai remarqué dans le huitième Chapitre de ce volume. La même Lithurgie, que Tellez & Ludolf regardent comme très authentique, fait une mention honorable de Frumentius, sous le nom d'*Abba-*

[1] Espece de Rituel fort ancien, qu'on a imprimé à Rome à la suite du Nouveau Testament Ethiopien,

Salama, qui signifie Pere pacifique ; c'est la coutume des Abissins de changer les noms de ceux qui s'établissent dans leur pays , surtout lorsque ce sont des personnages célèbres.

Cédrénus & Nicéphore Callixte rapportent la conversion des Abissins à une époque plus moderne. Ils disent que l'an de Jésus-Christ 541 , & le quinzième du regne de Justinien , *Adad* (1) , Roi des Axumites , c'est le nom que les Grecs donnoient aux Abissins , ayant fait vœu d'embrasser le Christianisme s'il vainquoit le Roi des Homérites , demanda après sa victoire des Evêques à l'Empereur Justinien , & que ce fut par leur ministere que l'Evangile fut prêché pour la premiere fois dans cette partie de l'Ethiopie. Ce récit contient plusieurs faussetés. 1°. Ce fut Caleb , & non Adad ou Arado , qui vainquit le Roi des Homérites. 2°. les Abissins n'ont jamais eu dans leur pays plusieurs Evêques ; leur Eglise a cela de particulier , quelle a été gouvernée dans tous les temps par un seul

[1] Apparemment l'*Arado* de notre liste. Voyez le Chapitre VIII.

Prélat, qui est nommé par le Patriarche d'Alexandrie, & qui n'a pas le pouvoir de faire des Evêques: 3°. Il est prouvé que les Abissins avoient embrassé le Christianisme dès le temps de Constantin.

CHAPITRE XV.

Comment les Abissins se sont séparés de l'Eglise Grecque.

Erreur d'Eutichès sur les deux natures de J. C.

Nous croyons devoir remonter à l'origine de cette querelle, qui fut une des suites du grand schisme qu'Eutichès excita au cinquième siècle dans l'Orient. Ce Novateur soutenoit que depuis l'Incarnation Jésus-Christ n'eut qu'une nature, & que sa divinité & son humilité se mêlerent & se confondirent alors tellement, qu'elles ne formèrent plus qu'un seul tout, sans aucune distinction. Ses ennemis (1) l'accuserent d'avoir ajouté à cela une seconde erreur; c'est que le

[1] Voyez la seconde Lettre de Flavien son antagoniste au Pape Léon, dans le Recueil des Lettres de ce Pape, & dans le Commentaire de Ludolf, p. 452.

corps, dont le Verbe se revêtit dans l'incarnation, n'étoit pas de la même substance que le nôtre.

Eusebe, qui étoit Evêque de Dorilée, s'étant porté pour l'accusateur de cet hérésiarque, Flavien, Patriarche de Constantinople, assembla un Synode, dans lequel Eutichès fut condamné & frappé d'anathème. Mais Théodore le jeune, qui favorisoit cette nouvelle doctrine, la fit examiner à Ephèse dans un second Concile, composé de cent vingt-huit Evêques. Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, y défendit avec tant de succès la cause d'Eutichès ; que non seulement on déclara ses sentiments orthodoxes, mais que Flavien, qui avoit eu tant de part à sa condamnation, fut lui-même excommunié. Enfin un troisième Concile, tenu à Calcédoine l'an 451 sous l'Empereur Marcien, & regardé comme Œcuménique, proscrivit juridiquement l'hérésie d'Eutichès. Dioscore, qui refusa d'y comparoître, fut condamné par contumace comme fauteur de l'Eutichianisme. Quelques Ecrivains Orientaux assurent qu'ayant refusé d'acquiescer aux

Dioscore défend sa cause, & se fait condamner lui-même.

Décrets du Concile, il eut ordre de se rendre auprès de l'Empereur, qui essaya inutilement de le persuader par des raisons, L'Impératrice Pulchérie, qui étoit présente, lui dit avec hauteur : *Dioscore, vous n'ignorez pas ce qui est arrivé du temps de ma mere à un Prelat obstiné comme vous ; il a été excommunié & chassé de son siège : elle vouloit parler de S. Jean Chrysostome.* Le Patriarche répondit : *Eh ne savez-vous pas aussi ce qui est arrivé à votre mere, qui frappé d'une dangereuse maladie, n'obtint sa guérison qu'après avoir visité le tombeau de ce saint Confesseur, auquel elle demanda pardon.* On ajoute que l'Impératrice irritée de sa réponse, lui donna un si rude soufflet, qu'elle lui cassa deux dents. On lui arracha tous les poils de sa barbe, & il fut exilé à Gangres en Paphlagonie, où il mourut. *Proterius*, que la Cour de Constantinople lui substitua, fut massacré dans l'Eglise patriarcale d'Alexandrie l'an 477, le jour même du Vendredi Saint, dans une sédition excitée par les partisans de Dioscore, qui s'étoient déjà donné un autre Patriarche.

Il s'éleva alors en Egypte un grand schisme, qui s'est perpétué de siècle en siècle, chaque parti ayant toujours élu un Patriarche de sa communion. On appella *Melchites* ou *Royalistes*, ceux qui étoient opposés à *Dioscore*; ce nom leur fut donné parce qu'ils suivoient la Religion de l'Empereur. Les autres furent nommés *Euticheens*, & ensuite *Jacobites*, à cause d'un certain *Jacob*, Syrien de naissance, un des plus zélés partisans de cette secte, qu'il répandit en Arménie, en Mésopotamie & en d'autres Provinces. Il fleurissoit au commencement du siéme siècle.

Les *Melchites*, protégés des Empereurs Grecs, ne cessoient d'irriter ces Princes contre les *Jacobites*, que la persécution rendoit encore plus obstinés. Pour donner une idée de l'acharnement des deux partis, il suffit de rappotter un fait, que Ludolf a tiré d'une vie M.S. de l'Abbé Samuel, écrite en *Ethiopien*. Un Officier de l'Empereur, nommé *Maxirien*, reçut ordre de le mettre à la tête de deux cents soldats, & d'arrêter plusieurs Evêques Jacobites.

tes. Il assembla tous les Moines de cette même secte, & leur présentant une formule de foi : *Croyez*, dit-il, *tout ce qui est contenu dans ce cayer*. Le formulaire, dit l'Auteur du Manuscrit, étoit rempli de blasphèmes. Tous les assistants garderent un profond silence. Maxirien leur fit une seconde & une troisième sommation ; mais personne ne répondit. L'Officier, transporté de colere, les fit fouetter cruellement, & les menaça du dernier supplice s'ils persistoient dans leur silence & dans leur rébellion. Alors l'Abbé Samuel se leva, & préparé à tout événement, il proféra ces paroles : *Nous ne recevons point le formulaire impur qu'on nous présente ; nous rejetons le conventicule de Calcedoine ; nous ne reconnaissons point d'autre Patriarche que l'Abbé Benjamin, notre Maitre & notre Pasteur Anathème au Livre de l'Empereur, qui est un herétique, anathème à la Foi de Calcedoine, & à ceux qui la suivent.* Puis prenant le Livre, il le déchira, & le jeta devant la porte de l'Eglise.

Leabbé Benjamin, dont il est
parlé ici, étoit le trente-huitième

Patriarche Jacobite d'Alexandrie. Les Melchites, qui de leur côté continuèrent d'élire des Patriarches de leur Communion, le chassèrent de son siège, sous le règne d'Héraclius, & il fut obligé de se cacher dans les bois, parce qu'ils voulaient le massacrer. Mais, quelques années après, les Sarrazins ayant conquis l'Egypte, Benjamin fut rétabli dans sa dignité par ces Barbares. Il arriva alors un grand changement dans l'Eglise d'Alexandrie. Car les Grecs ayant été chassés des principales villes, les Melchites & leur Patriarche George prirent aussi la suite, & le parti opposé devint le plus fort.

Quelques Ecrivains assurent que les Jacobites, las des mauvais traitements qu'ils recevoient des Empereurs Grecs, passèrent avec plaisir sous la domination des Sarrazins, & contribuerent même à leur livrer l'Egypte. *Mekaules*, Gouverneur de cette Province pour Héraclius, se rendit à ces Infideles, de concert avec les principaux chefs des Coptes. C'étoit un Jacobite zélé, irrité depuis long-temps contre les Mel-

chites, qui avoient fait mourir son frere dans le temps de la persécution dont j'ai parlé. Il est certain que cette dispute causa d'horribles désordres, non-seulement dans l'Eglise, mais dans l'Etat ; & voilà où aboutissent ordinairement les querelles de Religion. Elles commencent dans les Académies théologiques, d'où elles ne devroient jamais sortir, & où il feroit sans doute aisément de les étouffer dans leur naissance. L'inattention ou l'indulgence des Souverains les laissent éclater au dehors ; des gens de tout état y prennent part ; chacun épouse un parti, & veut dogmatiser. Bientôt le fanatisme échauffant au même degré toutes les têtes, les deux partis se portent à des excès, qui tiennent de l'extravagance. Enfin, l'animosité, arrivant au dernier période, engendre les séditions, les révoltes, les guerres, & ce feu ne s'éteint que dans des flots de sang.

L'Eglise Ethiopienne, qui étoit

Dans quel immédiatement soumise à celle d'Alexandrie, prit malheureusement
tems les Abis-
sins sont de-
venus schis-
matiques. parti dans cette dispute. Elle se dé-
clara pour les Jacobites, non au-

commencement des troubles, comme Ludolf l'infirme en plusieurs endroits, mais environ un siecle après leur naissance, c'est-à-dire, vers l'année 550. Car Elesbaas, qui régnait sur les Abissins en 521, ayant été canonisé par l'Eglise Romaine, il n'est nullement probable que celle d'Abissinie fut alors Schismatique.

Les Ethiopiens, ainsi que les autres Jacobites d'Egypte & d'Arménie, regardent le Concile de Calcedoine comme une assemblée illégitime, dont les décisions contiennent plusieurs articles contraires à la foi. Ils ont en horreur la mémoire du Pape Saint Léon, qui combattit avec tant de chaleur les sentiments des Eutichéens, & les mettent au rang des plus méchants hommes, quoique l'Eglise Latine l'ait canonisé. Au contraire, ils honorent comme un Saint le Patriarche Diocle, dont ils célèbrent la Fête le 7. de Septembre. Ils ne reconnoissent d'autre Souverain Pontife que le Patriarche Jacobite d'Alexandrie, qui nomme l'Abuna, ou l'unique Evêque de leur Eglise. Le principal article qui les sépare de nous & des

En quelles
confiste leur
schisme.

Endolfe in Grece, est qu'ils n'admettent en J. C. comment. p. qu'une nature. Mais leur doctrine 4, 6 & suiv. differe beaucoup de celle d'Eutichès; car ils soutiennent que l'Humanité & la Divinité de J. C. sont unies ensemble sans confusion, & que le Verbe en s'incarnant pour le salut des hommes, a pris un corps de la même substance que le nôtre. Voici *Lettre du Roi Basile de* comme un de leurs Rois, car les Princes au Patriarche Mendez, citée ibid. p. 463. s'expliquent sur l'unité de nature. Les Latins prétendent, disoit-il, qu'il y a deux natures en J. C. savoir la Divinité & l'Humanité: nous savons cela aussi bien qu'eux. Car nous croyons que le même J. C. est un Dieu parfait & un homme parfait. Mais comme ces deux natures n'existent point en lui séparément (car la Divinité est unie à la chair, & la chair à la Divinité, de maniere que l'une ne subsiste point à part sans l'autre) c'est ce qui nous empêche de dire qu'elles sont deux, puisqu'elles ne font qu'une nature par leur union, quoiqu'il n'y ait entre elles ni confusion, ni mélange. Le même Prince ajoutoit que *Cette question est une bagatelle*, qui ne devroit point occuper

un schisme, & l'on est tenté de croire que ce n'est en effet qu'une dispute de mots.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'il y a en Abyssinie quelques Docteurs, qui soutiennent qu'Eutichès n'a pas confondu les deux natures, & que ses ennemis ont exposé très-insidieusement sa doctrine, ce qui arrive souvent dans les disputes de Religion. On doit présumer que Dioscore, qui le défendit avec tant de chaleur à Ephèse, & qui n'a jamais enseigné la confusion absolue des deux natures, ne le croyoit pas coupable des erreurs grossières qu'on lui attribuoit. Mais l'opinion commune des Jacobites est qu'Eutichès s'est très-mal expliqué sur la distinction de l'Humanité & de la Divinité, & c'est pour cette raison que le Poëte Ethiopien, cité par Ludolf, le met au rang des Hérétiques.

Ludolf. ibid.
p. 464.



CHAPITRE XVI.

Etat présent de leur Religion.

§. I.

Dogmes.

Eutichianisme mitigé.

Les Abyssins ne veulent point passer pour Eutichéens, & tiennent même pour Hérétique le Fondateur de cette Secte. Cependant ils ne reconnoissent en J. C. qu'une nature ; mais ils mêlent à cette opinion des adoucissements & des correctifs, qui, comme on l'a dit, peuvent faire croire, qu'il n'y a entre eux & nous qu'une dispute de mots. C'est le sentiment de la Croze, de Ludolf & de plusieurs autres Savants. Il semble qu'on peut sans injustice les accuser d'un Eutichianisme mitigé. Ils pensent sur la Procession du Saint Esprit comme les Grecs, & s'en tiennent au sens littéral de l'Ecriture & du Symbole de Nicée, condamnant de rémérit & d'hérésie l'addition que les Latins ont osé faire à ce Symbole. Leurs sentiments sur la Trinité sont très orthodoxes. Leur Catéchisme s'explique là-dessus en des termes

*Es. Croze
Hist. du
Christ. d'E-
thiopie &
d'Arménie,
passé. Lu-
dolf. Liv. III
Chap. V.**Ce qu'ils
pensent sur
la Procession
du S. Esprit.*

qui m'ont paru remarquables. Orthodoxie
sur la Trinité.

D. Quel Dieu adorez-vous ?

R. Le Pere, le Fils, & le Saint Esprit ; trois Personnes, mais une seule Divinité.

D. De ces trois Personnes, quelle est la premiere, quelle est la dernière ? Laquelle est plus grande, & laquelle est plus petite ?

R. Aucune n'est la premiere, & aucune la dernière ; aucune n'est plus grande, & aucune plus petite : mais elles sont égales en toutes choses.

D. Combien de Personnes ?

R. Trois.

D. Combien de Dieux ?

R. Un.

D. Combien de Royaumes ?

R. Un.

D. Combien de Puissances ?

R. Une, &c.

Ils regardent l'Ecriture-Sainte Leur respect
pour l'Ecriture & pour
les trois premiers Conciles. comme la principale regle de leur foi & de leur conduite, & ils ont un respect particulier pour l'Evangile que plusieurs font transcrire sur des rouleaux de parchemin, qu'ils portent par dévotion autour de leur bras. Susnejos employoit la plus grande partie de ses moments libres.

à la lecture des Livres sacrés. Ils attribuent aux trois premiers Conciles Œcuméniques presqu'autant d'autorité qu'à l'écriture, & ils adoptent en général tous les autres Conciles des Grecs, jusqu'à celui de Cal-

Leur dé- cedoine, contre lequel ils se déchaînent avec opiniâtreté depuis douze chaînement contre celui de Calcédoine. cens ans, l'appellant une *asssemblée immonde de fous & d'Hérétiques.*

Maudit soit, disent-ils, avec sa Lettre des ames, comme son nom le porte ;

maudit soit l'Empereur Marcien, avec Pulchérie, cette méchante femme, & le Concile de Calcédoine, & les huit cents trente Evêques hérétiques qui s'y trouverent, & tous ceux qui le reçoivent & qui soutiennent qu'il y a en J. C. deux natures.

Ludolf assure, après Tellez & Godigno, qu'ils n'ont aucune connaissance des Sacrements de la Confirmation & de l'Extrême-onction ; mais je crois avec M. Le Grand que ces Ecrivains se trompent : car il est prouvé que les Cophites d'Egypte, dont les Abissins ne sont qu'une branche, admettent, ainsi que les Grecs, sept Sacrements, qui sont les mêmes que les nôtres.

Leurs Sa-
cramen:ts.

Idem Dis-
t. XI.

On ne sçauoit trouver étrange qu'ils communient sous les deux especes ; car cet usage , observé pendant plusieurs siecles dans les Eglises d'Occident, a été établi par J. C. même , & toutes les Eglises Orientales l'ont retenu. Ils croient que N. S. est réellement présent dans l'Eucharistie , & que c'est son véritable Corps , & son véritable Sang Leur foi touchant l'Eucharistie; qu'on reçoit ; mais ils n'ont qu'une idée très-confuse de la transsubstantiation. Ils ne rendent point de culte aux Espèces hors du Sacrement. On a voulu attaquer la validité de leur Consécration : 1^o. parce que le vin qu'ils consacrent est fait avec des raisins cuits au soleil : les Abissins n'en ont pas d'autre ; 2^o. parce qu'ils disent , *Ce pain est mon Corps* au lieu de dire , *ceci est mon Corps* ; mais ce sont là des chicanes.

Ils connoissent depuis plusieurs siècles la Confession ; mais ils ne la pratiquent pas de la même maniere que nous. Il s'est même trouvé des Patriarches qui la condamnoient , & qui ont tenté de l'abolir. Dans le temps qu'on disputoit sur cette matiere , on imagina une méthode fort singuliere de Et la Confes-
sion. Idem. Dis-
pert. XII.

se confesser. Un Prêtre faisoit le tour de l'Eglise avec un encensoir, le Peuple s'écrioit *j'ai péché, j'ai péché*, & le Papas lui donnoit une absolution générale. D'autres jetoient des aromates dans un encensoir, en respiroient la fumée, en disant aussi *j'ai péché*, & s'imaginoient être absous par cette cérémonie. C'est ce qu'on appelle la *Confession de l'encensoir*.

Godigno,
cité par Lud.
ubi suprà,
chap. VI.

Lorsque les Portugais pâturent pour la premiere fois en Ethiopie, les Abissins se confessoient en termes généraux à un Prêtre. Si quelque Papas exigeoit un plus grand détail, ils n'accusoient que les plus gros péchés, qu'ils réduisoient à trois, l'inceste, l'homicide, l'adultere, & le vol. C'est ainsi qu'ils se confessoient dans les commencements à nos Missionnaires. Aujourd'hui les Papas les plus rigides n'en demandent guere davantage. Ils ne laissent pas d'imposer des pénitences très-rudes, dont ils exigent l'accomplissement avant que d'admettre les pécheurs à la Communion. La Confession se fait quelquefois publiquement, même pour des crimes secrets; & le

pénitent est alors fustigé dans l'église. Alvarez assure que les Prêtres Ethiopiens révèlent sans scrupule les Confessions, & que c'est ce qui empêcha Covillan de se confesser à eux. Personne ne s'approche du Sacrement de Pénitence avant vingt-cinq ans : les Abissins étendent jusqu'à ce temps l'âge de l'innocence.

Nous apprenons de Tellez que leurs Prêtres, avant que d'absoudre un pécheur, le frappent légèrement avec une baguette d'olivier. Cet Ecrivain condamne leurs formules d'absolution ; mais Mendez en rapporte une, qu'il n'ose absolument censurer ; c'est celle-ci : *Que votre péché vous soit remis par la bouche de N. S. J. de Saint Pierre & de Saint Paul, & des trois cents dix-huit Peres (du Concile de Nicée) qui n'ont point erré dans la Foi.* Il résulte de ce qu'on vient de dire que la Confession auriculaire se réduit ici à peu de chose, que son usage n'est pas même établi dans tous les lieux, & qu'ainsi on peut raisonnablement douter que les Abissins la regardent comme une pratique nécessaire au salut. Les vaines déclamations de

l'Abbé le Grand, ne sçauroient détruire des assertions fondées sur des faits notoires.

Culte des
Saintes & des
Images.

L'invocation des Saints est une dévotion très-ancienne chez ce Peuple. Son Calendrier est rempli de leurs noms & de leurs fêtes. On honore leurs Reliques, & on leur consacre des Images, non en relief, mais en peinture plate. On visite leurs tombeaux, on les consulte dans les affaires épineuses, & on s'imagine en tirer des réponses. Les Abissins ont aussi des Légendes, qui valent au moins les

Le Grand
Dissert. XIV. hommages qu'ils rendent à la Sainte Vierge tiennent de l'adoration. On célébre en son honneur trente-deux Fêtes annuelles, & le vingt-unième jour de chaque mois lui est particulièrement consacré. Ils prétendent qu'il n'y a qu'eux qui connaissent véritablement les grandeurs de Marie, & que les Portugais n'entendent rien à son culte.

Les Jésuites eux-mêmes, qu'on n'accusera pas de relâchement sur cet article, passoient en Abissinie pour des indévots & des ennemis de la Mère de Dieu. Les Ethiopiens

Teller, cité
dans le com-
mentaire de
Ludolf, page
355.

Relat. Hist.
d'Abissinie,
page 76.

piens invoquent aussi les Anges, qu'ils distinguent comme nous en plusieurs Hiérarchies.

Ils prient pour les morts ; mais, comme Ludolf l'observe, ils ne croient pas qu'il y ait de Purgatoire. L'Abbé le Grand, qui rapporte tout à de petites vues particulières de controverse, accuse ici de *mauvaise foi* cet Ecrivain, & tâche d'insinuer que l'Abissin Grégoire a été son guide unique. C'est une supposition fort injuste; car Ludolf cite aussi le Pere Pays, Antoine Fernandez, & Balthasar Tellez, dont les témoignages ne laissent là-dessus aucun doute (1). Les Abissins ne connaissent que deux états après la vie, celui des Elus & celui des Réprouvés. Ils croient presque généralement que les Bienheureux ne seront reçus dans le Ciel qu'après la Résurrection générale, opinion peu orthodoxe, qu'Origene, Tertullien, & d'autres Peres de l'Eglise ont enseignée.

Ce peuple, que le premier de ses Monarques initia, dit on, dans la

S'ils croient
le Purgatoire,

Lettre du P.
Rodriguez,
cité dans le
commen. de
Ludolf, p.
155.

(1) Voyez la remarque 42 de son commentaire à

P. 357.

Religion de Moïse, se fait encore circoncire, observe le Sabat, & s'abstient des aliments interdits dans l'ancienne Loi. Ce sont, quoi qu'en dise Ludolf, des restes du Judaïsme. Ceux qui prétendent excuser les Abyssins sur le premier article, disent que la Circoncision n'est point une preuve d'aggrégation à la Synagogue, puisque les Egyptiens, les Arabes & d'autres peuples Idolâtres l'ont pratiquée dès le temps d'Abraham, & peut-être avant les Juifs ; que Saint Paul la regardoit comme une cérémonie indifférente, & qu'il fit lui-même circoncire Timothée son Disciple ; que la circoncision des Abyssins, semblable à celle des Arabes, dont ils tirent leur origine, diffère beaucoup de la Circoncision des Hébreux, & que cette différence est telle que les Juifs ne se croiroient pas circoncis, s'ils l'étoient à la maniere des Ethiopiens ; (1) qu'enfin on la pratique ici sans

(1) *Permagna est inter Iudeorum & aliarum gentium circumcisores differentia ; ha enim genitalia tantum circumcidunt illi vero pelliculam etiam unguibus lacerant, ut glans plane deregatur, deciduo utrimque præputio ; quia nisi denudatio, ut vocant, accesserit, circumcisio recte perpetua non consumatur.* Ludolf, lib. III. Cap. 1.

éclat, par le ministere d'une femme, & non comme un précepte de la Loi Mosaique, mais comme une ancienne coutume, utile à la santé & à la génération (1).

On répond à cela que les Abissins, qui, selon leurs propres Annales, ont professé le Judaïsme dès le temps de Salomon, doivent naturellement penser que l'usage de la circoncision leur vient des Juifs; qu'elle a été tolérée pour de justes raisons dans les commencements du Christianisme, mais qu'on l'a retranchée ensuite, parce que les Juifs s'en prévaloient; que les Ethiopiens se font circoncire le huitième jour, comme les enfants de la Synagogue, ce que les Arabes & les autres Musulmans ne pratiquent point; que plusieurs de leurs Docteurs ont soutenu que la Circoncision étoit nécessaire au salut, & qu'une de leurs Reines, vers l'an 840 de J. C., força l'Abuna Jean à se faire circoncire; qu'enfin, aujourd'hui même ils re-

Le Grand
Dissert. VIII^e

(1) *Les Mahométans*, dit un voyageur, croient qu'un homme circoncis est plus propre à la génération, & véritablement les Arabes ont le prépuce si long, que s'ils ne le coupoient, il les incommoderoit fort. Thévenot apud Lud. in Comm. p. 269.

gardent comme infâmes ceux qui ne se soumettent point à cette coutume Judaïque , de maniere que la plus grande injure qu'on puisse dire ici à un homme est de l'appeler *Cofa*, c'est-à-dire , incirconcis. On pourroit ajouter que toutes les autres Communions chrétiennes , ayant renoncé de très-bonne heure à la circoncision , c'est par un entêtement condamnable que les Abissins & quelques Cophres d'Egypte y sont encore attachés.

Il en est de même de l'observation du Sabat , pratique qu'on a tolérée assez long-temps dans quelques Eglises Orientales (1) , & qui a été à la fin proscrite par toutes les sociétés du Christianisme. Cet exemple doit servir de loi aux Abissins , & tout ce que dit Ludolf à leur décharge porte à faux , à cause de la différence des temps. Au reste le

(1) Il est certain que les Orientaux ont célébré assez long-temps le jour du Sabat avec le même respect que le Dimanche. Nous en avons la preuve dans ce passage d'un Pere Grec , cité par Ludolf , qui le traduit ici. *Quibus oculis diem Dominicam interieris , qui Sabbarum dedecorasti ? an nescis hanc dies germanos esse , ac si in alterum injuriosus sis , se in alterum impingere ?* Grégorius Nyssenus , apud Ludolf , ubi suprà.

Sabat n'est chez eux qu'une fête chrétienne , qu'ils passent dans des exercices de piété , fréquentant les temples , & s'abstenant de tout travail manuel.

N'oublions pas d'observer qu'ils étendent l'usage de la circoncision jusqu'aux filles , ce qui se pratique en Egypte , en Arabie , & en d'autres contrées (1). Les principales viandes dont ils s'abstiennent sont celles de lievre , de porc , & de tous les animaux suffoqués. Ludolf insinue qu'ils s'abstiennent du porc & du lievre moins par superstition , que par dégoût , & qu'ayant un jour demandé à l'Abbé Grégoire pourquoi il ne mangeoit pas comme nous de la chair de cochon , l'Abissin lui demanda à son tour pourquoi nous ne mangeons pas de la chair de cheval comme les Tartares. Quant aux animaux suffoqués , il prétend que les Ethiopiens ne font que suivre en

(1) *Puerulis quidpiam abscindunt, quod natura superfluum, & indecens esse putant...* Carunculam vocat *Paulus Jovius* : excrescentem rem oblongiorem, *Golids...* Mirabile est Africa tantummodo & partim Asia famellas tali prouidentia laborare , nam *Judaorum famina in Germania* , de hoc more... antientes , rident , tamquam ignorantia quid puerulis abscindere possit. *Lud. lib. III. cap. 1.*

cela les anciens Canons. Je passe sous silence quelques autres pratiques moins importantes, qui leur sont communes avec les Juifs. Il est certain qu'à tous ces égards l'Église d'Abissinie auroit besoin d'une bonne réforme.

S. II.

Livres sacrés.

Bible Ethio-
pitane.

Canons A.
postoliques.

LA Bible des Ethiopiens contient exactement les mêmes Livres, que la nôtre : mais il y a dans la distribution & dans les titres quelques différences légères, auxquelles nous ne nous arrêterons pas. Leur Ancien Testament est conforme à la Version des Septante, & le Nouveau est aussi traduit du Grec. Ils ont ajouté au Nouveau Testament un ancien recueil de Constitutions, qu'ils attribuent aux Apôtres, & qu'ils mettent au nombre des Livres Canoniques. Ces prétendus Canons, que la différence seule des copies rend justement suspects de supposition, se sont aussi répandus en Occident, où ils ont trouvé des défenseurs.

Les Abissins soutiennent qu'ils ont été rédigés par le Pape Saint Clément, Successeur de Saint Pierre. Il est certain qu'ils sont fort anciens, & qu'on y trouve de précieux vestiges de la discipline des premiers temps ; mais l'Eglise Latine ne les a jamais regardés comme l'ouvrage des Apôtres. Un Savant ^{*}, qui a composé plusieurs Ecrits sur cette matière, soupçonne que ces Constitutions ont été compilées au commencement du troisième siècle par un Prêtre d'Alexandrie, nommé Clément, qui fut le disciple de Pantene & le Maître d'Origène : la conformité des noms a fait croire que c'étoit le Pape Saint Clément.

Les Abissins ont d'autres Canons apocryphes, qu'ils ajoutent à ceux qui nous restent du Concile de Nicée, & dont ils font monter le nombre à quatre-vingt-quatre. Le Pere Baptiste Romain, Missionnaire Jésuite, les apporta d'Egypte à Rome dans le seizième siècle, & nous en avons plusieurs Editions, qui s'accordent peu entr'elles. Baronius & tous les bons Critiques de notre temps les rejettent. Le trente-sixième & le ^{Le Grand, Dilect. IX.} _{Iv}

Ladoff. liv.
III, Chap.
IV, & in
commenc.
n°. XXX.

* Guiliel-
mus Bevere-
gius.

Autres Ca-
nons apocry-
phes.

trente - septième m'ent paru remarquables. L'un ordonne aux Abissins d'avoir un seul Evêque, étranger de naissance, & nommé par le Patriarche d'Alexandrie ; son autorité est tellement bornée, qu'on ne lui laisse pas le pouvoir d'ordonner des Evêques. Ce Canon a toujours été observé dans l'Église d'Ethiopie. L'autre, en parlant des Patriarches, nomme en premier lieu celui de Rome, mais assigne au Patriarche d'Alexandrie, dans son Diocèse, la même puissance dont le Pape jouit dans le sien. *Parilem potestatem in Diocesi Alexandrinâ, quam habet Romanus in Româ.* C'est ce que les Abissins obectoient continuellement aux Jésuites.

Peu s'en faut qu'ils ne donnent la même autorité à leur grand Livre de Liturgie, qu'ils appellent *Canon d'Eucharistie*. Il a été imprimé à Rome en Ethiopien en même-tems que leur Nouveau Testament, mais avec quelques infidélités volontaires de la part des Editeurs, qui étoient de pauvres Prêtres Abissins pensionnés par le Pape. Ludolf en releve une fort grossière,

Ludolf in
Comm. n°
XXIX.

Grand Li-
vre de Li-
turgie.

concernant le Saint-Esprit, dont ils disent qu'il procede du Pere & du Fils, ce qui ne peut étre dans l'original.

Le Livre qu'ils nomment, *Haimanota-Abau*, c'est-à-dire, la Foi des Peres, est une collection d'Homélies de Saint Athanase, de Saint Basile, de Saint Jean Chrysostome, de Saint Cyrille & des autres Peres Grecs. Ils ont des Martyrologes, des Légendes, des Traité mystiques, & des Livres de dévorion de tout genre. Un Capucin, qui avoit fait un long séjour en Egypte, indiqua à M. de Peiresc un Livre Ethiopien, intitulé *la Prophétie d'Enoch* dont il lui parla si avantageusement, que ce Savant le fit chercher dans tous les cabinets. A force de perquisitions il trouva un Manuscrit en Langue Ethiopienne, qu'il acheta fort cher, & qui a depuis passé dans la Bibliothèque du Cardinal de Mazarin & dans celle du Roi. Ludolf a vu ce Manuscrit, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde. Il porte en effet le titre dont parle le Capucin; Enoch y est cité plus d'une fois, & il y a même un petit Traité touchant la naissance de ce Prophète.

Recueil
d'Homélies.

La Prophé-
tie d'Enoch.

Au reste ce n'est qu'un recueil de fables burlesques (1), compilé par le Moine *Bagaila-Michael*, dont le nom est à la fin de la première période de l'Ouvrage.

La priere
magique.

Idem.
Comm.

Idem.
Comm.
xxxv,

On trouve dans quelques Bibliothèques d'Europe un autre Manuscrit Ethiopien, intitulé *l'Oraison Magique*, qu'on a estimé pendant un temps, parce qu'il étoit assez rare. Il commence par ces mots : *Au nom du pere, du fils & du Saint-Esprit. Voici l'Oraison que Marie, notre Souveraine fit dans la ville de Béryte ; & aussitôt toutes les chaînes de fer, qui étoient dans la ville, furent brisées ; & le disciple Mathias fut délivré, & tous les ci-toyens de Béryte crurent en J. C.* C'est un miracle dont les Légendes du pays font mention. L'Auteur ajoure

(1) En voici un fragment, dans lequel l'Auteur fait le portrait suivant de *Sernael*, le chef des Anges rebelles. C'étoit une créature, qui avoit cent mille sept cent coudées de hauteur. Sa tête étoit aussi grosse que la plus grande montagne, & sa bouche avoit quarante coudées. Il y avoit trente lieues entre ses sourcils, & il lui falloit sept jours pour tourner la prunelle de ses yeux. Ses mains avoient soixante-dix coudées de longueur, ses pieds sept mille, &c. J'ai besoin du Latin de Ludolf pour ce qui suit. *Reliqua membra... recordissimus autor... in prissime mensuravit, etiam turpissimum, quod centum cubitis longum fuisse fabulatur.* Lud. in Comment. lib. III. n°. XXXIV.

que cette priere est également ignorée des hommes & des Anges , & que sa connoissance est réservée au Pere , au Fils & au Saint Esprit. Il ne laisse pas de la rapporter , en supposant , comme on peut croire , que Dieu même la lui a communiquée. Elle contient , entre plusieurs singularités , un grand nombre de mots barbares que l'Auteur nous donne pour des noms de Dieu , & auxquels il attribue une vertu surnaturelle.

Ces termes magiques de nos pretendus grimoires , SATOR , AREPO , TENET , OPERA , ROTAS , nous viennent encore des Ethiopiens , qui prononcent Sador , Aroda , Danad , Adera , Rodas , & qui disent que ce sont les noms des cinq plaies de J. C. Au reste la plupart de ces Livres de Cabale sont l'ouvrage des Juifs. L'oraïson magique , & toutes les autres superstitions de ce genre , sont aujourd'hui rejetées des Abissins , qui loin de s'adonner à ces vaines connoissances , ne croient pas même à la Magie.



§ III.

*Rites & usages religieux.*Temples du
pays.

JE commencerai par les lieux destinés à l'exercice de ces Rites, je veux dire par les Temples. Leur structure est en général très-simple. Ils sont bas, obscurs, bâties de terre & de cailloux, & couverts de chaume ou de roseaux. On les respecte tellement, malgré leur pauvreté, que les Abissins descendant de cheval d'aussi loin qu'ils les apperçoivent, & ne remontent qu'après les avoir perdus de vue. On croiroit les profaner, si l'on y entroit avec des souliers, ou si l'on crachoit sur le pavé. L'entrée en est interdite, non seulement aux femmes qui sont dans des temps critiques, mais aux personnes qui ont usé la nuit du droit conjugal. Les Dames sont dans des tribunes séparées, & dans tous les Monasteres il y a deux Eglises, l'une pour les hommes, & l'autre pour les femmes.

Idem. in
Hist. ibid.
Cap. VI.Relat. Hist.
d'Abissinie
P. 78.

Leurs grandes Basiliques, comme celles des Grecs, sont divisées en trois parties, savoir, le vestibule,

du sallé d'entrée, au-delà de laquelle les personnes excommuniées, ou qui ont d'autres empêchements, ne peuvent passer; la nef, où se tiennent les laïques, & le sanctuaire, appellé *Heikel*, où les Prêtres seuls sont admis. L'Empereur & les Grands du pays, souffrant impatiemment d'être confondus avec le peuple, se faisoient autrefois ordonner Diacres ou Soudiacres, pour se procurer l'entrée du Chœur. On assure que la même coutume se pratique encore pour les enfants des Rois, qui portent une croix en qualité de Diacres, & qui la conservent lorsqu'ils parviennent au trône. Les premiers Portugais, voyant cet ornement sur les habits de l'Empereur, le prenoient pour un Prêtre, & c'est ce qui les confirma peut-être dans l'idée que le Négus étoit le Prêtre Jean.

On se tient debout dans les Eglises, en s'appuyant sur des bâtons, qu'on prend à la porte & qui ont la forme d'une béquille. Ceux à qui cet appui ne suffit pas, peuvent s'asseoir à terre; mais de peur qu'ils n'abusent de cette permission, un Dia-

cre les avertit de temps en temps de se lever, en disant à haute voix, que tous ceux qui sont assis se tiennent debout.

On n'y voit
point de sta-
tues.

On ne voit dans les Temples aucune figure de pierre ou de métal, non pas même la représentation du Crucifix. Les Ecclésiastiques portent des croix nues, que le peuple baise avec respect; & les Abissins font souvent le signe de la croix, non seulement sur eux, mais sur les choses qui leur appartiennent, dévotion, dit l'Auteur Luthérien que j'ai tant de fois cité, fort ancienne parmi les Chrétiens.

Baptême des
adultes.

Ils batisent par immersion comme les Grecs. Voici ce qui se pratique pour les adultes, dont les baptêmes sont ici fréquents, parce qu'il arrive que plusieurs païens se convertissent. Après quelques oraisons préliminaires, le Prêtre fait plusieurs onctions sur le corps du Néophyte, & lui met la main sur la tête. Le Néophyte étend la main droite, & se tournant vers l'Occident, renonce à l'esclavage du Démon. Ensuite, tourné vers l'Orient, il fait sa profession de foi dans les mains du Prêtre, qui l'interroge sur tous les

Articles du Symbole , à chacun des-
quels l'adulte répond , *je crois*. Après
cela on lui réitere les onctions , on
récite de nouvelles prières , & on
le conduit à une piscine souterraine , qui sert de fonts sacrés. Le Prêtre
verse dans l'eau de l'huile bénite , en traçant une croix avec cette
liqueur , & plonge trois fois le Néo-
phyte , en disant : *Je te batise au nom
de Dieu le Pere , du Fils & du Saint
Esprit*. Les parrains le reçoivent au
sortir de la piscine , & le Prêtre
lui fait les dernières onctions ; après
quoi , revêtu d'une veste blanche &
d'une robe rouge , symboles de l'in-
nocence , & de la disposition où il
doit être de verser son sang pour la
Religion , on le fait entrer pour la
première fois dans l'Eglise , où il re-
çoit la Communion. À la fin de ces
cérémonies le Prêtre lui donne du
lait & du miel , & lui mettant la
main sur la tête , le renvoie avec
ces paroles : *Allez en paix , enfant du
baptême*. La plupart de ces pieuses
pratiques , comme le remarque l'His-
torien Allemand , s'observoient dans
la primitive Eglise : *Ter mergita-
mur* , disoit Tertulien ; *inde sus-*

cepti, lactis & mellis societatem gustamus. Si elles parurent nouvelles aux Missionnaires Portugais, qui disputerent à ce peuple la validité de son Batême, c'est qu'ils étoient peu versés dans les antiquités Ecclésiastiques (1), & qu'ils rapportoient tout aux usages présents de l'Eglise Romaine.

Batême des
Enfants.

Je ne ferai que deux remarques sur le batême des enfants ; la première, qu'on l'administre aux garçons quarante jours après leur naissance, & aux filles au bout de quatre-vingts jours ; la seconde, que le Prêtre les communie en les batisant. Les uns disent qu'il leur donne le pain & le vin, & les autres qu'il ne fait que tremper le bout du doigt dans le Calice, & l'appliquer sur les lèvres ou sur la langue de l'enfant, sans lui donner l'espèce du pain.

(1) Il seroit à souhaiter, dit le Grand, que le Père Balthazar Teliez & ceux qui lui ont fourni des Mémoires, eussent été un peu plus versés dans la connoissance de l'Eglise Orientale... ils n'auroient pas imputé aux Abyssins des erreurs qu'ils n'ont pas, & ils n'auroient pas fourni des armes aux Hérétiques comme ils ont fait. Le Grand, Dissert. XI. Une des causes qui faisoient douter Mendez de la validité de leur consécration, est qu'ils se servoient de pain levé, (Le Grand, Dissertation XII, page 227) Quelle ignorance !

Le Pere du Bernat , Jésuite François assure que les Cophtes d'Egypte batisent au nom du Pere , du Fils & du saint Esprit. Toutes les Liturgies Ethiopiennes , que Renaudot , Ludolf & d'autres Savants nous ont communiquées , disent la même chose des Abissins ; & cela suffit pour rendre au moins suspecte l'allégation des Jésuites Portugais , qui accusèrent les Prêtres Ethiopiens d'altérer l'essence du Sacrement en employant des formules insuffisantes , comme celles ci : *Je te batise au nom de la sainte Trinité , ou au nom de J. C. , ou au nom du saint Esprit : Je te batise dans l'eau du Jourdain : Dieu te batise , &c.* C'est , dit le Grand , sur cette supposition , vraie ou fausse , que les Jésuites rebatiserent , sous condition , un très-grand nombre d'Abissins , ce qui offensa toute la nation.

Quelques Ecrivains ont débité qu'après la cérémonie du Batême , on imprimoit sur le front des Abissins une marque avec un fer chaud , à l'imitation du Batême du feu , dont il est parlé dans saint Jean : *Qui post me venturus est , ille vos baptizabit*

Lettre du Bernat ,
citée dans la
X^e. Discert
de Le Grand

Prétendus
Batême du
feu.

Spiritu sancto & igne. Certains Hér

Lud. ibid. tiques, appellés Séleuciens & Her-
Le Grand, miens, ont pratiqué ce Batême ;
Diffr. XI. mais une preuve incontestable qu'il
est inconnu des Abissins, c'est que
les Relations modernes des Jésuites
n'en font aucune mention. Godigno
n'en parle que comme d'une chose
qu'il a lue dans les anciens Auteurs,
& Alvarez dit que ces stigmates
n'ont rien de commun avec la Reli-
gion chrétienne. Il est certain que
plusieurs Peuples d'Afrique, soit
Mahométans, soit Idolâtres, imprin-
ment de pareilles marques sur le
front de leurs enfants, non avec le
feu, mais avec un caustique, pour
les préserver des fluxions & des
catarres.

Batême de
l'Epiphanie.

Voici une cérémonie qu'il est diffi-
 cile d'excuser de superstition. Elle
 ne se pratique que chez les Abissins,
 & suivant Alvarez, son institution
 est très-moderne. On l'appelle *le*
Batême de l'Epiphanie, & elle se
 fait tous les ans le jour de cette fête,
 en mémoire du Batême de J. C., au
 quel ce saint jour étoit uniquement
 consacré dans l'Eglise primitive, &
 non à une prétendue manifestation

de J. C, aux Mages, comme le croient les Latins, beaucoup moins instruits des anciens usages, dit le savant Papebrock, que les Grecs & les Orientaux (1). Alvarez fut sommé de recevoir ce Baptême, dont il donne la description suivante, comme témoin oculaire.

« L'Empereur nous ordonna, dit-il, de porter nos tentes dans un lieu où il avoit fait creuser un étang, pour y être batisé, suivant la coutume, le jour de l'Epiphanie. Lorsque nous nous y fûmes rendus, on nous demanda si nous voulions être batisés; je répondis que nous l'avions été, & que nous ne pouvions l'être davantage; l'Ambassadeur néanmoins & quelques-uns de sa suite dirent qu'ils feroient ce qu'il plairoit au Roi. Comme on nous offrit de porter de l'eau dans nos tentes, l'Ambassadeur accepta la

Alvarez apud le Grand, ibid.

(1) Referente... Papebrochii in Attis Sandorum T. i. Maii, ubi docet Latinam Ecclesiam triplicem manifestationem Christi hac die celebrare, &c. sed solum Baptismum Christi ad hunc diem propriè pertinere, propriea quod torus Oriens, penes quem distinctione fuit Historia Evangelica cognitio, nihil aliud bec die factum agnoscatur. Ludolf in Comm. Lib. III. p. LIV.

proposition.... Les Prêtres Abissins s'assemblèrent en très-grand nombre dès la veille, & chanterent pendant toute la nuit pour bénir le lac. On y jeta beaucoup d'eau bénite ; le Roi y arriva vers minuit, & fut batisé le premier, avec la Reine & l'Abuna Marc. Le matin on avertit les Portugais de s'approcher : Alvarez se trouva en face du Roi. L'étang étoit un quarré long, revêtu de planches, qui étoient couvertes de toiles cirées. On y descendoit par six degrés ; l'eau entroit par un tuyau, au bout duquel on avoit attaché un sac pour la recevoir & la rendre plus nette. La pressé fut très-grande dès le matin. Un bon Vieillard, qui avoit été Précepteur du Roi, étoit dans l'eau jusqu'aux épaules, & il plongeoit la tête de ceux qui se présentoient, en leur disant : *Je vous batise au nom du Pere, du Fils & du Saint Esprit.* Tous étoient nus, n'ayant rien absolument pour se couvrir.... Le Roi demanda à Alvarez ce qu'il pensoit de cette cérémonie ; celui-ci répondit que la bonne intention pouvoit l'excuser, mais que le Concile de Nicée enseignoit qu'il n'y a

qu'un Batême, & que ce Concile étoit reçu dans l'Eglise Ethiopienne comme dans celle de Rome. Mais, reprit le Roi, comment faire pour réconcilier ceux qui, après avoir apostasié, reviennent à l'Eglise..... Il faut, dit le Portugais, les instruire, prier pour eux, & les brûler s'ils ne veulent pas se convertir.... Oui, répéta Alvarez, il faut brûler ces opiniâtres, comme on les brûle dans l'Eglise Romaine. »

L'Auteur ajoute que le Roi lui dit que son aïeul avoit institué ce Batême universel, pour procurer aux Pécheurs un secours nécessaire, & qu'il avoit suivi en cela les conseils de plusieurs gens habiles. Mais Ludolf croit que l'unique objet de cette cérémonie est d'honorer le Batême de J. C. ; qu'on n'y observe aucun des rites qui se pratiquent dans les Batêmes ordinaires ; que les Prêtres n'y prononcent d'autres paroles que celles-ci ; *Dieu vous bénisse, ou, que le Pere, le Fils & le saint Esprit vous bénissent*, ce qui est la formule des bénédictions ordinaires ; que les femmes n'y assistent jamais, quoiqu'elles aient autant

besoin d'être réconciliées que les hommes ; qu'enfin c'est plutôt une cérémonie prophane qu'une fête de Religion , les jeunes-gens ne faisant que folâtrer dans l'eau , avec des cris & des huées , qui retentissent dans tous les lieux voisins. Je crois que la chose est un peu plus sérieuse que ne le prétend Ludolf ; mais j'ai peine aussi à me persuader qu'il s'agisse ici d'un véritable Batême , & que les Abissins soient assez peu instruits , pour s'imaginer que ce Sacrement puisse se conférer plusieurs fois. Ne seroit-ce pas plutôt une nouvelle méthode de pénitence , établie par l'aïeul du Prince dont parle Alvarez , & semblable à cette *Confession de l'Encensoir* dont nous avons fait mention.

Au reste , si l'on se rappelle que les Abissins , depuis le schisme de Dioscore , n'ont eu aucune communication avec les Grecs & les Latins , & que dans ces derniers temps leur pays , également désolé par les Galles & par les Sarrazins , est tombé dans une affreuse barbarie , on ne sera pas étonné qu'il se soit glissé plusieurs abus dans leur Religion.

L'irruption des Goths, des Vandales & de plusieurs autres Barbares, plongea autrefois dans la même ignorance l'Orient & l'Occident. Du temps de l'Empereur Maurice, le Grec étoit une langue inconnue aux Romains, & il n'y avoit pas à Constantinople un homme qui entendît le Latin. L'étude de cette dernière langue fut même tellement négligée dans l'Eglise Romaine, qu'au rapport de Baronius, il se trouva un Prêtre qui batissoit les enfans, *in nomine Patria, & Filia, & Spiritua Sancta*; Bâtement qui ne laissa pas d'être approuvé du Pape Zacharie, à cause de la bonne intention du Ministre.

Ludolf. ibid.

5

Passons aux autres usages religieux des Ethiopiens. Je toucherai légèrement ce que leur Liturgie a de commun avec celle des Grecs, Ils appellent *Corban* le pain & le vin qui doivent servir pour l'Eucharistie, & ils préparent l'un & l'autre avec un soin extrême. Le pain est levé, & l'on y imprime cette marque X. Le vin se fait dans les sacristies, avec des grappes de raisin, qu'on laisse tremper dans l'eau, pendant quelques jours, & qu'on

Le Corban

fait sécher au soleil avant d'en exprimer le suc. Il seroit inutile de chicaner là-dessus les Abissins & les Cophtes d'Egypte ; car ils n'ont point d'autre vin que celui qu'ils font avec ces raisins cuits : le Pape Jule dans ses Constitutions canoniques permet, en cas de nécessité, de presser une grappe dans le Calice, & d'y mêler de l'eau. Il est défendu ici d'employer pour la consécration le vin des cabarets.

L'Autel. L'Autel, qui a la forme d'une table, & qu'ils nomment en effet *Table sacrée*, est placé dans le Sanctuaire. Il est couvert d'un baldaquin, que soutiennent quatre colonnes placées dans ses angles. Il n'y a qu'un Autel dans chaque Temple, l'usage des Messes particulières ; trop commun peut-être dans les Eglises Occidentales, étant inconnu ici, comme dans tout l'Orient. On y place une autre petite table carrée, qu'on appelle *Tabôt*, c'est-à-dire, Arche, & sur laquelle on met le Calice. L'origine de ce nom embarrassé beaucoup Ludolf, qui s'imagine que le Tabôt des Abissins représente ces anciens coffres, dans lesquels on enfermoit les

Le Tabôt.

les vases & les autres instruments sacrés, & qui servoient d'Autels dans les temps de persécution. Ne seroit-il pas plus naturel de penser que les Abissins donnent le nom d'Arche à ces petits Tabernacles portatifs, par allusion à l'Arche d'alliance, qui renfermoit le Saint des Saints.

Les Papas ne prêchent jamais dans les Temples, mais ils lisent au Peuple les Homélies composées par les Peres Grecs, & traduites en Ethiopien, ce qui lui tient lieu d'instruction. Ils ont comme les Grecs l'usage des Diptyques, ou des recommandations sacrées des morts & des vivants, non-seulement des Saints, mais des Empereurs, des Patriarches, & de tous les hommes qui se sont rendus célèbres par leur attachement à la Religion.

Diptyques.

Il est rare qu'on se présente dans les Eglises sans y apporter des offrandes, comme du pain, de l'huile, du vin, de l'encens, de la cire, des prémices des fruits de la terre & d'autres présents, qu'on dépose à la porte du Sanctuaire. Les Prêtres en retiennent une partie, & distri-

Offrandes,

uent le reste aux pauvres, qui après le service Divin font dans la nef de petits repas semblables aux anciennes Agapes. On s'assemble dans les

Jeûne du Samedis.

Temples le Samedi & le Dimanche, & les Abissins, ne mettent presque point de différence dans la sainteté de ces deux jours. L'un s'appelle *le Sabat des Juifs*, & l'autre *le Sabat des Chrétiens*; mais on célèbre le premier suivant les rites du Christianisme, sans y mêler aucunes des superstitions du Sabat Judaïque. Ce jour-là n'a jamais été consacré à l'abstinence dans les Eglises Orientales.

Jeûne du Mercredi.

qui jeûnent le Mercredi au lieu du Samedi, conformément à l'usage des premiers Chrétiens, & aux dispositions des anciens Canons dont plusieurs défendent l'abstinence du Samedi sous peine d'excommunication. Je ne sais pourquoi les Papes ont changé cela en Occident.

Musique d'Eglise.

Ils ne se servent point de cloches; mais ils ont des timbres de bois, de pierre ou de fer, qui suppléent à cet usage, & dont le son est fort aigu. Leur chant d'Eglise est une psalmodie bizarre, que l'accompagnement des sistres, des cymba-

les & de quelques autres instruments Egyptiens, rend encore plus extraordinaire. Dans les fêtes solennelles, les Grands jouent par dévotion de ces instruments, & dansent dans les Temples avec le Peuple, comme David dansa autrefois devant l'Arche. Des cris & des chants discordants augmentent le tintamare: on croit être dans une Synagogue de Juifs, & non dans une Eglise de Chrétiens.

Dances.

Les Abissins, comme tous les autres Jacobites d'Egypte & d'Arménie, suivent la discipline sévere de la primitive Eglise dans l'observation des jeûnes. Non-seulement ils renoncent à l'usage de la viande, mais ils se privent de la chair de poisson & de toute espece de laitage, ne vivant que de pain, de fruits, & de légumes cuits à l'eau, sans huile & sans beurre. Ils font un seul repas, & ils ne le prennent qu'après le coucher du soleil. On prétend qu'ils violeroient avec moins de scrupule un commandement du Décalogue que le précepte du jeûne. Personne n'est exempté de la Loi commune: les malades & les voyageurs y sont su-

jeunes

K ij

jets comme les autres. Ils pratiquent cette abstinence austere le Mercredi & le Vendredi de chaque semaine, la veille des fêtes solennelles, & pendant tout leur Carême, qui commence le lendemain de l'Epiphanie.

Grand Ca- Il est vrai que dans ce dernier temps, **me.** ils ne jeûnent point les Samedis ni les Dimanches, à l'exception du Samedi Saint. Dans les Monastères on pousse l'austérité encore plus loin. Poncet vit en Ethiopie un Anacorete, qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles d'Olivier sauvage.

Lud. in Ludolf remarque qu'on observoit
Comm. ibid. autrefois dans toute l'Eglise deux
n°. 44. Carèmes. L'un commençoit le lendemain de l'Epiphanie, & duroit quarante jours, comme celui de J. C. Le second s'observoit pendant la Semaine-sainte. Un Patriarche d'Alexandrie, nommé *Démétrius*, joignit ensemble ces deux Carèmes, entre lesquels il y avoit souvent peu d'intervalle. Le même usage s'introduisit dans plusieurs Eglises d'Orient & d'Occident. & s'est en partie conservé chez les Abissins, les Cophres d'Egypte, les Arméniens

& les Grecs qui commencent leur Carême le lendemain de la Sexagésime , c'est-à-dire , neuf jours avant nous. Les Grecs ont apporté plusieurs adoucissements au jeûne , soit pour l'heure du repas , qu'ils ne diffèrent point jusqu'au soir , soit pour le choix des aliments. Mais le relâchement a fait bien d'autres progrès en Occident , où les deux jeûnes de la semaine ont été réduits à l'abstinence de la viande , & ceux du Carême , qui est plus court que celui des Orientaux , à la privation de quelques mets trop nourrissants, pour le repas du soir. Je ne parle point des pays , où de prétendus Réformateurs , si zélés en apparence pour le rétablissement de la discipline des premiers temps, ont totalement aboli ces abstinences , dont l'institution est aussi ancienne que l'Eglise.

Ils célèbrent les mêmes fêtes que les Grecs & les Latins , à l'exception de celles qui ont été instituées depuis le Concile de Calcédoine. Ils en ont aussi de particulières , comme celles qu'ils chomment tous les mois en l'honneur de J. C. , de la sainte Vierge , & de l'Arcange saint Mi-

Leurs Fêtes.

chel. Leur Lithurgie honore beaucoup de Saints qui nous sont inconnus, & dont les noms sont insérés dans leur Calendrier : on ne connaît point ici d'autre méthode de canonisation.

§. IV.

De l'Abuna & des autres Ecclesiastiques.

Par qui l'Abuna est nommé. **L**es Abissins n'ont qu'un seul Evêque, qu'ils appellent *Abuna* ou *Abbuna*, c'est-à-dire, notre Pere. Il est nommé & sacré par le Patriarche d'Alexandrie, qui pour tenir l'Eglise Ethiopienne dans une plus grande dépendance, lui donne toujours un Pasteur étranger. L'Abuna Lud. Liv. III. Chap. VII. Le Grand, Lif. fent. XV. loin de connaître ses ouailles ou d'en être connu, ignore souvent jusqu'à la langue du pays. Pour juger comment cette Eglise est gouvernée, il faut jeter un coup d'œil sur l'état déplorable de celle d'Alexandrie. Le Patriarche Jacobite & ses Prêtres sont des hommes grossiers, ignorants, abrutis par un long esclavage, & tellement découragés par les vexations des Turcs, qu'on est

souvent obligé d'user de violence, pour déterminer les particuliers à embrasser l'état Ecclésiastique. Il suffit pour être ordonné Prêtre de savoir lire. Ce tableau ne donne pas une grande idée de la capacité des Pasteurs qu'on envoie en Ethiopie. Tellez parle d'un Abuna, qui se rendit si méprisable par son ignorance, qu'ayant été chassé de son siège, il se vit obligé de moudre du grain pour gagner sa vie. Celui qui le remplaça n'étant pas moins stupide, *En voild une autre*, dirent les Courtisans, qu'il faudra encore envoyer au moulin.

L'Abuna jouit de plusieurs terres, dont il tire un revenu considérable. Ses biens sont exempts de toutes sortes d'impositions, excepté dans le Royaume de Tigré, où ils paient une redevance de cinq cents écus, sous le nom d'*Eda Abuna*, amende de l'Abuna. Outre cela on fait pour lui une quête de sel & de toile. Quoiqu'il n'ait aucun Évêque sous ses ordres, sa dignité le met au-dessus des Métropolitains, & un ancien Canon, reçu par les Coptes, lui attribue dans les Conciles la sep-

Incapacité
de la plupart
de ces Pa-
teurs.

Revenus de
l'Abuna.

Eminence
de sa dignité

tième place. Mais on peut dire qu'il dépend d'une manière servile du Patriarche Jacobite d'Alexandrie, qui a le pouvoir de le déposer de son propre mouvement, sans le faire juger dans un consistoire, autorité que nos Papes n'ont pas, & n'auront sans doute jamais sur les Evêques. Frumentius fut le premier Pasteur d'Abissinie. Depuis ce saint Evêque jusqu'à Siméon, qui fut tué en 1613, en combattant contre son Roi, l'Eglise d'Ethiopie comptoit 95 Abuna. Peu de tems après la mort de Siméon, quatre Portugais, dont trois étoient Jésuites, furent chargés par le saint Siège du Gouvernement de cette Eglise, & prirent successivement le titre de Patriarches. Nous verrons dans le Chapitre suivant quel fut le succès de leur administration.

Le Komos. La dignité de *Komos*, ou d'*Hegumenos*, est la plus considérable après celle d'Abuna. & donne une prééminence marquée sur les autres Prêtres. Il faut être revêtu de ce caractère parmi les Coptes pour parvenir à l'Episcopat. Le *Debtera-Gueta*, ou chef des Chanoines, a la direction

Autres dignités Ecclésiastiques.

de la grande Eglise du camp. La Prêtrise, le Diaconat & le Soudiaconat sont les seuls Ordres qu'ils connoissent. Tous les Ecclesiastiques portent une Croix dans leurs mains, & la font baisser aux personnes qu'ils rencontrent. Leur habit ne les distingue presque point des Séculiers. Ils ont la permission de se marier ; mais lorsqu'ils ont le malheur de perdre leur femme, il leur est défendu d'en prendre une autre. Tout cela est conforme aux anciens Canons. Du reste, le Clergé ne jouit ici d'aucune immunité. Non-seulement il est soumis aux Juges séculiers pour toutes les affaires civiles & criminelles, mais son autorité à même reçu plusieurs atteintes dans les matières Ecclesiastiques, les Empereurs, comme nous le verrons bientôt, s'attribuant le droit d'assembler des synodes, de dresser des formulaires de foi, & d'en exiger la signature sous des peines capitales.

Point d'immunité pour le Clergé.



§. V.

Des Moines.

Epoque de leur entrée en Ethiopie. **C**e fut sous le regne d'Alamid, au quatrième siècle de l'Ere Chrétienne, que les premiers Moines parurent en Abissinie. La chronique d'Axuma dit qu'ils venoient de *Komja*, c'est-à-dire, du pays soumis aux Romains, par où il faut entendre particulièrement l'Egypte, Province Romaine, limitrophe de l'Ethiopie. C'est dans cette contrée **Lad.** *Ibid.* que l'institution monastique **Chap.** III. a pris naissance environ un siècle auparavant, la persécution ayant conduit dans ses déserts Paul l'Hermite, Antoine, Macaire & Pacôme, qui peuplerent la Thébaïde de saints Anacoretes. On ajoute, qu'après qu'un essaim de ces Moines eût passé en Abissinie, neuf d'entre eux s'arrêtèrent dans le Royaume de Tigré, & y bâtirent des Hermitages, dont plusieurs subsistent encore au jour d'hui, comme celui de Pantaléon, où l'on voit le tombeau de l'Hermite du même nom.

Leurs noms. Les Annales du pays ont con-

servé les noms de ces pieux Solitaires qui convertirent par des miracles la plus grande partie de l'Ethiopie. Ceux dont la Liturgie & les Méthodes font une mention plus particulière, sont

1. *Aragawi*, Disciple & successeur ^{Aragawi.} de S. Pacôme, & le premier *Abba* ^{premier Ab-} ou supérieur de Moines, en Abissinie. Le Poëte cité par Ludolf dit ^{de.} qu'il détruisit l'Empire du grand Serpent, ce qu'il faut entendre ou du Diable, que la Genèse nous représente sous cette forme, ou du Paganisme, qui, chez les anciens Ethiopiens, consistoit dans l'adoration d'un Serpent. On peut prendre aussi la chose à la lettre; car leur Légende rapporte, suivant Mendez, qu'Aragawi & ses Compagnons s'étant mis en prières, firent perir aux environs d'Axuma ^{Lxx. 284.} un furieux Dragon, qui dévoroit également les hommes & les bestiaux.

2. *Pantaleon*. C'est le seul dont le nom n'a point été défiguré par les Abyssins. Sa cellule étoit bâtie près d'un tombeau. Il fit parler un mort, & rendit la joie à une veuve affligée, dont il délivra les enfants d'un dur esclavage.

K.vi

Pantaleon.

Carima.

3. *Garima.* Dieu même l'ordonna Prêtre, parce qu'il connut la bonté & la pureté de son cœur. Il avoit un tel empire sur la nature, qu'il changeoit en épis les grains qu'on venoit de semer. Dans quelque lieu qu'il allât, les rochers & les arbres frappés de son aspect majestueux & du son de sa voix, sortoient de leur place, & reculoint par respect. C'est l'éloge qu'en fait le Poète Abissin, dans deux Hymnes qu'on chante le 17 Mars & le 17 Juin, jours consacrés à sa mémoire dans le Calendrier d'Ethiopie.

**Alef & Li-
kanos.**

4. & 5. *Alef & Likanos.* On ne parle point de leurs miracles. Les quatre autres se nommoient *Saham*, *Afè*, *Adimata* & *Guba*.

**Successeurs
d'Aragawi.**

Aragawi eut pour successeur *Christos-Bezana*, *Meskel-Moa*, *Johanni* & *Tecla-Haimano*. Ce dernier donna à ses Moines de nouvelles règles, dont la principale fut qu'ils feroient vœu d'obéir à un Général, appellé *Icegue*, qui seroit chargé de visiter les Monastères, d'y maintenir le bon ordre, & de corriger les Moines débauchés ou indociles. Les *Icegues*, dont l'autorité est presque

**Regle de
Técl - Hai-
manot.**

Égale à celle de l'Abuna, ont long-temps fixé leur résidence à Debria-Libanos, dans le Royaume de Schéwa. Mais chassés de ce beau Monastere par les Galles, qui ont envahi une partie de cette Province, ils se sont refugiés dans le Bagemder. Tecla-Haimanot a une place distinguée dans le Calendrier des Ethiopiens, qui célèbrent trois fêtes en son honneur, l'une le 7 Mai, l'autre le 24 Août, & la troisième le 24 Décembre.

L'Abba Eustate établit quelque-temps après une autre règle, qui differe de celle d'Haimanot, en ce qu'elle n'assujettit point les Moines à dépendre d'un Général commun. Chaque Couvent forme une petite République, gouvernée par un Abbé, & qui n'a presque aucune relation avec les autres Monastères de l'Ordre. Eustate est aussi honoré comme un saint, Il s'entretint avec le Créateur pendant trois semaines : il ressuscita un enfant : il transportoit les montagnes : il se servit de son manteau, comme d'une barque, pour traverser la mer. Les Légendes Ethiopiennes sont remplies de ces

Regle d'Eustate.

Lud. 286.
Comm. p.

prodiges. Saint Bessariotti marchoit sur les flots ; l'Abbé Libanos fit sortir de l'eau d'un rocher , comme un autre Moïse ; saint Anbaça & saint Samuel chevauchoient des lions , & foulcoient aux pieds les serpents ; l'Hermite Luc avoit une cuirasse de fer , combattoit tous les jours avec le Diable , & ne mangeoit qu'une fois la semaine ; un autre saint , moins sobre apparemment , fit voler sur sa table des tourtereaux tout rotis : il se nommoit Aaron , & cette bête anecdoté se trouve dans son Hymne. Ludolf n'épargne pas les Abissins sur cet article , & tombe par occasion sur nos Légendaires , qui rapportent quelquefois des impertinences aussi absurdes (1).

Vie des Moines Abissins. Du reste ces Moines Ethiopiens ressemblent peu aux nôtres. La Croix & le Scapulaire qu'ils portent sont presque les seules marques qui les distinguent des Séculiers. Leurs Monastères , semblables à des hameaux , contiennent plusieurs cabanes , dont chacune fert de cellule à un Religieux. Ils s'assemblent les

(1) Voyez sa XXII. Rem. sur le Livre III. de son Hist. p. 292. de son Comte.

jours de fête dans une Eglise commune, & ils récitent journellement dans leur Hermitage un certain nombre de Psaumes & de Prieres. Chacun cultive son champ & dispose du produit, sans rendre compte à son Supérieur. Ils sortent sans permission de leurs cellules, & y rentrent à l'heure qu'ils veulent. Tout ce que la règle exige, c'est qu'ils vivent dans le célibat. Ceux qui renoncent à leur institut pour se marier, sont regardés comme infâmes, & leurs fils ne sont point admis à la cléricalité. Les Moines peuvent exercer des emplois civils, aller en ambaf-fade, & même commander dans les villes & dans les provinces. Le pays en est tellement rempli, qu'ils forment, dit-on, la cinquième partie des habitans. C'est une charge d'autant plus onéreuse, qu'ils ne paient aucun tribut, & qu'ils ne vont jamais à la guerre, si ce n'est lorsque l'esprit de fanatisme & de révolte les arme contre leur Souverain. Le Chapitre suivant nous instruira de leurs démêlés avec les Jésuites, & des violences horribles où ils se portèrent, pour empêcher la réunion

de leur Eglise avec celle de Rome. Il y a aussi des Religieuses en Abissinie ; mais on ne nous apprend rien de particulier touchant leur institut & leur maniere de vivre.

CHAPITRE XVII.

Des Missions d'Ethiopie.

Les Abissins s'étant séparés de l'Eglise Grecque, ne conservèrent pas un grand attachement pour l'Eglise Romaine, qui avoit aussi condamné les sentiments de Dioclétien. Il n'y eut presque plus de communication entre eux & les Latins.

Anciennes Ambassades des Négus aux Papes Néanmoins l'Histoire fait mention de quelques Ambassades qu'ils Ludolf Liv. I I Chap. IX, & Liv. II, Chap. XVI. envoyoient en divers tems aux Pontifes Romains. Des députés Ethiopiens, si l'on en croit Godigno & d'autres Ecrivains, allerent trouver Clement V à Avignon, au commencement du quatorzième siècle ; &, dans le siècle suivant, Eugene IV reçut à Florence des Envoyés de Zer-A-Jacob, Roi d'Abissinie, qui vouloit peut-être alors, à l'exemple des Empereurs Grecs,

se réconcilier avec les Latins. L'Abissin Grégoire , au rapport de Ludolf , vit à Rome un tableau , où l'on avoit représenté cette Ambassade , & reconnut ses compatriotes à leur habillement. Il est certain que les Abissins ont eu anciennement une Eglise à Rome , où ils faisoient l'office dans leur langue & suivant leur Lithurgie. Pour ce qui est de la Lettre qu'Alexandre III écrivit dans le douzième siècle à un Roi des Indes , que Baronius croit être le prétendu Prêtre Jean d'Ethiopie ; j'ai rapporté plus haut les raisons qui prouvent que cet Annaliste se trompe.

Le voyage que Pierre Covillan fit à la Cour du Négus Alexandre vers l'an 1482 , donna lieu aux premières liaisons des Abissins & des Portugais. Ces derniers avoient fait de grandes conquêtes sur la côte Occidentale de l'Inde , & le bruit de leurs exploits s'étoit répandu jusque dans l'Abissinie. L'impératrice Hélene , Régente du Royaume pendant la minorité de David , résolut de rechercher leur amitié , & chargea de cette négociation un

Première députation au Roi de Portugal. Marchand Arménien, nommé *Matthieu*, auquel elle donna pour adjoint un jeune Seigneur Abissin. Ces Députés se rendirent d'abord à Goá, où on les retint pendant trois ans, & passerent après cela en Portugal, où ils arriverent en 1513. Leur équipage étoit si pauvre, qu'on douta pendant quelque-temps qu'ils eussent le caractère d'Ambassadeurs. Cependant ils furent à la fin reconnus pour tels, & la Cour de Lisbonne, pour répondre à ces avances, envoya de son côté une ambassade en Abissinie. Odoard de Galvan étoit à la tête de la députation ; mais comme il mourut dans le cours de ce voyage, Rodrigue de Lima lui fut substitué.

Les Portugais envoient aussi un Ambassadeur en Abissinie.

L'Empereur David retint Rodrigue en Ethiopie pendant six ans, & le renvoya ensuite en Europe, avec l'Abissin *Tzagazaab*, auquel il remit des lettres pour le Pape & pour le Roi de Portugal. Mais *Tzagazaab*, dans un séjour d'environ douze ans qu'il fit à Lisbonne, ne put jamais obtenir la permission de se rendre à Rome, & les lettres dont il étoit chargé furent présentées à Boulo-

gne au Pape Clément VII, par le Chapelain Alvarez, dans un nombreux consistoire, en présence de l'Empereur Charles Quint. Ces lettres, qui probablement avoient été dictées par les Portugais, contenoient quantité de promesses, que les Abissins désavouerent dans la suite. La Cour Romaine ajouta foi aux assurances que lui donna Alvarez de la prochaine soumission de l'Empereur d'Ethiopie, & se confola des pertes qu'elle venoit de faire du côté du Nord par les conquêtes qu'elle se promit vers le Midi.

Quelques années après le Monarque Abissin, que les Sarazins d'Adel avoient dépouillé d'une partie de ses Etats, envoya en Europe Jean Bermude, pour implorer le secours des Princes Chrétiens. Bermude étoit un Portugais, qui avoit accompagné Rodrigue de Lima dans son ambassade, & qui resta en Abissinie après son départ. David conçut une telle amitié pour cet étranger, qu'il engagea l'Abuna Marc, Primat d'Ethiopie, à le nommer son successeur, après l'avoir ordonné Prêtre.

Députation
de Bermude
en Europe.

Il est nom-
mé Patriar-
che d'Ethio-
pie.

L'Abuna étoit alors dans une extré-
 Lindolf dans me vieillesse. Ce choix fut confirmé
 son Com-
 mentaire, p.
 473. par le Pape Paul III, qui reconnut
 la validité des Ordinations Ethio-
 piennes, quoique les Jésuites ayent
 soutenu depuis qu'elles étoient illé-
 gitimes. Dans ce temps là il y avoit
 à Rome quelques Abissins, qui fai-
 soient imprimer un Nouveau Testa-
 ment dans leur langue, avec un petit
 traité de leur Lithurgie. Paul III les
^{Ibid. pag.} _{468.} encourageoit par ses bienfaits, dont
 ils témoigneroient leur reconnoissance
 par les éloges qu'ils firent de ce Pa-
 pe & de sa fille Farnese, dans la Pré-
 face des Epîtres de Saint Paul. Ber-
 mude servit utilement David, non
 seulement à Rome, mais en Portu-
 gal; & engagea la Cour de Lisbonne
 à lui envoyer de puissants secours.
 Telle fut l'origine des liaisons des
 Portugais & des Abissins. Il nous
 reste à développer quelles en furent
 les suites.

*Conduite impérieuse du Patriarche
 Jean Bermude. Premiere Mission
 d'Ethiopie, dirigée par le Jésuite
 Oviedo*

BERMUDE revint en Abissinie

en 1541, avec le titre de Patriarche & quatre cents hommes de troupes réglées, sous le commandement de Christofle de Gama, qui étoit lui-même subordonné au Prélat Portugais. L'Empereur David & l'Abuna Marc étoient morts depuis son départ d'Ethiopie, & le Prince Claude occupoit le trône. J'ai parlé ailleurs de l'expédition des troupes Portugaises. Bermude ne quitta point l'armée, dont il dirigeoit tous les mouvements, & à laquelle il donna plusieurs Généraux après la mort de Christofle de Gama.

Voici quelques traits de la conduite impérieuse de ce Patriarche, tirés de la relation même qu'il adressa en 1565 à Dom Sébastien, Roi de Portugal. Etant à Lisbonne, il fit charger de fers Tzagazaab, (1) Ambassadeur du Roi David, sous prétexte de sa négligence dans les fonctions de son emploi. Il prétendoit avoir reçu du Négus des ordres précis, qui autorisoient ce traitement. De retour en Abissinie, il somma avec

Relation de
Patriarche
Bermud
,
dans l'Hist.
du Christia-
nisme d'E-
thiopie de la
Croze.

(1) Je l'arrêtais prisonnier, dit-il, & le faire charger de deux chaînes de fer, une à chaque bras, à la manière de son pays.

hauteur le Roi Claude de se soumettre à l'obéissance du Pape ; ce qui occasionna une querelle très-vive entre ce Prince & le Patriarche. Claude dit à Bermude qu'il ne le regardoit point comme son Evêque, mais *comme un Arien, qui adoroit quatre Dieux* ; & Bermude lui répondit insolemment : *Vous mentez, je ne suis point Arien, & je vous tiens pour excommunié & maudit.* à dessus il défendit aux Portugais d'obéir au Roi, & de lui prêter aucun secours, *sous peine d'excommunication & même de mort.* La Reine craignant les suites de ce démêlé, n'oublia rien pour appaiser le Patriarche, *se mit à genoux à ses pieds, & l'engagea par ses pleurs à se transporter à la tente du Roi, qui lui prit la main avec beaucoup d'humilité, la baifa ; lui demanda pardon, & publia un Edit d'obéissance, conforme aux volontés du Prélat.*

Cependant on étoit si persuadé à Rome des heureuses dispositions des Abissins à la réunion, qu'on résolut d'envoyer en Ethiopie des Missionnaires. On jeta les yeux sur les Jésuites. Leur Fondateur, s'offrit de

partir lui même pour l'Abissinie ; mais le Pape Jules III n'ayant pas voulu y consentir, Ignace nomma pour cette Mission treize Religieux, dont les plus considérables furent André Oviedo, Jean Barreto, Jacob Diaz & Gonzale Rodriguez. Barreto fut créé Patriarche d'Ethiopie, quoique Paul III eût déjà conféré cette dignité à Jean Bermude, & Oviedo lui fut substitué en cas de mort.

Ces Jésuites s'embarquèrent à Lisbonne en 1556, & arrivèrent à Goa au commencement de l'année suivante. David étoit mort depuis seize ans & son fils Claude gouvernoit toujours l'Abissinie. On crut qu'il étoit de la prudence de s'assurer de ses dispositions. Ainsi le Patriarche Barreto lui envoya deux de ses Religieux, savoir Gonzale Rodriguez & Jacob Diaz, avec un Frere du même Ordre pour le service temporel de la Mission. Ils déclarerent à l'Empereur qu'ils venoient de la part du Pape & du Roi de Portugal, pour instruire les Abissins de la discipline & des usages religieux de l'Eglise Romaine : qu'ils avoient laissé à Goa

Les Pères
Diaz & Ro-
driguez en-
trent en Ab-
issinie.

plusieurs de leurs Compagnons, destinés à les seconder dans cette pieuse entreprise, & qu'ils n'attendoient que l'ordre de sa Majesté pour entrer en Abyssinie; que l'Evêque de Rome, en qualité de Vicaire de J. C., étoit le Chef de tous les Chrétiens, qui lui devoient une obéissance absolue, sous peine de damnation, parce que J. C. a dit lui-même qu'il ne devoit y avoir dans le monde qu'un seul bercail & un seul Pasteur.

Ces propositions embarrasserent Claude, qui étoit un Prince sage & judicieux. Il fut quelque temps sans y répondre, parce qu'il craignoit également de troubler son royaume en laissant agir les Missionnaires, & d'offenser le Roi de Portugal en leur liant les mains. Après de longs délais, il déclara aux Jésuites qu'une affaire de cette importance devoit être communiquée aux autres Patriarches, & qu'il y auroit de l'imprudence & du danger à quitter sans leur aveu l'ancienne liturgie, pour introduire un nouveau rite & des cérémonies inconnues. Cependant il ajouta que si les autres Missionnaires Portugais se transportoient à Matçua,

Matçua , il enverroit un de ses Officiers pour les recevoir , & qu'ils pouroient se rendre à sa Cour avec une pleine confiance.

Cette réponse satisfit médiocrement les deux Jésuites , & ne fut pas mieux reçue à Goa , où l'on s'étoit imaginé que les Abissins n'attendoient que l'arrivée des Missionnaires pour se réunir à l'Eglise Romaine. Le Patriarche Barreto , pour ne pas compromettre l'autorité du Roi son maître , & sa propre dignité , vis-à-vis d'un Prince si peu disposé à la soumission , prit le parti de rester dans l'Inde , avec Melchior Carneyro , Evêque titulaire de Nicée. Mais Arrivée d'Oviedo & de cinq autres Jésuites. Oviedo s'embarqua pour l'Abissinie avec cinq de ses Compagnons , & y fut reçu assez favorablement par le *Bahr-Nagas* ; c'est le nom qu'on donne au Gouverneur des Provinces maritimes. Le peuple , pour qui la nouveauté a toujours des charmes , & que ses conducteurs n'avoient point encore prévenu contre les Jésuites , accœuillit ces Peres avec de grandes démonstrations de joie & de respect. On se mettoit à genoux devant eux , on leur bairoit les mains ,

On assistoit avec empressement à leurs sacrifices & leurs prières, & ils fréquentoient eux-mêmes sans scrupule les Eglises des Abissins.

L'Empereur les traita aussi avec bonté, leur permit de célébrer la Messe en public, & laissa à tout le monde la liberté d'embrasser la Liturgie Romaine. Mais quand ils le presserent de se soumettre au Pape, il leur témoigna que cette proposition lui déplaisoit, que ses ancêtres n'avoient jamais reconnu d'autres Patriarches que les successeurs de Saint Marc, que les peuples étoient parfaitement contents de leur Abuna, qui les gouvernoit avec sagesse, & qu'il ne voyoit pas pourquoi on vouloit les soumettre à d'autres Supérieurs. Cependant, pour ne point ôter toute espérance aux Jésuites, il leur promit de délibérer sur cette affaire avec ses Docteurs & ses Ministres. Il se tint à la Cour quelques conférences, entre les Papas

Conseren-
ces entre les Abissins & les Missionnaires ; &
Docteurs A-
bissins & les
Missionnai-
res. & l'Empereur, beaucoup plus habile que les Papas, entra plusieurs fois en lice avec les Jésuites, qui avouent avec franchise qu'il les embarrassa

plus d'une fois. On discuta avec chaleur plusieurs points de controverse, sur lesquels on ne put s'accorder, & chaque parti ne laissa pas de s'attribuer la victoire; c'est le sort ordinaire de ces disputes.

Oviedo, choqué de cette résistance, se retira de la Cour, & publia ^{Mandement insolent d'Oviedo.} un Mandement, dans lequel il accusa les Abissins de plusieurs hérésies. L'Empereur en fut très-irrité; & c'étoit en effet une chose offensante, que des étrangers, qu'il avoit accueillis avec bonté, osassent traiter ses sujets d'Hérétiques dans ses propres Etats. Quelque temps après ce Prince fut tué dans une bataille. Adamas-Saghed, qui lui succéda, fut encore moins favorable aux Missionnaires; car il révoqua toutes les permissions que son Prédécesseur leur avoit données; & ayant fait venir Oviedo, il lui défendit sous peine de mort de prêcher dans son Royaume les dogmes de l'Eglise Romaine. L'intrépide Missionnaire ayant répondu que cette défense ne l'arrêtéroit point, & qu'il étoit plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes, l'Empereur, transporté de colere, tira son épée, &

Peut tué sur-le-champ, si la Reine & les Courtisans ne se fussent opposés à cette violence. Oviedo & ses Compagnons eurent ordre de se retirer à Frémone, où ils formerent une petite peuplade d'environ trois cents Chrétiens. Ce fut la première résidence qu'ils occupèrent en Ethiopie, Atznaf-Sagħed leur ayant accordé dans ce canton neuf terres considérables, dont chacune, dit Lobo,

Lobo, Rec. Mission d'Assassinie, p. 87 pouvoit passer pour une riche Seigneurie.

de la Trad. de le Grand. Malac Sagħed, successeur d'Adamas, témoigna beaucoup d'estime pour les talents des Missionnaires, & un assez grand éloignement pour leurs dogmes. Ainsi, ils ne firent que de médiocres progrès sous son règne, qui dura trente-trois ans. Dans cet intervalle tous les Jésuites de la première Mission payèrent le tribut à la nature, & le pays se trouva dépourvu de Prêtres Européens, les familles Portugaises, établies dans ce Royaume, n'ayant pas même de Chapelain pour leur dire la Messe. Les passages étoient si bien gardés par les Sarrazins, qui avoient envahi toutes les places maritimes,

que les Religieux qui tenterent de pénétrer en Abissinie furent massacrés ou faits prisonniers par ces Barbares. Telle fut l'issue de cette première Mission.

Seconde Mission, dirigée par le P. Pays.

LES choses changerent de face ^{adolf, ibid.} au commencement du dix-septième siècle. Le Pere Pays, ou Paës, Jésuite Portugais, après un premier voyage très-malheureux, dans lequel il éprouva une rude captivité chez les Arabes, tenta une seconde fois l'aventure, & trouva enfin le moyen de passer en Abissinie. Ses talents pour l'instruction de la jeunesse ayant fait du bruit dans le Royaume, l'Empereur Zadenghel voulut le connoître, & lui ordonna de se rendre à la Cour avec quelques-uns de ses élèves. Le Jésuite y fut reçu avec une grande distinction, & dès le lendemain de son arrivée, on le fit disputer avec les Papas Abissins, en présence du Prince, qui parut goûter la doctrine du Missionnaire. Il célébra la Messe dans la Chapelle impériale,

<sup>Le Pere Pays
est appelé à
la Cour.</sup>

& y récita un discours chrétien, qui
 Conversion
 de l'Empereur
 Zadenghel. Ce Prince dit en confidence à ses amis
 qu'il étoit dans la résolution de se
 soumettre au Pape, & fit la même
 déclaration au Pere l'ays, le priant
 de ne point divulguer la chose. Mais
 il trahit lui-même son secret, en
 publiant un Edit pour proscrire la
 sanctification du Sabat. Ce Décret
 fut rapidement suivi de plusieurs au-
 tres, & le Missionnaire se crut lui-
 même obligé d'arrêter le zèle impé-
 tueux du Monarque.

Ses Lettres
 au Pape &
 au Roi d'Es-
 pagne.

Il entroit aussi un peu de politi-
 que dans la conduite de Zadenghel.
 L'Abissinie, ravagée depuis quatre-
 vingts ans par les courses continuel-
 les des Sarrazins ou des Galles, se
 trouvoit réduite à des extrémités
 fâcheuses. Il écrivit au Pape Clé-
 ment VIII, & au Roi d'Espagne &
 de Portugal Philippe III, pour les
 engager à le secourir contre ces Bar-
 bares. Il proposa à Philippe la con-
 quête de l'île de Matçua, promet-
 tant d'en partager avec lui la posses-
 sion & les douanes. Ce qu'il y a de
 plus particulier dans la Lettre (1)

(1) On la trouve dans le Commentaire de Lu-
 doïf, n°. 105, p. 486.

qu'il envoya à ce Prince, c'est qu'il lui demande en mariage, pour un fils, âgé de sept ans, sa fille Anne d'Autriche, qui n'en avoit que trois, le priant de la faire passer au plutôt en Abyssinie, pour les éléver, dit-il, ensemble dans la sagesse & la connoissance de l'Ecriture-sainte. Cette Princesse, destinée pour une alliance plus digne d'elle, épousa depuis Louis XIII.

Zadenghel ne fut pas assez long-temps sur le trône, pour recevoir la réponse de ces Lettres, qui étoient datées du 6 Juin 1604. Car il fut tué quatre mois après dans une bataille contre ses propres sujets, qui se souleverent comme je l'ai rapporté ailleurs, à cause des innovations qu'il voulut introduire dans le culte dominant.

Les Jésuites, quoiqu'enviés & haïs de la multitude, ne laissoient pas d'avoir des protecteurs & des amis, sur-tout parmi les Grands. On ne pouvoit disconvenir qu'ils n'eussent un talent particulier pour l'instruction de la jeunesse & pour la prédication. Leur esprit avoit brillé dans leurs disputes théologiques. Ce qu'on pensoit des Jésuites.

avec les Docteurs Abissins. Leur conduite étoit sage , & leurs mœurs sans reproche. On eût cherché très-inutilement toutes ces qualités dans les Papas du pays , qui vivoient la plûpart dans le libertinage , & qui étoient si ignorants, qu'on trouvoit à peine parmi eux quelques personnes capables de lire l'Écriture-sainte dans les Temples. L'Abuna lui-même, l'unique Evêque du Royaume, toujours étranger de naissance, ignoroit souvent jusqu'à la langue Ethiopienne. Toutes ses fonctions se bornoient à ordonner les Prêtres , dignes ou indignes : il suffisoit de se présenter l'argent à la main pour être admis.

Ces abus choquoient plusieurs personnes sensées , qui se persuadoient qu'en se prêtant aux vûes des nouveaux Missionnaires , on pourroit rétablir l'ordre & la discipline parmi le Clergé. C'est ainsi qu'en jugea Susnéjos , qui parvint au trône trois ans après la mort de Zadenghel , & c'est ce qui le détermina à

Susnéjos les
protège ou-
vertement.

Ludolf in
Comment.
n° 116,

protéger ouvertement les Jésuites. On assure qu'ayant proposé la chose dans son conseil , il trouva les avis

tellement partagés, qu'il resta quelque temps dans l'indécision. Ras Athanase, un des principaux Seigneurs du pays, le tira de son irrésolution par ces paroles : *N'attendez pas, lui dit-il, que les sentiments s'accordent sur une pareille matière ; faites promptement ce que vous avez à faire, puisque la chose vous paraît juste. Si les Portugais vous envoient les secours que vous attendez d'eux, je vous réponds que dans un an l'Abissinie aura embrassé la Religion Romaine.*

Ras-Seela-Christos, frere de l'Empereur, & Général de ses armées, fut le premier Prince qui abjura publiquement le schisme, en recevant la communion suivant le rite de l'Église Latine. Cet exemple fut suivi d'un assez grand nombre d'Officiers Généraux & de Capitaines. Susnéjos lui-même promit au Pape & au Roi d'Espagne, de soumettre sa personne & son Royaume à l'obédience du saint Siège, & de recevoir un Patriarche Romain, quand on lui auroit envoyé un secours capable de faire respecter ses Edits. On voit par une Lettre de Ras-Seela-Christos à Paul V., qu'on s'attendoit en

Le frere de l'Empereur abjure le schisme.

550 HISTOIRE

Abilissin que ce secours seroit au moins de mille hommes. Mais le Roi d'Espagne, dont les possessions dans l'Inde étoient attaquées de toutes parts, se trouvoit dans l'impuissance absolue de faire un tel effort, comme il le témoigna dans la réponse qu'il fit à Susnéjos (1).

Mais l'Empereur n'attendit pas ce renfort pour se déclarer. Il assembla un Synode, dans lequel on agita la question des deux Natures, qui avoit originairement occasionné le schisme. Les Jésuites & le bon droit ayant triomphé dans cette dispute, Susnéjos ordonna par un Edit, ce qu'il falloit laisser faire à la persuasion seule,

Edits en faveur du Dogme des deux natures. que chacun eût à croire qu'il y avoit en Jésus-Christ deux natures, savoir la divinité & l'humanité, réellement distinctes l'une de l'autre, mais unies dans une seule personne. Un Moine ayant osé combattre cette doctrine, en présence de l'Empereur, fut condamné au fouet, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect à son Souverain; mais le Peuple fut persuadé qu'on ne l'avoit

(1) Consultez sur ces différentes Lettres le Commentaire de Ludolf, n°. 106, 107, &c suiv.

puni, que pour avoir attaqué le dogme des deux natures, & cet exemple de sévérité fut un très-mauvais effet.

L'Abuna Siméon, Prélat factieux, se plaignit de n'avoir point été appelé aux conférences. L'Empereur, qui connoissoit son incapacité, lui répondit qu'on les recommenceroit en sa présence, s'il le jugeoit à propos. On tint en effet un nouveau colloque; mais l'imbécile Prélat n'y proféra pas une parole, & laissa ainsi une pleine victoire aux Missionnaires. C'est ce qui enhardit Susnéjos à publier un second Edit encore plus sévère, par lequel il décerna la peine de mort contre tous ceux qui soutiendraient l'unité de nature.

Ce Decret excita un soulèvement universel. Outre que les esprits étoient en général indisposés contre la nouvelle doctrine, il parut extraordinaire qu'on cherchât à l'établir par des violences, dont on n'avoit point encore vu d'exemple en Abissinie, & qui étoient également contraires à l'esprit pacifique de l'Evangile, & à la pratique constante de Jésus-Christ & des Apôtres.

tres, qui n'avoient jamais employé que la voie de la persuasion. Des murmures on passa aux complots & à la révolte. Siméon, ennemi personnel des Missionnaires, Emanac-Christos, frere de l'Empereur, & d'autres Grands du Royaume, s'assemblerent en secret, & convinrent unanimement qu'il falloit s'opposer aux pernicieux desseins du Monarque. Ils s'engagerent tous à verser jusqu'à la derniere goutte de leur sang, pour défendre la Religion opprimée. Quantité de Laïcs & presque tous les Moines, entrerent dans la même ligue.

Décret fulminé par l'Abuna.

L'Abuna commença par fulminer un Décret d'excommunication contre tous ceux qui embrasseroient la Religion Romaine, ou qui disputeroient sur cette matiere. Ce Décret fut affiché aux portes de la Chappelle impériale du camp. L'Empereur n'osa punir l'insolence du Prelat, & se contenta de publier un Edit, par lequel il etoit permis à tout le monde de suivre la doctrine des Missionnaires, dont la vérité avoit été reconnue dans plusieurs disputes.

Les gens modérés blâmoient la conduite du Prince, & prévoyoient que cette querelle ne se termineroit point sans effusion de sang. Sa Mere , accompagnée de plusieurs Grands , le conjura de renoncer à une entreprise qui entraîneroit infailliblement sa ruine & celle du Royaume. L'Abuna se rendit aussi au camp , avec une nombreuse suite de Moines & de Religieuses , qui le supplierent de ne rien innover dans la Religion , lui déclarant qu'ils étoient prêts à subir la mort pour la défense de l'ancien culte. Enfin le Clergé séculier , prosterné à ses pieds , & fondant en larmes , lui fit la même priere , en lui rappellant l'exemple de ses ancêtres , qui avoient laissé la Religion tranquille pendant tant de siècles. Rien ne put ébranler la constance inflexible du Monarque ; mais il éprouva bientôt qu'on ne se roidit pas impunément contre tout le Peuple.

La révolte commença dans sa propre famille. Son frere se mit à la tête des conspirateurs , & s'unit au Gouverneur de Tigré , gendre de l'Empereur. Ce dernier chassa de sa

Province les Jésuites & leurs sectateurs, & rassembla sous ses drapeaux tous les partisans de l'ancienne Religion. L'abuna Siméon excommunia pour la seconde fois les Latins & leurs adhérents ; mais il révoqua cette sentence sur la menace qu'on lui fit de le mettre à mort. Quelque temps après il se retira dans la Province de Tigré, où tout se disposerait à la rébellion.

L'Empereur ayant été informé de ces mouvements, se mit en campagne avec un gros corps de troupes, dans la résolution de prévenir ses ennemis. Son gendre qui étoit à la tête des rebelles, eut la présomption de marcher au-devant de lui, malgré les prières & les larmes de son épouse, qui lui conseilloit de se réconcilier avec son pere. Ce jeune homme, emporté par une impétuosité aveugle, qui lui ôta en quelque sorte l'usage de la raison, piqua son cheval vers le camp ennemi, n'ayant à sa suite qu'une faible escorte. Ayant pénétré jusqu'à la tente impériale, il demanda d'un air égaré où étoit le Roi ; mais dans l'instant même il fut

Défaite des rebelles. percé de mille coups. Les rebelles.

ayant perdu leur général prirent la fuite ; Siméon , après s'être caché pendant quelque temps , fut reconnu & massacré par les Impériaux. L'Eu-nuque Castro eut le même sort , & les têtes de ces deux fameux rébelles furent exposés dans le camp , & promenées en divers lieux. Emanu-Christos obtint son pardon.

Cette victoire rendit l'Empereur encore plus entreprenant. Il se mit à réformer plusieurs autres articles de l'ancienne Religion , & finit par publier deux Edits pour l'abrogation du Sabat , par la raison , disoit-il , que c'étoit une fête judaïque , absolument contraire à l'esprit du Christianisme. Un de ces Edits enjoignit de labourer le Samedi , & de vaquer aux autres occupations champêtres ; car la sanctification de ce jour consistoit principalement dans l'interruption des travaux de l'agriculture. La premiere infraction de ces Loix nouvelles étoit punie d'une amende , & la seconde de la confiscation de tous les biens , sans que ce crime pût jamais prescrire ; & afin que personne n'osât se flatter

Edits contre la célébration du Sabat.

de l'espérance du pardon, le premier exemple de sévérité tomba sur un Officier de marque : nommé *Bucus*, que sa naissance & son mérite rendoient également recommandable.

Libelle injurieux
dressé à
l'Empereur.

Un Anonyme publia contre ces Ordonnances un libelle audacieux, en forme de Lettre ; qu'il adressa à Susnéjos même. L'auteur y faisoit au Roi plusieurs menaces, parloit avec mépris de la Religion Romaine, & se répandoit en invectives contre les Jésuites, qu'il traitoit d'*ignorants*, de *petits espits*, de *parents de Pilate*, d'*incirconcis*, &c. C'étoit d'ailleurs un ouvrage très-foible, écrit avec enthousiasme, sans aucune liaison d'idées ni de raisonnements, rempli de digressions ennuyeuses, & de Passages de l'Ecriture entassés sans ordre les uns sur les autres. C'est le jugement qu'en porte Ludolf, qui a grossi son Commentaire de cette pièce informe (1).

Remontran-
ces inutiles
des Moines.

L'Iceg, ou le Général des Moines Abissins, députa inutilement quel-

(1) On s'etrouve au nombre cxi. de ses Rem. sur le Liv. II. de son Histoire.

ques Religieux à l'Empereur , pour le détourner de publier ces Édits. Susnéjos leur répondit que J. C. & les Apôtres n'avoient point observé le Sabat , que cette pratique étoit inconnue aux Chrétiens d'Egypte , aux Caldéens , aux Grecs & aux Latins , & qu'il ne pouvoit approuver un usage que l'Eglise universelle rejettoit. On ajoute que cette réponse scandalisa tellement le Peuple , qu'il y eut des séditieux qui s'écrierent , que le Roi ayant abandonné la foi de ses ancêtres pour embrasser la fausse religion des étrangers , on ne pouvoit en conscience tolérer plus long-temps son apostasie.

Les Jésuites de leur côté ne s'endormoient pas. Ils traduisirent en Ethiopien plusieurs Livres de Controverse , comme l'ouvrage de Mal-
Traductions
de quelques-
uns de nos
Livres en lan-
gue Ethiopie-
enne ,
donat sur les quatre Evangélistes , le Commentaire de Tolede sur l'Epitre aux Romains , & celui de Ribeira sur l'Épitre aux Hébreux ; choisissant par préférence des Auteurs de leur Ordre , ce qui est assez l'esprit de la Société. Ces traductions plurent à quelques gens ; d'autres en plus grand nombre s'en moquèrent.

rent , à cause du mélange ridicule des dialectes , & des expressions barbares qui s'y rencontraient ; défaut qu'on pardonne aux étrangers dans le discours , mais qu'on leur reproche à juste titre , lorsqu'ils se mêlent d'écrire dans une langue dont ils ne connoissent pas assez les principes.

Les Missionnaires entreprirent aussi d'introduire l'usage des prières latines , en substituant aux caractères Romains des lettres Éthiopiennes. C'est ainsi qu'ils apprennent à leurs Néophytes à réciter l'Oraison Dominicale & la Salutation Angélique. Mais les Abissins ne prioient qu'à regret dans une langue inconnue , craignant de prononcer des mots superstitieux , semblables aux noms qui se trouvent dans quelques-

Endol. ibid. & in Comment. p. 493. uns de leurs Livres de magie. Les ennemis des Peres donnoient à ces prières le nom d'*Oraisons Magiques* : & les Abissins les prononçoient d'une maniere si ridicule , qu'on avoit de la peine à reconnoître ce jargon. Je crois que les Jésuites se livrèrent un peut trop ici aux préjugés de notre discipline moderne , & qu'ils eussent beaucoup mieux fait

d'employer leur zèle à rétablir dans tous les pays Catholiques l'ancien & raisonnable usage de prier en langue vulgaire, que d'entreprendre d'introduire une coutume contraire chez des Peuples schismatiques.

Ces innovations dans le culte public ne pouvoient manquer de causer de nouveaux défordres. Jonaël, Viceroy de Bagemder, se servit de ce prétexte pour prendre les armes contre son Souverain. Il attira dans son parti un grand nombre de mécontents, & sa révolte causa une consternation si générale, qu'on fit à ce sujet de nouvelles remontrances au Prince, pour l'engager à prévenir les malheurs dont on étoit menacé. L'Empereur, fatigué de ces représentations, résolut de s'en débarrasser une fois pour toutes, en convoquant une assemblée de Nobles, Docteurs & de Moines, dans laquelle il s'expliqua de manière à imposer silence aux plus audacieux. Il leur rappella dans un discours grave & véhément la conduite qu'ils avoient tenue depuis la naissance des troubles, leurs cabales contre le Gouvernement, leurs

Révolte de Jonaël.

Suspectes
assemblée les
Grands du
Royaume.

révoltes fréquentes, & sur-tout leur perfidie envers Zadenghel, qu'ils avoient privé du trône & de la vie, à cause de son attachement pour la Religion Romaine. Moi-même, ajoûta-t-il, qui depuis la victoire que j'ai remportée sur Jacob, & qui m'a mis en possession du trône, ai tâché de mériter l'amour de mon Peuple par plusieurs traits de clémence, je n'ai éprouvé que des contradictions & des obstacles. Des sujets rebelles se sont portés contre ma personne aux derniers excès, m'accusant d'avoir changé la Religion, moi qui n'ai eu d'autre dessein que de la réformer. Je crois, comme tous les autres Chrétiens, que Jésus-Christ est véritablement Dieu & véritablement homme ; mais comme il ne peut être un Dieu parfait sans avoir une nature divine parfaite, ni un homme parfait, sans avoir une nature humaine, qui soit aussi parfaitement conditionnée, il s'ensuit qu'il y a en lui deux natures, distinctes à la vérité l'une de l'autre, mais unies dans une seule hypostase. S'exprimer de la sorte, ce n'est point abandonner la Religion mais l'expliquer & la défendre. J'ai abrogé le Sabat, parce qu'il ne con-

se profess-
sion de foi.

vient pas à des Chrétiens d'observer une fête judaïque. Je crois toutes ces choses, non par complaisance pour les Portugais, mais parce qu'elles sont fondées sur l'autorité de l'Ecriture & des Conciles, & que cette foi nous a été transmise depuis le temps des Apôtres par une tradition respectable. Au reste je suis prêt à verser mon sang pour la défense de cette doctrine; mais quels que soient les périls qui menacent mes jours, ceux qui oseront la combattre doivent encore plus craindre pour leur propre vie.

Dans ce moment on apporta à Susnéjos une Lettre de Jonaël, qui lui offroit la paix à des conditions impérieuses, dont la plus remarquable étoit l'expulsion des Jésuites. Le Roi n'y fit point de réponse, & marcha sur-le-champ contre le rebelle avec ses meilleures troupes. Jonaël, craignant l'événement d'une bataille, se retira dans des montagnes inaccessibles, où il crut pouvoir se maintenir. Mais on trouva le moyen de l'en déloger en lui coupant les vivres. Le Viceroy, dont l'armée s'affaiblit considérablement par les désertions, se sauva chez les Galles, qui, gagnés par les émissaires du Roi, le massacrèrent.

Mort de
Jonaël.

Mouvements
dans le Da-
mier.

Il y eut aussi de grands mouve-
ments dans la Province de Damot ,
où le Peuple & la plupart des Moi-
nes prirent les armes. Ras-Seela-
Christos , qui commandoit dans le
pays , tenta inutilement de les faire
rentrer dans le devoir. Ils lui décla-
rerent que le seul moyen de les dés-
armer étoit de brûler les Livres
que les Jésuites avoient traduits en
Ethiopien , & de condamner tous
ces Religieux au supplice de la cor-
de. Mais ils changerent de lan-
gage après la perte d'une bataille ,
dans laquelle cent quatre-vingts de
leurs Moines furent tués.

Le Roi , par un reste de ménage-
ment pour son Peuple , & peut-être
par attachement pour les nombreu-
ses concubines qu'il entretenoit dans
son sérail , avoit différé jusqu'alors
d'embrasser publiquement la Reli-
gion de Rome. Il se détermina enfin
à cette grande action en 1622 , &
fit son abjuration dans les mains du
Pere Pays. Non-seulement il ren-
voya toutes ses concubines , mais il
ne garda que sa premiere femme ,
qui lui avoit donné plusieurs fils.
Il publia à ce sujet une espece de

Abjuration
de l'Empe-
reur.

Manifeste, adressé à son Peuple. Manifeste
singulier de
ce Prince.
 Cette piece, qui a plus l'air d'un Manifeste
singulier de
ce Prince.
 Mandement Pastoral que d'une Dé-
 claration émanée du trône, con-
 tient plusieurs traits singuliers.
 L'Empereur y parle en Théolo-
 gien, & s'attache principalement à
 établir le dogme des deux natures,
 l'insuffisance des Patriarches Ethio-
 piens, & la nécessité de se soumet-
 tre au siége de Rome. Les preuves
 qu'il allégue, pour la défense du
 premier Article, sont tirées des
 meilleures sources. Au sujet du se-
 cond, il remarque que le Concile
 de Calcédoine ayant excommunié
 & dégradé Dioscore, qui confon-
 doit les deux natures, tous les Pri-
Ludolf in
Comm. pag.
510.
 mats d'Ethiopie, installés par les
 Patriarches Jacobites, successeurs
 de cet Hérésiarque, ont été depuis
 ce temps dans l'erreur. Il ajoute que
 la plûpart de ces Prélats ont dès-
 honoré leur ministere par une con-
 duite scandaleuse; qu'ils se sont
 souillés de plusieurs vices, qu'il ne
 seroit pas honnête de dévoiler;
 qu'ils faisoient un trafic honteux des
 choses sacrées, ordonnant les Prê-
 tres pour de l'argent ou pour une

pierre de sel , & consacrant les Autels pour quelques essaims d'Abeilles ; qu'ils exerçoient une vexation tyrannique sur ceux qui se présentaient pour la Prétrise , les obligeant , avant l'ordination , à de rudes corvées , comme à porter des pierres & d'autres matériaux , pour la construction de leurs Palais , ou la clôture de leurs jardins. L'Abuna Marc , si l'on en croit le Manifeste , fut convaincu de plusieurs impudicités , dont quelques - unes méritoient le feu. Christodule nourrissoit une troupe de concubines ; Pierre , son successeur , épousa publiquement la femme d'un étranger nommé *Michel* , & fut condamné à payer l'amende établie contre l'adultére : ce malheureux fut le principal auteur des conspirations , qui firent périr Jacob & Zadenghel. Siméon , plus débauché encore que l'Abuna Pierre , ne se rendit pas moins coupable par sa rébellion. Susnéjos concluoit que les Primats d'Ethiopie ayant également erré dans la foi & dans les mœurs , on ne pouvoit leur obéir sans tomber dans le schisme.

Il déclare sur le troisième Article ,
c'est-à-dire ,

C'est-à-dire, sur la nécessité de se soumettre au siége de Rome, qu'en vertu des promesses que Jésus-Christ fit à saint Pierre, les Papes, qui sont les successeurs de cet Apôtre, ont une autorité absolue dans l'Eglise, qu'ils tiennent ce pouvoir de saint Pierre même, *qu'ils ne peuvent errer en aucune chose, qui concerne la foi & les mœurs* (1), & qu'ainsi on leur doit une obéissance aveugle. Il finit par exhorter ses sujets à embrasser tranquillement & sans murmure, la même Foi, que Jésus-Christ, dit-il, *a cimentée de son sang.*

Troisieme Mission, dirigée par le Patriarche Alphonse Mendez.

LES Abissins attendoient du Portugal un renfort de mille soldats; on leur envoya dix Missionnaires, cinq Musiciens & quelques Maçons, que le Pere Pays avoit demandés. Tous les Missionnaires étoient Jésuites, & ils avoient pour Supérieur Alphonse Mendez, que le Pape Ur-

Lobo, Rela-
tion Histor.
d'Abissinie
passim. Lu-
dolf, ibid.
Cap. 114.

[1] *Neque potest (Pontifex Romanus) errare in
ulla re ad fidem & bonos mores spectante. Lud. ubi
supra.*

bain VIII avoit créé Patriarche d'Ethiopie. Jérôme Lobo Auteur d'une Relation que j'ai souvent citée, Jean Velasco, Bruno de Sainte-Croix & François Marquez, tenoient un rang distingué parmi ces ouvriers évangéliques. Après avoir effuyé de grandes fatigues dans ce long voyage, principalement depuis leur arrivée à Dancala dans la Nubie, ils entrerent dans le Royaume de Tigré vers la fin de Juin de l'année 1625. La saison pluvieuse les retint pendant quelques mois dans leur résidence de Frémone, & ils ne purent se transporter qu'en Décembre à Gorgora, où étoit alors le Camp Impérial.

Arrivée des Missionnaires.

Réception du Patriarche.

Le Patriarche fut reçu à la Cour avec les plus grands honneurs. Il exigea que l'Empereur renouvellât son abjuration, & se soumit publiquement avec son peuple au Pape Romain. Le 11 de Février de l'année suivante fut choisi pour cette cérémonie, qui se fit avec beaucoup d'éclat, en présence des frères du Monarque, de Basilides son fils, des Gouverneurs des Provinces, & des principaux Officiers de l'Empire. La

plupart des assistants étoient vêtus de robes de soie, rouges ou blanches, avec de larges ceintures d'or, des agrafes de même métal, & des turbans de différente forme. Tout le monde étoit assis à terre, les jambes croisées, à l'exception de l'Empereur & du Patriarche, qui étoient placés sur deux trônes, l'Empereur à droite, & le Patriarche à gauche

Ludolf in
Comm. pag.
312 & suiv.

Mendez ouvrit la cérémonie par un long discours, où il établit la prééminence du Siège de Rome, & la nécessité de reconnoître ses Evêques pour les premiers Pasteurs du monde Chrétien. Melca-Christos. Gouverneur de Semen, répondit en peu de mots, au nom de l'Empereur, qui témoigna lui même de bouche au Patriarche qu'il ne contractoit point en ce jour un engagement nouveau, puisqu'il y avoit déjà plusieurs années qu'il avoit voué obéissance au Pape dans les mains du Supérieur des Jésuites. Mendez se levant alors, & tenant l'Evangile ouvert, le Roi se mit à genoux, & prêta serment au Pontife Romain dans ces termes: *Nous Sultan-Sagħed, c'est le nom* Nouvelle ab-
juration du
Roi. *que Susnējos avoit pris depuis quel-*

Mij

ques années, par la grace de Dieu, Empereur d'Ethiopie, croyons & confessons que par ces paroles de J. C. Vous êtes Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, &c. Saint Pierre a été créé le Prince des Apôtres, & a reçu une autorité & une domination absolue sur tout le monde. Nous croyons aussi que le Pontife de Rome est le véritable & légitime Successeur de Saint Pierre, qu'il a la même autorité, la même prééminence, & le même pouvoir sur l'Eglise universelle, & qu'il ne peut errer dans les matieres de foi, parce que J. C, le lui a promis dans la personne de Saint Pierre, auquel il a dit : J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne manque jamais. Ainsi nous reconnoissons l'Eglise Romaine pour la mère & la maîtresse de toutes les Eglises, & condamnons & anathématisons toutes les erreurs qu'elle a reprobées, particulièrement celles de Diophore & d'Eutichès. Nous soumettons dévotement & humblement, pour toujours, nous & tout notre Empire à l'Eglise Romaine, en nous prosternant aux pieds de notre très-saint Pere & Maitre Urbain VIII, que la Divine Providence a placé sur le siège de Rome. Ainsi

Dieu & ces saints Evangélistes nous soient en aide.

L'Empereur fit prêter le même serment à son fils Basilides, à ses frères, & aux Grands du Royaume, ainsi qu'aux Clercs & aux Moines qui étoient présents. Ensuite il déclara Basilides pour son Successeur, & le fit reconnoître en cette qualité par les assistants, qui jurerent de lui être fidèles. Dans la cérémonie du premier serment Ras-Seela-Christos, frere de l'Empereur, tira son sabre, & dit : *Le passé est oublié; mais si dans la suite quelques gens s'écartent de leur devoir, voilà de quoi les punir.* Dans l'hommage qu'il rendit au fils du Roi, il ajouta une clause, qui ne fut pas moins remarquée : *Je jure d'obéir à Basilides, comme à l'Héritier présomptif du trône, pourvu qu'il soutienne & qu'il défende l'Eglise Catholique; autrement je serai son plus cruel ennemi.* Le Prince sentit avec vivacité l'insolence de cette restriction, mais la politique lui fit dissimuler son chagrin. La cérémonie finit par une sentence d'anathème, que le Patriarche Mendez fulmina contre ceux qui violeroient ces serments.

Nouveaux
Edits.

Il parut alors de nouveaux Edits pour la proscription de l'ancien culte. On enjoignit à tout le monde, sous peine du dernier supplice, d'embrasser la foi & la discipline de l'Eglise Romaine, de se conformer aux Canons & aux usages de la même Eglise dans l'observation du Carême & de la Pâque, & de ne faire aucune fonction ecclésiastique sans la permission du Patriarche. Mendez jugea à propos de réordonner la plupart des Prêtres sous condition, soit pour les tenir dans une plus grande dépendance, soit parce qu'il doutoit de la validité des anciennes ordinations. Comme on se défioit de la soumission des Princesses du sang royal, qui avoient toujours montré un grand attachement pour l'ancienne Religion, l'Empereur ordonna qu'elles ferroient aussi leur abjuration dans la Chapelle du Camp.

Maisons don-
nées aux Jé-
suites.

On assigna au Patriarche les rennes convenables pour son entretien, & on lui bâtit deux résidences, l'une dans l'ancien camp Impérial de *Dancaz*, & l'autre à *Debsan*, sur les confins de Dembée & de Bagemder. Les autres Jésuites, outre leur riche habitation de Frémone, obtinrent

dix Maisons , la plupart situées dans le Gojam , qui est une des plus belles contrées de l'Empire. Ils établirent un Séminaire composé de soixante jeunes gens, soit Portugais soit Abissins.

On commença cette même année à célébrer le Carême & la Pâque selon le temps prescrit par le Rituel Romain , ce qui ne put se faire avec uniformité dans tous les lieux , soit à cause de la résistance de quelques Pasteurs , qui continuèrent de suivre l'ancienne époque pascale ; par respect pour le Concile de Nicée , soit parce que l'édit arriva trop tard dans certaines Provinces. Il en résulta quelques désordres , qu'on auroit pu prévenir en laissant à ce pauvre peuple son ancien Calendrier qui étoit certainement aussi bon devant Dieu que le nôtre. On abusa de la patience des Abissins , jusqu'à rebatiser , sous condition , les nouveaux convertis , ce qui étoit leur disputer en quelque sorte la qualité de chrétiens.

Deux ans après , Mendez entreprit de parcourir le Royaume avec quelques Jésuites , soit pour visiter les Eglises , soit pour administrer la confirmation. Ils prêchoient avec en-

Innovations
dans le Culte
public.

Mendez fait
la visite de
son Patriar-
cat.

thoufiasme dans tous les lieux ; ils rebatisoient les Néophytes , réordonnoient les anciens Prêtres , & en consacroient de nouveaux. Leur zèle édifioit plusieurs personnes , qui n'avoient jamais vû faire ces choses par leurs Abuna ; d'autres étoient jaloux des succès des Missionnaires , & quelques-uns se moquoient de leur conduite , les regardant comme des bâteleurs , qui amusoient le peuple par leurs charlataneries dévotes. Un payfan ayant été confirmé par le Patriarche , un de ses voisins lui demanda comment il se portoit depuis cette cérémonie : *fort mal* , dit-il , *car j'ai toujours été malade depuis le* auoit , ibid. *soufflet qu'on m'a donné.* Les Jésuites ayant fait jouer par leurs Séminaristes une Comédie , dans laquelle il y avoit des Diables qui paroissoient sur la scène , plusieurs gens grossiers prirent ces personnages hideux pour de véritables Démons , & sortirent de la salle tout effrayés , en s'écriant : *Hélas , hélas , ils ont aussi amené des Diables !*

Opposition
extrême du
Peuple.

Les conquêtes que faisoient les Missionnaires étoient moins l'ouvrage de la persuasion que de la crainte. Le peuple , malgré l'exemple du

Souverain & des Courtisans, étoit sincérement attaché à la foi de ses ancêtres, & n'attendoit que la mort de Susnéjos pour secouer le joug d'une Religion étrangere. On scavoit que Basilides haïssoit les Jésuites, & désapprouvoit en secret les innovations que le Roi avoit introduites dans la Lithurgie. Les Moines n'étoient pas moins irrités contre ces Peres, & leur résistoient ouvertement dans plusieurs Provinces. Il y eut des Papas qui rejettèrent toujours avec horreur le nouveau culte, & qui refusèrent même l'entrée de leur Eglise aux Prêtres que le Patriarche Mendez avoit ordonnés. Les supplices faisoient des hypocrites, & ne convainquoient personne.

Une nouvelle révolte qui s'éleva dans le Tigré en 1628, fit connoître à tout le monde qu'il y avoit encore bien du sang à répandre, avant qu'on eût consommé l'ouvrage de la Réformation. Técla-Géorgis, Gouverneur de cette Province, avoit épousé une fille du Roi. On assure que s'étant plaint à son beau-pere des infidélités de cette femme, qui n'étoient que trop publiques, il

Révolte des
Técla Géor-
gis.

n'en put obtenir justice, & que ce fut le principal motif qui le détermina à prendre les armes. Il se ligua avec deux Nobles, dont l'un se nommoit Gebra-Marjam, & l'autre Jean Akai, & quand il eut bien lié sa partie, il fit déclarer par un héraut qu'il abjuroit la Religion de Rome, & que son dessein étoit de rétablir la Foi d'Alexandrie, en se mettant à la tête de tous ceux qui voudroient combattre pour une cause si juste. Pour convaincre le peuple de la sincérité de son abjuration, il résolut de faire massacrer tous les Jésuites de la résidence de Frémone. Mais ces Peres ayant été avertis de ses dangereux complots, prirent la fuite. Técla tourna sa rage contre l'Abbé Jacques, son Auimonier, qui fut égorgé par ses ordres au milieu du camp. Le Viceroy lui porta le premier coup & les autres rebelles l'acheverent. Ceux qui ne purent le percer vivant tremperent dans son sang la pointe de leurs zagaies, se promettant les uns aux autres avec d'horribles serments de ne mettre bas les armes qu'après qu'on auroit aboli dans tout le Royaume la Religion de

Rome ; & qu'on auroit massacré ou banni de l'Empire ceux qui la professoient.

Quand cette sanguinaire exécution fut finie , Técla se fit apporter quantité de chapelets , de médailles , d'images , de croix & de reliquaires , qu'on avoit enlevés aux nouveaux Convertis , & les jeta dans le feu. Les Moines , qu'il avoit mis dans ses intérêts par ses violences contre les Catholiques , courroient de bourgade en bourgade pour animer le Peuple , & souffroient en tous lieux le feu de la sédition.

L'Empereur , à la première nouvelle de cette révolte , confisqua tous les biens du Viceroy , & disposa de son gouvernement en faveur de Kéba-Christos , Catholique zélé , qu'il envoya dans le pays avec des troupes. Kéba , qui avoit fait une diligence extraordinaire , pour ôter aux rebelles le temps de se fortifier , les surprit en effet avant la jonction de leurs principales forces , & remporta sur eux une victoire complète. Técla ayant pris la fuite , se cacha dans une grotte , où on le trouva trois jours après avec son favori

Zoalda-Maria & le Moine Zebo-Amlac, que Kéba-Chistos fit décolorer sur-le-champ. Le Général rebelle fut chargé de fers, & conduit à la Cour, où il fut bientôt jugé.

Supplice de ce rebelle & de sa sœur. La sentence portoit qu'il seroit brûlé vif; mais l'Empereur l'adoucit, en le condamnant au supplice de la corde. Sa sœur Adero, qui avoit signalé son emportement contre les Catholiques, fut pendue quinze jours après au même arbre. La Reine & les autres Princesses, qui l'aimoient tendrement, sollicitèrent en vain sa grâce. Non-seulement Susnéjos la refusa, mais il eut la cruauté d'exiger qu'elles assistassent à cette horrible exécution.

Décadence des Missionnaires. Susnéjos retablit la Religion Jacobite.

Entreprises du Patriarche. Le crédit des Jésuites étoit parvenu à son plus haut degré. Leurs Supérieurs en abuserent, & aussitôt les choses commencerent à changer de face. Le Patriarche Mendez excommunia pour une cause assez légère, & qui n'étoit pas de sa compétence, le Capitaine des Gardes de

l'Empereur, sur les plaintes de quelques Moines, qui l'accusoient d'avoir usurpé des terres qui leur appartenient ; cette sentence, remplie d'imprécations menaçantes, & fulminée dans la grande Eglise, en présence de toute la Cour, effraya tellement le pauvre Abissin, qu'il tomba évanoui & presque sans mouvement, comme s'il eut été frappé du feu du Ciel. L'Empereur & les Grands ayant intercédé pour le coupable, qui témoigna se repentir de sa faute, le Jésuite leva l'excommunication. Mais presque tout le monde fut indigné de la hardiesse du Patriarche, & de la foiblesse imbécile du Monarque, qui étant le maître absolu de tous les biens de son Etat, devoit juger lui-même cette affaire, sans souffrir qu'un étranger maltraitât indigneement un des principaux Officiers de l'Empire.

Une autre entreprise du Patriarche excita de nouveaux murmures. L'Iceg, ou le Grand Abbé des Moines, étant mort, ses Religieux l'enterrent dans une Eglise, où l'on faisoit l'Office suivant l'usage Romain. Comme ce Préfet avoit tou-

Tellez cité
par Ludovic.

jours montré un grand attachement pour l'ancien culte, Mendez réprimanda le Ministre du lieu, & déclara qu'on ne pouvoit plus dire la Messe dans un temple profané par la sépulture d'un hérétique. Le Papas, sans attendre un nouvel ordre, exhuma le corps; & le fit jeter hors de l'Eglise. Les Jésuites, qui vouloient introduire dans le Royaume jusqu'à leurs préjugés, envoyèrent en prison une femme, accusée de sortilége. Mais ce procédé ayant fait murmurer les Abyssins, qui, selon plusieurs Ecrivains, ne croient pas même aux sorciers (1), le Patriarche se vit obligé de lui rendre la liberté.

L'Empereur On assure que l'Empereur lui commence à même se tinter offensé de quel-
s'éloigner ques entreprises du Prélat Portu-
des Jésuites. gais, & qu'il commença à témoigner moins de confiance aux Jésuites. Leurs ennemis s'en apperçurent, & ne manquerent pas de fomenter ces premières semences de division. Ils tâchoient de surpren-

(1) C'est ce qu'affirme ici Lulof sur le témoi-
gnage du Père Teitez, quoiqu'il dise ailleurs que les Abyssins ont des Livres Magiques.

dre le Patriarche par des demandes captieuses, & importunoient le Prince par des plaintes continues, qu'il écoutoit plus patiemment. Ils supplierent Mendez de permettre qu'on célébrât la Messe suivant le rite Ethiopien, en y faisant lui-même les changements qu'il jugeroit convenables. C'étoit, disoient-ils, un moyen de rassembler le Peuple, qui voyant pratiquer à l'extérieur l'ancien culte, remarqueroit moins les différences qui se trouvoient entre les deux Religions. Mendez crut devoir user de condescendance, réforma le Rituel Ethiopien, & permit aux Abissins de s'en servir, en se conformant aux corrections. Mais la plupart des Eglises reprirent leur ancienne liturgie, sans y rien changer, & l'autorité du Patriarche reçut alors une sensible atteinte.

Les Jacobites triomphèrent du rétablissement de leurs cérémonies, & publierent que l'Empereur étoit rentré dans la communion d'Alexandrie. Mais ces bruits étoient très-mal fondés. Un Fanatique s'approcha un jour de la tente du Monar-

Demandes
captieuses des
Jacobites.

Atteinte pos-
tée à l'autor-
ité du Pa-
triarche.

Hardieſſe
d'un Fanati-
que.

que , disant qu'il lui apportoit un ordre de Dieu & de la sainte Vierge. Comme on lui demanda quel étoit cet ordre , il répondit : Je suis ressuscité depuis trois jours. J'arrive du Paradis , & Dieu m'a chargé de dire à l'Empereur : Ecoute , Susnéjos , c'est Dieu qui parle ; il y a plusieurs années que je te supporte , & que j'attends ta conversion , & ton retour à la Religion de tes peres. Pendant tout ce temps la Vierge Marie , prosternée à mes pieds avec son fils , n'a point cessé de solliciter ton pardon. Mais si tu ne changes incessamment de conduite , tu subiras un terrible châtiment. Le Roi se moqua d'abord des vaines menaces de cet infensé , & le railla sur son embon-point , qui étoit assez surprenant dans un homme sorti du tombeau depuis trois jours. L'imposteur répondit , qu'il n'avoit manqué de rien dans le Paradis , où les gâteaux de pur froment , le vin , les confitures & d'autres friandises , se trouvoient en abondance. Mais le Prince changeant de ton , lui dit : Sors d'ici , malheureux , & dis à celui qui t'a envoyé , que je veux vivre & mourir dans

la Religion Romaine. Et afin que tu t'acquittes plus promptement de la commission dont je te charge pour l'autre monde, je vais te faire pendre à un arbre. Mais ce misérable donna des preuves si manifestes de démence, qu'on se contenta de le fustiger dans le camp. Toute la Cour le traita de visionnaire ; mais le Peuple en jugea autrement : & comme on croit avec une facilité extrême toutes les choses qui flattent une forte passion, un grand nombre de gens se persuadèrent que c'étoit un Ange envoyé du Ciel pour le rétablissement de la Religion Jacobite.

Dans ce même-temps les ennemis des Jésuites entreprirent de perdre Disgrace de Ras - Seela- Christos. Ras-Seela-Christos, l'ami déclaré de ces Peres, & le protecteur zélé de tous les Portugais. Cette intrigue fut conduite avec tant d'artifice, que l'Empereur se défiant de la fidélité de ce Prince, qui étoit son frere utérin, lui ôta le gouvernement de Gojam, & une partie des terres qu'il lui avoit données en apanage. Seela-Christos se retira dans un canton de cette Province habité par des Agaus, & y vécut dans une espece d'exil.

Révolte des
Agaus.

Les mouvements continuoient dans le Tigré, & commençoient même à se répandre dans la province de Bagemder, où les Agaus avoient pris les armes. Pour fortifier leur parti, ils firent venir du pays des Galles un jeune Prince du sang Royal, nommé *Melca-Christos*, qu'ils choisirent pour Général. Ce nouveau chef de rebelles publia qu'il ne faisoit la guerre que dans le dessein de rétablir la Religion de ses ancêtres, & cette déclaration attira dans son parti un grand nombre de Moines, de Paysans & de vagabonds de toute espece. Il se retrancha dans la montagne escarpée de Lasta, qui devint le siège & le principal asile de la rebellion. L'Empereur l'ayant attaqué dans ce lieu, fut repoussé avec perte, & son aile droite, que les ennemis enverrèrent, eût été totalement détruite, si Keba Christos ne fût venu à son secours avec de nouvelles troupes. Cet échec détermina Susnéjos à rappeller Ras-Seela-Christos, auquel il rendit le commandement des troupes & le gouvernement de Gojam.

Laeca-Marjam, autre Prince de la famille impériale, se révolta aussi dans la province d'Amhara ; mais ayant été vaincu par Seela-Christos, il périt misérablement dans sa fuite. Keba Christos eut la témérité d'attaquer les Agaus dans leurs montagnes. Ils le laissèrent avancer, & lorsqu'il se fut engagé dans les gorges, de maniere à ne pouvoir plus reculer, ils l'investirent de toutes parts, & le tuèrent, après avoir fait un horrible massacre de ses soldats, qui lâcherent le pied dès le premier choc. Ce succès enfla tellement l'audace de Melca-Christos, qu'il prit le titre d'Empereur, & qu'il envoya dans le Tigré un Général, auquel il donna la qualité de Viceroy, avec ordre de prendre possession de cette province en son nom. Mais les troupes qu'il lui confia se laissèrent surprendre, & cette bravade lui coûta quatre mille hommes. Une victoire, qu'il remporta peu de temps après sur les Impériaux, le vengea pleinement de cet affront.

Ainsi la guerre se faisoit avec divers succès, & Susnéjos, que l'âge & les infortunes rendoient inquiet

Mouvements
dans la Pro-
vince d'Am-
hara.

Progrès de
Melca-Christos.

Seela-Christos est encor-
re disgracié.

& chagrin commençoit à se dégoûter de ses longueurs. On lui insinua de nouveaux doutes sur la fidélité de Seela Christos , & on dressa contre ce Général quelques chefs d'accusation , auxquels il fut forcé de répondre. Les Juges le déclarerent innocent ; mais l'Empereur lui ôta pour la seconde fois le gouvernement de Gojam , & une partie des troupes qu'il commandoit. Ce fut un vrai triomphe pour ses adversaires , & un grand sujet d'affliction pour les Jésuites , dont le crédit baïssoit sensiblement , quoique l'Empereur eût encore en public les mêmes égards pour eux. Le Pere Alméida étant

Arrivée d'Al-
méida.

arrivé du Portugal , avec la qualité d'Evêque titulaire de Nicée & de Coadjuteur du Patriarche Mendez , Susnéjos le reçut avec son affabilité ordinaire. Ce Prélat apportoit de nouvelles lettres d'Urbain VIII , & un Bref pour la célébration du Jubilé de 1625 , dont ce Pape étenoit la faveur à l'Ethiopie. Mais les Jubilé offert
& assez mal
reçu. Abissins , qui n'avoient aucune idée de cette dévotion , la goûterent peu , & Tellez avoue lui-même qu'il y eut des gens qui s'en moquerent.

Quels sont ces trésors , disoient-ils , que le Patriarche étale avec tant de faste ? Quoi , il prétend aussi remettre les péchés ! il n'y a que Dieu qui ait ce pouvoir. L'Empereur imposa silence à ces incrédules , & leur dit que les clés du Ciel ayant été données à saint Pierre , les Papes , en qualité de ses successeurs , les avoient aussi , & s'en servoient quelquefois pour ouvrir les trésors célestes.

Ce fut la dernière complaisance qu'il eut pour les Jésuites. Voyant son Royaume en feu , car la révolte avoit gagné le Gojam , & menaçoit de se répandre dans les autres provinces ; il céda enfin aux prières touchantes de son fils & de ses plus fidèles sujets , & résolut de rendre aux Abissins leurs cérémonies & leur culte. Il feignit , par un reste d'égards pour les Missionnaires , de concerter la chose avec le Patriarche , auquel il fit entendre que les circonstances exigeoient qu'on se relâchât sur tous les articles , qui n'attaquaient pas essentiellement la Religion. Mendez prévit l'orage qui se formoit ; mais craignant de tout perdre , s'il s'obstinoit à ne rien fa-

crifier, il dit au Roi qu'on pouvoit avoir cette condescendance, pourvû que cela se fit sans éclat, & seulement par voie de tolérance, en cessant d'infliger les amendes & les peines statuées par les anciens Edits.

Édit en faveur de l'ancienne Liturgie.

Susnéjos feignit d'approuver ce tempérament; mais au lieu de se conformer aux vûes du Patriarche, il fit faire dans le camp une proclamation, par laquelle il permettoit d'observer toutes les cérémonies de l'ancien culte, qui n'étoient point contraires à l'orthodoxie. Il n'entroit dans aucun détail; ainsi les Papas pouvoient étendre cette permission à-peu-près sur tous les articles qu'ils vouloient.

Plaintes du Patriarche. Le Patriarche fut très irrité de ce Decret, qui renversoit en un moment l'édifice que les Missionnaires avoient eu tant de peine à éléver. Comme le temps des menaces & des excommunications étoit passé, il écrivit à Susnéjos une Lettre, dans laquelle il se plaignit qu'on lui avoit manqué de parole; qu'on n'avoit observé aucune règle dans cette proclamation, qui devoit être faite au nom du Patriarche & non de la part

du Négus, attendu qu'il s'agissoit d'une affaire purement ecclésiastique ; que l'Empereur en rendroit compte un jour devant Dieu, & qu'il devoit se souvenir que le Roi Osias fut chassé du sanctuaire, & ensuite frappé de la lepre, parce qu'il eut la hardiesse de mettre la main à l'encensoir. Il finissoit par exiger qu'on fit une proclamation nouvelle, accompagnée de quelques correctifs, & qu'elle fût publiée en présence du Pere Mattos, qu'il créoit son substitut à cet effet.

Susnéjos répondit au Prélat qu'il n'avoit fait annoncer par son héraut que les choses dont ils étoient convenus, & qu'ainsi ses plaintes & sa comparaison d'Osias portoient à faux ; qu'au reste il devoit se rappeler que la Religion Romaine avoit été introduite dans son Royaume, non par les prédications des Missionnaires, qui avoient toujours été assez infructueuses, ni par leurs miracles, car ils n'en avoient fait aucun ; mais par les ordonnances du Prince, qu'ils avoient sollicitées eux-mêmes, en lui supposant alors un pouvoir qu'ils sembloient lui disputer aujourd'hui.

^{réponse de}
Susnéjos.

Explication du dernier Edit. Cependant, pour calmer un peu le ressentiment du Patriarche, il fit publier une proclamation moins vague, qui se réduissoit à la permission de trois articles, 1^o. de dire la Messe suivant l'ancienne Lithurgie, mais en se conformant aux corrections du Patriarche; 2^o. de suivre l'ancien Calendrier dans la célébration des fêtes, à la réserve de celles de Pâque, & des deux fêtes qui en dépendent; 3^o. de jeûner le Mercredi, à la place de la sanctification du Sabat.

Guerre des Agaus terminée. Les affaires de la Religion ne l'empêchoient pas de veiller avec un soin infatigable à celles de la guerre. Il entreprit vers l'année 1631 une nouvelle expédition contre les Agaus, & termina heureusement cette guerre par la défaite entière des rebelles, qui laissèrent huit mille des leurs sur la place. Le lendemain de cette victoire, quelques zélés Jacobites le conduisirent au lieu du combat, & lui montrant cette multitude de morts, dont les cadavres sanglants couvraient toute

Tellez, cité la campagne, Seigneur, lui dirent par Ludolf, ils, ce ne sont point des Mahométans
Liv. II, Ch. XII. ni

ni des Paiens, dont le massacre seroit pour nous un juste sujet de triomphe ; ce sont des Chrétiens, des citoyens, des sujets de votre Empire, vos parents & les nôtres. Quels services on pouvoit tirer de ces braves gens, contre les ennemis de la patrie ! Malheureuse victoire, qui nous prive de tant d'utilles Citoyens ! Le fer qui les détruit est plongé dans notre propre sein. Ces hommes que vous poursuivez si cruellement, n'ont point d'inimitié pour vous ; ils ne haïssent que le culte auquel vous voulez les assujettir. Que de sang répandu pour cette malheureuse cause, & qu'il en reste encore à répandre ! Ne verra-t-on pas la fin de ces horribles massacres ? Seigneur, nous vous en conjurons par vos plus chers intérêts, cessez de persécuter votre Peuple, ou craignez qu'il ne cesse de vous obéir. Nous n'aurons la paix qu'à cette condition.

Il étoit difficile qu'un tel discours ne fit pas une forte impression sur l'esprit de l'Empereur. Sa femme & son fils acheverent de l'attendrir par leurs larmes, & obtinrent enfin un nouvel Edit, qui permettoit, sans aucune restriction, l'exercice de la Religion Jacobite. Mendez & les

Rétablisse-
ment du cul-
te Jacobite.

autres Jésuites solliciterent en vain la révocation de cette Ordonnance. Susnejos fut inflexible. Ils demanderent qu'on mit dumoins quelque différence entre ceux qui avoient embrassé la Religion Romaine, & ceux qui l'avoient toujours rejettée, les premiers ne pouvant rentrer dans la communion d'Alexandrie, sans se rendre coupables d'une apostasie criminelle. Les Missionnaires vouloient par ce tempérament retenir dans leur parti le Roi, les Princes du sang, & la plupart des Grands du Royaume, qui avoient professé publiquement la foi Catholique. L'Empereur éluda encore cette proposition en leur répondant : *Vous me demandez l'impossible : je ne suis plus le maître dans mon Royaume.* En effet les Abyssins qui n'avoient jamais aimé leur Roi, & qui voyoient ses forces s'affoiblir de jour en jour, commençoient à regarder son fils Bâsilides comme leur unique maître, & n'avoient presque plus d'égards pour le vieux Monarque.

Transports
du Peuple en
cette occa-
sion Le Peuple, plus attaché au culte matériel de la Religion qu'à son véritable esprit, applaudit avec des transports de joie à l'heureuse révolution, qui lui rendoit les céremo-

nies & les usages religieux de ses ancêtres. On fit dans le camp les mêmes réjouissances, que si l'on eût remporté une victoire. Chacun brûloit ou mettoit en pieces les Chapelets, les Médailles & les Agnus, qu'ils avoient reçus des Missionnaires. On les arrachoit avec violence à ceux qui vouloient les conserver, & plusieurs Catholiques furent massacrés dans ce premier enthousiasme. Quelques jours après on établit une circoncision générale, pour ceux qui depuis vingt ans n'avoient pu la recevoir. Il y eut des contrées où tout le Peuple se fit conférer le baptême de l'Epiphanie, j'ai parlé ailleurs de cette coutume, comme pour se laver du crime qu'on avoit commis en embrassant la foi de Rome. Les Moines composèrent pour le peuple le Cantique suivant, qui fut chanté dans tout l'Empire :

Les Brebis d'Éthiopie ont échappé aux Loups voraces de l'Occident, par le secours de la doctrine de l'Apôtre Marc, & de Cyrille, cette colonne de l'Eglise d'Alexandrie.

Rejouissez-vous, rejouissez-vous, & chantez Alléluia. L'Éthiopie a échappé aux Loups d'Occident.

C'est l'affreuse idée qu'on se forma des Jésuites. Il est certain qu'Oviedo & Mendez étoient des hommes impérieux & peu flexibles. Ils se presserent trop ; ils voulurent emporter par la force ce qu'ils ne devaient attendre que de la persuasion & de la douceur ; ils bouleverserent une Religion qu'il falloit se contenter de réformer. On auroit pu laisser aux Abissins plusieurs usages, aussi anciens que leur Eglise même, comme le mariage des Prêtres, la communion sous les deux espèces, le jeûne du Mercredi, &c. On voulut abroger tout, jusqu'à leur ancien Batême, & leur disputer en quelque sorte la qualité de Chrétiens. C'est ce qui souleva la nation. Cette mission fut turbulente, orageuse, & occasionna, non-seulement de vives altercations, mais des guerres & des

Lobo, dans massacres. Un Jésuite Portugais, qui la Trad. de en fut un des principaux ouvriers, le Grand. p. convient lui-même qu'on regardoit ses confrères comme des perturbateurs du repos public, qui n'avoient passé en Ethiopie que pour y abolir les loix & les coutumes anciennes, pour y semer la division entre le pere & le fils, &

à y prêcher la révolte. On ne voit pas que les premiers Apôtres du Christianisme, qui avoient assurément autant de zèle que nos Missionnaires modernes, ayent causé de pareils troubles dans le monde.

*Persecutions contre les Catholiques.
Exil & massacre des Missionnaires.*

On cessa à peine de tourmenter les Jacobites qu'ils devinrent à leur tour persécuteurs. Le Prince Basili-des n'attendit pas la mort de son père pour faire éclater sa haine contre les Jésuites. On les accusa d'avoir voulu soulever le peuple dans leurs sermons, & ce fut probablement le prétexte dont on se servit pour les chasser de Gorgora & de Gojam, où étoient leurs principaux établissements. On les dépouilla de tous les biens qu'ils possédoient dans ces quartiers, & on enleva les armes & les canons qu'ils avoient (1). Ce ne fut pas sans peine qu'on détermina ces Missionnaires

Lobo Relat.
Hist. p. 118.
& suiv. Ludolf, ibid.
Chap. XIII.
& XIV.

Ou chasse
les Jésuites
de leurs prin-
cipaux éta-
blishements.

(1) *Arma omnia*, dit Ludolf après Teilez, *arquebuses* *imprimis bombardas quas secum habebant*, *oblatae*,

guerriers à ce dernier sacrifice (1).

Après la mort de Susnejos , qui arriva le 16 Septembre 1632 , le Patriarche & tous les autres Jésuites furent relégués à Frémone. On es-

Constance de Seela-
Christos.

saya inutilement d'ébranler la confiance de Ras Seela Christos, leur ancien ami. Les promesses qu'on lui fit , & les fers dont il fut chargé, ne purent le déterminer à une honteuse apostasie. Ses ennemis demandèrent sa mort ; mais le Roi se contenta de l'exiler dans un lieu désert, après avoir confisqué ses biens. Valata-Georgissa , proche parente de l'Empereur , Azai-Tino , Secrétaire d'Etat , & d'autres Seigneurs Catholiques furent chassés de la Cour. On fit même mourir plusieurs particuliers , qui se déchaînerent avec trop d'acharnement contre la Communion d'Alexandrie , qu'ils appelaient *la Religion des chiens*.

Exil de plu-
sieurs Sei-
gneurs.

Les Jésuites ne furent pas long-tems tranquilles à Frémone , où la plus grande partie des familles Por-

(1) *Paruerunt Patriarcha & Patres , dix discipulantes super Bombardi , quas ad fini defensionem liberiūs retinuerunt. Ludulf , Lib. III , Chap. XIII.*

teugaises avoient des habitations, qui formoient un gros village. Le Gouverneur de Tigré faisit toutes les terres qui dépendoient de cette Résidence, & envoya même des troupes pour l'assiéger. Mais les Portugais se défendirent avec courage, croyant qu'il leur étoit permis de repousser la force par la force. Enfin l'Empereur ordonna aux Missionnaires d'abandonner ce lieu, & de sortir du Royaume. Après avoir différé d'obéir aussi longtemps qu'ils purent, ils prirent le parti de se cacher. Le Pere Lobo, qui gouvernoit depuis plusieurs années la Maison de Frémone, traita secrètement avec Jean *Akai*, & l'engagea à les prendre sous sa protection. C'étoit un ancien rebelle, que Sufenjos & Bafilides n'avoient pu réduire, & qui se maintenoit dans une province maritime, voisine du Tigré. Les Missionnaires, que leurs ennemis poursuivoient par tout, furent encore forcés d'abandonner cet asile. Alors la plupart d'entre eux s'acheminerent vers Matçua, dans l'espérance d'y trouver un navire pour passer dans l'Inde; mais ils furent

Les Jésuites
assiégés dans
Frémone.

Leur fuite

Ils furent livrés aux Turcs, que leurs guides infidèles les livrèrent à ces barbares, qui les conduisirent d'abord à Matçua, & ensuite à Suaquen. Le Bacha du pays exigea d'eux une forte rançon, & retint en otage le Patriarche & les Pères Mattots & Marquez. Les autres eurent la liberté de s'embarquer pour Goa, où ils arriverent sur la fin de l'année 1634. Le Patriarche & ses deux compagnons ne furent délivrés qu'un an après.

Martyre de leurs Compagnons.

Tel fut le sort d'une partie des ouvriers de cette malheureuse Mission. Les autres ne purent se résoudre à abandonner leur troupeau, & souffrissent presque tous le martyre. De ce nombre furent Almeyda, Francisco, Gaspard Pays, Pereira, Bruni, Caldeira & Rodriguez, dont les uns périrent par le fer, & les autres par la corde. Nogueira, Prêtre Portugais, le Moine Zara Christos, le Sénateur Ando, & quelques autres Abyssins moururent pour la même cause.

Suite de la Relat. d'Abissinie, par le Grand. Peu s'en faut que l'Abbé le Grand ne mette au rang de ces Martyrs le Prince Claude, frère de Basilides ; mais son amitié pour les

Jésuites donna lieu de soupçonner qu'il entretenoit des correspondances criminelles avec les Portugais, & c'est là-dessus qu'il fut jugé. Le Grand avoue lui-même que ce Prince s'étoit rendu suspect par des discours peu mesurés, *qu'un de ses domestiques rapporta au Roi.*

Durant cette persécution, un misérable Muletier de Nubie, qui n'étoit pas même tonsuré, osa prendre le titre d'Abuna, & faire en Abyssinie les fonctions épiscopales. Un Egyptien le reconnut & dévoila ses aventures, ce qui mit le Nubien dans une telle colère, qu'il assassina cet homme. L'Empereur déposa ce faux Evêque, & en fit venir un autre d'Alexandrie. Celui qui prit sa place se conduisit d'une maniere si scandaleuse, qu'il fut aussi déposé. Un troisième Abuna, appellé Marc, se rendit d'Egypte en Ethiopie, & passa par Suaquen, où il vit le Patriarche Mendez, auquel il remit une lettre du Pere Agatange, Supérieur de la Mission des Capucins du Caire. Il avoit pour Compagnon de voyage un jeune Luthérien, nommé Heyking, & Allemand de naissance, qui

Nouveaux-
Abuna d'A-
bissinie.

ayant passé avec lui en Abissinie, gagna les bonnes graces & la confiance de Basilides. On parle diversement du sort de cet Etranger, dont Ludolf vante la modestie, la probité & le savoir. Les uns disent qu'il finit ses jours chez les Abissins, qui le comblerent de caresses; & les autres, qu'ayant obtenu la permission de retourner en Egypte, il fut assassiné dans le chemin par des voleurs Arabes.

Les Capucins du Caire qui se proposoient d'établir en Abissinie une nouvelle Mission, s'étoient liés étroitement avec l'Abbé Marc, & se flattroient de lui avoir inspiré des sentiments très-favorables pour les Catholiques: mais ces bons Religieux connoissoient mal l'Abuna. Six d'entre eux, à la tête desquels étoit le pere Agatange, tenterent ce dangereux voyage. Agatange & le frere Cassien, qui s'embarquèrent avec le Gouverneur Turc, que le Grand Seigneur envoyoit à Marçua, arrivèrent heureusement dans cette Ile, déguisés en Marchands Arméniens; mais dès qu'ils eurent mis le pied sur les terres du Négus,

Mission des
Capucins du
Caire.

Ilz furent arrêtés & conduits à l'A-buna Marc , qui ayant vécu familié-
rement avec eux , n'eut pas de pei-
ne à les reconnoître. Il déclara que
c'étoient des Prêtres Romainz , en-
nemis de l'Eglise d'Alexandrie , qui
venoient dans le Royaume pour y
renverser la Religion. Ce discours
fut un arrêt de mort contre ces Leur Mur-
Religieux , qui furent lapidés sur-le-
champ. Les Peres Chérubin & Fran-
çois , qui s'étoient embarqués à Ma-
cat , furent massacrés à Magadoxo.
Trois autres Capucins eurent quel-
ques années après ¹⁸⁴⁶ * le même sort à
Matçua & leurs têtes furent en-
voyées au Negus , qui récompensoit
libéralement ces barbaries. * En 1646

*Tentatives inutiles pour le rétablisse-
ment des Missionnaires. Voyages de
Poncet , d'Ibrahim Hanra & de du
Roule. Conclusion de ce Chapitre.*

LE Patriarche Mendez qui étoit
soujours aux Indes , ne perdoit pas
de vue sa chere Eglise d'Abissinie.
Mais ce Royaume étoit si bien fer-
mé , qu'on put à peine y faire passer
quelques émissaires obscurs , qui ne

furent pas d'un grand secours pour ces Chrétiens opprimés & destitués de Pasteurs. La plupart des Portu-

Mort de Mendez mourut
Mendez. Son à Goa en 1656, âgé de soixante-
Portrait. dix-sept ans. C'étoit un homme d'u-

ne taille & d'une figure avantageuse, d'une capacité peu ordinaire, spirituel, éloquent, très - versé dans la connoissance du Grec, du Latin & des langues Orientales. Il *avoit*,

Le Grand, dit le Continuateur de Lobo, tou-
soit de la Relat. d'A-
biss. p. 236. tes les qualités d'un saint & vertueux

Missionnaire, beaucoup de piété, de patience, de fermeté & de zèle ; mais on est surpris, ajoute l'Auteur, qu'il ait voulu exiger des Abissins qu'ils quittassent des usages, auxquels ils étoient accoutumés, qu'ils avoient reçus avec les lumières de l'Evangile, & que l'Eglise n'a pas condamnés. Il est certain qu'on l'accusa, même à Rome, de s'être conduit avec trop d'Empire & de précipitation. Ludolf prétend qu'à son arrivée en Abissinie il trouva les choses tellement avancées, qu'il ne lui fut pas possible de reculer. Une autre matière de surprise, est qu'il ait souffert que les Abissins Catholiques prissent parti dans plusieurs ré-

voltés , & que ses propres Missio-
naires eussent des armes & du canon
dans leurs résidences , qui passoient
dans le pays pour de véritables for-
teresses.

Sa conduite à Goa n'est pas moins étonnante , & l'Abbé le Grand , qu'on n'accusera pas d'avoir voulu médire des Jésuites , en convient encore. « Les moyens , dit-il , qu'il proposa pour conserver & augmenter notre Religion en ce pays-là , étoient plus d'un Conquérant que d'un Missionnaire ou d'un Evêque. Il dit qu'il falloit envoyer une armée navale dans la Mer rouge , s'emparer de Matçua & d'Arkiko ,.... gagner ou soumettre le Barnagash Ethiopien , & le forcer de remettre aux Portugais le frere du Négus ;... placer ce Prince sur le trône , & par son moyen exciter une guerre civile en Abyssinie. Le Pere Jérôme Lobo , ajoute le Grand , tint à-peu-près le même langage à Rome ; ce qui fit croire au Pape & aux Cardinaux ,... ... que les Missionnaires pourroient bien avoir mêlé dans leurs discours & dans toute leur conduite un peu de cette humeur martiale , qui est

Ibid , pag
142.

assez naturelle à la Nation Portugaise. La résistance faite à Frémone... la révolte de Zamariam , ce zélé Catholique , grand Protecteur des Jésuites , qui s'étant joint aux rebelles du Mont Lafta , mourut les armes à la main contre son Roi , achevèrent de persuader que ni les Catholiques Abissins , ni les Missionnaires , n'étoient pas de ces brebis douces , qui se laissent conduire à la boucherie sans se plaindre ».

Mensonge de Tellez. Basildes regna jusqu'en 1664 , & ne revint jamais de son animosité contre les Jésuites. Tellez fait de lui un conte que l'Abbé le Grand a eu tort d'adopter. Il prétend que ce Négus , pour mettre dans ses intérêts le Bacha d'Yémen , s'engagea de permettre l'exercice du Mahométisme dans ses Etats , & demanda même des Imans pour l'enseigner ; que le Bacha lui envoya en effet un Docteur ; mais que le projet du Monarque ayant transpiré , tout le peuple se souleva contre lui & voulut le détrôner. L'Auteur ajoute que l'Empereur , menacé de perdre tout à la fois la couronne & la vie , renvoya à petit bruit son

Docteur, qu'il combla de présents & de caresses. On trouvera dans Ludolf une réponse solide à cette imposture, qui ne mérite pas d'être réfutée deux fois.

Les tentatives qu'on fit après la mort de ce Prince, pour le rétablissement des Missionnaires, ne furent pas plus heureuses. On prétend que Louis XIV. écrivit à ce sujet à Adiam Saghed, second successeur de Basiides. Charles Poncet, qui fit sur la fin du dernier siècle un voyage en Abyssinie, prétend avoir vu cette lettre, que l'Empereur même lui montra; mais on ne peut ajouter foi au témoignage de cet aventurier. C'étoit un Chirurgien François, établi au Caire, où il fit connoissance avec le Turc Ali, Facteur du Négus, qui lui proposa de passer avec lui en Ethiopie, pour guérir l'Empereur d'un mal dont son fils étoit aussi attaqué. Poncet avoit guéri ce Turc du même mal. Ils partirent ensemble, à la suite d'une savanne, & le P. Brevedent, Jésuite attaché à la Mission de Syrie, se joignit à eux.

Voyage du
Poncet & du
Pere Brevedent.

Brevedent mourut en chemin. Nous avons de lui une lettre datée du 15 Février 1699, qui contient un journal de son voyage, depuis Catara en Egypte jusqu'à Sennar, capitale de la basse Ethiopie. Ce Missionnaire n'alla pas beaucoup

lettres de plus loin. Poncet écrivit aussi, & Poncet, ci-
rées dans la Relat. d'A-
bill. p. 161. manda qu'il étoit heureusement ar-
suise de la rivé en Abissinie, que le Négus l'a-
voit reçu avec bonté, & qu'il en-
voyoit au Roi de France un Am-
bassadeur avec une suite nombreuse
d'Abissins des deux sexes, de cha-
meaux & d'éléphants ; qu'au reste il
ne voyoit ici aucune fureté pour les
Missionnaires ; que les Francs étoient
abhorrés des Ethiopiens, & que le
seul bruit de son arrivée dans le
pays avoit soulevé tous les Moines.
Ces lettres, écrites au mois de Dé-
cembre de l'année 1700, étoient
datées de Gelda, port d'Arabie, où
Poncet s'embarqua le mois suivant,
pour se rendre à Suez, & de-là au
Caire. Il trouva à Suez l'Ambassa-
deur d'Abissinie ; du moins c'est ce
qu'il manda à M. Maillet Consul de
France au Caire, & ils arrivèrent en

effet ensemble dans cette dernière ville au mois de Juin.

Ce prétendu Ambassadeur Abissin, qui prit le nom de *Murat Eben Magdeloun*, étoit probablement un imposteur, d'accord avec Poncet.

Quelques gens soutinrent qu'il étoit né en Egypte, & qu'ils l'avoient vu peu de temps auparavant au Caire, dans un état d'indigence qui ne répondoit nullement au caractère dont il se disoit revêtu. Il ne trompa, dit le Grand, que ceux qui voulurent être trompés, & notre Consul eut la prudence de le retenir en Egypte, après l'avoir engagé à remettre à Poncet les Lettres & les présents dont le Roi d'Abissinie l'avoit chargé. Poncet s'embarqua pour la France avec Monhenault, Chancelier du Consul, & le Pere Verseau Jésuite, Supérieur de la mission de Syrie. Ils arriverent à Paris sur la fin de l'année 1701, & Poncet se fit voir dans cette grande ville avec une magnifique robe & un bracelet d'or massif, présents qu'il prétendoit avoir reçus du Négus. On le conduissoit de maisons en maisons, où il débitoit mille mensonges avec une asse-

Prétendue
ambassade du
Négus en
France.

Suite de la
Relat. d'A-
bissi. p. 163.

rance qui en imposoit. On trouva plusieurs caractères de supposition dans la lettre de créance qu'il présenta au Ministre ; mais on ne se soucia pas d'approfondir cette affaire, sans doute par considération pour les Jésuites, qui étoient alors en grand crédit, & qui favorisoient hautement Poncet. Ces Peres avoient formé le projet d'établir une Mission en Ethiopie, & sur tout d'écartier quelques rivaux (1), qui vouloient mettre la main à cette mission.

Les Jésuites firent jouer dans le même temps une autre machine. Ils engagerent le Patriarche d'Alexandrie à écrire en leur faveur au Pape, au Roi, au Ministre de la Marine, & au Pere de la Chaise. Ibrahim Hanna, Syrien de naissance & Chrétien Maronite, fut le porteur de ces

Message d'Ibrahim Hanna.
Ibid. p. 165. Lettres. Il arriva à Paris en 1702. Les Jésuites le logerent dans le voisinage de leur Maison Professe, le défrayerent pendant trois mois, & le présenterent au Roi, qui l'ayant reçu avec bonté, lui déclara qu'il entreroit avec plaisir dans les vues du Pa-

(1) Les l'écollets Italiens de la Terre-sainte avoient obtenu d'Innocent XII cette Mission.

DES AFRICAINS. 307
triarche, pour l'établissement d'une
Mission de Jésuites en Ethiopie.

Ibrahim se rendit ensuite à Rome, où il trouva Poncet & le Pere Verseau, qui sollicitoient fortement la même grace auprès du Pape. Le Cardinal de Jansön le conduisit au Palais du Saint Pere, qui lui donna plusieurs audiences. Mais sa Mission parut suspecte aux Italiens, & le Pape envoya secrètement au Caire un Religieux Maronite pour s'instruire de cette affaire, & s'assurer plus particulièrement des dispositions du Patriarche d'Alexandrie. Les informations que le Moine donna à son retour, ne satisfirent pas pleinement la Cour de Rome; mais les sollicitations des Jésuites furent si pressantes, que le Pape se détermina enfin à leur accorder la Mission d'Ethiopie, à l'exclusion des Récollets, Ibid. p. 164. dont il blâma la conduite en plein Confistoire.

Poncet retourna au Caire, & reçut ordre de passer en Abissinie avec Murat Magceloun, auquel on remit des lettres & des présents pour le Roi son Maître Elias. Chrétien Maron

Poncet en
envoyé en
Abissinie.

nite, les accompagna en qualité de Truchement. Ils se rendirent à Suez, où le Pere du Bernat Jésuite les attendoit, & ils s'embarquèrent tous pour Gedda le 3 Décembre 1703. Mais on touchoit au dénouement de cette farce. Poncet s'éclipsa subitement, passa d'abord dans l'Yémen, ensuite à Surate, & alla finir ses jours à Ispahan. Murat prit aussi la route de l'Arabie, & le Pere du Bernat fut obligé de retourner au Caire. Elias fut le seul qui passa en Abissinie.

Un accident des plus tragiques suivit de près cette aventure ridicule. M. du Roule, Négociant du Caire, Massacre du connu & protégé du Ministre de la Marine, & de l'Ambassadeur du Roi à Constantinople; entreprit en 1704 le même voyage. On lui permit de prendre le titre d'Ambassadeur. Il partit de Siout avec la Caravane vers ^{Ibid. p. 168.} le milieu de Septembre, & n'arriva que huit mois après à Sennar. Le Sultan du pays le reçut d'abord avec bonté, lui fit plusieurs présents, & parut très-satisfait de ceux que l'Envoyé lui offrit. Du Roule gagna

^{Dénouement de ces Intrigues.}
^{à suiv.}

aussi les bonnes graces du premier Ministre; mais on prétend qu'il n'eut pas assez d'égards pour les autres Officiers, & que cette imprudence causa son malheur. La Ville de Sennar ayant fait de grandes réjouissances pour une victoire qu'on avoit remportée sur les rebelles, notre Ambassadeur crut devoir se distinguer. Il étala dans sa maison ce qu'il avoit de plus magnifique, & la décora particulièrement de quantité de glaces, ce qui attira chez lui une foule de Noirs des deux sexes. Quelques miroirs à facettes, qui multipliaient à l'infini les objets, causerent une telle surprise à ces Barbares, principalement aux femmes, que chacun s'imagina que du Roule & les gens de sa suite étoient des Magiciens, dont il falloit se défier. Ce qu'il y eut de plus fâcheux est que cet étalage excita la cupidité du Souverain, qui envoya sur-le-champ demander à l'Ambassadeur trois mille piastres Sévillasses. Du Roule les refusa, quelques menaces qu'on lui fit, & s'opinatra à ne rien donner. Le Sultan irrité de ce refus, le fit massa-

* Le 25 No. Crer * avec tous les gens de sa suite
septembre 1705. t. e. (I).

L'Empereur d'Abissinie, instruit que du Roule s'étoit rendu à Sennar, & se disposoit à venir dans ses Etats, avoit envoyé au-devant de lui un de ses Officiers avec des voitures, pour le

(1) Il y a dans la Bibliothèque Sherardienne à Oxford, parmi d'autres ouvrages Manuscrits de M. Lippi, une Lettre de ce Savant, adressée à M. Fagon, premier Médecin du Roi, & datée de Korty en Nubie le 8 Mars 1705. Il accompagna du Roule dans cette malheureuse ambassade, & il y perdit aussi la vie. Voici ce qu'il dit au sujet des persécutions qu'ils essuyerent dans le Sennar. « Il y a plus de quatre mois que nous sommes en Nubie l'objet de la fureur des Peuples : ainsi nous faisons un fort mauvais sang, après les immenses fatigues du Désert... Tout n'est ici que misère & convoitise insatiable ; personne n'est honteux de demander ; encore est-ce avec insolence... La tente est tous les jours environnée d'une foule de canaille noire, armés de lances & mal peignée, dont on ne voit que les yeux & les dents, qu'ils montrent moitié de rage & moitié par étonnement. Hé, disent-ils, ces gens sont étendus sur des lits comme nos Rois, & nous resterons nuds ? Toujours lire, toujours écrire ; chercher des herbes & des feuilles d'arbre, que l'on séche dans du papier pour les enfermer ; croître une pierre entre nos lèvres, & charger des chameaux de toutes ces choses ; que a jamais vu cela ? On a bien raison de dire que cet méchante humaine vont sécher notre Nil, ou l'empoisonner pour nous perdre. A quoi tiennent-ils maintenant qu'on ne s'en dégage ?... » Lettre de M. Lippi, tirée dans la Préface de la Trad. française du Voyage de Shaw en Barbarie.

conduire à sa Cour. Mais cet Officier n'arriva à Sennar que trois jours après l'assassinat de l'Ambassadeur. Les Révolutions ^{ibid. p. 1724} survenues dans ce même ^{& suiv.} temps en Abissinie ne permirent pas de tirer vengeance de ce massacre. Le Négus Taklimanout se contenta d'en porter des plaintes au Bacha du Caire, ce qui suppose que le Royaume de Sennar dépendoit alors du Gouvernement d'Egypte. Il le menaçoit dans sa lettre de couper le cours du Nil, dont la source, l'écoulement & la crue étoient, disoit-il, en son pouvoir. Il paroît par cette même lettre, dont le Grand nous a donné la Traduction, qu'on avoit persuadé au Négus, que Louis XIV professoit la même Loi & la même Religion que les Abissins. Le Grand ajoute que le Syrien Elias avoit fait entendre à Adiam Saghed, suivant ses instructions, que les François étoient de la même Religion que les Cophtes, c'est-à-dire, qu'ils n'admettoient en J. C. qu'une nature, & qu'ils ne reconnoissoient point l'autorité du Pape. C'est ainsi que les Hollandais disent au Japon qu'ils ne sont pas Chrétians à la maniere des Portugais.

Le Consul Maillet, qui avoit eu beaucoup de part à la Mission de du Roule, se plaignit aussi au Bacha d'Egypte, & remit au nouveau Sangiac, qu'on envoyoit à Suaquen, un mémoire particulier, dans lequel il l'instruisit de toutes les circonstances de cet odieux attentat, le priant d'en faire justice, & de retirer des mains du Sultan de Sennar trente mille piastres Sevillannes & quatre mille sequins Vénitiens, que M. du Roule avoit lorsqu'il fut tué. En même temps, pour se venger de la perfidie de ces Africains, il engagea les marchands François du Caire à chasser tous les domestiques Nubiens qu'ils avoient dans leurs maisons; ce qui déplut beaucoup à certains Missionnaires.

Il résulte de tous les détails que nous avons donnés dans cet important Chapitre, que l'Ethiopie est une contrée également infructueuse pour l'utilité des missions d'Afrique. Les Portugais, malgré la protection des Négus, n'y ont fait que de médiocres profits, dans le temps de leur plus grande prospérité. Leur misere étoit si grande sous le règne de Basilides, qu'ils

qu'ils étoient à l'aumône des Jésuites, qui nourrissoient quatre cents Relat. Hist. pauvres de cette Nation, & qui furent à la fin obligés de vendre les ca- de Lobo, p. lices & les ornements de l'Eglise pour subsister eux mêmes. ^{122.}

Leurs projets pour la conversion des Abissins n'ont pas mieux réussi, Les prétendues conquêtes de leurs Missionnaires se réduisirent à des conversions forcées & peu durables. Il y a lieu de croire que tant de malheureuses tentatives feront perdre à la fin le goût de cette inutile Mission. J'ai toujours été frappé de ces paroles, que j'ai lues dans un Mémoire, que M. Maillet envoya à M. de Pontchartrain, « Comment seroit-il possible ; dit-il, de faire du fruit parmi les Ethiopiens, dont l'Eglise est une branche de celle de Cophtes, pendant que depuis cent ans qu'il y a ici (au Caire) des Missionnaires, on n'a jamais converti un seul Copte, suivant le rapport de tous les Missionnaires, honnêtes gens, que j'ai vus ici.... Quoiqu'on accable cette Nation de présents & d'espérances, qu'on soit tous les jours parmi elle, & qu'on les prenne, pour ainsi dire, dès le ber-

ceau, dans des écoles où ils envoient leurs enfants, à cause du pain qu'ils y trouvent, *on n'a jamais pu guérir* un seul de ces enfants de l'indisposition naturelle que cette Nation a contre nous; & cependant il y a eu des Missionnaires assez hardis pour soutenir à Rome qu'ils avoient converti jusqu'à dix mille Cophtes. *Leur prévention* contre nous est si connue, que Mehemet Pacha, me priant dans une audience d'empêcher nos Missionnaires d'aller chez eux, ajouta, en présence de toute la Nation, que ce n'étoit pas qu'il appréhendat que nous *convertissions* jamais un Cophte, sachant bien qu'il faudroit plus de cent de nos Missionnaires pour en gagner un seul; mais qu'il étoit obligé d'exécuter les ordres que le Grand Seigneur lui avoit donnés à ce sujet: paroles, qui mirent au désespoir tous les Missionnaires. Les Abissins sont encore plus éloignés de nous, ont les mœurs plus corrompues, le naturel plus farouche, plus changeant, & se trouvent animés en particulier contre les Francs, à cause de la domination impérieuse des Portugais, qu'ils ont secouée. Il est

Il y a eu autrefois des Catholiques parmi eux : mais il faudroit d'abord sçavoir quels Catholiques, & s'ils étoient bientels dans le fond : outre que c'est par cet endroit même qu'il sera toujours plus difficile d'y rétablir la Religion contre laquelle ils sont prévenus.

CHAPITRE XVII.

Des Sciences & des Arts des Abissins.

Les Abissins ne s'appliquent guères à d'autre connoissance qu'à l'étude de leur langue, qui est divisée en plusieurs dialectes. L'ancien Ethiopien s'est maintenu en grande partie dans le Royaume de Tigré. C'est la langue qu'on emploie dans les Livres, dans l'exercice de la Religion, dans les diplômes & dans les actes publics. Quelques Ecrits confondent avec le Caldeen, parce qu'elle a quelque affinité avec lui ; mais elle ne ressemble pas moins au Syriaque. Ludolf croit avec plus de fondement que c'est un dialecte particulier de l'Hébreu,

Ancienne
langue des
Ethiopiens.

Lud. Liv.
I. Chap. XV.

L'Academie est. de 1762 dit le dialecte.

son origine

O ij

comme ces deux langues, & lui trouve une grande analogie avec l'Arabe, soit pour la conjugaison des verbes, soit pour la déclinaison des noms & des pronoms. On y rencontre un assez grand nombre de racines Hébraïques, & de mots Syriens & Caldéens, qu'on chercheroit inutilement dans l'Arabe : ainsi l'Ethiopien est d'une grande utilité, non seulement pour la connoissance des autres Langues Orientales, mais pour son utilité l'intelligence de plusieurs passages de pour l'intelligence de l'Écriture Sainte, l'Ecriture.

Un exemple rapporté par Ludolfs prouvera la justesse de cette dernière assertion. On a ignoré jusqu'ici la véritable étymologie du mot Hébreu & Phénicien *Adamah* qui signifie *Terre*. La plupart des Vocabulaires le dérivent du verbe Hébreu *Adam*, *rougir*, dans la fausse supposition que la terre est rouge, ce qui n'est vrai que d'une très-petite portion de notre globe, en comparaison du tout. Nous avons une origine bien plus naturelle de ce nom dans la Langue Ethiopienne, où le mot *Adamah* signifie *beau*, *élégant*. En dérivant de cette source l'*Adamah* des Hé-

breux & des Phéniciens, il aura le même sens que le *κόσμος* des Grecs, & le *Mundus* des Latins. Les Grecs qui ont emprunté des Phéniciens l'art de l'écriture, leur doivent probablement aussi l'idée de cette expression, qui a été reçue dans presque toutes les Langues Européennes.

Au reste, depuis que les Négus ont abandonné le séjour d'Axuma, un nouvel idiome a succédé à l'ancienne Langue, qui s'est à peine maintenue dans le Royaume de Tigré. L'Auteur que j'ai cité rapporte ce changement au temps de l'extinction de la famille Zagéenie, c'est-à-dire, au commencement du quatorzième siècle. Amlac, fondateur d'une nouvelle Dynastie, ayant été élevé dans le Shewa, où la langue Amharique étoit en usage, mit en vogue ce Dialecte de l'ancien Ethiopién, qui étant devenu le langage de la Cour, prit insensiblement la supériorité. On lui a donné le nom d'Amharique, parce qu'il vient originairement de la Province d'Amhara. On l'appelle aussi la *Langue du Roi*, & il s'est étendu presque par-tout. Entre plus

Dialecte
Amharique.

seurs différences remarquables , il a sept caractères qui ne se trouvent point dans le pur Ethiopien. La moitié de ses mots n'a rien de commun avec l'ancienne Langue.

Comme l'idiome qu'on parle dans la Province de Tigré est formé en grande partie de l'ancien Ethiopien , de même ceux qui sont en usage dans plusieurs autres Provinces tiennent beaucoup du Dialecte Amharique , quoiqu'ils soient en général fort différents les uns des autres. Tellez assure qu'il y a en Abissinie autant de langages que de Royaumes. Les habitants de Bagemder en ont un qui leur est particulier : ceux d'Angot , d'Isata , de Gojam & de Shewa en ont un autre , qui leur est commun. Les Gafates emploient plusieurs termes Amhariques ; mais leur Dialecte est si difficile , qu'il faut un long usage pour l'entendre. La Langue de Dembée ne ressemble ni à l'Ethiopien , ni à l'Amharique. Les habitants de Gonga & d'Enarea ont une langue commune , qui n'a aucun rapport aux autres idiomes. Il en est de même des Galles , des Argaus , des Shankales , & des Peuples de Camp.

Autres Dia-
lectes.

bat. Cependant Ludolf réduit ces différents jargons à sept ou huit langues principales ; d'autres en comprennent jusqu'à soixante.

Le langage Amharique est le plus répandu, & suffit pour se faire entendre dans presque toutes les Provinces. On passe ici pour savant lorsqu'on joint à l'étude de cette langue la connoissance de l'ancien Ethiopien. Celle de l'Arabe est assez commune à la Cour & parmi les Marchands. Le pur Ethiopien & l'Amharique sont des langues très rudes, & très-difficiles à prononcer pour les étrangers, parce qu'elles ont des lettres dont on ne trouve point l'équivalent dans les nôtres. Pline le Naturaliste étendoit ce défaut à toutes les langues d'Afrique (1). Les voyelles même, si l'on en croit Ludolf, ont un son capable d'effrayer.

On trouve dans la langue Ethiopienne plusieurs lettres empruntées de l'Hébreu, comme l'*Aleph*, le *Beth*, le *Gimel*, le *Wau*, le *Zajin*, le *Teth*, le *Caf*, l'*Ain*, le *Tzode*, &c;

Caractères
des deux lan-
gues prin-
ciales,

(1) *Populorum Africae oppidorumque nomina, praterquam ipsorum linguis, vel maxime esse inaffilia.* Lib. V. init. Apud. Ludolf *ibid.*

mais leur figure est en général fort différente dans l'alphabet Abissin, quoiqu'elle exprime à peu-près les mêmes sons. On ignore quel en est l'Auteur. Il paroît avoir connu les *Lud. Liv. IV. Chap. I.* Lettres Grecques, & les avoir mêlées avec les Hébraïques dans l'Alpha-
bet Ethiopien. C'est peut-être à lui que les Abissins doivent aussi leurs chiffres, qui sont les mêmes que chez les Grecs, ainsi que leur méthode d'écrire de gauche à droite, contre l'usage général des Orientaux.

*Livres des
Abissins.*

Ce peuple a peu de livres, si l'on excepte ceux de Théologie & de dévotion. Ainsi tout ce qu'Urreta & Baratti racontent à ce sujet (1) n'est qu'un tissu de mensonges. Teklez cite souvent une ancienne Chronique, qui est en dépôt dans la grande Eglise d'Axuma, & dont les Abissins font presque autant de cas que de l'Ecriture sainte. Elle contient l'Histoire de la Reine de Sa-

(1) Urreta assure que les plus fameuses Bibliothèques dont on a parlé dans le monde, ne sont rien en comparaison de celle du Néguis; que c'est une collection de Livres innombrables, accumulés depuis le tems de la Reine de Saba; qu'on y trouvait un Manuscrit de Tite-Live, &c Barretti a copié une partie de ces mensonges. *Lud. in Comm. p. 7 & 9.*

ba, & de quelques Princes. C'est ^{Ibid. Chap} II. peut-être le Livre de la *Gloire des Rois*, dont parle Ludolf. Ce dernier fait mention de quelques autres Ouvrages, dont les noms sont venus à sa connaissance. Celui qu'on appelle *Echelle* est un vocabulaire très défectueux, dont il rapporte quelques définitions, pour les critiquer.

Leur médecine est très-imparfaite, & consiste principalement dans l'usage des simples, dont ils connaissent assez bien les propriétés. Quelquefois ils emploient le fer & le feu : c'est ainsi qu'ils guérissent certaines maladies opiniâtres en appliquant à la jointure du bras un fer brûlant, taillé en demi-cercle. Ils mettent du coton sur la plaie, & ils entretiennent la suppuration, jusqu'à ce que l'humeur maligne soit totalement écoulée. J'ai parlé ailleurs (2) de l'usage qu'ils font de la torpille pour la guérison des fièvres : c'est un véritable supplice. La myrrhe, qui est très-commune dans toute l'Ethiopie, est le remède le plus ordinaire des blessures.

Usage de la
saignée & des
ventouses.

Relat. d'A.
iss. p. 25.

Dans quelques provinces méridionales on connoît l'usage de la saignée & des ventouses. Le Pere Lobo, dans une fièvre violente, eut recours à un Chirurgien More, qui le guérit sur-le-champ par l'application de ces deux remèdes. Ce qu'il nous apprend à ce sujet mérite d'être rapporté. « On m'amena, dit-il, un vieillard assez laid, qui tenoit dans ses mains un maillet, avec une espece de petit poignard tout rouillé, & trois ventouses de corne, qui avoient chacune environ six pouces de hauteur. Il me découvrit le côté, prit du papier; le mâcha long-tems, puis appuyant fortement sur l'endroit découvert une de ses ventouses, il la boucha avec ce papier, & elle demeura attachée. Il m'appliqua de la même maniere les deux autres ventouses, & se mit en même-tems à aiguiser son poignard, m'assurant qu'il ne me feroit aucun mal. Lorsque j'eus gardé un peu de temps ces ventouses, il me les ôta, & donna trois coups de sa dague aux endroits où il les avoit appliquées. Il en sortit trois ruisseaux de sang. Il appliqua plusieurs fois ses ventou-

ses , & enfonçant à chaque fois sa prétendue lancette , il me tira tant de sang , que je crus qu'il ne m'en restoit pas une goutte. Enfin , pour fermer les plaies qu'il m'avoit faites , il mit dessus trois boules de suif , aplatis avec force. Je ne sai si ce fut son opération , où la peur que j'eus , qui chassa ma fièvre , mais je me trouvai parfaitement guéri ».

Leurs connaissances philosophiques n'offrent qu'un mélange bizarre d'absurdités & d'erreurs. Ils disent que l'homme a été formé de quatre éléments , savoir d'humide & d'aride , de froid & de chaud , de visible & d'invisible , de palpable & d'impalpable. Selon eux , deux parties de palpable & deux d'impalpable entrerent dans sa composition , trois d'aride , une d'humide , trois de visible , une d'invisible , trois de froid & une de chaud. Tout cela ne formoit qu'une masse immobile & inanimée ; c'est pourquoi Dieu souffla sur la face d'Adam l'esprit de vie. L'âme étant le souffle de Dieu même , & n'ayant rien , suivant l'Ecriture , de matériel ni d'élémentaire , est immortelle de sa nature ; mais il y a

Philosophie

Ovj

dans l'homme une autre ame , qui doit aux éléments son origine , qui circule avec le sang , & qui est mortelle. Cette ténébreuse doctrine est tirée d'un livre assez moderne , intitulé *Organon-Denghel* , c'est-à-dire , l'Orgue de la Vierge.

Ils n'ont aucune idée de la véritable situation ni de la marche des corps célestes. Quand on leur dit que la terre & les autres planètes sont des globes suspendus en l'air , sans aucun soutien apparent , ils traitent cela de chimere. Ils croient que le soleil entre & sort par un trou , lorsqu'il se lève & qu'il se couche : Mahomet qui n'en savoit pas plus qu'eux , faisoit coucher cet astre dans un puits.

Leur année. Leur année commence , ainsi que celle des Egyptiens , au premier jour de Septembre , parce qu'ils croient , suivant une opinion fort ancienne , que le monde a été créé dans l'équinoxe de l'automne. Ils la réglent sur le cours du soleil ; mais leurs mois étant de trente jours , l'année Ethiope. ^{Idem. Liv. III. Chap. vi. & vii. Com. pag. 427. & su} n'en a que trois cent soixante. Ils suppléent à ce qui lui manque en ajoutant tous les ans cinq jours ,

& six de quatre-en-quatre ans. Ils comptent cinq mil cinq cents ans avant J. C. suivant la chronologie des Septante, dont ils retranchent néanmoins huit années. Leur Ère chrétienne a aussi huit ans de moins que celle des Grecs & des Latins ; c'est pourquoi il faut suppléer ce nombre d'années pour ajuster leur chronologie à la nôtre. Ils donnent à chaque année le nom d'un des quatre Evangélistes, & c'est une date usitée dans leurs chroniques, qui commencent ordinairement par ces mots : *dans les jours de Marc*, *dans les jours de Jean*, &c. Il paroît qu'ils ont connu avant nous l'usage des Epactes & du nombre d'or, dont on attribue l'invention au Patriarche Démétrius, qui commença à gouverner l'Église d'Alexandrie sur la fin du second siècle de l'Ère Chrétienne.

Entre les Arts libéraux ils s'attachent principalement à la poésie ; mais ils ne l'emploient jamais à des sujets prophanes. Ils n'ont aucune traduction des Poètes Grecs & Latins, & ils croiroient offenser Dieu, s'ils s'appliquoient à l'étude des fa-

Poésie;

Idem. Lib.
IV, Chap.
III, & in
Comm. pag.
559.

bles du paganisme. Leurs vers n'ont point de mesure fixe, & ne diffèrent de la prose que par la rime, qui est même très-imparfaite. Ils partagent ordinairement leurs poèmes en stances de cinq vers, & quelquefois de onze ; ils ont aussi des stances de trois vers, dont les rimes sont les mêmes. On assure qu'ils aiment beaucoup les énigmes & les proverbes ; mais on peut dire qu'ils réussissent peu dans le premier de ces genres, s'ils n'ont rien de meilleur que les cinq énigmes rapportées par Ludolf. Voici quelques-uns de leurs proverbes :

Deux amis font un aimant l'un pour l'autre.
Bon Berger, bon troupeau.

Celui qui a marché sur un serpent craint la rencontre d'une feuille.

Un ennemi sage vaut mieux qu'un ami extravagant.

Le Lion n'entre point dans la tanière du Renard, ni le Renard dans la tanière du Loup.

Le discours du sage coule lentement, comme un nuage qui s'avance sans bruit.

Ne consultez point un poltron pour un coup de main, un paresseux pour agir, un avare pour donner, un débauché pour une action honnête.

On voit par la pièce suivante,

que l'antithèse & les jeux de mots ne leur sont pas inconnus : c'est un de leurs *Onzains*.

Le fer est fort, mais il est vaincu par le feu.

Le feu est fort, mais il est vaincu par l'eau.

L'eau est forte, mais elle est vaincue (tarie), par le soleil.

Le soleil est fort, mais il est vaincu par le nuage.

Le nuage est fort, mais il est vaincu par le vent.

Le vent est fort, mais il est vaincu par la terre. (Il se brise contre la terre.)

La terre est forte, mais elle est vaincue par l'homme.

L'homme est fort, mais il est vaincu par le chagrin.

Le chagrin est fort, mais on le surmonte avec le vin.

Le vin est fort, mais le sommeil dissipe ses fumées.

Il y a une chose plus forte que toutes les autres : c'est la femme.

En voilà assez pour donner une idée de leur littérature.

Les particuliers s'envoient rare-
ment des lettres, & ne les compo- Maniére de
crire les Let-
tres.
fent presque jamais eux-mêmes. Ils
s'adressent à des écrivains publics,
comme fait le peuple parmi nous.
La coutume est de tracer au haut de
la lettre une croix, dans laquelle on

entrelace le nom de Jésus. Ensuite on met l'adresse, qui est conçue dans ces termes : que la lettre de *N.* & la paix de Jésus Christ parvienne à *N.* L'exorde contient des louanges & des compliments, qui sont quelquefois en vers. C'est le morceau le plus travaillé. Le style oriental, c'est-à-dire, l'emphase & les expressions figurées y dominent.

Peinture.

La Sculpture & l'Architecture sont des Arts inconnus aux Ethiopiens modernes. Leurs tableaux & leurs images plates sont des ouvrages détestables. Un Peintre François, nommé *Zacharie Vermeil*, que les Portugais amenèrent avec eux, s'attira ici de grands applaudissements par un tableau, sans doute très-médiocre, dans lequel il représenta saint George combattant à cheval contre un Dragon. Il s'enrichit chez les Abissins, qui ne voulurent jamais lui permettre de retourner dans sa patrie. J'ai parlé ailleurs de la médiocrité de leur musique.

Les Arts mécaniques ne sont Arts mécaniques. pas moins négligés. Il n'y a guère que les Juifs qui s'occupent à fabriquer des toiles & des instruments de

fer. L'emploi de forgeron passe ici pour un métier infernal , plus digne des diables que des hommes. On exerce de père en fils les mêmes arts : c'est ainsi que les Joueurs de flûte & de trompette forment une espéce de tribu, partagée en plusieurs familles , qui habitent depuis plusieurs siècles le même canton. L'art de bâtir , autrefois assez connu en Ethiopie , comme on le voit par les restes de quelques anciens édifices , s'est totalement perdu chez les Abissins , & leur est même devenu inutile , depuis l'habitude qu'ils ont prise de loger sous des tentes ou dans des cabanes. Les entrées des rochers & les cavernes des montagnes leur paroissent aujourd'hui des demeures commodes. Ils regardoient avec un étonnement stupide les maisons spacieuses que les Jésuites construisirent , & sur-tout le Palais que le Pere Pays bâtit pour Zadenghel. On accourroit de toutes les parties du Royaume pour voir cette merveille. Le Missionnaire dirigea non-seulement l'ouvrage , mais y mit lui-même la main , & fut obligé de dresser jusqu'au dernier Mancœuvre. Nous

Ludolf. Liv.
IV. Chap. V.

avons une Lettre du Roi David à Jean III Roi de Portugal, dans laquelle il lui demande des Armuriers, des Maçons, des Charpentiers, des Orfèvres, des Fondeurs, des Couvreurs, &c; ce qui prouve quelle étoit alors l'ignorance des Abissins dans tous ces Arts. Ernest, Duc de Saxe, demandant à l'Abbé Grégoire, quelle chose le Négus pouvoit désirer principalement en Europe, des Arts, des Arts, répondit l'Abissin.

Commercee Le commerce ne sauroit être considérable dans un pays où il y a si peu d'industrie. Il se fait principalement par les Arabes & par les Turcs, répandus sur la côte de la Mer rouge & de la Mer d'Ethiopie. Les uns & les autres, également favorisés du Bacha d'Egypte & des petits Sultans d'Arabie, peuvent entrer librement dans les ports de ces deux Mers, & passer de là en Ethiopie. C'est à Baylur, port de l'Abissinie septentrionale, qu'est le principal rendez-vous des caravanes marchandes.

Les Arméniens, nation induptrieuse, que l'appas du gain attire

jusqu'aux extrémités de l'Univers, commercent très-librement dans l'intérieur du Royaume, parce qu'ils ont les mêmes rites & la même Religion que les Abissins. Le premier Ambassadeur que les Négus envoyèrent en Portugal étoit un Arménien nommé *Matthieu*, & dans ces derniers temps les Jésuites prenoient l'habit de cette nation pour se procurer une entrée plus libre en Ethiopie. Le commerce étranger est fort onéreux aux Abissins, parce qu'ils sont obligés de payer en or presque toutes les marchandises qu'on leur apporte, ce qui appauvrit extraordinairement leur pays.

Le trafic qu'ils font entre eux consiste en échanges, & ne comprend que les choses les plus nécessaires à la vie, comme des grains & d'autres provisions de bouche, des vaches, des brebis, des chèvres, des toiles, du sel, du poivre, du miel, de la cire, &c. Le sel se vend par tablettes, de la grandeur de nos briques. Il est fort cher dans les provinces éloignées des salines naturelles d'où on le tire. Il n'est point ici de particulier qui n'en porte Relat. Hist. d'Abiss. par le P. Lobo. p. 74

un petit morceau , dans , un sachet suspendu à sa ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent , ils tirent leur morceau de sel , & se le donnent réciproquement à sucer. Ce seroit une extrême incivilité de ne pas l'offrir , & une plus grande encore de refuser de le lécher.

Monnoies. **Ibid.** Ludolf assure que l'usage des monnoies leur est absolument inconnu ; Lobo prétend qu'il y a dans quelques provinces des monnoies de fer. L'or se vend en poudre , tel qu'on le trouve dans le sable des rivieres , & ne vaut ici que cinquante francs l'once. La plûpart des marchandises , qu'on ne prend pas par échange , se payent avec le sel , qui peut passer ici pour une espece de monnoie courante.

Ludolf. in
Comm. pag.
568. **Changes.** Les Marchands étrangers apportent aux Abissins des étoffes de toute espece , des aromates & différentes épices , principalement du poivre , dont les Ethiopiens font une grande consommation dans les ragouts. Ils reçoivent en échange , outre l'or , auquel ils donnent toujours la préférence , des cuirs , de la cire , & de l'ivoire.

CHAPITRE XVIII.

Des Galles, des Agaus, & de quelques autres Peuples particuliers, établis en Abissinie, ou dans les contrées voisines.

Il est à propos d'entrer dans quelques détails sur ces différents Peuples, dont nous avons tant de fois parlé dans le cours de ce Volume. C'est par-là que nous terminerons l'Histoire des Ethiopiens.

On ne s'accorde pas sur l'origine des Galles. Le Pere Tellez en fait une ancienne nation, dont le domicile étoit d'abord établi dans la partie orientale de l'Afrique, à peu de distance de la mer de l'Inde. L'Abbé Grégoire dit à Ludolf que, suivant une tradition de son pays, c'étoient originaiement des esclaves qui ayant été maltraités par un Seigneur Abissin, nommé Matthieu, prirent la fuite, s'attrouperent dans le Royaume de Bali avec d'autres aventuriers, & y formerent différentes peuplades de brigands. Ils commencèrent à se rendre redoutables sous le

Origine des
Galles.

Lud. Liv. I.
Chap. XVI.
Relat. His.
d'Abiss. pag.
24 & suiv.

* Vers l'an régne de David Etana-Denghel *;
1337. & commirent impunément de grands ravages, parce que ce Prince étoit alors en guerre avec les Sarrazins d'Adel, qui lui enleverent une partie de ses Etats.

Leurs pro- Ces premiers succès enhardirent
grès. les Galles, qui se répandant hors des limites du Bali, s'emparerent suc-
cessivement des contrées de Gedma, d'Angot, de Dawara, de Weda, de Fatagara, d'Ifata, de Guraga, de Damot, de Walaka, de Bizama, d'une partie du Schewa & de quel-
ques autres domaines. On prétend qu'ils eussent encore poussé plus loin ces conquêtes, si leurs divisions n'en eussent arrêté le cours. Ils sont au-
jourd'hui partagés en plusieurs peuplades, qui forment deux principa-
les nations, dont l'une, établie vers l'Occident, se nomme *Bertuma Gallæ*, & l'autre, plus voisine de l'Orient, s'appelle *Boren Galla*. Ils embrassent, comme dans un demi-
cercle, une moitié de l'Abissinie, & ils interceptent la communication de Cambat & d'Enarée avec le reste du Royaume, parce qu'ils sont maî-
tres des régions intermédiaires; ce

qui rend très difficile le transport des tributs de ces deux provinces. Dans ces derniers temps on a profité avantageusement de leurs divisions, pour attirer dans le Royaume quelques hordes qu'ils ont chassées. Le Roi les a établies dans les provinces de Dembée & de Gojam, & s'en est servi avec succès contre les autres Galles. En continuant de diviser ainsi ces Barbares, on parviendra peut-être à les détruire ou à les soumettre.

Leur gouvernement est tout militaire. Ils élisent un Général appelé *Luva*, auquel les Chefs des différentes Tribus obéissent, & dont le pouvoir expire au bout de huit ans. Tout ce qu'on lui demande est d'assembler les guerriers de la nation, & de les conduire contre les Abissins, avec lesquels ces brigands sont toujours aux prises. Ils ruinent tous les pays qu'ils traversent, & ne font jamais de quartier. Il n'est permis qu'à leurs braves de se couper les cheveux, & ce droit ne s'acquiert qu'après qu'on a tué un ennemi dans les combats, ou une bête féroce à la chasse. Dans les repas qu'ils se

Gouverne-
ment de ce
Peuple.

donnent, on met au milieu de la table un morceau friand, auquel on ne peut toucher qu'en s'engageant par serment à affronter quelque péril. Le butin fait sur l'ennemi se partage également entre les combattants. Ils n'ont d'autres armes que des dards & de gros bâtons brûlés par le bout. Leurs boucliers sont de cuir de bœuf ou de bufle. Autrefois ils ne combattoient qu'à pied ; mais ils ont depuis quelque-temps dé la Cavalerie, quoiqu'en général elle soit plus mal montée que celle des Abissins.

Barbarie de
les mœurs, La guerre est leur unique métier : tous les autres Arts leur sont inconnus. Ils méprisent les travaux de la campagne, & laissent incultes tous les beaux pays qu'ils occupent, ne s'attachant qu'à l'entretien des troupeaux, dont ils tirent leur nourriture & leur vêtement. Ils mangent la chair crue, & n'ont d'autre boisson que l'eau & le lait. Lorsqu'ils tuent une vache, ils ramassent le sang, & s'en frottent une partie du corps. Les tripes de l'animal leur servent de colliers, & après qu'ils les ont portés quelque-temps, ils les donnent

donnent galamment à leurs femmes, ils vivent dans le libertinage tant qu'ils sont soldats, se servant des premiers objets qu'ils rencontrent, & se souciant fort peu de leurs enfants, qu'ils exposent assez souvent dans les bois. Mais quand ils ont quitté le service, ils s'attachent aux femmes qui vivent avec eux, & prennent soin des enfants qu'elles leur donnent. Leur pays, défendu par sa pauvreté, n'offre rien à l'avidité d'un ennemi. Ils y mourroient eux-mêmes de misère, si le brigandage & les courses ne leur fournissent un moyen de s'enrichir. Leur langue est la même dans toutes les Tribus, & ne ressemble à aucun autre Dialecte Ethiopien, ce qui prouve qu'ils ont une origine étrangère & commune.

Ils pratiquent la circoncision, mais sans la regarder comme un engagement sacré: car, suivant Lobo, ils n'ont aucune Religion, quoi-
qu'ils reconnoissent un Etre universel; qu'ils appellent *Oul*, c'est-à-dire, le Ciel, mais auquel ils ne rendent aucune espece de culte. Ils ont, dans quelques Tribus,

Relat. Hist. d'Abiss. pag. 6^e. Ludolf, ibid.

formule de serment assez remarquable. On amene une brebis, on l'oïte de beurre, les chefs de la nation mettent la main sur sa tête, & jurent d'observer inviolablement ce qu'ils promettent. On assure qu'ils ne manquent jamais à leur parole, quand ils la donnent avec ce serment. Voici, selon Lobo, comme ils expliquent cette cérémonie : « Ils disent que la brebis est comme la mère de chacun de ceux qui jurent ; que le beurre marque l'amour qui est entre la mère & les enfants, & qu'on ne doit jamais manquer à un serment prêté sur la tête de sa mère. »

Relat. Hist. p. 24.
 Camp de Galles aux environs de Jubo, passa quelques mois dans un camp que deux mille de ces Sauvages avoient établi aux environs de Jubo, presque sous la ligne. Comme ils n'avoient jamais vu d'homme blanc, ils le regardoient avec surprise, & la curiosité les porta à le déchausser, pour voir si ses pieds étoient aussi blancs que son visage. Il remarqua que cette couleur leur causa quelque dégout. Le Jésuite alla visiter leur Chef, qui le reçut dans une grande cabane de paille.

au milieu de ses femmes & de ses troupeaux. La maniere dont ce Roi Galle donne audience ne doit pas attirer à sa Cour un grand nombre d'Etrangers : car il est de l'étiquette qu'ils y reçoivent la bastonade, ce qui se fait de la maniere suivante.

Ibid. p. 212

Les Officiers du Prince, rangés au long des murs de la cabane, & tenant dans leurs mains des gaules plus ou moins longues, se jettent sur l'Etranger & l'affomment de coups. Si c'est une personne de distinction, on se sert de longues gaules, & si c'est un homme du commun, on emploie des bâtons qui n'ont que deux pieds de long. Après cela les Officiers s'approchent respectueusement de lui, comme s'il ne s'étoit rien passé, & lui font leur compliment. Le Missionnaire reçut la bastonnade, comme les autres, & comme il demanda la raison de ce traitement, on lui répondit que c'étoit pour apprendre à ceux qui viennent chez les Galles, qu'il n'y a point dans l'univers de Nation plus brave que la leur, & que tous les autres Peuples doivent s'humilier devant elle. Lobo dit que ces Africains sont

Comment
leur Roi don-
ne au. ence.

en général si barbares , qu'il y a presque lieu de douter qu'ils aient l'usage de la raison. Ludolf assure , après Tellez & l'abbé Grégoire , que les qualités de l'esprit ne leur manquent point , qu'ils reçoivent avec docilité les instructions , & que plusieurs milliers de ces Sauvages se convertirent au Christianisme sous le règne de Basiliides.

Agaus. Les *Agaus* , ou *Agaves* , forment une autre nation particulière , divisée en plusieurs Tribus , dont les unes sont répandues dans le Gojam , principalement dans le Sancala , & les autres dans le Bagemder. Les Agaus du Sacala professent en apparence le Christianisme ; mais ils mêlent dans leur culte tant de cérémonies païennes , qu'on peut dire qu'ils ne sont Chrétiens que de nom. J'ai parlé au commencement de cette Histoire (1) des sacrifices qu'ils font au Nil , ancienne Divinité de ces Barbares. Les Agaus des autres contrées sont purement idolâtres. Ces Peuples sont redoutables par leur nombre & par leur indocilité. Ennemis de la domination des Abissins ,

ils cherchent depuis long-temps à s'affranchir, & prennent ordinairement parti dans les révoltes fréquentes qui désolent l'Empire. Ils soutinrent dans le dernier siècle une longue guerre contre Susnejos, & battirent souvent ses armées. Leur pays étant fort escarpé, ils se retirent, lorsque l'ennemi les presse, dans les cavernes que la nature a creusées dans leurs montagnes. Il y en a d'assez vastes pour contenir plusieurs familles nombreuses, & trois ou quatre cents vaches. Il est très-difficile de découvrir ces retraires, & presque impossible d'en chasser les Agaus.

On nous apprend des choses fort extraordinaires touchant les habitants de Gingirot ou Zendero, Royaume tributaire de l'Abissinie, & situé au midi de la Province d'Enarée. Ils sont presque aussi féroces que les Galles, & toute leur Religion consiste dans l'adoration des Démons. Lorsqu'il est question d'élire un Roi dans le pays, tous les Princes de la famille régnante vont se cacher dans une forêt voisine, feignant de fuir Comment ils élisent leur Roi.

Habitants de Zendero.

Les Electeurs, grands Magiciens de leur métier, cherchent avec empressement celui qu'ils ont choisi, & font descendre par leurs enchantements

Relat. de la haute Ethiopie, pag. 6. Tellez, cité par Lud. Liv. Chap. XVI.

sur sa tête un grand oiseau de proie. En même temps une troupe de lions, de tigres, de panteres & d'autres animaux féroces, environnent le nouveau Monarque. Il résiste d'abord, & se défend avec courage, blessant tous ceux qu'il peut frapper, pour faire voir qu'on l'entraîne malgré lui sur le trône. Enfin les Electeurs le saisissent & l'emmènent. Il faut qu'ils se battent dans le chemin avec des gens d'une certaine Tribu, qui prétend avoir droit d'installer le Prince. Ceux qui ont l'avantage, l'installent en effet, ce qui leur donne beaucoup de part à ses premières faveurs. Une des cérémonies de son couronnement est qu'il arrache avec ses dents la tête d'un ver, qu'on prétend être sorti des narines du feu Roi. L'acte qui le termine est encore plus barbare; car le Prince ayant mandé tous les Ministres & les favoris de son prédécesseur, les fait sacrer dans sa tente, leur disant qu'étant attachés par état à la personne du feu Roi, il est juste qu'ils l'ac-

compagnent dans l'autre vie, afin de continuer leurs services.

Une autre coutume de ce peuple est de réduire en cendre la cabane, les meubles, les habits, & généralement tout ce qui appartient aux défunts, sans excepter les arbres de leurs champs ou de leurs jardins. La raison qu'on en apporte, est qu'on craint que les morts, accoutumés à la possession de ces choses, ne soient tentés de revenir de l'autre monde, & d'inquiéter les vivants. Lorsqu'un Gingiro, c'est le nom qu'ils donnent à leurs Monarques, a été blessé dans un combat, ces barbares l'achevent, parce qu'il ne convient pas, disent-ils, qu'un Roi porte les marques honteuses de la supériorité de l'ennemi. Ils en usent de même, en pareil cas avec les particuliers.

Le Gingiro a pour trône une espèce de cage, construite au haut de sa cabane. C'est de ce lieu qu'il donne ses audiences. Celui qui régnoit au commencement du dernier siècle avoit la couleur, les gestes & toutes les manières d'un singe. Le P. Fernandès fit un voyage à sa Cour en 1613. & c'est à ce Jésuite, qui étoit

Autres Na-
tions.

Les Gora-
gues.

Relation
de Bermudes
dans l'Hist
de Christ,
d'Ethiopie

Les Gafates.

peut-être un peu crédule, qu'on doit toutes les particularités étranges que j'ai rapportées. Parmi les autres nations on compte les *Goragues*, les *Gafates*, les *Gonges* & les habitants d'*Alaba* & de *Balou*. Ces derniers sont peu connus. Les *Goragues* habitent la province d'*Oggé*. On prétend qu'ils sont grands Magiciens, qu'ils ont le secret d'ôter au feu son activité, & qu'en s'ignant le corps de graisse de vache, ils se tiennent au milieu des flammes, sans en être endommagés.

Ils payent chaque année au *Négus* un tribut en or, & lui livrent outre cela mille bœufs, avec plusieurs peaux de lions, d'ourses & d'élans. Leur pays produit une grande abondance de sandal, d'ébène, de civette & d'ambre.

Les *Gafates*, établis au Couchant des *Goragues*, occupent une vaste & riche contrée, d'où ils se répandent dans toutes les parties du Royaume, sans se mêler jamais avec les *Abissins*. On croit dans le pays qu'ils sont Juifs d'origine. C'est un peuple idolâtre, farouche, superstitieux & méchant. La province qu'ils habitent, produit beaucoup

For, & l'on y fabrique un grand nombre d'étoffes de soie & de coton. Cette nation est souvent en guerre avec les Abisfins.

Je ne parle point de quelques hor-
des de Sauvages qui errent dans les
bois & dans les déserts, & qui n'ont
point de demeures fixes. Ils habitent
des cavernes, comme les anciens
Troglodytes, ne reconnoissent ni
Rois, ni Dieux, se nourrissent de
serpents & de rats, n'ont d'autre lan-
gage qu'une espece de sifflement, &
sont plus semblables à des bêtes qu'à
des hommes.

Nations peu connues.

Lud. 1661.
Cap. 2. v.

Les Mahométans répandus dans le pays, où ils vivent aussi librement que les Chrétiens, s'adonnent à l'a-
griculture & au commerce. Ils ont la légéreté, l'humeur indépendante,
l'avidité & les mauvaises mœurs des Arabes, leurs compatriotes ou leurs ancêtres.

Les Juifs forment une autre na-
tion nombreuse. Ils sont établis de-
puis long-tems dans cet Empire, où
suivant un de leurs Rabins (1), ils
possédoient autrefois plusieurs prin-

Mahométans.

(1) R. Benjamin Tudelensis in *Itinerario*, cité dans le Comm. de Lud. p. 198.

épautés indépendantes ; ce qui est confirmé par le témoignage du Perse

Tellez, a. ^{puj} Ludolf, ^{ibid.} & ^{iu} Comm. pag 198. Juifs ont eu dans leur pouvoir de grandes & de nombreuses régions, telles que Wagara, Samena, & presque tout le Royaume de Dembée ; mais on leur a enlevé peu à peu ces domaines, . . . & dans ces derniers temps Susnejos les a entièrement subjugués. Un de leurs Princes, nommé Dhu-Novas, le même qui fut vaincu par le Négus Carleb, régnait aussi en Arabie dans le sixième siècle. Ainsi on ne peut pas dire que les Juifs, depuis leur dispersion sous Vespasien, ont été partout dans l'esclavage. Mais nous rejettions avec Ludolf une fable que d'autres Rabins ont forgée ; savoir qu'au-delà d'un certain fleuve, qu'ils nomment *Sambation* ou *Sabbatique*, & qu'ils font couler entre l'Ethiopie & la Syrie, les Juifs possèdent un grand Empire. On ajoute que ce fleuve ne coule point le jour du Sabbat, ce qui lui a fait donner le nom de *Sabbatique*. ^{Empire ima- ginaire.} Lud. ibid. Cap. VIII. que ; que les autres jours de la semaine il roule de gros rochers, & qu'ainsi les Juifs des autres pays ne peuvent avoir aucun commerce avec

Leurs frères de cette contrée. C'est un conte inséré dans le Talmud ; parmi beaucoup d'autres fictions, & qui sert à consoler les Juifs de la perte du Royaume de Jérusalem, & peut-être à les fortifier dans l'espérance qu'il fera un jour rétabli. Ceux qui aiment l'érudition peuvent consulter le Commentaire de Ludolf *. Cet Ecrivain observe que Pline le Naturaliste & l'Historien Joseph ont parlé de la rivière Sabbatique, Pline n'en fait qu'un ruisseau, qu'il place en Ju-^{Page 232.}
^{et suiv.} dée, & qui est, dit-il, à sec tous les jours de Sabbat. Joseph dit que c'est un fleuve de Syrie, qui ne coule que le jour du Sabbat, & qui s'arrête les autres jours de la semaine. Il ajoute que Titus, fils de Vespasien, allant de Berythe à Antioche, se détourna de son chemin pour voir cette merveille. Mais notre judicieux Allemann traite tout cela de fable.

Les Juifs d'Abissinie sont aujourd'hui dispersés. Il y en a un assez grand nombre dans la province de Dembée, où ils s'occupent à fabriquer des draps, & à forger les métaux. D'autres se sont retirés vers l'Occident, sur les bords du Nil,

hors des limites présentes de l'Empire du Négus. Les Ethiopiens leur donnent le nom de *Falasjan*, c'est-à-dire, d'exilés.

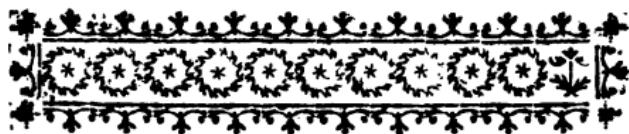
Colonia des
Portugais

Les Portugais, introduits dans le Royaume en 1541, au nombre de quatre cents, sous la conduite de Christofle de Gama, ont formé ici une autre Colonie d'étrangers. Il en périt plus de la moitié dans la guerre d'Adel. Les autres s'établirent dans le pays, où ils obtinrent des terres, avec des esclaves pour les cultiver.

Lud. ibid.
chap. XV.

Ils multiplierent tellement en moins d'un siècle, qu'ils pouvoient mettre sur pied quatorze cents soldats. Le Négus les employa utilement dans plusieurs entreprises. Dans la suite on oublia leurs services, on les dépouilla de leurs terres, & on les reléguà dans le Royaume de Tigré, sous prétexte de les opposer aux Maures d'Adel. Depuis le banissement du Patriarche Mendez & des autres Missionnaires, on n'a plus entendu parler de cette Colonie, qui a presque toujours été à charge au Portugal, même dans le temps de sa plus grande prospérité.

Fin de l'*Histoire des Ethiopiens*.



SECONDE SECTION.

HISTOIRE DES AUTRES PEUPLES.

Etablis sur la côte orientale de l'Afrique & dans les terres voisines.

NOUS avons encore un grand pays à décrire avant de quitter les côtes orientales de l'Afrique. On n'a que des notions très-imparfaites de son étendue & de sa position, & son Histoire est encore moins connue que ses limites. Ses principales contrées, du Nord au Sud, sont *Aiel* & *Ajan*; *Melinde* ou *Zanguébar*; *Mozambique* & *Sofala*; les pays des *Hottentots*. Nous ferons connaître, autant qu'il nous sera possible, les peuples établis sur ces différentes côtes, sans oublier ceux qui, s'éloignant un peu vers l'Occident, ont fixé leur séjour dans l'intérieur des terres.



CHAPITRE PREMIER

Habitans des côtes d'Adel & d'Ajan.

Etendue &
position de
la côte d'A-
del.

J'AI parlé de la côte d'Adel dans l'Histoire des Abissins, & j'ai indiqué ses principales Places (1). Il suffit de rappeler à mes Lecteurs qu'elle s'étend presque en droite ligne, de l'Occident à l'Orient, depuis le Cap de Rasbel, où est l'embouchure de la Mer rouge, jusqu'au Cap de Guardafur, dans la longueur d'environ cent cinquante lieues. C'est un pays que les Arabes ont conquis sur les Abissins, & qu'ils possèdent depuis deux cent cinquante ans. Il ne nous est pas possible de déterminer ses limites du Nord au Sud. C'est ici que la grande rivière d'Havash, qui vient de l'Ethiopie méridionale, termine son cours, en se perdant parmi les fables brûlants du Royaume d'Adel. Le pays, quoique très chaud, est abondant en grains, en bestiaux & en fruits de toute espèce. On y trouve aussi de l'or, de l'ivoire, de l'encens & du poivre, & il s'y fait autre

Il y a un assez grand commerce d'esclaves Nègres & de chevaux Arabes.

La côte d'Ajan court du Nord au Sud, depuis le Cap de Guardafu jusqu'à l'Équateur, dans l'espace d'environ douze degrés, ou de deux cent quarante lieues. Sa partie septentrionale est absolument déserte. On découvre vers le Midi quelques peuplades d'Arabes & de Noirs Mahométans, dont les plus connus sont les *Omno Zaïdi*, les habitants de *Magadasho*, de *Brava* & de *Jubo*, les *Machidas*, & les *Maracades*.

Les *Omno-Zaïdes* sont des Arabes Bédouins, qui menent une vie pastorale, & qui sont sujets du Sultan d'Adel. *Magadasho* & *Jubo* forment deux Royaumes, qui s'étendent vers la Ligne. Ils ont pour Capitales deux villes du même nom, assez considérables pour leur étendue. Celle de *Magadasho*, que d'autres nomment *Magadoxa*, est bâtie à deux ou trois milles du rivage. Ses Mosquées & ses autres édifices forment une belle perspective du côté de la mer; mais son port est peu fréquenté, soit parce que les vaisseaux

*Journal
d'Hamilton
dans l'His-
toire
Générale des
Voyag. T. V.*

n'y sont pas à l'abri de certains vents orageux, soit à cause du caractère féroce & perfide des habitants. Un vaisseau Anglois de la Compagnie des Indes ayant été porté sur cette côte en 1700, le Capitaine ne douta point à la vue de Magadasho que ce ne fût un lieu de commerce très-avantageux. Dans cette idée il envoya sa chaloupe au rivage avec un Officier & quatre matelots. L'Officier descendit à terre sans précaution, accompagné de trois de ses gens, ne laissant qu'un homme pour garder sa chaloupe. Après quelques civilités apparentes, les Arabes se saisirent des Anglois, qu'ils entraînèrent dans leur ville; & le matelot, qui gardoit la chaloupe, ayant accordé l'entrée de sa barque à d'autres Nègres, ils se saisirent aussi de lui, & tirerent la chaloupe assez loin du rivage. Le Capitaine, qui avoit observé de son bord toutes ces chafes, fit de vains efforts pour obtenir la liberté de ses gens, qui furent probablement massacrés par ces barbares.

Relat. Hist. d'Abiss. pag. 20. Le Roi de Jubo est tributaire du Portugal. Ses sujets sont un grand

tradic de poudre d'or, d'esclaves, de cocos, d'ambre, & sur-tout d'ivoire; car il y a un si grand nombre d'éléphants sur toute cette côte, que leurs dents fournissent chaque année la charge de plusieurs vaisseaux. L'ambre & les cocos se ramassent sur le bord de la mer, & appartiennent au Roi; mais il profite peu de ces richesses, parce que ses sujets ne lui portent que ce qu'ils ne peuvent cacher.

Brava est une autre ville commerçante, située entre Magadasho & Jubo. On assure qu'elle se gouverne en République, sous la protection du Portugal. Tous les habitants de ces quartiers sont Mahométans. Les Maracates, établis à deux journées de Jubo, dans l'intérieur des terres, occupent un assez grand pays. Ils ont le corps bien fait, le visage agréable, & le teint moins noir que les autres Africains d'Ajan. On vante leur adresse, & ils passent pour les meilleurs esclaves de cette côte. Lorsqu'ils ont une fille, ils lui cousent la partie naturelle, que son mari seul a droit de découdre. C'est le P. Lobo & l'Abbé le Grand son

Dom Vaiss.
suite. T. XL

Relat. d' 1.
Diff. p. 21.

Traducteur, qui rapportent cette coutume, que j'ai cru pouvoir raconter après eux. Mais ces barbares, si zélés pour la chasteté des femmes, font des fourbes, des traîtres & des hommes fort méchants. Leur pays est rempli de lions, d'éléphants, de tigres, de cerfs & de gazelles. On y voit des singes aussi grands que des veaux de quatre mois, & des serpents de la grosseur d'un homme.

Les Machidas sont au Nord des Maracates. Leur Roi, quoique Mahométan, ainsi que ses sujets, prétend descendre des Empereurs d'Abissinie, & ne laisse pas d'être presque toujours en guerre avec le Négus. Plus avant, vers l'Ouest, est l'ancien pays des Galles, dont six peuplades occupent encore ces quartiers, sous un chef électif appelé *Luto*.

CHAPITRE II.

Habitants de Zanguebar.

Limites pré-
cises du Zan-
guebar.

LA côte de Zanguebar, ou de Melinde, est au Midi de celle d'Ajan. Elle ne comprend propre-

ment que les régions situées entre l'Équateur & le Cap *Delgado*, qui est à dix degrés de latitude méridionale; mais nous lui donnerons un peu plus d'étendue, en prolongeant son cours jusqu'au Mozambique, au-delà du quinzième degré. Les divisions sont assez arbitraires dans la description d'un pays si peu connu.

Région des Cafres.

C'est ici que commence la Région des Cafres, habitants primitifs de cette partie de l'Afrique. Les Arabes les appellent *Kiafer*, c'est-à-dire, Infideles, nom qu'ils donnent à tous ceux qui ne professent pas le Mahométisme. Leurs habitants s'étendent suivant la Carte de M. Danville jusqu'au Monomotapa, vers le dix-huitième degré de latitude. Les premiers qui se présentent, au Midi de Jubo, sont les *Mosseguejos* & les Nègres du *Mono-Emugi*. Les *Mosseguejos* ont été long-temps amis des *guejos*. Les Portugais. Un Ecrivain leur attribue une coutume assez particulière. Dès l'âge de sept ou huit ans, dit-il, on leur aplatis sur la tête un morceau de terre, en forme de casquette. A mesure qu'elle se séche & qu'ils croissent, on met d'autre terre.

Le Grand
Dissert. sur la
côte orientale
d'Afrique.

sur celle-là , & enfin cette espece de bonnet pese quelquefois huit ou dix livres. Ils ne peuvent le quitter ni la nuit ni le jour , ni obtenir aucune charge qu'ils n'ayent tué un homme dans une bataille , & qu'ils n'ayent apporté sa tête à leur *Chef* ». Le même Ecrivain assure que les **Mosseguejos** descendant de quelques bergers , qui se révolterent contre leurs maîtres ; qu'adonnés encore aujourd'hui à la vie pastorale , ils vivent du lait & du sang de leurs vaches , qu'ils saignent souvent de peur qu'elles n'engraissent trop.

Habitans du Mono-Eunugi. On prétend que le **Mono-Eunugi** , qu'on nomme aussi *Nimaamai* , ren-

Dom. Vail-
sette. T. XI. ferme plusieurs mines d'or & d'argent , qu'on y voit une longue chaîne de montagnes , que les Cafres appellent *Lupata* ou l'Epine du monde , que ses habitants s'adonnent au commerce , & portent leur or & leurs autres marchandises jusqu'à Sofala.

Autres Peu- Les **Bororos** , les **Zimbas** & les **Mumbos** sont d'autres peuples plus méridionaux. La ville de *Maravi* , que M. Danville place à treize degrés de latitude méridionale , appartient aux **Bororos** , & il y a dans leur pays un

lac, qui suivant la Carte du même Auteur, n'a guere moins de cent lieues de long.

Ces différentes peuplades sont dispersées dans l'intérieur des terres, & il y en a quelques-unes, comme celles des Bororos & des Mumbos, qui sont à deux cents lieues de la mer. L'Afrique, qui commence à se resserrer considérablement depuis l'Eqūateur, n'a que cinq cents lieues de large dans l'endroit dont nous parlons.

Les Arabes & les Portugais partagent entr'eux le domaine des côtes, dont les lieux les plus remarquables sont,

Propriétés
des Portugais
& des Arabes.

1. *Paté*, ou *Pata* à un degré 30 min. de latitude méridionale. C'est une île, qui suivant Lobo n'a que quatre lieues d'étendue. On y comptoit autrefois quatre villes, *Paté*, *Lamo*, *Cio* & *Ampasa*, dont chacune avoit son Roi. *Cio* ne subsiste plus. Le Pere Dos Santos dit que *Lamo* est une île particulière, qui produit des ânes beaucoup plus grands que ceux d'Europe, mais moins propres au travail. Les Portugais ont eu un comptoir à *Paté* &

Relat. Hist.
d'Abiss. paga
18. Le Grand
ubì supra.

dans Ampasa. La dernière de ces villes étoit la plus riche de toute la côte; mais son Roi ayant maltraité les Portugais, ceux-ci lui déclarerent la guerre, le tuèrent dans un combat, entrerent dans la ville & l'abandonnerent au pillage. Le Roi de Lamo, accusé d'avoir livré aux Turcs Roc de Brito, avec quarante autres Portugais, eut la tête tranchée sur un échafaud. Un Ecrivain très-moderne assure que cette côte produit beaucoup d'ivoire, & quantité d'esclaves; mais que son commerce est interdit aux nations Européennes depuis l'année 1692.

Hamilton, ubi suprà.

Melinde.

Melinde à 2 degrés 30 min. Les relations Portugaises la représentent comme une des plus belles villes de l'Afrique orientale, soit pour la régularité de ses rues, soit pour l'agrément & la solidité de ses maisons, qui sont de pierre, à plusieurs étages, avec des plateformes & des terrasses au sommet. Son port est vaste & de facile accès; mais le reste du rivage est hérissé de rochers & d'écueils dangereux. La ville est dans une situation des plus riantes, étant environnée de palmiers & d'autres

Hist. des
Voyag. Liv.
1.

arbres de toute espece, principalement d'orangers, qui portent d'excellents fruits. Son terroir produit outre cela du millet, du riz & d'autres grains : la volaille & les bestiaux s'y trouvent en abondance.

Les Arabes, qui sont les maîtres du pays, forment les principaux habitants de la capitale. Ils se piquent de politesse, de bonne grace, & même de magnificence dans leurs habits. Les femmes sont très-belles, & l'on dit en proverbe dans ces cantons : *Cavaliers de Mombaça, & femmes de Melinde.* Les Africains naturels, plus répandus dans les bourgs que dans les villes, sont d'une constitution robuste & d'une taille avantageuse. On ne connaît point les justes limites de ce Royaume; mais on sait qu'il est gouverné par un Prince Mahométan; avec lequel les Portugais sont alliés depuis plus de deux cent soixante ans. Sa Cour est plus brillante que celles de tous les autres Rois de cette côte. Lorsqu'il sort de son palais, il est porté sur les épaules des plus grands Seigneurs du pays. On parfume les rues par où il passe, & lorsqu'il entre dans

Le Grand
Diff.er. sur la
côte ori. et.
d'Afrique.

quelque ville de son Etat , il est reçu par les plus belles filles , dont les unes lui jettent des fleurs , & les autres brulent des parfums , ou chantent des vers à sa louange. Ce sont les Indiens de Cambaye & de Guzarate qui font le principal commerce de Melinde , où ils portent des épices , du cuivre , du vif-argent & des toiles , qu'ils changent pour de l'or , de l'ambre , de l'ivoire , de la poix & de ja cire. Les Portugais ont aussi dans cette ville un ancien comptoir , une forteresse & plusieurs Eglises.

Mombaça. 3. *Mombaça* , au Sud de Melinde , à trois degrés trente minutes. C'est une île formée par les bras d'une rivière , qui se jette dans la mer par deux embouchures. Le pays abonde en toutes sortes de provisions , & produit quantité de fruits , comme des grenades , des figues , des citrons & des oranges de plusieurs espèces. L'eau y est excellente. La ville , qui a beaucoup d'étendue , est bâtie sur un roc , dont la mer vient battre le pied. Les rues ont une grande largeur , & la plupart des maisons sont de pierre , avec des toits en terrasse ,

rasse, & des plafonds travaillés en compartiment de plâtre. Le port, qui passe pour bon, & dont l'entrée est défendue par un petit fort, construit à fleur d'eau, est toujours rempli d'un grand nombre de vaisseaux marchands. Les Arabes sont en possession de Mombaça, & les Portugais y ont un comptoir, où ils se maintiennent dans une sorte d'indépendance. Cette ville a été long-temps sous le pouvoir du Portugal. Ruy-Lorenzo l'obligea en 1503 à payer un tribut annuel, & quatre ans après François d'Almeyda la saccagea de fond en comble. Les Portugais en furent chassés sur la fin du dernier siècle, & perdirent aussi leur comptoir de Mélinde : mais ils se sont rétablis en 1729 dans ces deux villes. Le Quilimanci, l'Arabia & la Dru-ma sont des rivières qui coulent dans le pays de Mélinde & dans celui de Mombaça.

4, 5 & 6. *Pemba, Zangibar & Mon-fia* sont trois autres îles plus méridionales, entre 5 & 8 degrés de latitude. Elles ont chacune un Souverain ; mais ces Princes sont vassaux & tributaires du Roi de Portugal.

Tome XI.

Q

Hist. des
Voyag. ab
Supra. D. n
Vaisseux. T.
XL

Pemba, Zan-
gibar, Mon-
fia.

Le port de Zangibar est très-bon ; & peut contenir des bâtiments de cinq cents tonneaux. Il y a d'excellente eau dans ce lieu , avec une grande abondance de bestiaux , de volailles , de poissons , de cannes de sucre , de riz & de miel. On trouve les mêmes productions dans les deux autres îles. Celles de Pemba & de Monfia ne contiennent que quelques hameaux , au lieu que Zangibar offre de gros bourgs , assez semblables à des villes , & dont les maisons sont bâties de belles pierres , mais sans aucune liaison de chaux & de ciment. Les habitants ont l'art de rendre ces pierres fort unies en les frottant contre d'autres pierres plus dures , & les joignent si parfaitement , qu'elles ne paroissent former qu'une feûle masse. La plûpart des habitants de ces quartiers sont Mahométans. Ils portent à Mombaça , à Sofala & à Madagascar les denrées dont leur pays abonde , & reçoivent en échange des toiles , de l'or & de l'argent.

Quilloa.

7. Quilloa est une île qui a le titre de Royaume , & qui relève aussi du Portugal. Sa situation est à

neuf degrés du Sud, à l'embouchure du *Rio Coavo*, assez grande rivière qui coule de l'Ouest à l'Est. Ses habitants, moins noirs que les autres Africains de cette côte, sont en partie Mahométants & en partie idolâtres. Ils bâtissent des maisons de pierre & de bois, dont la construction est assez bonne. Il se fait à Quilloa un grand commerce d'or, qui attire dans cette île quantité de Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Le pays est également fertile en grains & en bestiaux. Le Souverain qui le gouverne éroit autrefois un des plus puissants Princes de la côte ; mais les Zembas, Peuples voisins, unis à d'autres barbares, ont ruiné ses Etats. François d'Almeyda prit en 1507 la ville de Quilloa, chassa du trône Ibrahim le quarante-quatrième Roi de l'île, & mit la couronne sur la tête d'un autre Prince Arabe, qui permit aux Portugais d'y bâtir une forteresse.

Hist. des.

Voy. Liv. 1.

8 & 9. *Mongallo* & *Mauruça* ; entre 10 & 15 degrés. Ce sont deux Royaumes peu connus, possédés par des Princes Arabes. Le Roi de Mauruça, dont les Etats s'étendent sur

Mongallo& *Mauruça*

Q ij

presque toute la côte, est le plus puissant. Ses sujets se nomment *Macuas*, & sont partagés en plusieurs tribus. L'or est leur principal commerce. Ces pays sont arrosés par les rivières de *Mongallo*, de *Sirancapa* & de *Quizimajugo*. Ce que les Portugais appellent *Picos Fragosos* est une haute montagne du Royaume de Maruça.

Île de Qu-
simba.

Dans le voisinage de cette côte sont les petites îles de *Querimba*, qui appartiennent aux Portugais, & qui dépendent du gouvernement de Mozambique. Elles sont remarquables par leur fertilité.

Îles de Co-
moro.

A l'orient de ces îles on trouve celles de *Comaro*, au nombre de quatre, entre 11 & 13 degrés de latitude. Ce nom n'appartient proprement qu'à la plus occidentale, qui surpasse les autres en grandeur, mais que sa stérilité rend presque déserte. *Mohilia*, *Anjouan* & *Mayotto* sont les noms des trois autres îles, qui

H. & des
Voyag. LIV.
III. IV. &
IV.

ont chacune leur Souverain. La première est bien peuplée; mais ses habitants sont grossiers & barbares. *Anjouan*, que d'autres nomment *Johanna*, offre une grande abon-

dance de bestiaux, d'oiseaux, de poissons, de fruits & de provisions de toute espèce. Ce seroit un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux, s'il n'étoit infesté par les pyrates. L'air y est d'ailleurs très-mal sain. Les coris, petits coquillages, qui servent de monnaie dans plusieurs cantons de l'Inde, forment une des principales richesses de cette île, dont les Portugais ont été autrefois les maîtres. On y voit encore des restes considérables d'une ancienne ville appellée *Demos*. Mayotto, la plus reculée vers le Sud, est peu connue.

Le Mahométisme est la Religion de ces îles, qui appartiennent depuis long-temps aux Arabes. Les habitants sont noirs, ont les cheveux courts & naturellement frisés, & ne se couvrent d'autres parties du corps que la ceinture & la tête. Les femmes s'habillent un peu plus modestement, & ne découvrent que le dos, les bras & les jambes. Leurs maris ne s'offensent point de les voir rire & badiner librement avec les Etrangers. Ces Insulaires sont bravés, inquiets, entreprenants, & le

366 HISTOIRE
font presque continuellement la
guerre les uns aux autres.

CHAPITRE. III.

Côtes de Mozambique & de Sofala.

Idée générale de ces côtes.

Je comprends sous ce nom les régions qui s'étendent au Sud de Zanguebar, depuis 15 jusqu'à 25 degrés de latitude méridionale. Toute cette côte est fort creuse, & la Mer qui s'avance considérablement dans les terres resserre encore ici d'une maniere sensible le continent de l'Afrique. L'établissement Portugais de Mozambique & l'Empire de Monomotapa sont les seules contrées que nous décrirons, le reste du pays étant occupé par un grand nombre de nations sauvages, dont les noms sont à peine connus.

Île de Mo-
zambique.

Mozambique est une petite île, située à quinze degrés de latitude, & peu éloignée du continent. Sa longueur est d'une demi-lieue, sur un quart de lieue de largeur. Les Portugais la découvrirent en 1498.

Hist. des Voy. Liv. I & XIV. & y bâtirent un comptoir en 1502.

de temps après. Ils y ont construit une citadelle très-forte, qui défend l'entrée du port. Le terrain de l'île est fort uni, & son rivage est couvert de sable fin. On y compte deux mille habitants, moitié Portugais & moitié Negres. Ces derniers sont de haute taille, bien faits, & d'une constitution robuste. L'île & le continent voisin fournissent au Portugal d'excellents esclaves, qu'on transporte à Goa & dans d'autres quartiers de l'Inde. On permet aux peres le libre exercice de leur ancienne Religion ; mais leurs enfants sont batisés, instruits avec soin, & quelquefois élevés au sacerdoce. Il y a plusieurs Prêtres de cette race aux environs de Goa.

L'île de Mozambique est une place de rafraîchissement pour les vaisseaux Portugais ; qui vont de l'Europe aux Indes. C'est-là que les Soldats & les Matelots, par l'usage des fruit acides & des racines salutaires du pays, se guérissent en très-peu de temps du scorbut, de l'hidropisie & des autres maladies qu'ils ont contractées sur la Mer. Cependant l'air de l'île est fort mal sain,

C'est un lieu de bannissement pour les criminels de Goa & des autres comptoirs Portugais de l'Inde. Au lieu de les punir de mort, on les relegue pour quelques années à Mozambique, & il y en a très-peu qui reviennent de cet exil. Le pays d'ailleurs abonde en bestiaux, en volailles, en fruits & en provisions de toute espece; mais il manque d'eau douce. Le Gouverneur fait seul tout le commerce de l'île, qui consiste principalement en dents d'éléphant qu'on achete sur la côte, & en or qu'on tire de Sofala.

Negres du
continuent.

Les Negres du continent dépendent en partie des Portugais par des liaisons d'intérêt & de commerce. Le Gouverneur de Mozambique entretient dans ces quartiers un certain nombre de Missionnaires, qui à la faveur de leur emploi s'insinuent dans l'esprit de ces Sauvages, & les portent à lui livrer à vil prix leur ivoire & leur or. Il y a eu un temps où les Negres à qui l'on offroit pour le commerce quelques petits grains de verre, faisoient dans la terre un trou capable de contenir les grains, & le remplissoient de la

même mesure de poudre d'or, qu'ils donnoient en échange. Ces Peuples sont grands, robustes, hardis & ^{Royaumes} particuliers, belliqueux, mais d'une paresse extrême. Ils occupent différents districts, auxquels on donne le nom de Royaumes, & dont les plus considérables sont *Angoxa, Bano & Gallo*, entre 16 & 18 degrés. Les habitants les plus voisins de la Mer sont de la race des Macuas, qui s'étendent aussi dans le Royaume de Mauruça. Il y en a plusieurs qui ont embrassé le Christianisme. Les rivières qui coulent dans cette latitude sont *Palane, Mocanbo, Angoxa, Moma, Quizumgo, Lecunga, &c.* Toute la côte, jusqu'au Monomotapa, est bordée de petite îles & d'écœuils. Le Monomotapa (1) est un fort grand pays qui s'étend du côté de l'Est entre 17 & 25 ou 26 degrés de latitude méridionale, c'est à-dire, dans la longueur d'environ 180 lieues du Nord au Sud. Du côté de l'Ouest ses limites ont vingt lieues de plus dans la même latitude. D'Orient en Occident il a au moins

Le Monomotapa. Son étendue & ses bornes

(1) On devroit dire *Manemotapa*.

la même étendue, dans sa plus grande largeur. Il est borné au Nord & dans une partie de l'Ouest par le fleuve de *Zambezé*, ou de *Cuama*; au midi, & dans une autre partie de l'Ouest, par celui de *Manica*, ou du Saint-Esprit; & à l'Est par la Mer des Indes. Ainsi il peut passer pour une presqu'île. On ignore la

Fleuves de Zambezé & du Saint-Esprit.

source du Zambezé; mais on sait qu'il traverse tout le Monomotapa de l'Ouest à l'Est, & qu'après un cours de deux cents lieues dans ce Royaume, il se jette dans la Mer par plusieurs embouchures, entre 17 & 18 degrés de latitude méridionale. La rivière du Saint-Esprit coule du Nord au Sud & au Sud-Est, dans l'espace de cent vingt lieues, & se décharge aussi dans la Mer, à 26 degrés de latitude, dans une baie qui porte son nom. Elle sépare le Monomotapa du pays des Hottentots. Les autres rivières du pays

Autres rivières. sont *Chireira*, *Cabreze*, *Mocaras* & *Manzoro*, du côté du Nord; *Sofala*, *Sabia*, *Inhampura*, *da Lagoa*, du côté du Midi; *Tendanculo*, *da Matia*, *Cobo*, *Inhambane*, du côté de l'Est. La belle Carte que M. Dan-

ville a publiée en 1749, donnera au Lecteur une idée plus particulière de leur cours & de leur position. Faria, Lopez & Pigafetta n'ont débité sur ce sujet que des mensonges, que l'Historien des Voyages pouvoit se dispenser de rapporter dans son cinquième Volume (1).

On distingue le Monomotapa en vingt cinq Royaumes, qui appartenient anciennement à un seul Maître, & dont quelques-uns ont secoué le joug. Leurs noms se trouvent dans l'*Asie Portugaise* de Faria, qui eût aussi bien fait de les supprimer, puisqu'il ne nous apprend rien touchant la position respective de ces différents Etats. Les plus considérables ou les plus connus sont le *Monomotapa* proprement dit, & les Royaumes de *Mongas*, de *Sefala*, de *Sabia*, de *Manica* & d'*Inhambana*.

I. Le Monomotapa propre, situé dans la partie du Nord, forme un Etat très-vaste, mais dont les limites & les dépendances sont peu connues. Il est gouverné par un Prince qui a le titre d'Empereur, & qui

Division du
Monomotapa.

Le Mono-
motapa pro-
pre.

(1) Voyez les pages 223 & 224 de ce Volume, Edition de Paris in-4°.

compte parmi ses vassaux plusieurs Rois, dont il fait éléver les fils dans son palais, pour s'assurer de leur fidélité. La résidence du Monarque est à

Réidence
de l'Empe-
reur.

Zimbaoé, ville dont on ne nous apprend rien, si ce n'est qu'elle est située près du Zambézé, sur la frontière septentrionale de l'Empire. On ne connaît pas mieux les autres villes. Les Portugais, maîtres autrefois de toute la côte, possèdent encore quelques places dans ce Royaume, comme *Teté* & *Sena* sur les bords du Zambezé. Ce sont les seuls Européens qui commercent ici. Il y a dans le pays des Cafres très-farouches, qui vivent dans une sorte d'indépendance. On assure que les *Mumbos*, établis au Nord-Ouest, à plus

Asie Portugaise de Faria, citée dans le ¹ _{V de l'Hist, des Voy} ^{P.} de deux cents lieues de la mer, mangent de la chair humaine, qui se vend publiquement dans leurs boucheries. *Chicova* & *Butua*, Royaumes voisins du pays des Mumbos, contiennent, dit-on, des mines d'or & d'argent. Le premier produit du riz, du blé d'Inde, avec une grande abondance de légumes, de bestiaux & de volailles. L'agriculture & le soin des troupeaux sont les principales occupations des habitants.

La côte du Monomotapa offre peu d'habitations ; mais l'intérieur du pays est extraordinairement peu-peuplé. Les Portugais exercent librement dans toutes ces contrées le commerce de l'or, de l'ivoire, de l'ambre & des esclaves, en donnant en échange des toiles & des soies de l'Inde. On n'a aucunes lumières sur l'origine & la succession des Princes qui gouvernent ce vaste Empire. Tous les Officiers qui servent dans l'intérieur du palais sont des jeunes-gens de la plus haute naissance, dont aucun ne doit être âgé de plus de vingt ans, parce qu'on présume que jusqu'à cet âge ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. On les élève dans la suite aux premières charges de l'Etat. Les principaux Officiers du dehors sont le *Ningomascha*, ou le Gouverneur des Royaumes ; le *Nokomoasha*, ou Capitaine général ; l'^{Am-} *buya*, ou Maître d'Hôtel, qui, à la mort de la principale femme de l'Empereur, a droit d'en nommer une autre, pourvu qu'il choisisse une des sœurs ou des plus proches parentes du Monarque ; l'*Inbauro*, ou Sur-

Mémoires
de Lopez,
ibid. p. 222.

Officiers de
Prince,

Faris, ibid.
p. 226.

intendant de la musique ; le *Nukarao*, qui commande l'avant-garde ; le *Bukuromo* : ce nom signifie la main droite de l'Empereur ; le *Netombo*, ou garde des parfums & des ustensiles qui servent à la magie ; le *Nehono*, ou le grand Portier.

Son Palais & ses femmes. L'Empereur occupe un palais très-vaste, divisé en trois quartiers, dont tous les édifices sont de bois. Ce Prince a un grand nombre de femmes ; mais il n'y en a que neuf qui soient honorées du titre de Reines, & ce sont ordinairement ses sœurs ou ses plus proches parentes. Il entretient plusieurs armées, pour tenir en bride les Rois ses vassaux.

Portrait des habitants du pays. Les habitants du pays sont noirs & de taille moyenne. On vante leur courage à la guerre, & leur agilité extrême à la course. La principale nation est celle des *Mokarangis*, d'où la famille Impériale tire son origine. Ils adorent un Dieu, mais ils reconnaissent aussi l'existence d'un Diable, qu'ils appellent *Muzuko* & qu'ils croient fort méchant. Ils se persuadent que tous leurs Empereurs vont après leur mort dans le ciel, & dans cet état de gloire ils les invoquent

sous le nom de *Muzimos*, à peu près comme nous honorons les saints. Ils ne conuoissent point l'usage de l'écriture ; mais ils ne laissent pas d'avoir quelques traditions, qui leur tiennent lieu de monuments historiques. Leur vie est frugale, & il y a peu de délicatesse dans le choix & la préparation de leurs aliments. On affirme que plusieurs de ces Cafres mettent la souris au rang des mets les plus friands.

Ils commencent le mois à la nouvelle Lune, & ils le divisent en trois portions, qui sont chacune de dix jour. Le quatrième & le cinquième jours de chaque division sont des jours de fête. Chacun est revêtu alors de ses plus beaux habits. L'Empereur donne ces jours là audience depuis le matin jusqu'au soir, ayant dans sa main un pieu sur lequel il s'appuie. Ceux qui abordent son tribunal doivent se prosterner. Si le Roi est malade, c'est le Ningomoscha qui tient sa place.

Le jour de la nouvelle Lune, le Monarque, environné de ses courtisans & armé de deux Javelines, court dans le palais, comme s'il étoit dans

Leurs fêtes

le dessein de combattre. Quand sa course est finie, on apporte une garmelle remplie de blé d'Inde bouilli. L'Empereur la renverse, & ordonne aux grands Seigneurs de manger les grains répandus à terre. La plus grande de toutes les fêtes est celle de la nouvelle Lune de Mai. On la nomme *Chuavo*. Tous les Grands s'assemblent dans le palais, & courant la javeline à la main, donnent la représentation d'une espece de combat, qui dure tout le jour. Ensuite le Monarque disparaît pendant huit jours, & dans cet intervalle les tambours ne cessent pas de battre. La fête se termine d'une maniere barbare; car le dernier jour l'Empereur fait mettre à mort plusieurs Seigneurs, & les immole aux *Muzimos* ses ancêtres. Alors les tambours cessent, & chacun se retire dans sa maison. Il n'est jamais permis de paroître à la Cour le huitième jour de la Lune, parce qu'on le regarde comme un jour malheureux.

Le Royaume de Mongas.

II. Le Royaume de *Mongas* enclavé dans la partie septentrionale du *Monomotapa*, dont il a depuis long-temps secoué le joug, est, dir-

on, fertile en mines d'or. Les plus riches de ces mines, suivant Faria, sont celles de Massapa & de la montagne d'*Ophur* ou de *Fura*. Mais M. Danville, beaucoup mieux instruit que Faria, place Fura & Massapa dans la partie occidentale du Monomotapa, assez loin des limites du Royaume de Mongas. L'Auteur Portugais ajoute qu'en a tiré des mines de Fura *un lingot d'or de quatre cents mille ducats*, & que ce métal y est si commun qu'on le trouve non-seulement entre les pierres, mais même sous l'écorce de certains arbres jusqu'au sommet du tronc. Tout cela sent l'exagération & même la fable. Les Portugais ont un comptoir à Massapa, sous la direction d'un Officier, qui est nommé par le Gouverneur de Mozambique, *du consentement*, dit Faria, *de l'Empereur du Monomotapa*; ce qui prouve que le district de Massapa appartient à ce Prince, & n'est point une dépendance de l'Etat de Mongas. *Bokuto*, au Nord de Massapa, est un autre établissement Portugais.

III. Au Midi du Monomotapa Le Royaume de Sofala
propre, on trouve le Royaume de *Sofala*.

Hist. des
Voy. ubi in-
pr. p. 224;

Ibid

fala, qui a donné son nom à la côte voisine. Sa longueur d'Orient en Occident est d'environ quatre vingts lieues, & il en a trente du Midi au Nord. Le Prince, qui le gouverne, est tributaire du Portugal, & fait profession du Mahométisme. Il s'appelle *Quitévé*, titre qui répond à celui de Roi. La principale rivière du pays, nommée aussi *Sofala*, & célèbre par les sables d'or, coule de l'Ouest à l'Est, & se jette dans la mer des Indes à 21 degrés de latitude. C'est à quelque distance de son embouchure qu'est la ville de *Sofala*, dans une île du même nom, formée par cette rivière. Un fort que les Portugais ont bâti dans ce lieu, les rend maîtres de tout le commerce du Royaume qui produit beaucoup d'or & d'ivoire. Le pays est outre cela fertile en bestiaux, & jouit d'un air assez tempéré. Ses habitants sont un mélange d'Arabes Mahométans & de Cafres idolâtres. Les Portugais possèdent aussi le fort d'*Inhaquea*, à cinq ou six lieues de *Sofala* vers le Nord.

Origine des établissements Portugais. Ce fut Vasco de Gama qui fonda au commencement du seizième siècle la plupart de leurs établissements sur cette côte.

IV. Le Royaume de Manica, si-
tué à l'Occident de celui de Sofala,
est fameux par ses mines d'or, dont
les Portugais entreprirent la conquête
vers l'an 1570. Vasco Fernandez
Homen, nommé au gouvernement
du Monomotapa, eut le bonheur de
pénétrer jusqu'à ces mines avec un
corps d'environ mille hommes, qu'il
conduisit par le Royaume de Sofa-
la, où il eut divers obstacles à sur-
monter. Mais s'étant apperçu que
leur richesse ne répondait pas à ses
espérances, & que les Cafres avec
beaucoup de temps & de travail n'en
tiroient que fort peu d'or, il fut obli-
gé de renoncer à cette entreprise.

Quelque temps après le Roi de So-
fala permit aux Portugais d'exploiter
les mines de *Manninas*, à condi-
tion qu'ils lui payeroient annuelle-
ment une somme modique. Fernan-
dez les visita, & se rendit ensuite
dans le Royaume de Chicova, vers
le Nord, où il s'imagina trouver de
riches mines d'argent. Il avoit avec
lui mille soldats. Faria prétend que
les Cafres, alarmés de son projet,
mirent en œuvre le stratagème sui-
vant. Ils semerent un peu de miné.

Royaume
de Manica.

Tentatives
des Portugais
pour la con-
quête de ses
mines.

Faria, dans
l'Hist. des
Voy. T. V.
P. 220.

Mines
Manninas.

ral dans quelques endroits éloignés de sa source, & montrèrent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines. Vasco fit creuser la terre par ses gens, & perdit le fruit de ses recherches. Les provisions commençant à lui manquer, il prit la résolution de retourner au Fort de Sena avec la plus grande partie de ses troupes, ne laissant à la mine que deux cents soldats, avec les instruments nécessaires pour continuer les travaux. Antoine Cardosa de Almeyda, qui commandoit ce détachement, se laissa surprendre par les Cafres, qui l'attirerent dans une embuscade où il pérît avec tous ses gens.

Expédition
de Barreto.

Avant l'expédition de Vasco Fernández, François Barreto avoit entrepris de pénétrer aux mines de Manica & de Butua, par la route de Mongas. Il traversa en effet ce Royaume, remporta plusieurs victoires sur les Cafres, qui voulurent lui disputer le passage, & s'empara de Mongas leur capitale. Mais divers incidents, étrangers à l'Histoire que nous écrivons, l'empêcherent de poursuivre cette entreprise.

V & VI. *Sabia Inhambana* sont deux Royaumes plus méridionaux. Le premier , situé au Sud du Monomotapa propre , est traversé du Couchant au Levant par une Riviere qu'on nomme aussi *Sabia*. Son Souverain prend le titre de *Sedanda*. On voit sur la côte les îles de Bocicas & un cap très-connu des gens de Mer sous le nom de *saint Sébastien*. *Inhambana* s'étend au Midi de *Sabia* , sur une côte qui peut avoir 70 lieues de long. Ce pays est baigné à l'Ouest & au Sud par la riviere du *Saint-Esprit* , qui le sépare des terres des Hottentots. Voilà tout ce qu'on fait sur ces deux Royaumes , qui sont bornés à l'Orient par la Mer , & à l'Occident par ceux de *Manica* & de *Biri* ; dont les possessions sont encore moins connues. Le Souverain de *Manica* porte le titre de *Chicanca*. J'ai déjà remarqué que tous ces Royaumes sont des démembrements de l'Empire du Monomotapa.

Je terminerai la description des côtes de Sofala par quelques observations du Pere *Dos-Santos* , Religieux Dominicain , employé pendant onze Observa^z tions du Pere *Dos-Santos* ,

tirées de son ans aux Missions de cette contrée. ^{Ethiopie O-} Sa principale résidence étoit à Sofala, ^{et} le Grand fala, d'où il a fait plusieurs voyages ^{goud} Dissert. VI. à Sena, à Massapa & à Teté, en remontant la rivière de Zambezé. Les Dominicains avoient des Couvents dans presque toutes ces villes. Nous apprenons de cet Ecrivain que la rivière de Sofala prend sa source dans le pays de Mocaranga, vers l'Occident, environ à cent lieues de son embouchure. Les habitants de Sofala remontent cette rivière avec leurs marchandises, les vendent à Manica, & rapportent en échange de la poudre d'or. Le Cuama, qu'on appelle aussi Zambezé ou ^{Zambezé}, parce qu'il passe par un village de ce nom, coule au Nord du Sofala. C'est un fleuve très-rapide, qui dans quelques endroits à plus d'une lieue de largeur. Il se partage en deux bras à trente lieues de sa principale embouchure, & chaque bras paroît aussi large que le fleuve avant sa division. Le plus gros s'appelle Luabo, & l'autre Quilimane. Ils se subdivisent eux-mêmes en trois canaux, qui se jettent dans la Mer; ce qui a fait dire

^{Rivieres de}
~~Sofala & de~~
~~Zambezé.~~

que le Cuama avoit cinq embouchures ; mais il n'y a que le Luabo & le Quilimane qui soient navigables. On peut remonter le Zambezé jusqu'au Royaume de *Sacumbe*, au Nord de Chicova, & à plus de cent trente lieues de son embouchure. Là est une cataraôte, qui coupe la navigation pendant vingt lieues. Cette Riviere a, comme le Nil, des débordements réglés, qui engraissent les terres, & qui arrivent pendant les mois de Mars & d'Avril.

Dos-Santos ajoute qu'il y a un ^{Marché d'or} à Massapa, où ce métal est très-commun, principalement dans la montagne de *Fura* ou d'*Afura*, sur le sommet de laquelle on voit les ruines de plusieurs édifices considérables. Suivant une tradition du pays, ces ruines sont les restes des magazins de Salomon ou de la Reine de Saba, qui tiroient, dit-on, beaucoup d'or de cette montagne. L'Auteur paroît ajouter un peu trop de foi à cette tradition ; mais il n'est pas contre la vraisemblance que Salomon étendît son commerce jusqu'à la côte de Sofala, & que l'*Afura* moderne fût l'*Ophir*

dont il tiroit tant de richesses. En supposant que ses flottes partoient de la Mer rouge , elles ne pouvoient trouver de mines d'or plus voisines de la Judée.

CHAPITRE IV.

Pays des Hottentots.

ARTICLE PREMIER.

Terres dos Fumos & de Natal. Nations Hottentotes.

C'EST au Sud d'Inhambana , au-dessous de l'embouchure de la riviere du Saint-Esprit , que commence , suivant Dom Vaissette , le pays des Hottentots , qui s'étend jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique , entre 26 & 33 degrés de latitude. M. Danville ne le place qu'entre 30 & 33 degrés. Sa partie la plus septentrionale comprend une côte peu fréquentée , que les Portugais nomment *Terra dos Fumos* , & qui est habitée par des Cafres , qui n'ont point de demeures fixes.

Terra dos
Fumos.

A

À l'Occident sont d'autres Peuples sauvages, entre lesquels on compte les *Brigoudis*, les *Cobonas* les *Chainouquas*, les *Hancunquas* & les *Heufaquas*, dont on ne connoit guère que les noms.

La *Terre de Natal* est au Midi de celle des *Fumos*. Ce fut *Vasco de Gama* qui la découvrit en 1497, & qui lui donna le nom qu'elle porte, parce qu'il s'en approcha le jour de Noël. Elle s'étend au long de la côte entre 29 & 32 degrés. Ses habitants, qu'il ne faut pas confondre avec les *Hottentots*, sont fort noirs. Ils ont la taille médiocre, mais bien proportionnée, les cheveux crépus, le nez ni plat ni trop relevé, les dents fort blanches & la physionomie agréable. On ~~gante~~ leur agilité & leur souplesse; mais la fertilité naturelle de leur pays les rend fort paresseux. L'*Histo-
rien des Voyages* rapporte un exemple assez particulier de leur passion pour la danse. Un jour qu'ils s'étoient assemblés près d'une Rivière, où un Vaisseau Anglois étoit à l'ancre, un Indien de l'équipage descendit à terre, & se mit à battre du

Terre de Natal.

Mœurs des habitants.

T. V. p. 2122

tambour. Aussi-tôt tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe commencèrent à danser, & les vieux imiterent aussi leur exemple. Ce bal dura si long-temps, que les Cafres excédés de fatigue furent obligés de prier le tambour de finir.

Ces Sauvages ont quelques notions d'une Divinité, qu'ils honorent par des fêtes & par des danses. Ils portent à leur cou des especes de croix. Leurs maisons, dont la forme est carrée, sont bâties de plâtre. Ils ne se frottent pas le corps, comme les Hottentots, avec une graisse puante, & ils n'ont pas le même bégaiement dans leur parler. Leur principal commerce est avec les Corsaires Arabes & les Cafres du Monomotapa. Néanmoins on voit de temps en temps quelques Vaisseaux Européens se rendre des Indes à Natal, pour acheter des dents d'éléphants, qui sont la principale richesse de ces Barbares.

Qualités & productions du pays. Leur pays, qu'on dit être fort mal sain, offre de grandes forêts & des montagnes très hautes, remplies de lions, de rhinocéros, d'éléphants, de léopards, d'ours, de daims, de

loups & de renards. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, on y trouve un grand nombre d'autruches. La côte de Natal est très dangereuse. Les vents y soufflent avec impétuosité, les orages sont fréquents, & la Mer est ordinairement fort grosse.

L'intérieur du pays est occupé par les *Hottentots*, qu'on distingue en plusieurs Nations. La carte de M. Danville en désigne huit principales, qui sont les *Namaquas*, les *Gouriquas*, les *Gassiquas*, les *Odiquas*, les *Hesiquas*, les *Ubiquas*, les *Cokhoquas* & les *Sonquas*.

1. Les premiers habitent le canton du Nord, & s'étendent jusqu'à la Mer occidentale. On les divise en deux peuplades, l'une des grands & l'autre des petits Namaquas. Il y a quelque différence dans leur gouvernement & dans leurs manières; mais ils se ressemblent tous par la force, par la valeur & par la justesse du discernement; qualités qui leur attirent l'estime de tous les autres *Hottentots*, & qui les font regarder par les Européens comme les Négres les plus sensés de cette partie de l'Afrique. On prétend qu'ils peuvent mettre en

Rij

Danger de cette côte.

Nati,

Hottentots
Leur division

Grands &
petits Nama-
quas.

Kolben Eta.
présent du
Cap de Bon-
ne Esperanc
dans l'Hist.
générale des
Voyages T⁴
v.

campagne une armée de vingt mille hommes. Le pays qu'ils habitent est rempli de montagnes, couvertes d'un sable aride, où l'herbe ne peut croître. Les vallées ne sont pas moins stériles. La seule rivière qu'ils ont est celle de l'Eléphant, qui traverse leurs habitations du Sud-Est au Nord-Ouest, & qui se jette dans la Mer d'occident, sur la côte opposée à celle de Natal.

Cette contrée fert de retraite à quantité de bêtes fauves, entre lesquelles on distingue une sorte de daims, mouchetés de jaune & de blanc, moins gros que ceux d'Europe, mais d'une agilité inconcevable. On les voit ici par troupeaux, quelquefois jusqu'au nombre de mille. Leur chair est grasse & délicate. Ce que le pays offre de plus curieux en matière d'édifices, est un rocher taillé en forme de château ou de forteresse. On le nomme *Miro*, du nom d'un Capitaine Namaquas, qui se fit un amusement de lui donner cette forme. L'industrie de l'Architecte paroît sur-tout dans deux logements, dont les proportions sont bien entendues, & qui peuvent contenir

Monument
curieux.

mir un assez grand nombre de soldats.

La Nation des Namaquas est fort nombreuse. Quelques Ecrivains lui donnent une taille gigantesque. Les femmes sont belles & bien faites. Elles n'ont pour habillement que des peaux de bêtes, & toute leur parure consiste dans des grains de verre, qu'elles achetent des Portugais du Monomotapa. Les hommes ont à leurs doigts des anneaux de cuivre, portent au bras un cercle d'ivoire, & se couvrent les parties naturelles d'une plaque de la même matière. Chacun a sa sellette de bois, qu'il porte toujours avec lui, & qui lui sert de siège. Leurs principaux instruments de Musique sont des roseaux, d'inégale grandeur, dont on tire un son qui approche de celui de la trompette. Le Gouvernement est dans les mains d'un seul homme.

Les Gouriquas, établis à l'Est des Namaquas, forment un autre Peuple nombreux, répandu dans un territoire plus considérable par sa fertilité que par son étendue. Leur contrée abonde principalement en bétiaux, Les bêtes fauves y sont en

plus grand nombre que dans aucun autre endroit des environs du Cap. La plupart des habitants portent des peaux de tigres, de chats sauvages & d'autres animaux féroces qu'ils tuent à la chasse.

Les Gass. Les Gassiquas, que Kolben nomme Hessaquas, sont au Midi des deux peuples dont je viens de parler. Leur pays est considérable par sa richesse & par le nombre de ses habitants. On y élève d'excellents bestiaux, sur-tout des bœufs, appellés *Bakkelugs*, qui surpassent en force & en beauté tous ceux des contrées voisines. Leur commerce l'emporte aussi sur celui des autres nations Hottentotes. Il consiste principalement en eau-de-vie, en tabac & en corail. On remarque que ce peuple, qui vit dans l'aisance, est beaucoup moins aguerri que les nations qui l'environnent. Néanmoins il se défend avec vigueur lorsqu'il est attaqué. Leurs villages, qu'ils appellent *Kraal*, sont beaucoup plus vastes & mieux bâtis que ceux des autres Hottentots. Un moyen en usage chez les Gassiquas pour faire fortune, est d'entrer au service des Hollandois du Cap: ils

amassent au bout de quelques années une somme d'argent , & retournant alors dans leur pays , ils achetent des terres & des bestiaux , & se forment une habitation.

Je n'ai rien trouvé de particulier sur les *Odiquas* & les *Ubiquas* , dont les établissements sont plus au Sud. *Kolben* paroît en faire une seule nation. C'est entre ces deux peuples que M. *Danville* place les *Hesiquas* , qui sont peut-être les *Hesiquas* dont parle *Kolben*.

Les *Cokhoquas* s'étendent à l'Ouest , sur les bords de la mer occidentale. Leur pays offre quantité de belle prairies , dont plusieurs dépendent des Hollandois du Cap. On y voit aussi un grand nombre de salines. Les Hollandois entretiennent une garde sur la côte , soit pour la sûreté des salines , soit pour observer les vaisseaux qui paroissent dans la rade , & donner avis de leur approche. L'herbe croît fort épaisse dans les champs , & s'élève à une grande hauteur. Lorsqu'elle commence à vieillir , les habitants la brûlent jusqu'à la racine , & changent de camp , transportant leurs hutes , & leurs

troupeaux dans d'autres pâturages. Tous les Hottentots sont à cet égard dans le même usage que les Cokhoquas. Les Hollandois du Cap brûlent aussi les herbes de leurs prairies dans une certaine saison, creusant un fossé autour de l'espace où ils mettent le feu, afin d'empêcher la communication des flammes. Les cendres sont en général un excellent engrais pour la terre.

**Les Son-
quas.** Les Sonquas occupent la partie la plus méridionale du pays des Hottentots, & par conséquent la plus voisine des habitations Hollandoises. C'est une nation vive, entreprenante, qui entend fort bien le métier des armes. Kolben dit qu'ils doivent cette humeur belliqueuse à la nature de leur pays, qui étant montagneux & d'une pauvreté extrême, ne laisse à ses habitants d'autre ressource que la profession militaire. Ainsi les Sonquas ne pouvant vivre chez eux s'engagent au service des autres nations, & n'exigent d'autre salaire que la nourriture. Ils n'ont qu'un petit nombre de villages, & la chasse est leur principale occupation. Les bestiaux sont si rares dans leur pays, qu'on

n'en tue qu'aux fêtes solennelles ou dans l'extrême du besoin. Les légumes & les racines s'y trouvent abondamment, & le bois y est si commun, qu'on met le feu dans les forêts, pour en écarter les bêtes farouches. Les Sonquas recueillent aussi beaucoup de miel, que les abeilles déposent dans le creux des rochers. Ils le vendent aux Hollandais, qui en font de l'hydromel, & qui donnent en échange à ces sauvages des couteaux, des ustensiles de fer & de cuivre, de l'eau-de-vie, du tabac & des pipes.

Voilà les peuples désignés dans la Carte de M. Danville. Kolben en compte quelques autres, tels que les

1. *Gungemans*, établis dans le voisinage du Cap de Bonne-Espérance. Ils ont vendu la plus grande partie de leurs possessions aux Hollandais, avec lesquels ils sont aujourd'hui en quelque sorte confondu.

Les *Gungemans*.

2. Les *Kopmans*, encore plus voisins du Cap, & mêlés aussi avec les *gmans* Hollandais qui ont acquis presque toutes leurs terres. Leur pays s'étend principalement vers l'Est.

Les *Kopmans*.

Les Dun-
quas & les
Damaquas.

3 & 4. Les *Dunquas* & les *Damaquas*, situés aussi vers le Midi. Ils habitent une région agréable & fertile, plus unie que la plupart de celles qui environnent le Cap.

5. Les *Suffaquas*, que Kolben place plus au Nord, à quelque distance de la Mer occidentale. C'étoit une nation nombreuse, que les Hollandais ont en partie détruite ou dispersée, dans le temps qu'ils commencèrent à s'établir au Cap. Le pays qu'elle occupe aujourd'hui n'offre que peu de villages, & nourrit à peine quelques troupeaux. Quoiqu'on y éprouve une assez grande disette d'eau, & qu'il soit en général très-montagneux, il ne laisse pas de produire une grande abondance d'herbe, & des tapis naturels de fleurs & de verdure, qu'on trouve jusque sur le sommet des montagnes,

Les Khiri-
griquas.

6. Les *Khiriqriquas*, situés au Nord-Ouest des Suffaquas, sur les bords d'une baie qui porte le nom de Sainte Hélène. Ils sont considérables par leur nombre, par leur génération guerrier & leur constitution robuste. On vante particulièrement leur adresse à lancer la zagaie. Le

territoire qu'ils habitent, est traversé par la rivière des Eléphants, qui coule de l'Est à l'Ouest, & dont l'embouchure est dans la mer occidentale. Elle doit son nom à la multitude des éléphants qu'on voit sur ses bords. Le pays, qui l'emporte beaucoup pour la bonté sur celui des Suf-saquas, est rempli d'excellents pâtrages, qui sont aussi fertiles sur le sommet des montagnes que dans les vallées mêmes. On y trouve encore une grande variété de fleurs, d'une beauté particulière. Les montagnes produisent des cailloux de différentes couleurs ; mais les vallées servent de retraite à quantité de dangereux reptiles, entre lesquels on distingue le Cérasfe, ou le serpent à cornes. C'est un animal assez commun dans tout le pays, & dans quelques autres endroits de l'Afrique. Sa couleur imite celle du sable, & il est couvert d'écailles dans plusieurs parties du corps. Il rampe de côté, & sifle lorsqu'il se remue. On prétend que le seul remède à sa piquure est de couper la partie blessée.

7. Les Houteniquas, dont les possessions s'éloignent vers le Nord-est.

Les Houteniquas.

Rvj

Leur pays renferme plusieurs forêts, dans l'intervalle desquelles on voit d'agréables prairies, émaillées d'une prodigieuse quantité de fleurs.

Les Kam-
zoucas.

8. Les *Kamtovers*, limitrophes des *Houteniquas*. Ils possèdent un territoire vaste, fertile, arrosé de plusieurs rivières, & en général fort uni. Leurs forêts abondent en toute sorte de gibier, & produisent les plus beaux arbres qui se voyent dans la région des *Hottentots*.

Les
Kam-
zoucas.

9. Les *Heykoms*, au Nord-Est des *Kamtovers*, sur les confins de la terre de *Natal*. Ils habitent un pays montagneux, où les seules vallées sont susceptibles de culture, & nourrissent un assez grand nombre de bestiaux. Mais l'eau de leurs rivières est saumâtre, & il ne s'en trouve presque point d'autre dans le pays. On voit ici toutes les espèces de bêtes sauvages qui se rencontrent dans les autres habitations *Hottentotes*. *Kolben* rapporte un trait assez particulier de la simplicité de ce peuple. Un Officier de la garnison du Cap étant venu leur proposer un Traité d'alliance & de commerce avec la nation *Hollandoise*,

Ils accepterent ses offres , & lui demanderent pour toute faveur un tambour , une poële de fer & un chaudron , qui se trouvoient dans son bagage. Quelque tems après un parti de Flibustiers leur enleva ces instruments. « Les Heykoms, dit l'Auteur , n'ont jamais perdu le souvenir de cette injure. Un Européen qui visite leur pays est sûr de leur entendre rappeller leur infortune , & déplorer la perte de leur tambour , de leur chaudron & de leur poële. »

10 & 11. Les *Attaquas* & les *Khoroganquas*. Kolben les place dans la partie la plus septentrionale du pays des Hottentots , au-delà des grands & des petits Namaquas , & en fait deux Nations puissantes & nombreuses , qui possèdent un grand pays , dans lequel on trouve , par intervalles , de vastes déserts , que leur stérilité rend inhabitables. Ainsi ces Peuples vivent en petites troupes , à des distances souvent assez considérables les unes des autres , choisissant les meilleures terres & les pâturages les plus commodes. La nature du climat qu'ils habitent ne leur permet pas de nourrir un

Kolben n° 8
supra.

Les Attaquas
quas & les
Khorogan-
quas.

grand' nombre de bestiaux ; mais là chasse supplée à ce qui leur manque de ce côté-là. Ils sont d'ailleurs aussi contents & aussi joyeux que s'ils possédoient la plus riche contrée de l'univers. Nul motif d'ambition ou d'intérêt ne les porte à se faire la guerre, & ils vivent en général fort tranquillement entre eux & avec leurs voisins. Lorsqu'ils sont menacés de quelque attaque , ils s'avertissent les uns les autres par des signaux , allumant des feux sur le sommet des montagnes , & assemblant de cette maniere en fort peu de tems une nombreuse armée.

Voilà à peu-près tous les Peuples connus de l'extrême méridionale de l'Afrique. Ajoutons à ces détails quelques notions sur le génie & les usages politiques & religieux de ces mêmes Peuples , & nous aurons recueilli tout ce qu'on peut dire de plus particulier sur cette matière.

ARTICLE II.

Maurs & usages des Hottentots.

I

Origine & qualités personnelles de ce Peuple.

IL paroît que le véritable nom des Hottentots est *Hottentottum*. Le ^{Véritable nom des Hottentots.} refrein d'une de leurs chansons est *Hottentottum brokana*, qui signifie *payez les gages du Hottentot*. Kolben <sup>Kolben, ubi
suprà.</sup> nous apprend qu'ils la composerent par ressentiment contre un Ministre Hollandois, qui avoit refusé à un domestique de leur nation du pain & du tabac, qu'il lui avoit promis pour ses services. Quant à l'origine de ce Peuple, on peut dire qu'elle est absolument inconnue. Ils croient que leurs premiers parents s'appelaient *Noh* & *Hingnoh*; que *Noh* étoit le nom de l'homme, & *Hingnoh* celui de sa femme; que *Tekquoa*, c'est-à-dire l'Etre suprême les plaça dans cette partie de l'Afrique, où ils entrerent par une petite lucarne; qu'il leur apprit l'art d'élever des

^{Ce qu'ils}
^{pensent de}
^{leur origine.}

bestiaux, avec quantité d'autres connoissances, qu'ils transmirent à leurs enfants. Il est certain que l'origine des Hottentots n'a rien de commun avec celle des Cafres, dont ils diffèrent, non seulement par la physionomie & par d'autres qualités corporelles, mais encore plus par les usages & par les mœurs.

Qualités physiques de ce peuple. Leur visage est plus olivâtre que noir, & fort luisant dans l'enfance; mais cette couleur vive se ternit avec le temps, par l'habitude qu'ils ont de se graisser la peau. Cette onction se fait avec du beurre ou de la graisse de mouton, qu'ils mêlent avec de la suie. Cette graisse se durcit au soleil, & forme une espece de croute. Comme celle dont ils se servent est communément assez vieille, il arrive de-là qu'on sent de fort loin l'ap-
proche d'un Hottentot. Cependant les personnes riches sont plus déli-
cates, & n'emploient que le meil-
leur beurre, dont elles frottent non-
seulement toutes les parties de leur
corps, mais même le manteau de
cuir qui leur sert d'habit. Kolben
croit que le but de ces onctions,
qu'ils renouvellent très-fréquem-
ment

ment, est de se garantir des ardeurs du soleil. D'autres pensent que les Hottentots ne cherchent par ce moyen qu'à donner plus de souplesse à leurs membres. Il feroit peut-être plus raisonnable de dire, que leur peau est naturellement si séche & si farineuse, qu'ils sont obligés de la graisser, pour la maintenir dans un état de fraicheur.

Ces Peuples sont en général de haute stature, & les deux sexes sont bien proportionnés dans leur taille. Ils ont les yeux grands, le nez plat, les lèvres épaisses, la chevelure courte & cottonneuse. Il y en a peu qui soient tortus ou difformes. On vante leur agilité & leur souplesse. Ils sont si légers à la course, qu'ils suivent sans peine, ou qu'ils devancent même un Européen à cheval. L'Auteur que j'ai cité rapporte qu'un « Matelot Hollandois, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance du rivage, le Hottentot demanda au blanc s'il favoit courir. Courir, répondit le Hollandois, oui,

fort bien. Essayons, reprit l'Africain ; & se mettant à courir avec le tabac, il disparut presque aussi-tôt. Le Matelot confondu de cette merveilleuse vitesse ne pensa point à le suivre, & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur. »

Les hommes ont les pieds gros & larges ; les femmes les ont petits & déliés. On assure qu'elles ont au-dessus des parties naturelles une ex-croissance qui sert en quelque sorte à les couvrir. Les deux sexes ignorent l'usage de se couper les ongles des pieds & des mains, & sont généralement d'une extrême mal-propreté. Ils ne rougissent point d'avoir le corps couvert d'un tas de vermine, surtout de poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Lorsqu'ils en sont trop incommodés, ils leur donnent la chasse, & les mangent sans dégoût. Quand on leur demande comment ils peuvent manger un mét si détestable, ils répondent qu'il n'y a point de honte à dévorer des insectes qui nous dévorent eux-mêmes. Les entrailles des bestiaux ou des animaux sauvages, assaisonnées de leur sang, & à demi-cuites, sont

dans leur idée un aliment exquis. S'ils trouvent dans les habitations Hollandaises quelques vieux souliers, ils les ramassent précieusement, les font tremper dans l'eau pour amollir le cuir, & les rotissent ensuite au feu pour les manger.

Quant aux qualités morales de ce Peuple, il est doux, caressant, charitable, sensible à l'amitié, généreux & bienfaisant. Ils pratiquent avec un zèle extrême l'hospitalité, non-seulement les uns envers les autres, mais avec tous les étrangers de quelque nation qu'ils soient. Qu'un Européen voyage dans leur pays, il est sûr d'être bien reçu dans tous les villages où il se présente. Enfin la probité, la bonne foi, l'amour de la justice, la modestie & la chasteté sont des vertus communes parmi les Hottentots, & que peu de nations possèdent au même degré. Quelques actes particuliers de violence, rapportés souvent par des Ecrivains peu ~~intelligents~~, ne sauroient détruire l'idée avantageuse que Kolben nous donne du caractère de ces Africains.

On ne peut leur reprocher avec Kolben ; justice que deux défauts, l'ivrogne- ^{ibid.}

rie & la paresse. Qu'on leur donne, dit un Ecrivain de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront & fumeront jusqu'à ce qu'ils tombent dans une impuissance absolue de continuer la débauche. La paresse, leur autre vice favori, les domine tellement, qu'il n'y a qu'une nécessité extrême, qui puisse les déterminer au travail. Ils sont ennemis de toute contrainte, & si le besoin les réduit quelquefois à se mettre au service des Européens, ils secouent ce joug dès qu'ils ont amassé quelqu'argent, & retournent à leur première indépendance.

La vie paresseuse & libre qu'ils ménent dans leurs forêts a pour eux tant de charmes, qu'ils la préfèrent à tous les avantages qu'ils pourroient trouver ailleurs. Kolben en rapporte un exemple remarquable. Vandertel, Gouverneur de l'établissement Hollandois du Cap, pris soin dès l'enfance d'un petit Hottentot, qu'il fit élever dans la Religion & dans la pratique des usages d'Europe. On l'habilla à la manière des Hollandois, on lui apprit plusieurs langues; & ses progrès répondirent à l'excelente éducation qu'on lui donna;

Dans la suite le Gouverneur l'envoya aux Indes avec un Agent de la Compagnie, qui l'employa utilement dans les affaires du commerce. Le Hottentot revint au Cap après la mort de l'Agent, & son premier soin fut d'aller visiter ses parents dans la hutte qu'ils habitoient. Il fut à peine parmi eux, que reprenant le goût de sa première façon de vivre, il se dépouilla de ses habits européens, pour se revêtir d'une cape de peau de bœufs. Il retourna au fort dans ce nouvel ajustement, & remettant au Gouverneur ses anciens habits : *Sachez Monsieur, lui dit-il, que je renonce pour toujours au genre de vie que vous m'avez fait embrasser. Ma résolution est de suivre jusqu'à la mort la Religion & les usages de mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de vous le collier & l'épée que vous m'avez donnés ; mais trouvez bon que j'abandonne tout le reste.* En même tems, sans attendre la réponse de Vanderstel, il se déroba par la fuite, & jamais on ne le revit au Cap.

Maniere de vivre & de s'habiller;
 Simplicité de leurs maisons &
 de leurs meubles.

*Aliments des
Hottentots.*

LES Hottentots n'ont d'autres aliments ordinaires que des racines, des fruits, & le lait de leurs bestiaux. Ceux qui veulent se procurer une nourriture plus solide, ont pour ressource la chasse & la pêche. Ils ne tuent guère leurs bestiaux que dans les fêtes publiques, ou dans le cas d'une extrême nécessité ; mais ils mangent sans dégoût ceux qui meurent de maladie. Ils font cuire à l'eau leur viande, ou ils la rotissent à sec, en la plaçant entre deux pierres plates. Ils n'affaisionnent leurs mets d'aucune épice, & n'y mettent pas même de sel ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne s'accommodeent fort bien de nos ragoûts d'Europe, & qu'ils ne mangent avec avidité toutes les viandes de haut goût. On a fait ici une expérience qui ne donne pas une idée avantageuse de la salubrité de notre cuisine ; c'est que les naturels du pays, qui s'accoutumment à nos ali-

ments, menent une vie moins longue, & ne jouissent pas d'une si bonne santé que les autres sauvages.

Ce sont les femmes qui préparent les repas ; mais lorsqu'elles ont leurs infirmités périodiques, les hommes prennent ce soin, ou vont manger chez leurs voisins. Ils n'ont point de tems réglé pour les repas ; mais ils mangent à l'heure qu'ils veulent, la nuit comme le jour, suivant leur appétit ou leur caprice. Les femmes ne mangent jamais avec les hommes. Un ancien usage qui paroît appartenir à la Religion, oblige les Hottentots à s'abstenir de la chair de porc, de celle du poisson sans écaille, & de quelques autres aliments. Leurs cuilliers sont des coquilles de Mer. Le bout de leurs manteaux leur sert d'assiette. Les gens aisés ont des couteaux ; les autres déchirent la viande avec leurs ongles, qu'ils ne coupent jamais.

J'ai parlé de leur passion pour l'eau-de-vie ; mais ils n'en boivent guere dans leurs cabannes, où le lait & l'eau mêlés ensemble sont la plus commune boisson. Ils n'aiment pas moins le vin ; & ils n'ont aucune

délicatesse dans le choix ; car le vin le plus aigre leur plaît autant que le vin le plus exquis. Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Quand il leur manque , ils fument du *Dakka* ou de la racine de *Kanna* , deux plantes dont je parlerai dans la description des végétaux du Cap.

Habillement des hommes. Il n'y a rien de plus simple que leur habillement. Les hommes n'ont qu'un manteau , appelé *Kroff* , qui communément ne passe pas les hanches. Quelques particuliers l'allongent jusqu'aux genoux , & dans la nation des Attaquas il descend jusqu'aux talons. Ces *Kroff* sont de peau de moutons pour les pauvres , & de peau de tigre ou de chat sauvage pour les riches. Dans la belle saison , les Hottentots ont la tête nue ; mais l'enduit de suif & de graisse , qu'ils mettent sur leurs cheveux , sans jamais les peigner , forme une croute noir qui leur sert de calote. Ils éprouvent que ce mastic gras leur tient la tête fraîche. En hiver & dans les temps de pluie ils ont une calote de peau , attachée par deux cordons qui font le tour de

de la tête, & qui se lient sous le menton. Dans la même saison leurs jambes sont couvertes de bottines de cuir, & quelquefois ils mettent à leurs pieds des sandales de peau de bœuf ou d'éléphant, qu'ils attachent avec des courroies. Ils suspendent à leur cou un petit sac de cuir, qui contient leur couteau, leur pipe, leur tabac, & un petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils nomment *dakka*, & qu'ils regardent comme un préservatif contre les maléfices. Ils portent au bras gauche plusieurs cercles d'ivoire, dans l'un desquels ils passent le sac qui renferme leurs provisions de bouche. Leurs krosses sont rarement fermées par devant, & laissent à découvert la poitrine, l'estomac & tout le ventre jusqu'aux parties naturelles, qu'ils voilent ordinairement d'une peau de chat, dont le poil est en dehors.

Ils ne se mettent point en voyage sans se munir de deux verges de fer ou de bois, dont l'une appellée *Kirri*, longue d'environ trois pieds & sans pointe, n'est proprement qu'une arme défensive. L'autre, qui se nomme *Rakkum*, est pointue par un

bout , & peut passer pour une espece de dard , qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse , & dont ils se servent principalement à la chasse , Ils ont ordinairement dans leur main gauche un autre bâton de la longueur d'un pied , auquel ils attachent une queue de chat sauvage , de renard , ou de quelqu'autre animal velu . Elle leur sert de mouchoir , & lorsqu'elle est sale , ils ont soin de la laver dans la premiere eau qu'ils rencontrent .

Ajustement des femmes. Les femmes portent deux man-
teaux de la même forme que celui des hommes , & ouverts aussi par devant ; mais elles cachent ce qu'ils laissent à nu par un grand sac de cuir , qu'elles ne quittent jamais , & dans lequel elles mettent leur pipe , leur tabac , leurs petits ouvrages , & quelquefois leur manger . Elles se couvrent les parties naturelles d'un tablier de peau , appellé *Kurkros* , qui est beaucoup plus grand que celui des hommes , & elles en ont un autre plus petit , qui leur cache le derrière . L'usage des jeunes filles , depuis l'enfance jusqu'à l'âge de puberté , est d'avoir des joncs tressés autour des jambes . Dans la suite , au

lieu de jongs, elles portent des courroies de peau : c'est ici un ornement & même une marque de distinction. Quelques Ecrivains nous ont rendu un compte très-infidele de cet usage, lorsqu'ils ont débité que les femmes Hottentotes se mettoient autour de la jambe des boyaux de mouton. Elles ont pour coiffure une espèce de toque, qui s'élève en pointe sur le haut de la tête.

Les boutons de cuivre, les petites plaques de même métal, les pendans d'oreille & les colliers de verre, passent chez les sauvages pour des ornements précieux, qui n'appartiennent qu'aux personnes de distinction. Ils donnent volontiers leurs bestiaux pour ces bagatelles. Quelques-uns attachent à leurs cheveux, des vessies enflées. Les petits Namaquas portent sur le front une plaque d'acier, en forme de croissant. La coutume des deux sexes est de jeter sur leur chevelure & sur leur visage une poudre jaune, qu'ils nomment *bukku*, & qu'on tire de la plante que nous appellons *spirée*. Une coquetterie particulière aux femmes est de se faire de petites

Ornement
& parure des
deux sexes.

taches sur les joues avec du cire
pâtre.

Forme de
leurs cabanes.

Leurs cabanes, par leur forme ovale & leur construction fort basse, ressemblent à des fours. Elles sont composées de longues gaules courbées & fort menues, sur lesquelles on applique des nattes, qui sont un tissu de jonc & de glaïeul. Ce tissu est si serré, qu'elles sont impénétrables à la pluie & au vent. Le diamètre de ces huttes est inégal, & porte environ quatorze pieds dans la plus grande étendue. Quelquefois on joint une couverture de peau à la clôture dont j'ai parlé.

Ces cabanes sont sans fenêtre, & n'ont d'autre porte qu'une ouverture étroite & basse, par laquelle on ne peut passer qu'en rampant sur les mains & sur les genoux. Une peau de bête en ferme l'entrée, & arrête le vent dans les nuits froides ou dans les jours orageux. Si le vent est trop fort, on ouvre une autre porte dans un endroit moins exposé. On assure que les huttes des Hottentots sont en général si basses, qu'ils ne peuvent s'y tenir debout. Chaque cabane renferme une famille, qui

est ordinairement composée de dix ou douze personnes. Il y a au centre un grand trou, d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée. On creuse autour de cette fosse plusieurs autres trous moins profonds, dont chacun sert de siège & de lit à un Hottentot. Leurs kroffes, leurs arcs, & leurs carquois, sont suspendus aux murailles. La construction basse de ces huttes, & les matériaux combustibles qui les composent, doivent les rendre fort sujettes aux incendies. D'ailleurs la fumée des foyers n'ayant d'autre issue que par la porte, on ne comprend pas comment les Hottentots peuvent se tenir dans de telles demeures.

C'est de l'assemblage de ces huttes que sont formés leurs villages, aux-
Kraals ou villages.
 quels on donne le nom de *Kraal*.
 Ils contiennent quelquefois jusqu'à cinq cents habitants. Les cabanes sont rangées en cercle, dans un lieu commode, où l'eau & les pâturages ne manquent point. Lorsque la terre commence à se refuser à leurs besoins, ou que la mort a enlevé un de leurs camarades, ils abandonnent le canton, & transportent ailleurs leurs Kraals ambulants. Sijj

Ils n'ont généralement aucun meuble ; & tous leurs ustensiles se réduisent à trois ou quatre pots de terre pour la cuisine , & à quelques vaisseaux de même matière pour servir le beurre & le lait. Il n'y a dans les Kraals qu'une seule entrée , qu'on tient fort étroite , & d'ailleurs chaque hutte est gardée par un chien. Le P. Tachard , Ecrivain en général peu exact, se trompe probablement, lorsqu'il dit , dans son voyage de Siam , que les Hottentots se creusent quelquefois des habitations souterraines.

III.

- Religion, Gouvernement & Coutumes particulières.

Notions
d'un
Premier
Eure, Ces peuples reconnoissent un Etre suprême, qu'ils appellent *Guunga Tekqua*, c'est - à - dire , Dieu des Dieux , ou simplement *Guunga* , & auquel ils attribuent la création de tout ce qui existe. Ils disent que c'est un excellent homme , qui demeure au plus haut des cieux , bien au delà de la Lune , & dont personne ne doit attendre aucun mal , parce qu'il est incapable d'en faire. Du reste ils ne

qui rendent aucune espece de culte ; & quand on leur demande la raison de cette indifférence, ils répondent que leurs premiers parents ayant offensé ce Dieu, sont tombés avec toute leur postérité dans un endurcissement qui ne permet pas aux hommes de lui rendre les hommages & les adorations qu'il mérite.

Ils honorent la Lune comme une Divinité, & ils lui font dans les champs des sacrifices nocturnes, qu'ils renouvellent constamment aux pleines lunes. Ils regardent cet astre comme un Gounga inférieur, qui représente le grand, & ils s'adressent à lui pour obtenir du beau temps, des troupeaux fertiles, & des pluies qui engrangent leurs pâturages. Leurs adorations sont mêlés de grimaces, de contorsions de corps, de cris aigus, de sauts, de chants & de danses. Ces dévotions durent toute la nuit, & continuent quelquefois pendant une partie du jour, mais avec des intervalles, durant lesquels ils se tiennent accroupis, la tête entre les mains & les coudes sur les genoux.

Ils ont pour quelques saints, &

S iv

Adorations
adressées à la
Lune.

Saints ré-
verés dans le
pays.

quelques personnages fameux ~~du~~ du pays, une vénération religieuse, & ils consacrent à la mémoire de ces grands hommes des montagnes, des bois, des campagnes & des rivières, ne passant jamais par ces lieux sans s'y arrêter, & sans témoigner leur respect avec des danses & des battements de mains, ou par un profond recueillement.

^{Divinité mal-faisante} Ils adorent aussi une Divinité mal-faisante, appelée *Touquoa*, qu'ils regardent comme un Etre difforme & monstrueux, porté par son mauvais naturel à nuire aux hommes, l'auteur de tout le mal qui arrive dans le monde, & l'ennemi personnel de leur nation. Ils lui offrent des sacrifices, pour tâcher de flétrir sa colère.

^{Insecte révéré.} Une superstition encore plus ridicule les porte à rendre des honneurs divins à un certain insecte de l'espèce des cerfs volants, qui est particulier à cette région. Ils ne le rencontrent jamais, sans lui donner des marques d'une vénération profonde. « Lorsqu'il paroît dans un Kraal, dit Kolben, tous les habitants s'assemblent pour le recevoir, comme si c'étoit

un Dieu descendu du ciel. Ils tuent par reconnaissance une ou deux brebis en son honneur , & prennent sa visite pour le plus heureux présage de bonheur & d'abondance , persuadés qu'elle les purifient de toutes leur fautes. Un Hottentot , sur qui l'insecte vient se reposer , est regardé comme un saint . . . Pour répondre à cette faveur , on tue le bœuf le plus gras du Kraal , . . . & on suspend la coëffe du ventre au cou de cet habitant fortuné , qui est obligé de la porter jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture . . .

Les Hottentots joignent à ces préjugés une confiance aveugle pour les enchantements & les amulettes , attribuant à la puissance de la magie tous les accidents extraordinaires , dont la cause surpassé leur faible pénétration. Ils croient que les ames des morts établissent leur domicile autour des tombeaux , & qu'un Magicien habile a le pouvoir de les évoquer. Du reste il ne paroît pas qu'ils aient la moindre idée d'un état futur , ni qu'ils s'attendent à trouver dans l'autre vie des châtiments ou des récompenses. Le Christianisme ,

Autres sa-
perséances
particulières.

si l'on en croit Kolben, n'a point encore trouvé ici de prosélytes, & tous les efforts des Missionnaires Hollandois n'ont jamais été capables de convertir un seul Hottentot. C'est que ces efforts ont été sans doute très-foibles, & que la Compagnie Hollandoise, ici comme ailleurs, s'est plus occupée du soin de faire valoir son commerce que d'acquérir des prosélytes à la Religion.

Coutume de faire passer les troupeaux par le feu. On doit mettre au rang des superstitions de ces Sauvages la coutume qu'ils ont de faire passer leurs troupeaux par le feu. Ils croient par ce moyen les garantir des insultes des bêtes féroces, sur-tout des chiens sauvages, qu'ils craignent beaucoup plus que les lions & les tigres. Les Hottentots se persuadent que ces animaux redoutent l'odeur de la fumée. Le jour de cette cérémonie après avoir consumé toutes leurs provisions de lait, ils allument dans un espace quarré un feu de copeaux & de branches séches, qu'ils couvrent de branches vertes pour exciter de la fumée. Les hommes se rangent des deux côtés de cet espace, en laissant un passage pour les trou-

peaux. Si les bêtes passent hardiment, ils poussent des cris de joie, & font de grandes réjouissances ; mais si marquant de l'effroi elles refusent d'avancer ou viennent à s'échapper au travers des rangs, ils regardent cet accident comme un fort mauvais présage.

Ce qu'ils pratiquent au passage de certaines rivières rapides est un autre usage qui paroît appartenir à la Religion. Ils se font sur le corps des aspersions, se frottent le front d'un peu de vase, & prononcent certaines paroles mystérieuses. La crainte, qui rend si souvent les hommes dévots, est le principal motif de cette action religieuse.

Ils n'ont dans chaque Kraal qu'un seul Prêtre, appellé *Suri*, c'est-à-dire Maître. C'est un office électif, qui donne un rang distingué dans la peuplade, & dont les fonctions consistent à présider aux offrandes & aux sacrifices, à diriger les mariages, les funérailles & les autres cérémonies religieuses. On invite le *Suri* à toutes les fêtes, & de temps en temps on lui fait présent d'un veau ou d'un agneau : c'est à quoi se

Svj

réduisent les prérogatives de cette charge.

Forme du
Gouvernement.

Quant au gouvernement des Hollandes, voici ce qu'il offre de plus principal chef de particulier. Chaque nation a son chef, appelé *Konquer*, qui préside aux assemblées publiques, & qui commande l'armée. Ces chefs portent depuis quelque temps une couronne de cuivre : ce sont les Hollandais qui les ont mis dans le goût de cet ornement. Du reste le *Konquer* n'a d'autorité immédiate que sur le *Kraal* qu'il habite, & ne peut exiger des peuples aucune espèce de contribution, pour le maintien de sa dignité. Son emploi est héréditaire ; Kolben, ibid. mais à son installation il s'engage à ne rien entreprendre contre les priviléges de la Nation & les loix fondamentales de l'Etat. Cette cérémonie se fait avec assez d'appareil. On tue un bœuf gras & deux brebis pour le festin. Les femmes y assistent comme les hommes ; mais elles n'ont en partage que le simple bouillon, tandis que les hommes mangent la viande. Le jour suivant elles prennent leur revanche ; car l'épouse du *Konquer* donne un grand repas aux fe-

mes, qui gardent pour elles toute la viande, & n'envoient que le bouillon aux hommes.

Outre le Chef général de la Nation, dont l'autorité est en quelque sorte renfermée dans son Kraal, il y a dans chaque village un Capitaine chargé d'y exercer la justice. & d'y maintenir l'ordre & les anciennes loix. Son office est aussi héréditaire, & son installation se fait avec les mêmes cérémonies que celle du Konquer. C'est à son tribunal que sont jugées toutes les affaires civiles & criminelles, à l'exception des crimes d'Etat, dont la connoissance est réservée au Konquer, assisté des Capitaines de tous les Kraals. Ces chefs de bourgade ont pour marque distinctive de leur dignité une canne à pomme de cuivre, & une krosse de peau de tigre ou de chat sauvage. Il n'y a aucun revetu attaché à leur emploi. Comme ils usent avec beaucoup de circonspection de leur autorité, ils sont chéris & respectés du peuple, qui se révolte rarement contre des Maitres équitables,

Toutes les causes civiles & criminelles sont portées, comme on l'a

Forme des jugemens.

dit, au Tribunal du Capitaine ; mais les habitants du Kraal assistent au jugement, & l'affaire n'est décidée qu'à la pluralité des suffrages. Il n'y a point d'oppositions qui retardent les jugements, ni d'appel pour les annuler. A qui appelleroit-on d'une sentence rendue par toute la peuplade, en présence du Chef & du pere commun ? Ce sont les juges qui exécutent eux-mêmes les criminels. Le Capitaine porte le premier coup au patient, & toute l'assemblée s'unit pour l'achever. Le châtiment efface tellement la honte du crime, que la famille du coupable n'en reçoit aucune tache. Les parents viennent enlever le corps, & lui rendent les mêmes honneurs funebres qu'on accorde aux autres morts. Voilà les leçons d'humanité que nous donnent ces barbares. S'il s'eleve un différend entre deux villages, l'affaire se juge en présence du Konquer, dans une assemblée générale de la nation. Kolben loue avec justice la sagesse d'un tel gouvernement, dont on chercheroit, dit-il, inutilement l'exemple chez les nations les plus policiées de l'Europe.

Tous les biens héréditaires appartiennent à l'ainé des fils, sans que les cadets puissent y rien prétendre. Les filles ne sont en aucun cas appellées à la succession. Au défaut des héritiers directs, les biens passent dans la ligne collatérale, à l'ainé des mâles. Après la mort du père l'ainé des fils a une autorité absolue sur ses frères & sœurs qui ne peuvent, ni le quitter, ni se marier sans son consentement. Il leur donne la part qu'il veut à sa fortune ; mais la loi l'oblige de pourvoir à la subsistance & à l'entretien des femmes de son père. Il est à remarquer que l'ainé perd tous ces avantages, s'il se marie avant la mort de son père.

Voici quelques usages qu'on ne peut excuser de barbarie. Les Hottentots tuent sans scrupule les enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & traitent avec la même inhumanité les vieillards que l'infirmité accable & rend inutiles à la République. Tant qu'un homme ou une femme peuvent se traîner hors de leur hutte, & y apporter quelques racines ou un peu de bois, on les laisse vivre, & on les soigne même avec tendresse. Mais

usages
barbares.
Comment
on traite ici
les enfants &
les vieillards.

lorsque la force les abandonne entièrement, & qu'ils sont incapables de rendre aucun service à la société, leurs amis & leurs propres enfants les font mourir sans pitié. Quelque riche que soit un homme, il ne peut éviter ce malheureux sort, lorsqu'il tombe dans une décrépitude absolue. Les Hottentots, loin de rougir de cette barbarie, prétendent que c'est un acte d'humanité & de compassion, & qu'un vieillard est fort heureux qu'on le délivre par cette voie des misères insupportables attachées à la caducité.

Manière d'aggrer un garçon à la société des hommes. Les enfants sont dans les mains des femmes jusqu'à dix-huit ans, & ne peuvent avant cet âge se mêler avec les hommes, ni converser avec leur propre père. La manière dont on les reçoit au rang des hommes a quelque chose de bizarre. Tous les habitants s'assemblent, & s'accroupissent en cercle. Le candidat se met dans la même posture, mais hors du cercle. Alors le plus vieux du Kraal se lève, demande le suffrage de l'assemblée, & s'approchant du candidat, lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner & mépriser sa mère, fuir la

conversation des femmes, renoncer aux amusements frivoles de l'enfance, & se conduire en homme dans ses discours & dans ses actions. En conséquence de cette leçon, le jeune Hottentot va trouver sur-le-champ sa mère, & fait éclater son mépris pour elle en l'accablant d'injures & en la battant. Moins il use de ménagement en cette occasion, plus ses nouveaux camarades lui en savent gré; & sa mère elle-même, loin de se plaindre de son insolence, lui donne des louanges & des applaudissements. J'oubliois une circonstance très-infâme de la réception; c'est que le vieillard qui préside à la cérémonie pisse sur le candidat accroupi, & l'inonde d'un déluge d'eau.

Ceux qui tuent, dans un combat particulier, un lion, un tigre, ou quelqu'autre animal féroce, reçoivent une récompense, qui leur donne une grande distinction dans le Kraal. Le champion est complimenté dans sa hute par un Député de la Nation, qui l'invite à se rendre dans la place publique, où tous les habitants sont assemblés. La troupe le reçoit avec de grandes acclamations;

Récompense
se distinguée

il s'accroupit au milieu d'une cabane préparée pour la cérémonie , & tous les assistants se placent autour de lui dans la même posture. Alors le Député , prononçant certaines paroles , pisse sur le Héros, qui, pour recevoir plus immédiatement cette aspercion , s'est fait avec les ongles des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit. Plus l'inondation est copieuse , plus le champion se croit honoré. Il s'en frotte avec respect le visage & les autres parties du corps. Ensuite le Député allume sa pipe , & la fait passer de bouche en bouche , jusqu'à ce que le tabac soit consumé. Il recueille les cendres , & en parfume le champion , qui après avoir reçu les félicitations de l'assemblée , reste seul dans la hutte , où il passe trois jours , pendant lesquels il est défendu à sa propre femme de le visiter. Le soir du troisième jour il immole un mouton , reçoit sa femme , & se réjouit avec ses amis. Pour monument de sa victoire , il suspend à sa chevelure la vessie de l'animal féroce qu'il a tué , & la porte toute sa vie , comme une marque d'honneur.

Un autre usage , aussi particulier

que barbare, est d'ôter un testicule aux garçons, vers l'âge de neuf ou dix ans. Voici ce que Kolben nous apprend au sujet de cette opération. Usage d'ôter
u. testicule
aux garçons. Le jeune homme, qu'on frotte auparavant de graisse ou de beurre, est étendu sur le dos, les pieds & les mains liés. Quelques personnes se couchent sur lui, pour l'empêcher de remuer ; dans cette situation, l'opérateur, c'est le *Suri*, ou le Prêtre du lieu, lui fait au scrotum une ouverture d'un pouce & demi de longueur, ôte le testicule, & met à sa place une boule de même grosseur, composée de graisse & d'un mélange d'herbes pulvérisées ; après quoi il recouvre la blessure. Cette opération n'a jamais de fâcheuses suites, & les Hottentots la soutiennent avec un courage surprenant. Quand elle est achevée, le *Suri* recommence les onctions, & pisse sur le patient, arrosant de son urine toutes les parties de son corps. Le jeune homme se traîne dans une petite hutte destinée à recevoir les nouveaux mutilés, & y passe deux ou trois jours, au bout desquels il se trouve parfaitement guéri. Ceux qui ont été appellés à la

cérémonie font le même jour un grand festin chez les parents du garçon, & passent une partie de la nuit à danser.

Il a raison que ces barbares apportent d'une si ridicule coutume, est que la perte d'un testicule les rend plus légers à la course. Quelques vieillards du pays dirent à Kolben qu'elle étoit fondée sur la crainte qu'on avoit que les Hottentots n'eussent trop d'enfants ; car on est ici dans l'opinion qu'un homme, qui n'est pas ainsi mutilé, en doit produire deux chaque fois qu'il couche avec une femme. Ceux qui se marieroient sans cette formalité, seroient l'objet des insultes de leurs camarades, & la femme s'exposeroit elle-même au ressentiment de toutes les personnes de son sexe, qui, par une jalouse qu'on peut aisément concevoir, mettroient en pièces l'épouse privilégiée d'un tel homme.

IV.

Guerres & batailles des Hottentots.

Je ne crains pas de donner quelque

Étendue à ces détails de mœurs & de coutumes étrangères, parce que c'est une chose que les Lecteurs judicieux cherchent principalement dans l'His-
toire. L'enlèvement de quelques bestiaux, ou l'usurpation des pâtu-
rages, sont les causes ordinaires des guerres qui s'allument entre les Hot-
tentots. Ces Africains ont une sen-
sibilité extrême pour les injures qu'on leur fait, sur-tout lorsqu'elles inté-
ressent la gloire ou le bien commun de la nation. Ils courent aussi-tôt aux armes, & leurs guerriers s'assemblent avec une merveilleuse promptitude, Le soin des préparatifs les arrête peu; ils n'ont ni bagage ni artillerie à conduire : ils ne connoissent pas même l'usage des magasins.

Leurs guerres sont courtes, & se terminent toujours dans une campa-
gne. Une bataille en fait ordinaire-
ment la décision. Ils commencent l'at-
taque avec des cris terribles, & com-
battent avec un furieux acharnement,
mais sans aucun ordre. Dans quel-
ques peuplades c'est le Konquer, ou Capitaine général, qui donne avec une flûte le signal de l'action. Tant qu'il continue de jouer, ses troupes

Pourquoi
& comment
les Hoten-
tots se font
la guerre.

combattent , & se feroient plutôt hacher en pièces que de reculer ; mais si ce bruit cesse , elles se débandent & prennent la fuite. Les Hottentots ne dépouillent jamais les morts , & ne leur font aucune espèce d'insulte ; mais ils tuent sans pitié tous les prisonniers. Les déserteurs & les espions reçoivent le même traitement. Lorsqu'une nation est vaincue , & craint une destruction prochaine , elle s'adresse ordinairement aux Européens du Cap , qui prennent toujours sa défense, soit en emploiant leur médiation, soit en envoyant sur lieux un détachement de troupes régulières , qui force bientôt les deux partis à s'accommoder. La politique des Hollandois est d'empêcher qu'une Tribu plus puissante n'opprime & ne subjugue les autres , & de maintenir un juste équilibre entre ces différents peuples.

Politique
des Hollan-
dois.

Armes du
pays. Leurs armes sont la zagaie , l'arc & les flèches , le *Kirri* & le *Rakkum* , espece de dards dont j'ai déjà donné la description. La zagaie est une forte picque , d'environ quatre pieds de longueur , terminée par une pointe de fer , fort aiguë & à deux tranchants.

C'est la meilleure de leurs armes. Ils s'en servent également pour la guerre & pour la chasse, & la lancent avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup. Leur arcs sont de fer ou de bois d'olive, & les cordes de nerfs ou de boyaux de bêtes. Les flèches sont de canne ou de bois mince, d'un pied & demi de longueur, armées d'un petit croissant de fer, dont les deux pointes forment un angle, & sont toujours empoisonnées. Le carquois est une sorte de sac de cuir, long & étroit, qu'ils se passent sur l'épaule avec une courroie, & qu'ils suspendent quelquefois par un crochet. Ils se servent du rakkum dans les combats & dans leurs chasses, & le lancent avec la même adresse que la zagaie. Le kirri, bâton gros & court, est dans leurs mains une arme défensive, avec laquelle ils parent les coups de zagaies & de rakkum, les pierres & les flèches mêmes.

Au lieu des éléphants, que les anciens Africains employoient dans les batailles, les Hottentots mènent à la guerre une sorte de bœufs, qu'ils appellent *bakkeleyer*. C'est à-

dire, bœufs de combats. Ces animaux, redoutables par leur force & par leur impétuosité, enfoncent & renversent les bataillons les plus fermes. On s'en sert aussi contre les voleurs & les bêtes féroces, pour la garde des bestiaux. Ils rappellent, comme nos chiens de Bergers, le bétail qui s'écarte, & le forcent de rejoindre le gros du troupeau. On les dresse à cet exercice dans leur jeunesse. Il n'y a point de Kraal qui n'ait au moins une demi-douzaine de ces gardiens. Intraitables & fureux contre tous les Etrangers qui se présentent, ils ont un instinct particulier, qui leur fait reconnoître les habitants de leur village. On assure que le bruit d'un arme à feu leur cause de l'épouvante, & qu'il suffit même de siffler pour se garantir de leur fureur.

Combats simulés. Ce Peuple, naturellement brave & belliqueux, s'exerce en temps de paix à des joutes militaires qui entretiennent son activité & son humeur martiale. Dans ces combats simulés on n'emploie communément que le rakkum & les pierres. L'art consiste à frapper l'ennemi, & à parer

parer, avec le kirri, les coups qu'il porte, ce que ces Sauvages font avec une adresse inconcevable, jusqu'à écarter avec ce petit bâton les flèches qu'on leur décoche. Lorsqu'ils se lassent de combattre avec le rakkum ou avec les pierres, ils en viennent aux mains, luttent corps à corps, & tâchent de se terrasser. Kolben assure que le spectacle de leurs joutes lui causoit un plaisir infini.

V

Mariages, Fêtes, Divertissements.

LA coutume des Hottentots est de se marier à dix-huit ans, c'est-à-les Comment les mariages se traitent. dire, dans l'âge où ils sont reçus parmi les hommes. Ces mariages sont bientôt conclus ; il suffit de demander une fille, pour être presque sûr de l'obtenir. Cependant on a besoin du consentement du pere, de la mere, & même de la fille. Si une fille n'a point de goût pour le mari que ses parents lui proposent, elle a un moyen de s'en délivrer : c'est de passer avec lui une nuit, pendant laquelle le jeune homme lui fait toutes les agaceries que sa pa-

sion lui suggère (1). Si elle résiste à cette périlleuse épreuve, elle est dispensée de l'épouser ; mais si le jeune homme triomphe de sa résistance, il faut qu'elle lui donne la main.

Formalités dont ils sont accompagnés. Voici les principales formalités qui accompagnent les mariages. Le prétendu se rend au kraal de la fille, avec tous ses parents & tous ses amis de l'un & de l'autre sexe. On tue un bœuf, & chacun se frotte largement de sa graisse. Les hommes, après s'être poudré de bukku, s'accouplissent en cercle, & le mari se place au milieu d'eux dans la même posture. Les femmes qui se sont fardé le front, les joues & le menton avec de la craie rouge, s'arrangent de la même manière autour de la mariée. Le Suri pisse sur le mari, & fait la même faveur à la mariée, retournant de l'un à l'autre, tant qu'il peut continuer l'arrosement. Il prononce en même temps diverses bénédictions.

Après ce préambule bizarre, on coupe le bœuf par morceaux, & on en fait rotir une partie, & cuire l'autre.

[1] Kolben dit que cette nuit est employée à piser, à se gratter, & à se frotter.

tre à l'eau. Les hommes & les femmes forment deux cercles séparés pour le festin ; mais c'est avec les femmes que le marié se place , sans toucher néanmoins à leurs aliments. Après le repas on fume du tabac ou du dakka. Il n'y a dans chaque cercle qu'une seule pipe , qui passe successivement de main en main. La nuit est employée dans les mêmes divertissemens, qui durent quelquefois plusieurs jours.

L'usage très-naturel de la polygamie leur est familier , & les personnes riches ont communément deux ou trois femmes. Le mariage est défendu entre les cousins au premier & au second degré , & l'infraction de cette loi est punie de la bastonade. La mort est la peine inévitable de l'adultere. Un pere qui marie son fils , lui donne communément une couple de vaches & deux brebis. Si les filles apportent une dot , ce qui est très-rare , elle consiste aussi dans quelques bestiaux , que le mari est obligé de restituer , lorsque sa femme meurt sans lui laisser d'enfants. Les richesses ne déclinent point ici du sort des femmes.

Loix matrimoniales.

C'est aux agréments du corps & de l'esprit que les Hottentots donnent la préférence ; & la fille du plus pauvre habitant épouse quelquefois le Capitaine de son Kraal, on le Konquer même. Cela ne sent point encore la barbarie.

Le divorce est permis, lorsqu'on a quelque raison légitime de le demander. La femme répudiée n'obtient pas toujours la permission de prendre un autre époux. Une loi fort étrange oblige une veuve qui se remarie de se faire une incision à la jointure du petit doigt, & de continuer aux autres doigts la même opération à chaque nouvel engagement qu'elle forme.

Accouchement. Les femmes accouchent à terre, sur la peau de mouton qui leur sert de manteau, & qu'on a soin d'en-terrer après l'accouchement, dans la crainte qu'on ne jette dessus quelque sort funeste à la mère ou à son fruit. Le mari doit s'absenter pendant le travail, sous peine de payer une amende d'une brebis. Si le travail est trop long, on fait avaler à la femme une décoction de lait & de tabac, qui lui procure une

prompte délivrance. Aussi-tôt que l'enfant est né, on lui fait successivement plusieurs onctions avec de la fierte de vache, du jus de la tige de figuier, & de la graisse de mouton ou de beurre fondu. Lorsque le corps est bien imbibé de ces onctions, on le poudre de bukku, qui forme une espece de croûte. On lie le nombril des enfants avec un nerf de mouton, qui leur pend sur le ventre jusqu'à ce qu'il tombe en pourriture. Un des premiers soins des mères est de leur aplatisir le nez avec le pouce.

Si l'enfant meurt dans le sein de sa mère, ou après l'accouchement, les Hottentots prennent l'alarme, & transportent ailleurs leur Kraal. On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, on tue la plus laide; si c'est une fille & un garçon, on pend la fille à une branche d'arbre, où elle est ensevelie toute vive.

C'est la mère qui nomme l'enfant. Les noms les plus ordinaires sont ceux de quelqu'animal, tels que *Gammon*, lion; *Hakqua*, cheval;

Choudi, mouton, &c. Une loi de Religion ou de police prescrit aux femmes de se purifier à la fin des couches ; ce qu'elles font en se frottant le corps avec de la fiente de vache ; & ensuite avec de la graisse, qu'elles soupoudrent de bukku. Un homme ne peut s'approcher de sa femme avant cette purification sous peine de passer pour impur, & d'être condamné à donner au Kraal un bœuf, qu'on immole pour l'expiation de cette souillure.

Les nouveaux mariés n'habitent jamais avec leurs parents &, doivent se bâtir une hutte particulière. C'est l'homme qui taille & qui arrange les perches, & c'est la femme qui fait les nattes dont la cabane est couverte. Quand elle est une fois construite, le mari ne prend plus aucune peine, & se repose sur son épouse de tous les soins domestiques. La chasse & la pêche sont presque l'unique occupation des hommes. Les femmes au contraire supportent tout le fardeau du ménage. Leur devoir est d'élever les enfants, de garder les troupeaux, d'apporter du bois & de l'eau dans la cabane, de préparer les

Paresse des hommes.

légumes & les autres aliments, & d'aller quelquefois les chercher fort loin. Les deux époux ne couchent jamais ensemble, se parlent rarement, & ne se donnent en public presqu'aucun signe de tendresse. L'instinct seul & le besoin les rapprochent quelquefois ; mais la pudeur & le secret jettent un voile impénétrable sur leurs plaisirs. Ils apportent la même modestie dans la plupart de leurs actions : cependant Kolben assure que leurs femmes se laissent toucher fort librement pour un peu de tabac.

Ils célèbrent par des fêtes publiques tous les événements qui intéressent leur nation, telle qu'une victoire remportée sur l'ennemi, la mort d'une bête féroce qui faisoit la guerre à leurs troupeaux, l'installation de leurs Capitaines, leur changement de domicile, & d'autres époques remarquables. Ils donnent à ces réjouissances le nom d'*Andersmaken*, qu'ils ont emprunté de la langue Hollandaise, & qui signifie *changer pour le mieux*. Pour les célébrer avec plus de pompe, on construit au milieu du Kraal une salle de branches d'ar-

Occasions de leurs fêtes publiques.

En quoi ces fêtes consistent.

bres, assez grande pour contenir tous les hommes. Les femmes ont soin de l'orner de fleurs & de gazon. On tue le bœuf le plus gras du canton, dont on fait bouillir une partie & rôtir l'autre. Le bouillon s'envoie aux femmes qui se tiennent hors de la salle, & la viande est servie aux hommes. Le reste du jour & toute la nuit se passent à chanter & à danser au son des instruments.

Leur adresse
à la chasse.

La chasse est leur principal divertissement. Rien n'égale leur adresse & leur agilité dans cet exercice. Ils n'emploient dans les chasses particulières que le rakkum, & ils s'en servent si habilement, que dès qu'ils peuvent suivre d'assez près à la course un lièvre, un daim ou une chevre sauvage, ils ne manquent jamais leur coup. Dans les grandes chasses, où tous les habitants d'un village se réunissent, pour détruire les animaux féroces qui attaquent leurs troupeaux, ils font principalement usage de la zagaie & des flèches. Leur coutume est de former un cercle, dans lequel ils enveloppent les bêtes sauvages, qu'ils assaillent toujours par derrière, évitant avec une adresse

extrême les attaques meurtrieres de ces animaux.

L'Auteur, dont j'ai emprunté les plus importants détails de cet article, fait mention d'une méthode fort simple, qu'ils emploient pour prendre les éléphants. Maniere de prendre les éléphants. Comme ces animaux, dit-il, s'approchent des rivieres en troupe, & marchent l'un après l'autre sur une même ligne, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître. Les Hottentots creusent dans cette route une fosse de sept ou huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu. Ils couvrent cette ouverture de petites branches d'arbre, de feuillages, d'herbe & de terre L'éléphant, qui s'avance sans crainte, tombe à demi dans la fosse, sur les pieds de devant, parce que le trou n'est point assez grand pour le contenir tout entier. Dans cette chute il ne sauroit éviter de rencontrer le pieu qui est au milieu de la fosse, & qui lui percant la poitrine ou le cou, l'arrête assez pour donner le temps aux chasseurs de l'achever avec leur zagaies. Ils le portent en triomphe dans leur

village, & cette victoire est toujours célébrée par des réjouissances. L'Auteur ajoute que les rhinocéros & les élans se prennent souvent dans le même piège. »

Habileté à la pêche. Ils montrent la même habileté à la pêche, qui est aussi un de leurs principaux amusements. Non-seulement ils emploient le filet, l'hameçon, le dard & d'autres instruments, mais ils **Kolben, Ibid.** ont une méthode particulière de prendre le poisson en le gratant. A mesure qu'ils le prennent, ils le mettent dans des sacs de cuir, & lorsque ces sacs sont pleins, ils les rapportent sur leur tête, sans que ce fardeau les empêche de nager.

Musique vocale & instrumentale.

N'oublions pas de mettre au rang de leurs plaisirs la musique & la danse, dont les deux sexes font également leurs délices. Leur musique vocale, renfermée dans un petit cercle de notes, se réduit à quelques chansons barbares, dont le refrain est *Ho, Ho, Ho*, exclamation commune à presque toutes les langues. Ce chant est fort désagréable aux oreilles d'un Européen. Entre leurs instruments de Musique on distingue le grand & le petit *Gongom*, qui ont la

forme d'un arc oblong, sur lequel on tend une corde à boyau dont on tire différents sons, avec un tuyau de plume passé dans la corde. Une demi-coque de noix de coco, enfilée dans la corde d'un de ces deux instruments, en fait toute la différence. Ils ont aussi une espece de tambour, composé d'un pot de terre assez large, qu'on couvre d'une peau de mouton bien passé. C'est un instrument particulier aux femmes.

Voici ce qu'on nous apprend sur leurs danses, dans lesquelles ils signalent plus leur agilité que leur goût. Les hommes accroupis en cercle laissent seulement un intervalle pour le passage des danseurs. Les Gongoms se font entendre, les femmes battent de leurs tambours avec les doigts, & tous les spectateurs chantent *ho, ho, ho*, en frappant des mains. Il se présente alors plusieurs couples pour danser; mais on n'en laisse entrer que deux à la fois dans le cercle. Ils dansent face à face, & quelquefois dos à dos, s'éloignant & se rapprochant par intervalles, sans se prendre jamais par les mains. Chaque danse ne dure guère moins

d'une heure ; & comme les acteurs ont chacun leur tour, ces bals sont toujours fort longs. Il paroît, par le récit de Kolben, que les femmes entrent rarement dans le cercle. Elles se tiennent debout, à quelque distance, les yeux baissés, chantant *ho, ho, ho*, & battant des mains. Celles qui ont la hardiesse de vouloir danser avec les hommes, levent la tête ; frappent du pied & secouent les anneaux qu'elles portent aux jambes. L'Auteur compare le bruit qu'elles font alors à celui d'un cheval qui se secoue sous le harnois.

V I.

Deuil, funérailles.

LORSQU'UN homme est dangereusement malade, ses amis se transforment avec empressement dans sa hutte & témoignent leur affliction par des cris lamentables. Ces acclamations redoublent quand il rend le dernier soupir. On l'enveloppe après sa mort dans son manteau, les jambes repliées vers la tête, comme un fœtus humain, de maniere que toutes les parties de son corps sont couvertes.

M. niere
d'encvelir &
inhumer.

Au bout de six heures il est conduit à la sépulture par tous les habitants du Kraal, hommes & femmes, qui assemblés devant la porte de la cabane, & accroupis en deux cercles, frappent des mains, & crient *Bo, Bo Bo*, qui signifie *pere* dans leur langue. On ne fait point sortir le corps par la porte, mais par une ouverture qu'on pratique dans la muraille. Les porteurs le prennent dans leurs bras, & tout le cortége se met en marche, les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre.

Ils font pendant le chemin des hurlements & des grimaces, qui ont quelque chose de bizarre. Lorsque le hazard offre quelque fente de rocher, ou quelque trou de bête sauvage, on choisit ce lieu pour y enterrer le mort, sans se donner la peine de creuser une fosse. On a seulement le soin de boucher l'ouverture avec des pièces de bois, pour en fermer l'accès aux bêtes féroces.

Le convoi revient dans le même ordre à la hutte, devant laquelle il s'accroupit, en continuant les lamentations. Il se fait ensuite un grand silence. On voit paroître deux vieil-

Cérémonie
qui termine
l'enterrement.

lards, qui entrant dans les deux cercles que forment les hommes & les femmes, pissent gravement sur toute l'assemblée. Ils prennent après cela une poignée de cendres dans le foyer de la cabane, & les jettent sur les assistants, qui s'en frottent le corps avec respect. Dans les funérailles des personnes riches on renouvelle pendant huit jours la même cérémonie, qui se termine par le sacrifice d'une brebis & par un festin. On suspend au cou de l'héritier la coëffe du ventre de l'animal, qu'on soupoudre de bukku, & il doit la porter jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Les Hottentots ont aussi l'usage de se raser la tête dans le deuil.

VII.

Economie domestique, Commerce, Arts & Métiers.

*Importan-
ce de l'entre-
tien des bes-
sins,* L'ENTRETIEN des bestiaux est presque le seul objet de l'économie domestique des Hottentots, parce que ce peuple n'a pas d'autre richesse, ni d'autre moyen de pourvoir aux besoins les plus pressants de la vie. Lorsqu'un homme, dénué de toute ressource, est obligé de louer ses servi-

ées à quelque riche habitant du pays, ou aux Colons Hollandois, c'est uniquement dans la vue de se procurer quelques vaches & quelques brebis, avec lesquelles il se forme un établissement ; car les gages des domestiques se payent toujours ici en bétiaux.

Tous les troupeaux d'un Kraal paissent en commun, les grands dans un pâturage particulier, & les petits dans un autre. Les Hottentots les gardent tour à-tour, & il ne faut pas moins de trois ou quatre hommes pour veiller à ce soin. On laisse pendant toute l'année les taureaux avec les vaches, & les bêliers avec les brebis, méthode que les Africains croient très-favorable à la propagation, quoique l'expérience prouve, au moins dans nos climats, qu'elle affoiblit à la longue les meilleurs troupeaux. Les brebis produisent ici constamment deux agneaux chaque année. Lorsque les taureaux sont en trop grand nombre, on les châtre, en les étendant sur le dos, & en leur liant les testicules avec une courroie de cuir, qu'on serre très-fortement. Ensuite on laisse l'animal en repos,

Méthode
des
Hottentots
pour les
faire paître

jusqu'à ce que les parties liées tombent d'elles-mêmes. On traite de la même maniere les bêliers : mais après la ligature on leur écrase les testicules avec une pierre.

Comment
on les ga-
rantit des bê-
ttes sauvages.

La crainte des bêtes féroces & carnacières oblige d'enfermer la nuit les troupeaux dans le Kraal. Les plus jeunes sont placés au centre, & on attache les vieux contre les huttes, en les liant deux à deux pour empêcher qu'ils ne s'échappent. D'ailleurs les chiens & les Bakkeleyers font une garde exacte, & maintiennent l'ordre & la sureté dans le village, pendant que leurs maîtres dorment. Il y a dans chaque Kraal une hutte particulière, qui sert d'étable aux jeunes agneaux, jusqu'à ce qu'ils soient sevrés.

Bœufs de
charge.

On dresse ici les bœufs à porter des fardeaux, & on les accoutume dans leur jeunesse à cet exercice, en leur passant dans la lèvre supérieure un bâton terminé en crochet. Il n'est point d'animal de cette espece que les Hottentots ne domptent en peu de jours avec ce frein.

Médecin des troupeaux. Il y a dans chaque Kraal un Médecin pour les troupeaux, & c'est

une des premières charges du village. Les bestiaux du pays sont souvent attaqués d'un mal épidémique que les habitants attribuent à la *pe-santeur des pluies*, & contre lequel ils n'ont point encore trouvé de pré-servatif. Dans les maladies ordinaires on leur tire du sang, & on leur fait avaler de l'ail sauvage. On prétend aussi guérir leurs rétentions d'urine en infusant de l'ail dans leur eau. Lorsqu'un animal meurt de maladie, ces sauvages mangent sa chair avec le même appétit que celle de la bête la plus saine, & c'est un régal pour tout le village.

Le lait de leurs bestiaux, principalement celui de vache, est leur plus commune nourriture. Ils font le beurre dans un sac de peau, qu'ils remplissent à moitié, & que deux personnes remuent fortement, jusqu'à ce que le lait s'épaisse & prenne une consistance convenable. Ils vendent ce beurre aux Hollandois, ou le gardent dans des pots pour s'en frotter le corps; car ils n'en mangent jamais. Cette denrée, jointe au débit des bestiaux, forme la principale branche de leur commerce. C'est par

Mal épidé-
mique.

Usages qu'ils
font du lait.

Principales
branches de
leur com-
merce.

cette voie qu'ils se procurent diverses commodités qui leur manquent. Une capitulation particulière les oblige de livrer au Gouverneur du Cap tous les bestiaux qu'ils veulent vendre ; mais ils trouvent le moyen d'échapper à cette convention.

Comment il se fait.

Tout leur trafic se fait par échanges, parce qu'ils ne connaissent l'usage d'aucune monnoie courante. Outre les bestiaux & le beurre, ils vendent aux Européens des dents d'éléphants, des œufs d'autruches, des peaux de bêtes ; & ils reçoivent pour ces marchandises du vin, de l'eau-de-vie, des pipes, du tabac, du dakkâ & de la racine de kannâ, du corail, des grains de verre, de petits miroirs, des couteaux, du fer, de petites pièces de cuivre. Il y a cinquante ans qu'ils donnaient un bœuf pour une livre de tabac, ce qui peut faire juger de l'abondance qui règne dans leur pays.

Langue des Hottentots. Nous n'avons qu'un mot à dire de leurs arts & de leurs sciences. Commençons par leur langue. Ses sons, si l'on en croit Kolben, sont si durs & si mal articulés, qu'elle ne paraît qu'un bégaiement aux oreilles des

étrangers. Sa prononciation est pres-
qu'impossible aux Européens , & les
Hottentots ont la même difficulté à
prononcer nos langues d'Europe ,
qu'ils n'apprennent presque jamais
assez bien pour parvenir à se faire
entendre. Ainsi on cherchoit inu-
tilement dans les Relations de nos
Voyageurs des notions précises &
détaillées de cette langue , dont on a
à peine recueilli une soixantaine de
mots (1).

On affirme qu'ils ont quelques lu-
mieres sur la Chirurgie & la bota-
nique , & qu'ils font souvent des cu-
res merveilleuses, Ils connoissent la
saignée , l'usage des ventouses , & l'art
de remettre les membres disloqués. Médecine,
Ils n'ont d'autre instrument pour la
saignée & les amputations que le
couteau , avec lequel ils ouvrent la
veine , qu'ils ferment ensuite avec de
la graisse , en liant dessus une feuille de
quelque plante aromatique. L'appli-
cation des ventouses est le remede
ordinaire des coliques & des maux
d'estomac. On emploie une corne de

Usage des
ventouses.

(Ce Vocabulaire imparfait publié par Junc-
ker dans la vie de Ludolf , se trouve aussi dans le
V. Tom. de l'Hist. Génér. des Voyages , p. 148.

bœuf, dont les bords sont unis. Le malade s'étant couché sur le dos, le Médecin commence par appliquer sa bouche sur le siège du mal, & par sucer la peau : ensuite il y met la corne, pour engourdir les parties, & ne la retire que pour faire une ou deux incisions de la longueur d'un pouce. Alors il applique de nouveau la ventouse, & la laisse jusqu'à ce qu'elle se remplisse de sang : ce qui arrive ordinairement dans l'espace de deux heures. Lorsque cette première opération est insuffisante, on la renouvelle plusieurs fois.

Comment ils guérissent les blessures empoisonnées.

On prétend qu'ils ont le secret de guérir toutes sortes de blessures, même celle d'une flèche empoisonnée, avec un opiat, composé du venin de quelque serpent, dans lequel ils mêlent de la salive. Ils avalent la moitié de cette composition, & ils appliquent le reste sur le creux de l'estomac, qu'ils se grattent auparavant jusqu'à ce qu'il en sorte du sang. Lorsqu'ils croient que ce remède a dissipé le venin, ils nettoient la plaie, & la pansent avec des feuilles de dakkha ou de bukku. Pour les maux intérieurs ils emploient des poudres ou

Remèdes ordinaires.

Des infusions de simples , principalement de sauge , de figues sauvages , de feuilles de figuier , de bukku , d'ail , de fenouil & d'aloès. Ils font un usage fréquent du suc de cette dernière plante qui est tout à la fois un bon purgatif & un excellent stomachique.

Il paroît que les Hottentots n'ajoutent pas une foi entière à ces remèdes , puisqu'ils ont souvent recours à la divination , pour découvrir quelle sera l'issue d'une maladie. Dans cette vue ils écorchent vif un mouton , mais en faisant l'opération le plus doucement qu'ils peuvent , pour empêcher que l'animal n'en soit trop affoibli. Si , après avoir perdu sa peau , il se leve & court librement , on en tire le plus heureux présage. Mais s'il reste sans mouvement , on interrompt les remèdes , & on abandonne le malade. Un Hottentot , qui revient d'une maladie dangereuse , célébre sa convalescence par une fête qu'il donne au Kraal.

Il y a dans chaque village un Médecin , qu'on choisit entre les plus sages habitants , pour veiller à la santé des hommes & à celle des bestes.

Divination
pratiquée en
certains cas.

Médecin
du pays.

tiaux. Quelques vieilles femmes se mêlent aussi d'exercer le même emploi : mais elles ne trouvent de confiance que dans les personnes de leur sexe. En général, cette nation est sujette à peu de maladies. Dapper assure qu'on voit ici des personnes qui poussent la vieillesse jusqu'à cent dix ans, cent vingt & même cent trente. Les femmes accouchent presque sans douleur ; mais elles ont souvent

**Maladies or-
maines.**

des maux de sein. La petite vérole & la rougeole, sont rarement dangereuses. Les maladies les plus communes, parmi les Européens établis au Cap, sont celles des yeux, le flux de sang, les rhumes & les maux de gorge.

**Métiers des
Hottentots.**
**Ouvrages en
ivoire.**

Les Hottentots ne manquent pas d'industrie pour certains métiers. Ils font de jolis ouvrages d'ivoire, tels que des anneaux & des bracelets, sans autre instrument que le couteau : ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donnent une rondeur & un poli, que nos plus habiles Tourneurs auroient peine à égaler. Les femmes, sans autre secours que leurs doigts, font des nattes très-fines, qu'elles composent de glaïeul & de jonc séchés au soleil. Leurs cordes, composées de la

**Nattes &
cordes.**

même matière, ont, dit-on, la force & la durée de nos cordes de chanvre. Celles qu'ils emploient pour leurs arcs, sont de boyaux de bêtes. Leur manière de les fabriquer est fort simple. Deux hommes prenant un boyau, chacun par un bout, le tirent & le tordent, jusqu'à lui donner la rondeur, la finesse, & la solidité convenables. Ensuite l'étendant entre deux chevilles, ils le font sécher au soleil, & finissent par le frotter de graisse de mouton.

Leur méthode de préparer les cuirs ne demande pas un grand travail. Si c'est une peau de mouton, ils lui laissent les poils, & la frottent de graisse & de fierte de vache, qu'ils font sécher au soleil, renouvelant les onctions jusqu'à ce que la peau soit parfaitement noire. Ils emploient aussi la graisse pour la préparation des peaux de vache ou de bœuf; mais ils ont soin d'en faire tomber le poil, en le frottant avec des cendres mouillées.

Kolben prétend qu'ils excellent dans l'art de coudre, quoiqu'ils n'aient d'autre aiguille qu'un os d'oiseau, & que le fil dont ils se servent ne soit composé que de nerfs

Méthode de préparer les cuirs.

Industrie dans l'art de coudre.

Les Hottentots sont tous potiers. On ne travaille guere ici pour les autres, & l'on ne se procure les choses les plus nécessaires que par sa propre industrie. Ainsi chacun est obligé de fabriquer les vases & tous les ustensiles de terre dont il a besoin. La matière des potteries est une argile noire, qui doit, dit-on, cette couleur aux œufs des fourmis dont elle est mêlée. On la nettoie avec soin, on la paîtrit, on la tourne sur une pierre, & on lui donne la forme qu'on veut, en la polissant au-de-dans & au dehors avec la main. La plupart des pots du pays ont la figure de l'urne Romaine. Quand le vase a séché au soleil pendant deux jours, ou le sépare de la pierre avec un nerf sec qu'on passe entre deux, & on le fait cuire au feu. La dureté de ces potteries est surprenante, & elles ont une couleur de jais, qui se soutient fort long-temps.

Manière de
forger le fer.

Ils connaissent l'art de fondre & de forger le fer, métal qui se trouve abondamment dans leur pays. Ils en fabriquent des armes & d'autres instruments.

instruments. Ce qu'il y a de surprenant dans leur méthode, c'est qu'au lieu d'employer les marteriaux, dont l'usage leur est inconnu, ils ne se servent que de pierres, soit pour briser le fer dans les fourneaux, soit pour le mettre en œuvre dans la forge. L'ignorance fait faire quelquefois des choses aussi extraordinaires que l'industrie.

CHAPITRE V.

Etablissements Hollandois.

ARTICLE PREMIER.

Origine de la Colonie Hollandoise du Cap. Idée générale de ses possessions.

LE Cap de Bonne-Espérance, situé à l'extrémité méridionale de l'Afrique, fut découvert pour la première fois en 1493 par les Portugais, qui, effrayés des orages qu'ils effuyerent sur cette côte, le nommerent *Cabo dos tormentos*, Cap des tourmentes, & n'osèrent alors y faire une descente. Les avantages qu'ils

Découverte
& premier
nom du Cap.

y trouverent dans la suite, ou qu'ils s'en promirent, pour la navigation de l'Inde, firent changer ce nom en

Faibles tentatives des Portugais pour s'y établir. celui de *Cato de Buena-Esperanza*, Cap de bonne-Éspérance. Cependant ils n'ont fait que de faibles efforts pour s'établir dans ce lieu, que

sa situation, sa fertilité & le génie docile de ses habitants, doivent faire regarder comme un des meilleurs entrepôts qui soient entre l'Europe & l'Inde. *Ria del Elephanter* fut le premier de leurs Amiraux qui prit terre au Cap en 1498. Les informations qu'il donna engagerent le Roi Emmanuel à y envoyer une Colonie. Mais ceux qu'on embarqua pour cette contrée s'imaginerent qu'elle étoit habitée par des Anthropophages, & cette terreur panique ne leur permit pas même de tenter le débarquement. Ils se contentèrent de faire de l'eau, & de tuer quelques animaux dans l'île de *Robben*, à quelque distance du Continent. Quelques années après, François Almeyda, Viceroi de l'Inde,

Bonne fortune du Viceroi Almeyda. fut tué sur le rivage, dans une querelle qui s'éleva entre ses gens & les Hottentots. Les Portugais s'en ven-

gerent dans la suite par une perfidie cruelle (1), qui achèvant d'aigrir contre eux la nation, ne leur laisse aucune espérance de s'établir dans le pays.

Les Navigateurs Anglois, que plusieurs voyages au Cap (2) devoient instruire des avantages d'un tel établissement, n'ont pas été à cet égard plus industrieux que les Portugais. Tous les efforts de leur Compagnie des Indes se sont réduits à y envoyer en 1614 dix malfaiteurs, qui furent jettés dans l'île de Robben. Les uns y périrent, & les autres ne chercherent qu'à se sauver de ce lieu de bannissement. Il est surprenant que les Anglois aient employé de tels hommes pour la fondation d'une Colonie de cette importance. Dans la suite, perdant absolument

Négligence
des Anglois
pour le menu
établissement.

[1] On prétend qu'ils transporterent sur le rivage une pièce de Canon, dont ils feignirent de vouloir faire présent à ces Barbares. Mais tandis que les Hottentots la trafoient, les Portugais, qui l'avoient chargée à cartouche, y mirent le feu, & firent périr un grand nombre de Sauvages. Ce fait est rapporté dans le Tome V de l'Histoire générale des Voyages, pag. 110.

[2] Le Capitaine Raymond y relâcha en 1591 le Chevalier de Lancaster en 1601; Henri Middleton en 1604 & en 1610, Davis & Michelburn en 1605, &c. Histoire générale des Voyages, ibid.

de vue cet établissement, ils ont donné la préférence à l'île de sainte Hélène, lieu de rafraîchissement assez commode, mais fort inférieur au Cap pour les avantages du commerce.

La possession d'un si beau pays étoit réservée aux Hollandois. Leurs vaisseaux y relâcherent pour la première fois au commencement du dernier siècle, & continuèrent pendant plusieurs années de s'y rafraîchir, en allant aux Indes ou à leur

A quelle occasion les Hollandois y envoient une Colonie, gea qu'assez tard à s'y établir. Ce fut vers l'année 1650 qu'elle forma ce grand dessein. *Van Riebecek*, qui servoit en qualité de Chirurgien sur une de ses flottes, fut le principal Auteur de l'entreprise. Il avoit observé, dans un séjour de quelques semaines qu'il fit au Cap, que le pays étoit naturellement riche, qu'on y trouvoit de bons ports, & que ses habitants étoit d'un caractère beaucoup plus traitable qu'on ne le publioit. Sur ses représentations la Compagnie équipa trois vaisseaux, dont elle lui donna le commandement; en même temps elle le nomma

Gouverneur de la nouvelle Colonie.

Riebecek, en arrivant au Cap, acheta des habitants un terrain considérable, & commença par y construire un Fort quarré, pour se mettre à l'abri de leurs insultes. Un jardin, qu'il forma à deux lieues de la côte, contribua à embellir cette nouvelle habitation. On offrit soixante acres de terre à chaque particulier qui voulut s'établir dans la Colonie naissante, avec droit de propriété & de succession, pourvû que dans l'espace de trois ans ils se missent en état, non-seulement de subsister sans secours, mais de contribuer à l'entretien de la garnison. En effet la Compagnie n'exigea d'abord aucune contribution des cultivateurs, & fournit même à crédit des bestiaux, des grains & des ustensiles aux plus pauvres Colons. Elle leur donna aussi des femmes, qui furent tirées des Communautés des Orphelines & des autres maisons de charité. Enfin on accorda aux nouveaux habitants la liberté de revenir en Europe au bout de trois ans, avec la permission de disposer de leurs terres, s'ils ne pouvoient s'accoutumer au climat du pays.

Fondation
de cet éta-
blement.

Concessions
avantageuses.

Kolben,
état présent
du Cap de
Bonne-Espé-
rance, dans
l'Hist. Gen.
des Voy. T. V.

Ces conditions avantageuses : remplies avec la plus exacte fidélité, attirerent au Cap un grand nombre de cultivateurs, & rendirent en ^{Progr's de} la Colonie ^{Efendue de} peu d'apnées cette Colonie très-flo-^{ses possessions.} rissante. Je parlerai de ses progrès, ainsi que de l'étendue & de la situation de ses districts, dans les Articles suivants. Il suffit d'observer ici que ses possessions s'étendent autour de la pointe méridionale de l'Afrique, depuis la Baie de Saldagne, située à l'Est, jusqu'à la terre de Natal, sur la côte d'Occident, où la Compagnie a même acquis des terres considérables. Des domaines si vastes ne lui ont coûté que quarante cinq mille florins; quinze mille pour l'acquisition des terres du Cap, & trente-mille pour ce qu'elle posséde dans le pays de Natal. Mais les autres dépenses ont été excessives. Cette Colonie, malgré ses heureux progrès, étoit encore à charge à la Compagnie en 1713, c'est-à-dire, plus de soixante ans après son premier établissement. Il faut pour ces entreprises une patience, une conduite réfléchie, & un certain stégme dont toutes les nations ne sont pas capables.

ARTICLE I.

*Division des Districts de la Colonie.
Premier District, ou Habitation
du Cap.*

Les vastes habitations que les Hollandois ont établies dans cette partie de l'Afrique, sont partagées en quatre principaux districts qui se sont formés successivement. Le plus considérable & le plus ancien est celui du Cap même, où sont les Forts, la principale Ville, & le centre de la puissance Hollandoise. À l'Orient de ce district est l'habitation de *Stellenbosch*; & plus loin, vers le Nord-Est, celle de *Dra-kensteen*. *Waveren*, la quatrième Colonie est située vers le Nord.

L'habitation du Cap, placée sur la côte occidentale, s'étend depuis la pointe qui la forme jusqu'à la Baie *False*, où elle se termine du côté du Sud. Un grand désert la sépare à l'Est de la Colonie de *Stellenbosch*, & elle est bornée au Nord par le pays des Hottentots. Elle comprend un territoire assez vaste, sur-tout de-

Etendue &
situation de
l'habitation
du Cap.

puis l'augmentation qu'elle a reçue en 1712. Ses lieux les plus remarquables sont

Baie & Montagne de La Table.

1. La Baie de la Table, formée en partie par le Cap même, qui s'avance considérablement dans la Mer. On lui donne ce nom à cause d'une montagne très-haute qui la domine, & que son sommet uni a fait appeler la *Montagne de la Table*. La Baie est une excellente rade, où le mouillage est très-sûr, principalement autour du Cap. On y voit une petite île, que les Hollandois ont nommée *Roben* ou *Robben*, & les Anglois *Île des Pengoins* (1), à cause de la multitude des oiseaux de cette espèce qu'on y rencontre. La Montagne de la Table a, suivant Kolben, dix-huit cents cinquante-sept pieds de hauteur. Toute sa masse, quand on la regarde de bas en haut, paroît d'une stérilité extrême, parce qu'elle est hérissée en-dehors d'un grand nombre de rochers, dont les couleurs variées ressemblent aux taches d'une peau de tigre. Mais l'intérieur est d'un aspect riant & d'une fertilité admirable. On y voit de belles mai-

(1) Espèce d'Oies marines.

fons de plaisir, de riches vignobles & des jardins charmants, entre lesquels on distingue celui de *Newland* & le *jardin du bois rond*, où les Gouverneurs ont une fort belle maison de campagne.

La plupart de ces plantations appartiennent à la Compagnie, & lui rapportent un revenu considérable. Il y a sur la même montagne deux petits bois, dont on a nommé l'un *l'Enfer* & l'autre le *Paradis*. On a découvert dans ce quartier une mine d'argent qui fit naître d'abord de grandes espérances, mais qui se trouva si pauvre, que le profit ne répondait pas aux frais du travail. On voit dans certains temps au sommet de la montagne une nuée blanche, qui annonce toujours un orage prochain, & qui contient, dit-on, dans son sein ces terribles vents de Sud-Est qui se font sentir au Cap (1) avec tant de violence. Lorsque les Matelots apperçoivent ce

(1) Kolben dit « que ces terribles vents sortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un sac, avec une si furieuse violence, qu'ils renversent les maisons, & causent mille dommages aux Vaisseaux qui sont dans le port, sans épargner davantage les fruits & les moissons. »

triste phénomène, ils disent : *la nappe est sur la table*, & ils songent à se précautionner contre la tempête.

Montagne du Lion. 2. Au Nord de la Montagne de la Table est celle du *Lion*, qui n'est séparée de l'autre que par une petite descente. Elle est si escarpée qu'on est obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de cordes. On découvre de son sommet, à douze lieues de distance, le plus petit bâtiment qui est en Mer. Dès qu'il paroît un Vaisseau, un garde, placé dans ce poste, en donne avis à la forteresse, en tirant un coup de canon, & en déployant le pavillon de la Compagnie. Il tire autant de coups qu'il apperçoit de bâtiments, & présente autant de fois le pavillon. On donne en ces occasions les mêmes signaux de l'île de Roben.

Montagne du Vent. 3. La montagne du *Vent* est sur la même Baie, dans le voisinage des deux autres, avec lesquelles elle forme un demi-cercle, qui environne une belle vallée. Elle est moins haute & moins étendue que les montagnes du *Lion* & de la *Table*; mais ses pâturages sont fort renommés.

4. Plus loin, en tirant à l'Ouest, à quatre petites lieues du Cap, on rencontre les montagnes du Tigre, qui doivent ce nom à la variété de leurs couleurs, semblables aux taches qui diversifient la peau des tigres. Elles ont environ huit lieues de circonférence. C'est le canton le plus fertile de l'habitation du Cap. On y compte vingt-deux belles plantations, parfaitement cultivées & fort bien bâties. Tel colon de ces quartiers nourrit dans ses pâturages cinq ou six mille brebis, & un millier de bœufs ou de vaches. La Montagne de la Vache & la Montagne Bleue, situées au Nord de celles du Tigre, à sept ou huit lieues du Cap, ne comptent pas à beaucoup près le même nombre de cultivateurs, parce que leur terroir manque d'eau. Ce canton, moins habité, fert de retraite à quantité de bêtes farouches.

5. La Raie du bois, qui est au Midi de celle de la Table, tire son nom d'un grand bois, qui borde son rivage. Les Colons y vont chercher leur bois à brûler & leur bois de construction. Celle de Saldagne est

Montagnes du Tigre.

Belles habi-
tations de ce
quartier.

Montagne
de la Vache
& Montagne
bleue.

au Nord du Cap. Antoine *Saldagne*, Officier Portugais, la reconnut pour la premiere fois vers l'an 1503, & lui donna son nom. C'est un lieu de rafraîchissement que les Vaisseaux d'Europe avoient coutume de fréquenter, avant que les Hollandois fussent établis au Cap. En effet le pays qui environne cette baie est abondamment fourni de toutes sortes de provisions. Les François érigèrent dans ce lieu en 1666 un poteau aux armes du Roi, bâtirent un petit Fort, qu'ils ont depuis abandonné, & laissèrent leur nom à un des Caps de la Baie.

Rivieres de l'habitation du Cap. *Riviere de Sel.* 6. L'habitation du Cap est arrosée de plusieurs grandes rivieres. La principale se nomme la *Riviere de Sel*, parce que ses eaux sont un peu salées vers son embouchure, quoiqu'elles soient douces & très-saines dans le reste de son cours. Elle prend sa source dans la Montagne de la Table, & se perd dans la Baie du même nom, après avoir reçu dans son sein plusieurs moindres rivieres. Elle coule dans la plus belle partie de l'habitation du Cap, & y porte la fertilité & l'abondance.

Voilà ce que le local du premier district offre de plus particulier. Passons à la description de la Ville du Cap , de ses Forts , & des autres établissements , formés pour la défense & pour l'utilité de la Colonie.

La Ville du Cap est bâtie sur le ~~Ville du Cap~~ bord de la Mer , dans une vallée qui est au pied de la Montagne de la Table. Son plan vaste & régulier embrasse plusieurs rues spacieuses , qui contiennent un grand nombre de maisons de brique , avec des cours & des jardins. La plupart de ces édifices n'ont qu'un étage , afin qu'ils soient moins exposés aux vents d'Est , dont l'impétuosité est terrible. C'est par la même raison que tous les toits sont de chaume. Une certaine uniformité régne ici , comme dans toutes les Villes de Hollande , & n'offre rien de particulier à mettre dans une description. L'Eglise est bâtie de pierre , fort simple , mais d'une belle proportion & d'une propreté extrême. Son toit est aussi couvert de chaume. L'Hôpital , qui est en face , est un édifice spacieux & fort régulier. Le magnifique jardin de la Compagnie , enrichi des plan-

tes les plus rares , est à peu de distance de la Ville , dont les dehors font encore embellis par d'autres jardins particuliers , d'agréables vignobles , des prairies & des champs fertiles , situés sur les bords de la Rivière de Sel.

Forteresse.

La forteresse , qui commande la Ville & toute la Baie de la Table , est une place de grande étendue & de bonne défense. Le Gouverneur & les Officiers de la Compagnie y ont leur logement , & l'Etat y entretient toujours une nombreuse garnison. Un ruisseau , qui coule de la Montagne de la Table , au pied de laquelle il fait tourner un grand moulin , est conduit par des canaux artificiels jusqu'à l'esplanade , qui est entre la Ville & la Forteresse , & fournit de l'eau à ces deux places par le secours des pompes. C'est sur cette même Montagne que se trouvent les plus belles plantations entre lesquelles on distingue celle qui porte le nom de *pain & vin* , à cause de sa fertilité , & la fameuse Brasserie de *Jacob Lonwen*. Parmi les Maisons de plaisance , qui sont ici en fort grand nombre , celle de *Constan-*

**Plantations
& Maisons de
plaisance.**

à la, que le Gouverneur Vanderstel fit bâtir sous le nom de sa femme, tient sans contredit le premier rang.

ARTICLE III.

Second District, ou Habitation de Stellenbosch.

CETTE habitation, formée immédiatement après celle du Cap, ^{Fondateur de cette habitation.} eut pour fondateur Simon Vander Stellen ^{On prouve Vande-der-Stellen.} *, Gouverneur général de la Colonie. Ce n'étoit dans son origine qu'un lieu couvert de ronces & de buissons, abandonné des Hottentots mêmes, & livré en quelque sorte aux bêtes féroces. Les Hollandais le nommoient *la forêt sauvage*. Stellen en le faisant défricher lui donna son nom (1).

Un grand espace sablonneux, qui ne renferme qu'un désert presqu'inculte, sépare cette habitation de celle du Cap. On la divise en quatre quartiers, qui sont ceux de la *Hollande Hottentote*, de *Mottergat*, de *Stellenbosch* & de *Botelari*.

(1) *Stellenbosch* signifie bois ou buisson de Stellen.

Quartier de
la Hollande
Hottentote.

Cap Falso
& Cap. des
Aiguilles.

La fausse
Baie.

La Hollande Hottentote , ainsi nommée à cause de la fertilité de ses pâturages , s'étend vers le Sud , entre le Cap *Falso* & le Cap des *Aiguilles*. Ces deux Caps sont justement à l'extrémité méridionale de l'Afrique , vers le trente-troisième degré de latitude , plus bas d'un demi-degré que le Cap de Bonne-Espérance , & plus directement au Midi. Le Cap-Falso forme la pointe d'une Baie , qu'on a aussi nommée la *fausse Baie*. Je crois que l'un & l'autre ont reçu ce nom parce qu'ils ont été souvent confondus dans les commencements avec le Cap de Bonne-Espérance & la Baie de la Table (1). La fausse Baie est environnée , dans toute sa circonférence , d'une chaîne de Montagnes , qui n'a pas moins de dix lieues de longueur. C'est une rade très-dangereuse , parce qu'on y est exposé aux vents de Sud-Est , qui entraînent quelquefois les Vais-

[1] Kolben est d'une autre opinion au sujet de l'origine du nom de la Baie. On s'étoit , dit-il , imaginé assez long temps que le fond de cette Baie étoit couvert de pierres , & qu'une autre n'y pouvoit être en sûreté. Cette opinion , qui s'est trouvée sans fondement , lui a fait donner le nom de *falsa* , ou de *fausse*.

feaux malgré leurs ancles , & les précipitent contre les écueils qui bordent le rivage. On y trouve d'ailleurs une grande abondance de poissons , principalement d'aloises. La Kolben, ibid. même Baie reçoit plusieurs rivières , dont les embouchures ne sont pas moins poissonneuses. La Compagnie entretenoit autrefois dans ces quartiers une pêcherie , qu'on a depuis abandonnée. L'Historien que j'ai cité nous apprend qu'en 1710 il s'éleva sur cette côte un furieux ouragan , qui poussa si loin dans les terres les vagues de la Baie , qu'en se retirant elles laissèrent à sec dans la campagne une prodigieuse quantité de toutes sortes de poissons.

Un des lieux remarquables de ce Vallée de la Vache marine. quartier est la Vallée de la *Vache* ^{ne.} *marine* , qui doit son nom à la multitude des animaux de ce genre qu'on y rencontroit , avant que les Hollandois eussent défriché le pays. Elle renferme un vaste étang , où les roseaux croissent à une telle hauteur , qu'on les prend de loin pour des arbres. Il sert de retraite à quantité de canards sauvages & d'autres oiseaux. La Mer , dans les temps ora-

geux, inonde quelquefois cette Vallée, & transporte jusques dans l'étang un nombre infini de poissons, qui meurent la plupart, lorsque l'eau reprend sa douceur naturelle.

Montagnes & Rivieres. La Hollande Hottentote a aussi ses montagnes, qui sont en général plus hautes que celles du Cap. Elle est arrosée par plusieurs rivières, dont la principale a été nommée *Laurence*, du nom d'un malheureux qui s'y noya. Ses débordements sont fréquents dans la saison des pluies, mais elle manque d'eau dans la saison sèche.

Beauté & fertilité du pays. Kolben & son Abbréviateur, sans entrer dans une description plus particulière, disent que la Hollande Hottentote est la plus belle & la plus fertile portion de la Colonie de Stellenbosch. Le Gouverneur Adrien Vapderstel, que ses concusions firent destituer de son emploi, s'y étoit approprié la possession d'environ trente lieues de pays, vers la frontiere de Natal, où il entrete-

Entreprises du Gouverneur Adrien Vapderstel. noit douze cents bœufs & plus de vingt mille moutons. Pour ne point manquer d'eau dans les temps de sé-.

cheresse, il avoit fait creuser au pied d'une montagne un grand bassin, dans lequel il recœuilloit l'eau des pluies, & d'où il tira un canal qui se joignoit à la riviere de Laurence. Entre plusieurs somptueux édifices qu'il éleva en divers lieux, il fit construire, dans le quartier dont nous parlons, un superbe Château, que la Compagnie l'obligea de démolir, après avoir confisqué la plus grande partie de ses biens.

Le quartier de *Mottergat* ou *Modergat*, mot Hollandois qui signifie *limonneux*, est situé au Nord de la Hollande Hottentote, & tire son nom des eaux bourbeuses dont son territoire est couvert, principalement dans la saison des pluies. Le pays est d'ailleurs fertile, cultivé avec toute l'industrie imaginable, & rempli de belles habitations. La riviere de *Stellenbosch* & quantité de ruisseaux l'arrosent. Mais il est sujet à des inondations, qui rendent les chemins impraticables, & qui interrompent tout commerce entre les Habitants. Elles sont quelquefois si subites & si violentes, qu'elles en-

Quartier de
Mottergat.

traînent & font périr un grand nombre de bestiaux.

Quartier de Stellenbosch.

Au Nord de Mottergat est le quartier de *Stellenbosch*, pays agréable & abondant, quoiqu'environné de montagnes, qui surpassent en hauteur toutes celles des districts voisins. Leur figure est assez semblable à celle de la Montagne de la Table, & elles sont aussi couvertes, en certains temps, d'une nuée blanche, pronostic infaillible des vents de Sud-Est. Mais ces vents ne causent point ^{vent de Sud.} & moins ^{moins} ici les mêmes ravages que dans la vallée de la Table; car on remarque qu'ils sont moins continus, & qu'ils ne soufflent jamais dans une direction opposée: c'est de ce choc terrible de deux vents qui se rencontrent, que naissent les plus furieux ouragans.

Qualités du pays.

Le bois à brûler est fort commun sur le penchant de ces montagnes, & leur sommet est couvert de fleurs & de plantes curieuses. Les vallées offrent une agréable variété de terres ensemencées, de vignobles, de vergers & de jardins. C'est sur la rivière de *Stellenbosch* que sont les plus belles plantations. Cette riviè-

re prend sa source dans les montagnes, & se perd dans la fausse baie, après avoir recueilli dans son cours plusieurs ruisseaux. Son fond est sablonneux, & ne produit que de petites espèces de poissons, excepté vers son embouchure, où l'on en voit de plus gros. Il y a sur son canal un beau pont, qu'un particulier a fait bâtir généreusement à ses frais, sans exiger aucun droit de passage. *Stellenbosch* est le principal village, de ce canton. Un incendie le consuma en 1710; mais il fut rebâti dans l'espace de peu d'années.

Le quartier de *Botelari* est encore plus vers le Nord. Il paroît que c'est le moins cultivé. *Kolben* ne fait mention que des plantations de *Jost*, situées sur une colline de même nom, remplie de beaux vergers; de vignobles & d'excellents pâturages. Un Ministre Hollandois, qui avoit formé dans ce lieu une belle habitation, se priva lui même du fruit de ses travaux en se coupant la gorge. On n'a jamais su le motif qui le porta à cette action de désespoir. La Compagnie avoit autrefois sur la même colline des haras & quelques fermes;

Quartier de
Botelari.

Plantations
de *Jost*.

mais le peu de profit qu'elle en retirroit lui a fait prendre le parti d'aliéner ces domaines. Le pays manque de rivieres & de sources, & se trouve réduit à l'usage de l'eau de pluie, qui se conservant ici dans des fossés & des bassins, y devient faumache & presque aussi salée que l'eau de mer, lorsqu'il n'en tombe pas d'autre pour corriger son amertume. Le bois n'est pas plus commun dans ce quartier, & la Compagnie a fait de vains efforts, au commencement de ce siècle, pour engager les habitants à planter des arbres dans une certaine étendue de leurs concessions. Les choses ont un peu changé depuis, par les soins qu'elle a pris d'y faire planter elle-même un grand nombre de chênes. Il n'y a qu'une montagne dans le pays qui est celle du *Cheval*, ainsi nommée, parce qu'on y trouva dans les commencement quantité de chevaux sauvages.



ARTICLE IV.

*Troisième & quatrième Districts, ou
Habitations de Drakensteen & de
Waveren.*

C e fut *Simon Vanderstel*, Gouverneur du Cap, qui fonda l'habitation de *Drakensteen*, à laquelle il donna ce nom, en reconnaissance des services que lui rendit auprès de la Compagnie le Baron *Van Rheeden*, Seigneur de *Drakensteen*. Il la composa principalement de Réfugiés François, dont les descendants forment aujourd'hui la plus nombreuse portion de cette Colonie. Cependant, avant l'établissement des François, plusieurs ouvriers, la plupart Allemands, après avoir rempli leur temps au service de la Compagnie, y avoient déjà formé quelques plantations.

Le terrain que cette Colonie occupe est situé à l'Est & au Nord de *Stellenbosch*, & s'avance vers le Couchant jusque dans le voisinage de la baie de *Saldagne*. *Kolben* dit qu'il a seul autant d'éten-

Commence
l'habitation
de Draken-
steen sur com-
mune.

sa situation
& son étendue.

Montagnes. due que toutes les provinces des Pays-bas. Ses montagnes sont hautes, fort escarpées, & bordées en quelques endroits de dangereux précipices. La neige & la glace les couvrent jusqu'au mois de Septembre. Alors elles commencent à se fondre, & fournissent de l'eau à tous les ca-

Rivière de la Montagne. naux du pays. La principale rivière qui coule dans cet établissement est celle de la *Montagne*, qui est fort grosse & fort rapide pendant l'hiver. Dans la belle saison elle n'a pas deux pieds d'eau, & dans quelques endroits son lit est à sec. On n'avoit point encore construit de pont sur cette rivière dans le temps que Kolben, Secrétaire des Colonies de Stellenbosch & de Drakensteen, étoit au Cap; & dans les grandes eaux plusieurs personnes s'y noyoient en s'efforçant de la traverser à cheval. On voit sur ses bords les meilleures plantations du pays.

Pauvre état de cette colonie. Une chose assez particulière est que l'habitation de Drakensteen n'offre point de villages, ni même d'édifices publics, à l'exception de l'Eglise qui est un misérable bâtiment, qu'on prendroit pour une grange.

Les

Les Magistrats n'ont pas même une salle de Conseil, & ils sont obligés de se rendre à Stellenbosch, où ils tiennent leurs délibérations avec les Bourguemestres du lieu, sous l'autorité du *Drost*, ou Intendant de terre, qui préside toujours à l'assemblée. Les Réfugiés François, moins économies que les Hollandois, ont contracté ici dans les commencement beaucoup de dettes, qui ne sont pas encore acquittées. La plupart n'ont d'autre habitation que de pauvres huttes, éloignées d'une demi-lieue les unes des autres. Cependant quelques cultivateurs plus laborieux ont formé d'assez bonnes Plantations Principales. plantations, principalement sur les bords de la grande rivière, dans la vallée du *Charron*, & dans la *Montagne de Riebecek*.

Dans quelques endroits, tels que le quartier des *vingt-quatre Rivieres*, les *Montagnes de miel* & la montagne du *Picquet* (1), les habitants ne pos- Possessions précaires.

(1) Kolben croit qu'elle a tiré son nom de la passion que les premiers François qui l'habiterent avoient pour ce jeu, auquel ils s'amusoient du matin jusqu'au soir au pied de cette montagne. Ces bons Protestants, fugitifs par inconstance autant que par dévotion, apportèrent ici leurs mœurs &

sédoient au commencement de ce siècle aucune terre en propriété. Ils ne s'établissoient qu'avec des permissions, qu'ils étoient obligés de faire renouveler tous les six mois, & on ne leur accordeoit qu'autant de terrain qu'il en falloit pour leur subsistance. Ce n'étoit pas le moyen de

Blancs aussi sauvages que les Nègres. faire fructifier cette Colonie. Aussi

ces quartiers, où ils se mêlent avec les Hottentots, n'ayant, comme ces barbares, d'autre occupation que le sain de leurs troupeaux, dont ils vendent le superflu aux habitants du Cap. La plupart ne cultivent point la terre; & ne connoissent pas même l'usage du pain, mangeant la chair avec la chair, c'est-à-dire, un morceau de bœuf ou de mouton avec de la venaison fumée ou salée, & n'ayant d'autre boisson que l'eau, le lait & une espèce d'hydromel. Cette nourriture, qui nous paroîtroit forcément saine, les rend si robustes, qu'ils ne sont presque jamais malades.

District de Waveren. Son origine & ses limites,

La Colonie de Waveren, plus récente que toutes les autres, ne s'est

leur paresse & leurs vices certains, non animaux, n'ayant que très-mal curieux.

formée qu'en 1701, sous le gouvernement de Guillaume Vanderstel. Il l'appella Waveren, par considération pour l'illustre famille de ce nom, à laquelle il étoit allié. Ce quartier se nommoit auparavant *Sable rouge*, à cause d'une montagne de sable de cette couleur, qui le sépare de l'habitation de Drakensteen. Il est situé dans la partie la plus septentrionale des possessions Hollandaises, & s'étend vers l'Est jusqu'à la terre de Natal, dont plusieurs domaines lui ont été annexés. Sa distance du Cap, suivant Kolben, est de vingt-cinq ou trente milles d'Allemagne, c'est-à-dire, d'environ quarante lieues de vingt au dégré. Le pays est montagneux, & ses habitants sont aussi pauvres que ceux de Drakensteen. Ils n'ont d'autre Eglise que celle de cette dernière Colonie, & pour les mariages & les batêmes ils sont obligés de se transporter au Cap. Dans les affaires civiles & criminelles ils ont pour Juges les Magistrats de Stellenbosch. Les Colons s'appliquent peu à la culture des terres, parce qu'ils n'obtiennent que des concessions précaires & limitées. Ils ne

Pauvreté de
ses habitants.

pensent qu'à nourrir des bestiaux, soit pour eux mêmes, soit pour le compte de quelques riches particuliers des Colonies voisines. Voilà tout ce que Kolben nous apprend d'eux. Mais je me suis assez étendu sur la description locale de ces quatre établissements ; il ne me reste plus qu'à faire connoître comment la Compagnie Hollandoise les gouverne.

ARTICLE V.

Forme du Gouvernement des Colonies du Cap.

TOUT le Gouvernement des Colonies du Cap est sous la direction de huit tribunaux ou Conseils, qui ont chacun leur département particulier. Le premier, qu'on appelle *Grand Conseil*, a l'inspection générale du Commerce & de la Navigation, exerce avec une autorité absolue le pouvoir législatif, & jouit du droit de faire la paix & la guerre. Ses membres sont au nombre de huit, & s'assemblent le Mardi. Ils sont présidés par le Gouverneur, qui a deux voix dans les délibérations.

Tribunaux publics.

Grand Conseil.

Kolben, ubi supra.

Le second, qui se nomme *Collège de Justice*, juge tous les procès civils & criminels : mais on peut appeler de ses Sentences à Batavia ou en Hollande, en déposant une somme de cent florins, qui est perdue pour l'Appellant, & adjugé à sa partie, si la sentence est confirmée. Ce Tribunal est formé des mêmes Ministres que le Grand Conseil, & des trois Bourguemestres Régents de la ville du Cap.

Pour les querelles & les offenses qui ne sont pas capitales, ainsi que pour les dettes qui n'excedent pas la somme de trois cents florins, il y a un troisième tribunal, composé d'un Membre du Grand Conseil, qui en est toujours le Président, de trois Bourgeois du Cap, & de quelques Officiers de la Compagnie, dont l'un exerce l'emploi de Secrétaire.

Le quatrième tribunal a l'intendance particulière des mariages. Les parties doivent obtenir son consentement, & ce n'est qu'après cette formalité que le Ministre de la résidence peut les marier.

Le cinquième est la *Chambre des Orphelins*, composée de sept mem-

bres, qui ont à leur tête le Vice-Président du Grand Conseil. Ils sont particulièrement chargés de la tutelle des mineurs qui n'ont point de parents au Cap. Les Orphelins, au-dessous de vingt-cinq ans, ne peuvent se marier sans la permission de la Chambre.

Cour Ecclésiastique.

La Cour Ecclésiastique, instituée pour veiller au Gouvernement des trois paroisses de la Colonie, forme le sixième Tribunal. Elle est composée des Pasteurs de ces mêmes paroisses ; de six Anciens, dont chaque Eglise fournit deux ; & de douze Inspecteurs des pauvres, quatre de chaque paroisse. Ces Inspecteurs sont principalement chargés d'examiner l'emploi des aumônes publiques, qui sont toujours si abondantes & si judicieusement distribuées, qu'il n'y a pas un seul mendiant dans la Colonie. Cette malheureuse race est généralement proscrite dans tous les pays de la domination Hollandoise, tandis qu'elle fourmille dans d'autres Etats, non par le défaut d'aumônes, mais par leur mauvaise administration. Chaque paroisse a outre cela son consistoire, formé

d'un Président laïc , du Ministre du Lieu , des deux Anciens & des quatre Inspecteurs des pauvres.

Le septième Tribunal s'appelle *Conseil du Commun*. Il y en a un dans chaque Colonie , & il est composé d'un certain nombre d'habitants , choisis par le Conseil , & présentés par le corps de l'habitation. Le Collége de Justice ayant établi son siège dans la Ville du Cap , les fonctions du Conseil du commun de cette Colonie se réduisent presqu'uniquement à la levée des taxes imposées par le Grand Conseil. Dans les autres habitations , l'autorité des Conseils communs a beaucoup plus d'étendue ; car ils tiennent lieu de Collége de Justice dans les affaires civiles , dont le fond ne passe pas cent cinquante florins , & dans toutes les causes criminelles de leur ressort.

Enfin on a établi deux Tribunaux militaires , l'un dans la ville du Cap , pour la Colonie du même nom , & l'autre à Stellenbosch , pour les trois autres Colonies ,

La Compagnie entretient un grand nombre d'Officiers & de domestiques , dont les appointements mon-

Tribunaux militaires.

Dépenses de la compagnie.

tent chaque année à quatre cents mille florins. Pour subvenir à ces dépenses, elle leve le dixième de tous les biens fonds, auquel se joint le produit des droits imposés sur le vin, l'eau-de-vie, le tabac & la bierre, & le profit qu'elle tire de ces mêmes marchandises, & des domaines dont elle s'est réservé la propriété. Elle donne aujourd'hui aux nouveaux Colons, qui viennent s'établir dans le pays, les mêmes encouragements qu'elle leur donnoit autrefois. Elle leur fournit à crédit des ustensiles, des esclaves & d'autres secours. Lorsque les terres rendent peu, elle a l'indulgence de remettre au Laboureur la taxe du dixième, jusqu'à ce qu'il soit en état de la payer. Si le feu, ou quelque autre accident, ruine une métairie, le Gouvernement donne gratuitement au propriétaire des matériaux & des ouvriers pour la rebâtir.

Comment
elle se conduit
avec les Na-
tions Hot-
tentotes.

La Compagnie traite avec le même ménagement les Nations Hottentotes, & se fait autant respecter par la douceur de son gouvernement que par l'appareil formidable de sa puissance. La plupart de ces hordes

barbares recherchent avec empressement son alliance, envoient des députations annuelles & des présents au Gouverneur du Cap, & le prennent pour l'arbitre ordinaire de leurs différends. Depuis l'année 1660 elles ont été presque toujours en paix avec la Colonie.

CHAPITRE VI.

Du climat & des productions du Cap & des terres voisines.

C'EST ici, comme dans l'Inde, le regne des *Mouffons*, qui forment les deux principales saisons de l'année. Elles durent chacune six mois. L'une, qu'on nomme la *Mousson humide*, commence au mois de Mars; l'autre, appellée la *Mousson seche*, commence au mois de Septembre.

Pendant la Mousson humide, qui est comme l'hiver du Cap, les brouillards sont fréquents; & des pluies presque continues, auxquelles se joignent le vents froids de Nord-Ouest, obligent souvent les habitants de se tenir renfermés dans leurs

maisons. L'air se refroidit, environ au même degré que dans notre automne, & quelquefois même il y a des gelées; mais la glace n'a jamais plus de deux ou trois lignes d'épaisseur, & se fond aux premiers rayons du soleil.

L'été. Dans la Mousson sèche, qui est l'été des Hottentots, les vents de Sud-Est se font sentir, & répandent beaucoup de sérénité dans le climat. Mais ils rendent l'entrée du port du Cap très-difficile, & causent de grands ravages par leur impétuosité.

Wolben. adi *suprà* On observe que lorsqu'ils cessent trois ou quatre jours de souffler, il se rassemble au rivage quantité d'herbes de mer, qui venant à se corrompre, empoisonnent l'air par leur puanteur. Cela occasionne des maladies épidémiques, qui se font principalement sentir aux Européens.

Phénomène curieux. L'Auteur que j'ai cité donne ici une description plus particulière de la nuée blanche, qui paroît alors sur certaines montagnes, & qui est un des plus curieux phénomènes du Cap. Elle se forme comme par lambeaux, & ses pieces s'assemblant par

degrés, finissent par couvrir entièrement le sommet de ces montagnes. La nuée, après avoir été quelque temps immobile, creve tout d'un coup. Elle ne se résout jamais en pluie; mais il en sort des vents furieux, qui prennent toujours leur direction du Sud-Est. Ses couleurs sont blanches, avec quelque nuances plus foncées, surtout dans ses parties supérieures. Plus il y a de mélange de sombre, moins l'orage est violent. Dans son état ordinaire, elle produit des vents, qui soufflent quelquefois, presque sans interruption, huit jours de suite, & souvent un mois entier. Quoiqu'il s'en détache visiblement des parties, qui s'éparpillent sur la montagne, son volume paroît toujours le même, tant que l'orage dure, parce qu'elle se nourrit incessamment d'une nouvelle matière. Le vent diminue quand elle commence à s'éclaircir, & cesse enfin lorsqu'elle devient transparente.

La mer, aux environs du Cap, est d'une couleur verdâtre, ce qu'on doit attribuer à deux causes; premièrement à la verdure réfléchie des montagnes voisines; secondement à

Couleur verdâtre de la Mer.

la multitude d'herbes & de roseaux qui croissent ou flottent sur le rivage. Ces roseaux sont de la hauteur de nos plus grands joncs, d'un beau verd, la tige grosse par le bas, & menue vers le sommet. On les plie en forme de trompête, en liant les deux parties, & ils rendent un son aussi harmonieux que cet instrument. De-là vient le nom de *Tromba*, que les Portugais ont donné à ce roseau. Les branches de corail ne sont pas moins communes sur les bords du Cap. Elles sont vertes & molles dans l'eau ; mais lorsqu'elles flottent sur le rivage, elles durcissent, & deviennent blanches ou noires ou d'un rouge foncé.

Irégularités des marées.

Les marées ont quelquefois ici de grandes irregularités. Le 24 Septembre 1707, un quart d'heure après l'arrivée du reflux, le flux recommença & cessa ensuite aussi-tôt. Il revint au bout de quelques moments, & disparut encore. Depuis huit heures du matin jusqu'à dix cette étrange révolution arriva sept fois.

Qualité des eaux.

Les eaux des rivieres sont en général très - douces & très - claires, lorsqu'elles descendent du sommet

dés montagnes, & qu'elles coulent sur des lits de sable ou de cailloux. Celles dont l'origine n'est pas si pure ont une couleur de rouille qui les rend moins transparentes. Il y en a de blanchâtres & de fades qui donnent ces qualités à la terre glaiseuse qu'elles traversent. Quelques-unes perdent leur douceur & deviennent saumaches, soit en approchant de la mer, soit en croupissant dans leur lit. Ces eaux amères, dont on est obligé de faire usage dans certains cantons, sont d'un goût supportable quand on les boit d'abord; mais pour peu qu'on les garde, elles deviennent si salées, qu'il est impossible d'en boire: mais elles ont une vertu admirable pour purifier le sang.

Il y a des eaux d'une nature si froide, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où on les renferme, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent. La contrée du Cap a aussi des sources chaudes, dont la plus fréquentée est le bain de la montagne noire, dans le district de Waveren. On remarque que la terre de cette montagne est noire.

Eaux très-
froides.

Bains chauds.

visqueuse, & si molle, que les pieds des chevaux y enfoncent. L'eau de la source tombe avec beaucoup de bruit dans un trou, dont Kolben ne put trouver le fond avec une sonde de soixante pieds. Il y a dans la montagne d'autres ouvertures, par lesquelles il coule des eaux chaudes. Leur surface est couverte d'une peau grasse & bleuâtre, au bord de laquelle il s'amarre une matière jaunâtre, dont on fait une espèce d'ocre. En entrant dans le bain on ressent une chaleur brûlante, qui est pourtant supportable ; mais on n'y peut rester que cinq ou six minutes. On se met ensuite au lit, où l'on éprouve une sueur abondante, après laquelle on se sent fort soulagé. Ces eaux en purgeant le corps par des évacuations assez violentes, guérissent la paralysie : la surdité, les maux vénériens & d'autres maladies.

Fossiles.

Entre diverses espèces de fossiles, on trouve au Cap une craie rouge, dont les femmes se fardent le visage ; plusieurs substances bitumineuses, vertes, blanches, jaunâtres, oultre une huile naturelle qui coule des

rochers , & qui sert ici à divers usages de médecine ; des pierres de toute espece, propres aux bâtiments ; de beaux marbres ; des cailloux qui ressemblent à la pierre d'aigle , au cristal & à d'autres productions de ce genre ; des mines de fer , de cuivre & d'argent.

Le pays offre aussi plusieurs salines naturelles , qui se forment dans le creux des vallées , où il reste toujours quantité d'eau apres la mousson humide. Telle de ces salines a cinq ou six milles de circonference. La chaleur du soleil forme d'abord sur la superficie des eaux une substance blanche , qui s'épaissit par degrés , jusqu'à prendre la consistante du sel , ce qui arrive ordinairement vers le solstice d'été. Les vents de Sud-Est , qui sont alors dans toute leur force , ont beaucoup de part à cette opération. Les vallées du Cap sont en général si imprégnées de nitre , que l'herbe qu'elles produisent a toujours un goût salé.

Cette abondance de sels terrestres ^{Fécondité de la terre.} rend le pays fertile en toutes sortes de productions. Le froment & la plupart des grains de l'Europe crois-

Salines na-
turelles.

sent ici avec une merveilleuse fécondité. Le blé rend trente ou quarante boisseaux pour un ; l'orge cinquante ou soixante, & même davantage ; les feves depuis vingt jusqu'à vingt-cinq, & les pois entre trente & quarante. L'avoine seule n'a jamais réussi dans les terres du Cap ; mais l'abondance de l'orge, nourriture beaucoup plus saine pour les chevaux, fait qu'on ne s'aperçoit pas de cette disette.

Méthode pour le labourage. Le labourage est fort pénible dans certaines terres grasses, où l'on est quelquefois obligé d'atteler vingt bœufs à une charrue. Mais cela est rare au Cap, où le sol est communément composé d'argile & de sable, & demande peu de travail. Les charrues qu'on emploie sont différentes des nôtres. La roue du côté du sillon est beaucoup plus grande que l'autre, & le soc est divisé en deux parties, dont l'une s'avance droit en pointe, & l'autre s'élargit considérablement. Cependant ils emploient aussi des focs parfaitement pointus ; mais alors ils ne se servent point de coutre. Ce qu'on pratique au Cap rappelle ce qui est arrivé

dans ces derniers temps en Angleterre & en France, où l'on a imaginé plusieurs méthodes nouvelles de labourage : il seroit bien humiliant pour l'homme, qu'un art si utile & si ancien dans le monde, fût encore susceptible de perfection !

On ne commence à semer qu'au mois de Juillet, & la récolte se fait en Septembre. Ce n'est point ici l'usage de faire battre le blé par des hommes. On n'emploie à ce travail que des bœufs ou des chevaux, qui foulent les épis sur un terrain fort uni, formé d'un mélange de paille hachée & de fiente de vache, qu'on détrempe avec de l'eau. Cette méthode usitée dans les provinces méridionales de France, est beaucoup plus expéditive.

Les vins du Cap sont devenus célebres. On assure que les premiers plants de vignes y ont été apportés de Perse & des bords du Rhin. La crainte des vents de Sud-Est ne permet pas de laisser croître les ceps à plus de trois pieds de hauteur. Les vignes sont plus fécondes & plus précoces qu'en Europe. La vendange se fait en Février & dans le mois

Vins du Cap.

suivant. Les vins sont naturellement forts & pleins de feu , & deviennent moelleux & doux avec le temps. Kolben les compare aux meilleurs vins de Canarie.

Fertilité des jardins.

On ne vante pas moins la fertilité des jardins. La plupart de nos fruits & de nos légumes d'Europe y croissent heureusement , & sont même , dit on , plus délicieux que dans le lieu de leur origine. Il en est de même de ceux qu'on apporte de l'Asie & de l'Amérique. Le beau jardin de la Compagnie renferme en ce genre toutes les richesses de l'univers : mais les bornes que je me suis prescrites , ne me permettent pas de m'étendre sur sa description. Il suffit de remarquer qu'en général toutes les plantations Hollandoises sont abondamment pourvues d'amandiers , de noyers , de chataigniers , de coignassiers , de pommiers , de poiriers , de pruniers , de grenadiers , d'abricotiers & de pêchers. Les limons , les oranges & les citrons sont des fruits communs , qui paroissent au Cap dans tout leur éclat. Les Hollandais ont apporté de Ceylan l'arbre qui produit la canelle , & le cul-

tivent avec le même succès que les autres plantes étrangères. L'aloès, qu'il est si rare de voir en Europe dans toute sa beauté, naît ici en pleine campagne, sans le secours de l'art. Les fleurs croissent dans tout le pays avec une espece de profusion.

Entre les arbres fruitiers parti- *L'amaquas*, culiers au Cap, on distingue l'*Amaquas*, que les Hollandais nomment *Keurboom*. « Sa hauteur est de neuf ou dix pieds. Sa fleur est d'un blanc rougeâtre, comme celle du pommier, & rend une odeur très-douce. Elle produit des cosses, dont chacune contient cinq ou six grains de semence de la grosseur d'un pois, de couleur brune, de forme ovale & d'un goût acide. Son écorce est mince, couleur de cendre & fort unie. Les vers s'attachent rarement au bois, qui est fléxible lorsqu'il est vert, mais qui acquiert en séchant une extrême dureté. Si l'on en coupe une branche, elle rend une gomme jaune & luisante ». C'est la description qu'en fait Kolben.

L'arbre estropié, à qui l'on a donné ce nom, parce qu'il est du genre *nain*, & que ses branches sont cro-

chues & remplies de nœuds, produit un fruit semblable à la pomme de pin, & une écorce épaisse & ridée, que les tanneurs emploient & qui a aussi ses usages dans la Médecine.

Le pays produit un autre arbre, de la grandeur du chêne, dont le bois fort uni & bien nuancé sert à faire des meubles très-propres. Il rend une si mauvaise odeur lorsqu'on le coupe, que les Européens l'appellent *l'Arbre puant* : mais cette infection se dissipe avec le temps.

L'arbre puant.

Racine de Kanna.

La racine de *Kanna*, que quelques Ecrivains croient particulière à la même contrée, n'est, suivant le Pere Tachard, que le *Gin Seng* des Chinois, que les Hollandois ont planté au Cap. Il est certain qu'on donne à peu près les mêmes qualités à ces deux racines. Les Hottentots ont une passion décidée pour le *Kanna*, le mâchent continuellement, & lui attribuent une grande vertu.

Le Dakha

Le *Dakha* est une espece de chanvre sauvage, dont ils emploient les feuilles, soit pour les mêler avec leur tabac, soit pour les fumer seules, lorsque le tabac leur manque. Dap-

DES AFRICAINS. 501

per nous apprend qu'ils le mangent aussi quelquefois, ou le prennent par infusion, ce qui les enivre également.

La Spirée est une autre plante dont ils font beaucoup de cas; Ils composent de ses feuilles desséchées une poudre d'un jaune luisant, qu'ils jettent sur leurs cheveux, & dont ils se fardent quelquefois le visage. C'est le *Bukku*, dont j'ai parlé plus haut, & sur lequel j'avois promis un éclaircissement.

Poudres de Spirée.

CHAPITRE VII.

Quadrupedes, Oiseaux, Insectes, Poissons.

Les vallées du Cap & des contrées voisines offrent presque par tout d'excellents pâturages, & les colons de Drakensteen & de Wateren, ainsi que tous les Hollandais, n'ayant d'autres richesses que leur bétail, le pays abonde en troupeaux de toute espèce. Les bœufs & les moutons sont de la première grosseur. La race des chevaux est plus petite; mais leur nombre est si grand, qu'il y a des particuliers qui en élèvent.

Abondance des bestiaux.

vent jusqu'à trois cents. Le prix ordinaire d'un poulain, au commencement de ce siècle, étoit de six écus calins de Hollande^{*} : on avoit un bœuf pour une livre de tabac.

* , Livres
12, sous de
notre monnaie.

Animaux Sauvages. Il y a dans les forêts quantité de loups, dont une espèce a reçu le nom de *loups-tigres*. parce qu'ils ont le poil racheté ; des chiens sauvages, qui s'assemblant par tribus, font une guerre cruelle aux bêtes féroces, sans nuire aux Européens ni aux Hottentots, avec lesquels ils partagent même leur butin (1) : ces animaux sont partout amis de l'homme ; des lions, des tigres, des léopards, des éléphants & des rhinocéros ; des élans & des buffles, plus gros que ceux d'Europe & d'Amérique ; des ânes sauvages, entre lesquels on distingue avantageusement le *Zeura* ou *Zebra*, qui ne ressemble à l'âne que par les oreilles, & qu'on devroit plutôt comparer au cheval. Ses jambes sont menues & d'une belle proportion ; son poil doux & lissé. On voit sus

(1) Ils partent, dit Kolben, leur proie, dans un lieu qui leur sert de rendez-vous. Les Européens & les Hottentots les suivent & prennent ce qu'ils laissent dans le sac, sans que ces animaux se rendent.

son dos une longue raie noire, d'où partent de chaque côté d'autres raies blanches, bleues & brunes, qui s'assemblent en cercle autour du ventre, où leurs couleurs se mêlent & se confondent agréablement. La tête, les oreilles, la queue & les crins du cou, sont rayés des mêmes couleurs. Cet animal, quoiqu'assez commun au Cap, est fort difficile à prendre, ce qui fait quelquefois monter son prix très-haut.

Les chevreuils & les cerfs diffèrent peu de ceux d'Europe ; mais il y a des espèces de chevres fort particulières. Les unes, aussi grandes que nos cerfs, ont le poil d'un fort beau bleu. D'autres, de la même grandeur que les premières, ont le poil du dos grisâtre, avec de petites marques rouges, & le ventre blanc. On leur voit dans la longueur du corps une raie blanche, croisée par trois autres raies de la même couleur, qui leur environnent le ventre, & qui sont placées à égale distance les unes des autres. Les cornes des mâles sont longues de trois pieds ; mais les femelles n'en ont point. La nature, par un contraste

chevreuils
d'une espèce
particulière.

singulier, produit au Nord du Cap des chevres aussi petites que des lievres.

La Souris d'Inde. Entre les animaux de moindre grandeur on compte la *Souris d'Inde*, qui est ici de la grosseur d'un chat, & qui se nourrit de serpents & d'oiseaux.

La Souris à sonnette à sonnette. La *Souris à sonnette*, ainsi nommée à cause du bruit perçant qu'elle fait avec sa queue : elle vit sur les arbres comme les écureuils, mais elle à la tête beaucoup plus grosse & le corps plus épais, avec des différences marquées dans la couleur du poil ; des *Chats sauvages* dont la peau se vend fort cher : il y en a de mouchetés comme les tigres, & d'autres qui sont tout-à-fait bleus.

La Boëte puante. L'animal que les Hollandois ont nommé *Stinkingsem*, c'est-à-dire, *Boëte puante*, est une espèce d'écureuil, de la grandeur d'un chien médiocre. Lorsqu'il est poursuivi de près, il lâche des vents d'une telle puanteur, qu'il n'y a point d'homme qui ne se trouve comme sufoqué par cette infection. L'animal profite de l'embarras du chasseur pour s'éloigner, & lâche une seconde dose, si la

la poursuite continue, soit que la peur produise en lui cet effet, soit que l'instinct lui inspire ce moyen de se défendre.

Le Porc-épi est aussi commun ici que dans tout le reste de l'Afrique. Le Porc-épi Sa grandeur est celle du lapin. Il a le corps hérissé de gros & longs aiguillons, qui tiennent si peu à sa peau, qu'en se secouant il les lance contre ceux qui l'attaquent, & les blesse quelquefois dangereusement. Ses doigts sont larges & velus, & ses dents fort tranchantes. Sa langue est garnie de petits corps osseux, qui peuvent passer pour d'autres dents. Il se nourrit de raisins & de fruits. Les Africains mangent sa chair, qui est assez bonne, lorsqu'elle a été fumée un jour ou deux.

J'aurois quelque chose de fort particulier à dire sur les singes du Cap, si l'on pouvoit ajouter foi à ce récit de Kolben, que l'Historien des Voyages a tourné fort agréablement. Comme ces animaux, dit-il, ont une passion extrême pour les fruits, ils font souvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur sûreté.

Ce qu'on rapporte des Singes du Cap.

ré. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin , les autres se rangent en ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A mesure que les premiers cœuillent le fruit , ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne , des mains duquel il passe au suivant , & de celui-ci aux autres Cette exécution se fait avec un profond silence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger , ils poussent un cri , qui sert de signal à toute la troupe , alors il se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux , & leur retraite est un spectacle fort réjouissant. On suppose que la négligence de leurs sentinelles ne demeure pas impunie ; car lorsqu'il y en a quelqu'un de pris ou de tué , on entend beaucoup de bruit entre eux dans leur retour , & quelquefois on en trouve plusieurs déchirés en pièces sur le chemin. »

Oiseaux du Cap. Dans la classe des oiseaux , ce que le Cap offre de plus distingué est le *Flamingo* ou *Flamand* , animal plus gros que le cigne , plus haut monté , & qui a le cou encore plus long. Les plumes inférieures de ses

Le Flamin-

go.

ailes sont noires, celles d'en haut couleur de feu, & ses jambes orangées. Sa tête & son cou sont aussi blancs que la neige. 2. Le *Knor*, espece de poule particulière à cette contrée. Son plumage est mélé de rouge, de blanc & de cendré; ses jambes sont jaunes. Cette poule a le corps si pesant & les ailes si courtes, qu'elle ne peut voler fort loin: elle fréquente les lieux solitaires, & pond ses œufs dans les buissons. 3. Le *Malagos*,

Le Knor.

oiseau de rivière de la forme & de la grandeur d'une oie: il se nourrit de poissons, & plonge fort habilement. 4. La *Monette*, sorte de canard, dont le duvet est très-estimé.

Le Malagos.

La Monette.

5. Le *Pengouin*, oiseau de mer, très-commun sur cette côte, & qui a donné son nom à une des îles du Cap. Il a le corps fort gros & fort pesant, le bec noir, les jambes d'un verd-pâle, & le reste du plumage cendré.

Le Pengouin.

On estime ses œufs, qu'il dépose sur les rochers; mais on fait peu de cas

de sa chair. 6. Une espece de char-
donnerets propres à cette région.

Ils ont cela de particulier que leur plumage en hiver est couleur de cendre, au-lieu qu'en été il est en partie

Chardon-
nerets d'une
espece singu-
lière.

noir, & en partie du plus beau rouge.

Autres sortes d'oiseaux. Cette contrée produit plusieurs sortes d'aigles, qui n'ont aucune différence remarquable avec ceux d'Europe; des oies & des canards domestiques & sauvages. Des pélicans qu'on nomme ici mangeurs de serpents, parce qu'ils se nourrissent de ces reptiles, ainsi que de crapauds & d'autres bêtes venimeuses, des paons, des faisans, des grives, des cailles & des bécassines, parfaitement semblables aux nôtres; quantité d'autruches & de faucons, & une infinité d'espèces de petits oiseaux, qui nuisent beaucoup aux grains & aux raisins. Les serins sont aussi communs au Cap que dans les îles de Canarie.

Spécies particulières de Serpents. Entre diverses sortes de reptiles, on trouve ici des aspics longs de plusieurs aunes, & quelques autres espèces particulières de serpents. Ce

L'Œil ou l'Elanceur. lui qu'on appelle l'Œil ou l'Elanceur, doit le premier de ces noms à la multitude de ces taches blanches dont sa peau noire est mouchetée, ce qui forme l'apparence d'autant d'yeux; & l'autre à la légèreté avec laquelle

Il s'élançe. Il y a au Cap une autre sorte de reptile qu'on a nommé l'*Arbre*, à cause de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'enveloppe. Sa longueur est d'environ deux aunes; mais il n'a que huit ou neuf lignes de grosseur. On assure que sa graisse mêlée avec le suif dont on compose une chandelle, fait paroître une chambre pleine de serpents.

Le *Dipsas* ou l'*Altérant*, a reçu ce nom, parce que ses morsures, qui sont d'ailleurs très dangereuses, causent une soif cruelle. Le serpent chevelu ou à chapeau n'est pas moins redoutable. Ceux qu'on nomme *serpents domestiques*, parce qu'ils s'insinuent jusques dans les maisons, sont extrêmement communs dans le pays; mais leur morsure n'a rien de funeste. Il n'en est pas de même des scorpions, qui sont aussi formidables par leur nombre que par la malignité de leur venin.

Parmi les insectes, il y en a d'aquatiques & de terrestres. Dans le premier genre, outre les sangsues & les serpents d'eau, on compte le *pou de mer*, qui tourmente les poissons.

L'Arbre

Le *Dipsas*.Le Serpent
cheveluSerpents do-
mestiques.Des Scorp-
ions.Insectes a-
quatiques.

par ses morsures ; la *Mouche marine* qui les pique de son aiguillon, & qui est de la grandeur & de la forme de la crevette ; des reptiles de plusieurs espèces , dont les plus curieux , dans un petit corps qui n'a que six pouces de long , ont la tête , la poitrine & le cou exactement conformés comme le cheval.

insectes ter-
restres. Les insectes terrestres sont innombrables. Les fourmis couvrent les vallées de leurs nids , & tout le pays est infesté d'une prodigieuse multitude de mouches , dont l'espèce la plus remarquable est celle des *Cerfs volans d'or* , ainsi nommés , parce qu'ils ont en effet la tête & les ailes dorées. J'ai parlé du respect que les Hottentots ont pour cet animal .

Kolben , ibid. Le millepieds n'est pas moins commun ici que dans l'Inde , & sa morsure est aussi mortelle que celle des scorpions. Il y a des insectes qui font de terribles ravages dans les vignes & dans les terres ensemencées. On trouve une sorte d'araignée noire , qui n'est que de la grosseur d'un pois ; mais dont la piquûre est très-funeste lorsque le remède est appliqué trop tard. Des vers pré-

qu'imperceptibles rongent les vêtements & les étoffes, & ce n'est que par des soins continuels, qu'on se préserve de cette vermine. Les Hottentots sont couverts de poux, & les punaises, ainsi que les lentes & les puces, tourmentent beaucoup les Européens.

Les abeilles ne sont point rares au Cap; mais les Hollandois s'appliquent rarement à les élever, parce qu'ils se contentent du miel sauvage que les Hottentots leur apportent, & qui a l'odeur plus douce que celui des ruches.

Dans la classe des poissons, dont Poissons marins
l'abondance est extrême dans la mer
du Cap, nous distinguerons.

1. *Le Souffleur*, ainsi nommé, Le Souffleur.
parce qu'il souffle & lance l'eau dans
l'air par les narines. Son corps est
sans écailles, son dos d'un jaune foncé,
le ventre blanc, la gueule petite & armée de quatre grosses dents.
Ce poisson ressemble beaucoup à la
baleine, excepté qu'il est moins
grand. On assure que sa chair est
si venimeuse, qu'un Matelot Hollandois
perdit la vie pour en
avoir mangé. Les souffleurs vont

**Le Poisson
brun.**

en troupes comme les Marsouins. 2. *Le Poisson brun*, c'est le nom que lui donne Kolben. Il est de la grosseur du bœuf, & n'a pas moins de quinze ou seize pieds de long.

Le Bennet.

3. *Le Bennet*, moins remarquable par sa grandeur, que par la beauté de ses écailles, qui sont d'un pourpre luisant, nuancé de raies d'or. Sa chair est cramoisie, & conserve cette couleur, même après la cuisson. C'est un aliment agréable & facile à digérer.

**Le Poisson
volant.**

4. *Le Poisson volant*, qui tire ce nom de ses nageoires, faites en forme d'ailes : quoi qu'en dise Kolben, il ne s'en sert jamais pour voler ; & ses efforts se réduisent à s'élancer sur l'eau par sautades. On prétend que ce poisson ne se trouve jamais hors des Tropiques, & qu'il a un ennemi cruel dans le poisson brun. Sa chair est une nourriture excellente.

**Le poisson
d'or.**

5. *Le Poisson d'or*, qui ne paroît au Cap que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août.

Le Braffem.

6. *Le Braffem*, poisson particulier à cette Mer ; & que les Hollandais appellent pour cette raison *Hottentot*. On en distingue plusieurs espèces,

dont la plus belle est distinguée par le nom de *Rouge-pierre*. Sa peau & ses écailles sont d'un rouge éclatant, tacheté de bleu, avec quelques nuances d'or.

7. Le *Lion de Mer*, animal amphibie, suivant *Kolben*, qui dit qu'on en tua un en 1707, qui se chauffoit au soleil sur les rochers de la Table. Il avoit quinze pieds de long, & la même mesure en circonférence. Sa tête ressemblait beaucoup à celle du Lion ; mais elle étoit sans criniere, &, sur tout le corps, il n'avoit ni poil ni écaille. Sa langue étoit d'une telle masse, qu'elle pesoit seule cinquante livres. La couleur de sa peau étoit jaunâtre ; il y avoii par-devant deux jambes courtes, dont les pieds ressemblaient aux pattes de l'oie. Deux larges nageoires, chacune d'environ dix-huit pouces de long, lui tenoient lieu de jambes de derriere. Son corps s'allongeoit en queue, & se terminoit en creissant.

8. Les *Limaçons-marins*. Il y en a ici de plusieurs especes : le *Limaçon porc-épi*, dont la coquille est épineuse ; le *Quille-Limaçon*, qui a la sienne ornée des plus vives cou-

Le Lion de
Mer.

Limaçons
marins.

leurs ; le *Limaçon-Nabel*, qui a deux écailles comme les moules ; le *Soleil* & l'*Etoile de Mer*, ainsi appellés, parce que leurs coquilles, polignes ou rondes, sont armées de pointes, qui s'élancent de tous côtés comme des rayons ; le *Limaçon-perle*, dont la coquille est la plus grande & la plus brillante ; on s'en sert au Cap pour faire des coupes, qui contiennent quelque fois deux pintes ; le *Limaçon-vis*, qui tire ce nom de la figure cannelée de sa coquille, qui étant bien nettoyée est d'un beau rouge de flamme mêlé de blanc, de verd & de jaune.

Le pagger. 9. Le *Pagger*, coquillage très-dangereux à manier, parce qu'il a sur le dos une pointe venimeuse, qui peut faire une blessure mortelle.

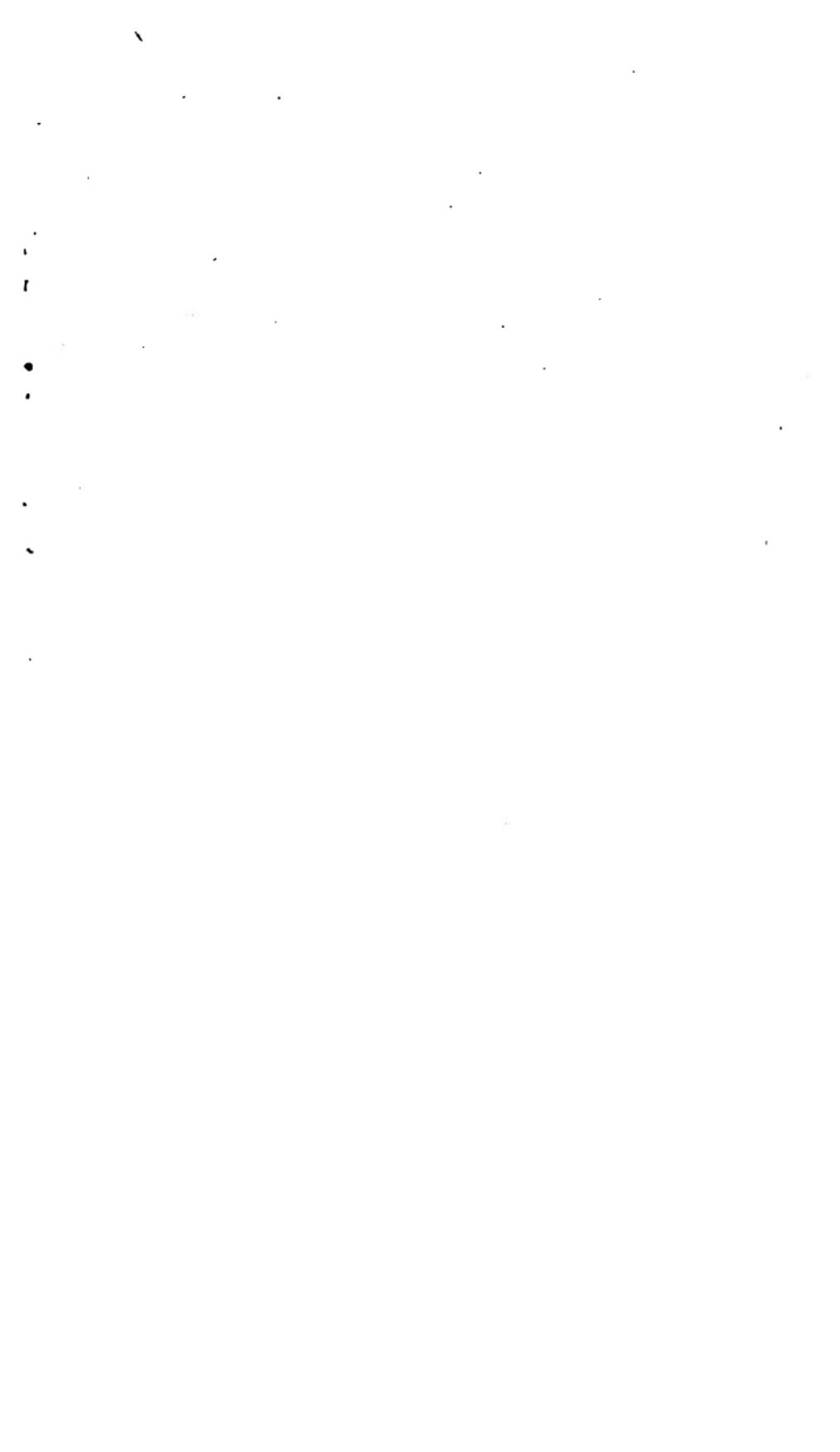
Le Jet d'eau marin. Le *Jet-d'eau marin*, espece de *Polipe*, qui a la forme d'une éponge. On le trouve sur les rochers du Cap, auxquels il s'attache si fortement, que les vents & les vagues ne peuvent l'en arracher. Sa couleur est verdâtre, & son corps distille une humeur aqueuse. L'intérieur offre à l'œil une substance charnue, qu'on prendroit pour un gésier,

Quand on porte la main sur ce Po-
lipe, il pousse par deux ou trois
ouvertures de fort beaux jets-d'eau,
& recommence autant de fois qu'on
le touche, jusqu'à ce qu'il ait épuisé
son réservoir. Kolben ne lui trouva
point d'autre signe de vie animale.

J'ai décrit ailleurs l'Hippopota-
me, animal fort commun dans les
Mers & dans les Rivieres d'Afrique.
On voit aussi sur la côte du Cap des
Dauphins, des Requins, des Mar-
souins, & de ces petites Baleines
qu'on appelle *Grampus*.

Fin du Tome XI.





to
vte

